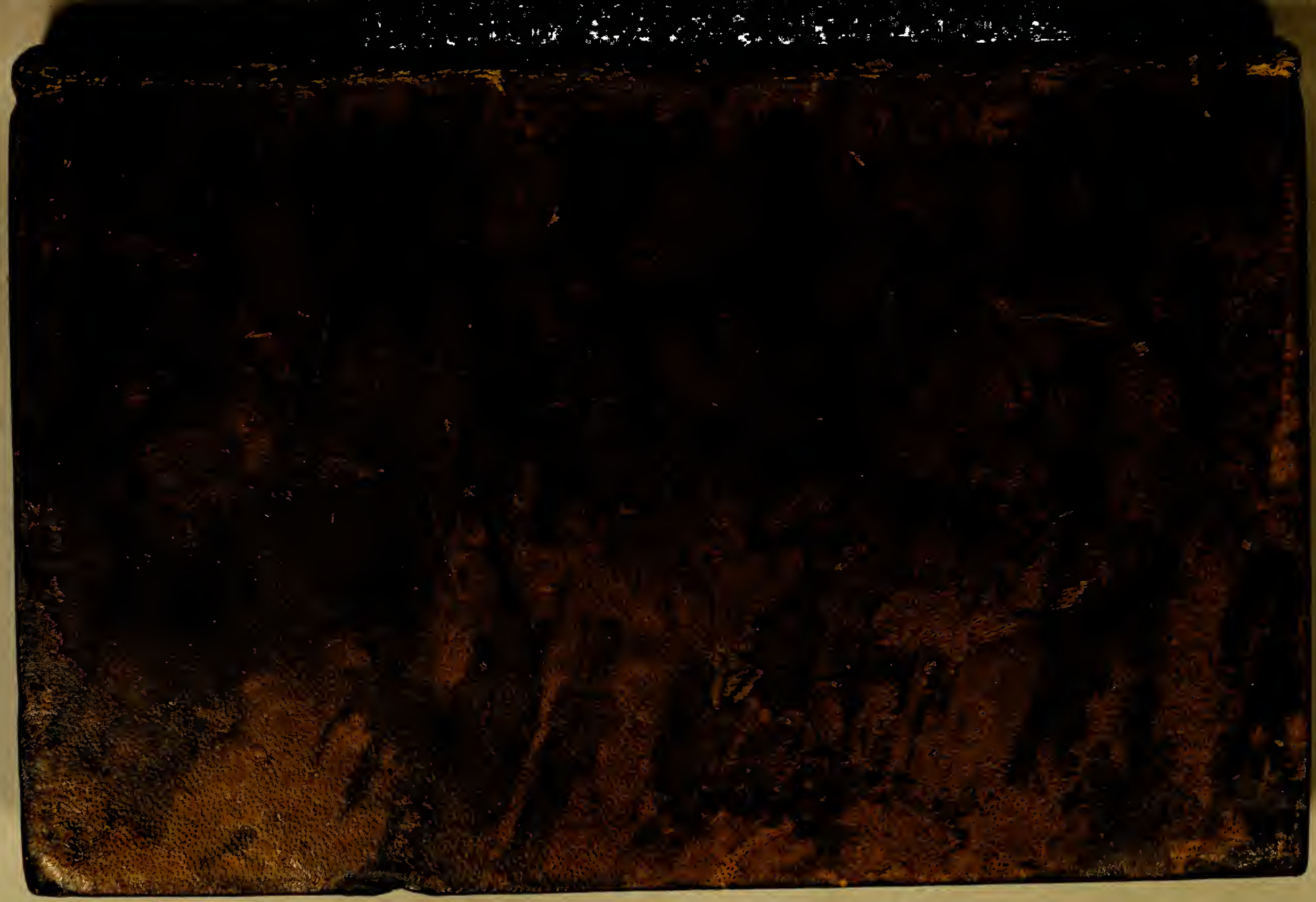

John Carter Brown
Library
Brown University

The Gift of
The Associates of
The John Carter Brown Library

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE.

TOME SEPTIEME.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
DE
TOUS LES PEUPLES.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

TOME SEPTIEME.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, Imprimeur & Libraire.

M. DCC. LXXIV.

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

DES
Établissemens & du Commerce des
Européens dans les deux Indes.

TOME SECONDIEME.

A AMSTERDAM,

M. DCC. LXXIV.

TABLE
DES CHAPITRES.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloiſes fondées dans la Penſylvanie, dans la Virginie, dans le Maryland, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Conſidérations générales ſur tous ces établiſſements, Page 1

CHAP. I. *LEs Quakers fondent la Penſylvanie. Leurs mœurs,* ibid.

II. *Sur quels principes s'établit la Penſylvanie,* 8

III. *Proſpérités de la Penſylvanie,* 12

IV. *Etat fâcheux de la Virginie dans les premiers temps,* 28

V. *Adminiſtration de la Virginie,* 32

VI. *Le Maryland ſe ſépare de la Virginie,* 37

VII. *La Virginie & le Maryland ont les*

mêmes cultures, 39
VIII. *Origine de la Caroline*, 47
IX. *Légiſlation religieuſe & civile établie par Locke dans la Caroline*, ibid.
X. *Climat & production de la Caroline*, 52
XI. *Comment la Géorgie a été fondée*, 59
XII. *Obſtacles qui ſe ſont oppoſés aux progrès de la Géorgie*, 61
XIII. *Hiſtoire de la Floride. Cette Province paſſe des Eſpagnols aux Anglois*, 64
XIV. *Par quels moyens l'Angleterre peut rendre la Floride utile*, 70
XV. *Étendue des poſſeſſions Angloiſes dans l'Amérique ſeptentrionale*, 72
XVI. *Arbres particuliers à l'Amérique ſeptentrionale*, 74
XVII. *Oiſeaux particuliers à l'Amérique ſeptentrionale*, 76
XVIII. *Les Anglois ont peuplé d'animaux domeſtiques l'Amérique ſeptentrionale*, 78
XIX. *Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amérique ſeptentrionale*, 80
XX. *Les Anglois ont ſenti la néceſſité de tirer leurs munitions navales de l'Amérique ſeptentrionale*, 81
XXI. *L'Angleterre commence à tirer ſon fer de l'Amérique ſeptentrionale*, 85

XXII. *L'Angleterre aſpire à tirer ſes vins & ſes ſoies de l'Amérique ſeptentrionale*, 87

XXIII. *De quelle eſpece d'hommes l'Angleterre peuple les colonies de l'Amérique ſeptentrionale*, 90

XXIV. *A combien s'éleve actuellement la population dans les Provinces Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale*, 101

XXV. *De quel bonheur jouiſſent les habitants dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale*, 103

XXVI. *Quels ſont les Gouvernements établis dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale*, 105

XXVII. *Monnoies qui ont cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale*, 114

XXVIII. *Les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale ſont gênées dans leur induſtrie & dans leur commerce*, 116

XXIX. *La métropole a voulu établir des impôts dans les colonies de l'Amérique ſepeentrionale. En avoit-elle le droit ?* 120

XXX. *Les colonies doivent-elles ſouffrir qu'on les impoſe ?* 130

XXXI. *Juſqu'où les colonies doivent-elles pouſ-*

ser leur réſiſtance aux impoſitions ? 134

XXXII. *Seroit-il utile aux colonies de rompre les liens qui les uniſſent à la métropole ?* 137

XXXIII. *Conviendroit-il aux nations de l'Europe de travailler à rendre les colonies Angloiſes indépendantes de leur métropole ?* 138

LIVRE DIX-NEUVIEME.

XXXIV. *Religion*, 145

XXXV. *Gouvernement*, 150

XXXVI. *Politique*, 185

XXXVII. *Guerre*, 197

XXXVIII. *Marine*, 207

XXXIX. *Commerce*, 217

XL. *Agriculture*, 231

XLI. *Manufactures*, 239

XLII. *Population*, 249

XLIII. *Impôt*, 261

XLIV. *Crédit public*, 271

XLV. *Beaux-Arts & Belles-Lettres*, 276

XLVI. *Philoſophie*, 284

XLVII. *Morale*, 294

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE

Tom 7

C Eisen inv 1773 de la Rue Sc

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Colonies Angloiſes fondées dans la Penſylvanie, dans la Virginie, dans le Maryland, dans la Caroline, dans la Géorgie & dans la Floride. Conſidérations générales ſur tous ces établiſſements.

I. Les Quakers fondent la Penſylvanie. Leurs mœurs.

LE Luthéraniſme, qui devoit changer la face de l'Europe, ou par lui-même, ou par l'exemple qu'il donnoit, avoit occaſionné dans les eſprits une fermentation extraordinaire; lorſqu'on vit ſortir de ſon ſein orageux une religion nouvelle, qui paroiſſoit bien plus une révolte conduite par le fanatiſme, qu'une ſecte réglée qui ſe gouverne

par des principes. La plupart des novateurs ſuivent un ſyſtême lié, des dogmes établis, & ne combattent d'abord que pour les défendre, lorſque la perſécution les irrite & les révolte juſqu'à leur mettre les armes à la main. Les Anabaptiſtes, comme s'ils n'avoient cherché dans la Bible qu'un cri de guerre, leverent l'étendard de la rébellion, avant d'être convenus d'un corps de doctrine. Les principaux chefs de cette ſecte avoient bien enſeigné qu'il étoit inutile & ridicule d'adminiſtrer le baptême aux enfants, ainſi qu'on le penſoit, diſoient-ils, dans la primitive Egliſe; mais ils n'avoient pas encore une fois mis en pratique ce ſeul article de croyance, qui ſervoit de prétexte à leur ſéparation. L'eſprit de ſédition ſuſpendoit chez eux les ſoins qu'ils devoient aux dogmes ſchiſmatiques, ſur leſquels ils fondoient leur révolte. Secouer le joug tyrannique de l'Egliſe & de l'Etat, c'étoit leur loi, c'étoit leur foi. S'enrôler dans les armées du Seigneur, s'inſcrire parmi les fideles qui devoient employer le glaive de Gédéon; c'étoit leur deviſe, leur but, leur point de ralliement.

Ce ne fut qu'après avoir porté le fer & le feu dans une grande partie de l'Allemagne, que les Anabaptiſtes ſongerent à donner quelque fondement & quelque ſuite à leur créance, à marquer leur confédération, par un ſigne viſible, qui l'unît & la cimentât. Ligués d'abord par inſpiration pour former un corps d'armée, ils ſe liguerent en 1525 pour compoſer un corps de religion.

Dans ce ſymbole mêlé d'intolérance & de douceur, l'Egliſe Anabaptiſte étant la ſeule où l'on enſeigne la pure parole de Dieu, elle ne doit & ne peut communiquer avec aucune autre Egliſe.

L'eſprit du Seigneur ſoufflant où il lui plaît, le pou-

voir de la prédication n'eſt pas borné à un ſeul ordre de fideles ; mais il s'étend à tous, & tous peuvent prophétiſer.

Toute ſecte où l'on n'a pas gardé la communauté des biens qui faiſoit l'ame & l'union des premiers Chrétiens, eſt une aſſemblée impure, une race dégénérée.

Les magiſtrats ſont inutiles dans une ſociété de véritables fideles : un Chrétien n'en a pas beſoin ; un Chrétien ne doit pas l'être.

Il n'eſt pas permis à des Chrétiens de prendre les armes pour ſe défendre ; à plus forte raiſon ne peuvent-ils pas s'enrôler au haſard pour la guerre.

Ainſi que les procès, les ſerments en juſtice ſont défendus à des diſciples du Chriſt, qui leur a dicté pour toute réponſe devant les juges, OUI, OUI ; NON, NON.

Le Baptême des enfants, eſt une invention du diable & des Papes. La validité du baptême dépend du conſentement volontaire des adultes, qui peuvent ſeuls le recevoir avec la connoiſſance de l'engagement qu'ils prennent.

Tel fut dans ſon origine le ſyſteme religieux des Anabaptiſtes. Il paroît fondé ſur la charité & la douceur ; il ne produiſit que des brigandages & des crimes. La chimere de l'égalité eſt la plus dangereuſe de toutes dans une ſociété policée. Prêcher ce ſyſtême au peuple, ce n'eſt pas lui rappeller ſes droits, c'eſt l'inviter au meurtre & au pillage ; c'eſt déchaîner des animaux domeſtiques, & les changer en bêtes féroces. Il faut adoucir & éclairer, ou les maîtres qui les gouvernent, ou les loix qui les conduiſent : mais il n'y a dans la nature qu'une égalité de droit, & jamais une égalité de fait. Les Sauvages même ne ſont pas égaux, dès qu'ils ſont raſſemblés en hordes.

ils ne le ſont que lorſqu'ils errent dans les bois; & alors celui qui ſe laiſſe prendre ſa chaſſe, n'eſt pas l'égal de celui qui l'emporte. Voilà la premiere origine de toutes les ſociétés.

Une doctrine qui avoit pour baſe la communauté des biens & l'égalité des conditions, ne pouvoit gueres trouver des partiſans que dans le peuple. Les payſans l'adopterent avec d'autant plus d'enthouſiaſme & de fureur, que le joug dont il les délivroit, étoit plus inſupportable. Condamnés la plupart à l'eſclavage, ils prirent de tous côtés les armes, pour accréditer une doctrine, qui, de ſerfs, les rendoit égaux aux ſeigneurs. La crainte de voir rompre un des premiers liens de la ſociété, qui eſt l'obéiſſance au magiſtrat, réunit contre eux toutes les autres ſectes, qui ne pouvoient ſubſiſter ſans ſubordination. Ils ſuccomberent ſous tant d'ennemis, après avoir fait une réſiſtance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre. Leur communion, quoique répandue dans tout l'Empire & dans une partie du Nord, ne fut nulle part dominante, parce qu'elle avoit été par-tout combattue & diſperſée. A peine étoit-elle tolérée dans les contrées, où l'on permettoit la plus grande liberté de créance. Dans aucun Etat, elle ne put former une Egliſe autoriſée par la légiſlation civile. Ce fut ce qui l'affoiblit; & l'obſcurité la fit tomber dans le mépris. Son unique gloire fut d'avoir contribué peut-être à la naiſſance des Quakers.

Cette ſecte humaine & pacifiques, s'éleva en Angleterre parmi les troubles de la guerre ſanglante qui traîna un Roi ſur l'échafaud par la main de ſes ſujets. Elle eut pour fondateur Georges Fox, né dans une condition obſcure. Son caractere, qui le portoit à la contemplation religieuſe, le dégoûta d'une profeſſion méchanique, &

lui fit quitter ſon attelier. Pour ſe détacher entiérement des affections de la terre, il rompit toute liaiſon avec ſa famille; & de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, ſans autre compagnie, ſans autre amuſement que ſa Bible. Avec le temps même, il parvint à ſe paſſer de ce livre, quand il crut y avoir aſſez puiſé l'inſpiration des Prophètes & des Apôtres.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver dans un temps & dans un pays, où les délires de la religion enthouſiaſmoient toutes les têtes, troubloient tous les eſprits. Bientôt il ſe vit ſuivi d'une foule de diſciples, qui, par la biſarrerie de leurs idées ſur des objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner & faſciner les ames ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appelloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures que l'orgueil & la tyrannie impoſent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils condamnoient les titres faſtueux, comme orgueil dans ceux qui les uſurpoient, comme baſſeſſe dans ceux qui les déféroient. Ils ne reconnoiſſoient nulle part, ni EXCELLENCE, ni ÉMINENCE; & ils avoient raiſon : mais ils ſe refuſoient aux égards réciproques, qu'on appelle

politeſſe ; & ils avoient tort. Le nom d'AMI, diſoient-ils, ne devoit ſe refuſer à perſonne, entre des citoyens & des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule & cérémonieuſe. Se découvrir la tête en ſaluant, c'étoit manquer à ſoi pour honorer les autres. Le magiſtrat même ne pouvoit leur arracher aucun ſigne extérieur de conſidération. Revenus à l'ancienne majeſté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les Rois.

L'auſtérité de leur morale ennobliſſoit la ſingularité de leurs manieres. Porter les armes, leur paroiſſoit un crime : ſi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité ; ſi c'étoit pour ſe défendre, on péchoit contre le chriſtianiſme. Leur évangile étoit la paix univerſelle. Donnoit-on un ſoufflet à un Quaker, il préſentoit l'autre joue : lui demandoit-on ſon habit, il offroit de plus ſa veſte. Jamais ces hommes juſtes n'exigeoient pour leur ſalaire, que le prix légitime dont ils ne vouloient point ſe relâcher. Jurer devant un tribunal, même la vérité, leur ſembloit une proſtitution du nom de l'Être ſaint, pour de miſérables débats entre des êtres foibles & mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour la politeſſe dans la vie civile, ſe changeoit en averſion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléſiaſtique. Les temples n'étoient, à leurs yeux, que des boutiques de charlatanerie ; le repos du dimanche, qu'une oiſiveté nuiſible ; la cene & le baptême, que des initiations ridicules. Auſſi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidele recevoit immédiatement de l'Eſprit-Saint une illumination, un caractere bien ſupérieur au ſacerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui ſe ſentoit éclairé du ciel, ſe levoit, & révéloit ſes inſpirations. Les femmes même étoient ſouvent douées de

ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois pluſieurs de ces freres en Dieu parloient en même-temps; mais plus ſouvent régnoit un profond ſilence dans toute l'aſſemblée.

L'enthouſiaſme qui naiſſoit également & de ces méditations, & de ces diſcours, irrita dans ces ſectaires la ſenſibilité du genre nerveux, au point de leur occaſionner des convulſions. C'eſt pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui ſignifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit aſſez de ridiculiſer leur manie, pour les en guérir à la longue: mais on la rendit contagieuſe par la perſécution. Tandis que toutes les autres ſectes nouvelles étoient encouragées, on pourſuivit, on tourmenta celle-ci par des peines de toute eſpece. L'hôpital des foux, la priſon, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime & la folie étoient de vouloir être raiſonnables & vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les ſouffrances excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardents perſécuteurs, parce qu'ils ſe gliſſoient dans les camps pour dégoûter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire & deſtructive; Cromwel leur donna des marques publiques de ſon eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect & de conſidération; mais on éluda, ou l'on rejetta ſes invitations; & depuis il avoua que c'étoit l'unique religion dont il n'avoit pu rien obtenir avec des guinées.

De tous ceux qui donnerent de l'éclat à cette ſecte, le ſeul qui mérita d'occuper la poſtérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un Amiral de ce nom, aſſez heureux pour avoir obtenu la confiance du protecteur & des deux Stuards qui tinrent après lui, mais d'une main moins aſſurée, les

ſênes du gouvernement. Ce marin, plus ſouple & plus inſinuant qu'on ne l'eſt dans ſa profeſſion, avoit fait des avances conſidérables, dans différentes expéditions dont il avoit été chargé. Le malheur des temps n'avoit gueres permis qu'on le rembourſât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays, qui, quoique entouré de colonies Angloiſes, & même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La paſſion de l'humanité, lui fit accepter avec joie cette ſorte de patrimoine, qu'on lui cédoit preſque en ſouveraineté héréditaire. Il réſolut d'en faire l'aſyle des malheureux, & le ſéjour de la vertu. Avec ce généreux deſſein, il partit vers la fin de l'an 1681, pour ſon domaine, qui fut appellé dès-lors Penſylvanie. Tous les Quakers que le Clergé perſécutoit, parce qu'ils refuſoient de payer la dixme & les autres taxes impoſées par l'avarice & l'impoſture eccléſiaſtiques, demandoit à le ſuivre: mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

II. Sur quels principes s'établit la Penſylvanie.

Son arrivée au nouveau monde fut ſignalé par un acte d'équité, qui fit aimer ſa perſonne & chérir ſes principes. Peu ſatisfait du droit que lui donnoit, ſur ſon établiſſement, la ceſſion du miniſtere Britannique, il réſolut d'acheter, des naturels du pays, le vaſte territoire qu'il ſe propoſoit de peupler. On ne ſait point le prix qu'y mirent les Sauvages; mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice & de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il

légitima ſa poſſeſſion, autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin il ajouta, par l'uſage qu'il en fit, ce qui pouvoit manquer à la ſanction du droit qu'il y acquéroit. Les Américains prirent pour ſa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples, une confiance réciproque dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle reſſerra de plus en plus les heureux liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas ſe borner aux Sauvages. Elle s'étendit ſur tous ceux qui viendroient habiter ſon empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la légiſlation, il fonda la ſienne ſur les deux pivots de la ſplendeur des états & de la félicité des citoyens; la propriété, la liberté. C'eſt ici qu'il faut ſe dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la triſteſſe qu'inſpire l'hiſtoire moderne, & ſur-tout l'hiſtoire de l'établiſſement des Européens au nouveau monde. Juſqu'ici ces barbares n'ont ſu qu'y dépeupler avant que de poſſéder, qu'y ravager avant de cultiver. Il eſt temps de voir les germes de la raiſon, du bonheur & de l'humanité, ſemés dans la ruine & la dévaſtation d'un hémiſphere, où fume encore le ſang de tous ſes peuples, policés ou ſauvages.

Le vertueux légiſlateur établit la tolérance pour fondement de la ſociété. Il voulut que tout homme qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme qui l'adoreroit ſous le nom de Chrétien, participât à l'autorité. Mais laiſſant à chacun la liberté d'invoquer cet Être à ſa maniere, il n'admit point d'Egliſe dominante en Penſylvanie, point de contribution forcée pour la conſtruction d'un temple, point de préſence aux exercices religieux qui ne fût volontaire,

Penn, jaloux de l'immortalité de ſon nom, tranſmit à ſa famille le droit de nommer un gouverneur à ſa colonie: mais il arrêta que ce chef ne jouiroit que des honoraires qu'on lui accorderoit volontairement; qu'il n'auroit point d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Tous les citoyens, qui avoient intérêt à la loi, comme à la choſe que la loi régit, devoient être électeurs, pouvoient être élus. Pour éloigner le plus qu'il étoit poſſible toute corruption, il falloit que les repréſentants duſſent leur élévation à des ſuffrages ſecretement accordés. Il ſuffiſoit de la pluralité des voix pour faire une loi: mais il fut ſtatué que les deux tiers ſeroient néceſſaires pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens, plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes qui venoient chercher la paix au-delà des mers?

C'eſt ainſi que penſoit le vrai philoſophe Penn. Il céda pour 450 livres, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfants au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle & perpétuelle d'un ſol dix deniers & demi par acre.

Pour fixer à jamais l'état de ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. Mais ce n'eſt plus protéger les terres, que de faire acheter la juſtice à ceux qui les poſſédent: car alors on n'a que l'avantage de donner une partie de ſon bien pour être ſûr du reſte; & la juſtice, à la longue, épuiſe le ſuc de la terre qu'elle devoit conſerver, ou le ſang du propriétaire qu'elle devoit défendre. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés

à provoquer, à prolonger les procès, il fut ſévérement défendu à tous ceux qui devoient y prêter leur miniſtere, d'exiger, d'accepter même aucun ſalaire, pour leurs bons offices. De plus, chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différends à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice.

L'attention à prévenir les procès, naiſſoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, voulurent en fermer la ſource; l'indigence & l'oiſiveté. On ſtatua que tout enfant au-deſſous de douze ans, quelle que fût ſa condition, ſeroit obligé d'apprendre une profeſſion. Ce réglement aſſuroit la ſubſiſtance au pauvre, & préparoit une reſſource au riche, contre les revers de la fortune. En même-temps elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune deſtination, qui eſt le travail, ſoit des mains ou de l'eſprit.

Ces premieres inſtitutions devoient, par elles-mêmes, amener une excellente légiſlation. On peut reconnoître les avantages de celle qu'établit Penn, par la proſpérité rapide & ſoutenue de la Penſylvanie. Cette république, ſans guerres, ſans conquêtes, ſans efforts, ſans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet & paſſionné, devint un ſpectacle pour l'univers entier. Ses voiſins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ſes mœurs; & les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ſes vertus. Toutes les nations aimerent à voir réaliſer & renouveller les temps héroïques de l'antiquité, que les mœurs & les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable. Elles crurent enfin qu'un peuple pouvoit être heureux, ſans

maîtres & ſans Prêtres. L'homme a beſoin de l'un & de l'autre, ſi l'on en croit l'impoſture & la flatterie, qui parlent dans les temples & dans les cours. Oui, ſans doute, les méchants Rois ont beſoin de Dieux cruels, pour trouver dans le ciel l'exemple de la tyrannie ; ils ont beſoin de Prêtres, pour faire adorer des Dieux tyrans. Mais l'homme juſte & libre, ne demande qu'un Dieu qui ſoit ſon pere, des égaux qui le chériſſent, & des loix qui le protegent.

III. Proſpérités de la Penſylvanie.

La Penſylvanie eſt gardée à l'Eſt, par l'Océan ; au Nord, par la Nouvelle-Yorck & le Nouveau-Jerſey ; au Sud, par la Virginie & le Maryland ; à l'Oueſt, par des terres qu'occupent les Sauvages ; de tous côtés, par des amis ; & dans ſon ſein, par la vertu de ſes habitants. Ses côtes fort reſſerrées, s'élargiſſent inſenſiblement juſqu'à cent vingt milles. Sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de ſa population & de ſa culture, embraſſe déja cent quarante-cinq milles d'étendue.

Le ciel de la colonie eſt pur & ſerein. Le climat, très-ſain par lui-même, s'eſt encore amélioré par les défrichements. Les eaux limpides & ſalubres, y coulent toujours ſur un fond de roc ou de ſable. Les ſaiſons y temperent l'année, par une variété marquée. L'hyver, qui commence avec le mois de Janvier, n'expire qu'à la fin de Mars. Rarement accompagné de brouillards & de nuages, le froid y eſt conſtamment modéré ; mais quelquefois aſſez vif, pour glacer en une nuit les plus grandes rivieres. Cette révolution auſſi courte que ſubite, eſt l'ouvrage du vent du Nord-Oueſt, qui ſouffle des montagnes & des lacs du Canada. Le printemps s'annonce par de douces pluies, par une chaleur légere qui s'accroît par degrés juſqu'à la fin de Juin. Les ardeurs de la canicule ſeroient

violentes, ſans le vent du Sud-Oueſt qui les rafraîchit; mais ce ſecours, aſſez conſtant, eſt acheté par des ouragans qui vont juſqu'à déraciner les plus gros arbres, juſqu'à renverſer des forêts entieres; ſur-tout dans le voiſinage des côtes de la mer, où ce vent tient ſon empire & exerce ſes ravages. Les trois mois ordinaires de l'automne, n'ont d'autre déſagrément que d'être trop pluvieux.

Quoique le pays ſoit inégal, il n'en eſt pas moins fertile. Le ſol eſt tantôt un ſable jaune & noir, tantôt du gravier, tantôt une cendre griſâtre ſur un fond pierreux; le plus ſouvent une terre graſſe, ſur-tout entre les ruiſſeaux, qui, la coupant dans tous les ſens, y verſent encore plus de fécondité que ne feroient des rivieres navigables.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, ils n'y virent d'abord que des bois de conſtruction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent peu-à-peu les terres qu'ils avoient remuées, de troupeaux innombrables, de fruits très-variés, de plantations de lin & de chanvre, de pluſieurs ſortes de légumes, de toute eſpece de grains; mais ſinguliérement de ſeigle & de maïs, qu'une heureuſe expérience montra propres au climat. De tous côtés, on pouſſa les défrichements avec une vigueur & un ſuccès qui étonnerent toutes les nations.

D'où naquit cette ſurprenante proſpérité? De la liberté, de la tolérance, qui ont attiré dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François induſtrieux, & ſur-tout de laborieux Allemands. Elle eſt l'ouvrage des Quakers, des Anabaptiſtes, des Anglicans, des Méthodiſtes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques.

Entre de ſi nombreuſes ſectes, on diſtingue celles des *Dumplers*. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, ſe retira dans une ſolitude agréable, à cinquante milles de Philadelphie, pour ſe livrer à la contemplation. La curioſité attira, dans ſa retraite, pluſieurs de ſes compatriotes. Le ſpectacle de ſes mœurs ſimples, pieuſes & tranquilles, les fixa près de lui. Tous enſemble, ils formerent une peuplade qu'ils appellerent Euphrate, par alluſion aux Hébreux, qui pſalmodioient ſur les bords de ce fleuve.

Cette petite ville formée en triangle, eſt entourée de pommiers & de mûriers, arbres utiles & agréables, plantés avec ſymmétrie. Au centre eſt un verger très-étendu. Entre ce verger & ces allées, ſont des maiſons de bois à trois étages, où chaque Dumpler iſolé peut, ſans être diſtrait, vaquer à ſes méditations. Ces contemplatifs ne ſont au plus que cinq cents. Leur territoire n'a pas plus de deux cents cinquante acres d'étendue. Une riviere, un étang, une montagne couverte d'arbres, marquent ſes limites.

Les hommes & les femmes habitent des quartiers ſéparés. Ils ne ſe voyent que dans les temples; ils ne s'aſſemblent ailleurs que pour les affaires publiques. Le travail, la priere & le ſommeil, partagent leur vie. Deux fois le jour & deux fois la nuit, le culte religieux les tire de leurs cellules. Comme les Quakers & les Méthodiſtes, ils ont tous le droit de prêcher, quand ils ſe croyent inſpirés. L'humilité, la tempérance, la chaſteté, les autres vertus chrétiennes, ſont les ſujets dont ils aiment le plus à parler dans leurs aſſemblées. Jamais ils ne violent le repos du ſabbat, ſi cher à tous les hommes, oiſifs ou laborieux. Ils admettent l'enfer & le paradis, mais rejettent,

avec raiſon, l'éternité des peines. La doctrine du péché originel eſt, pour eux, un blaſphême impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme leur paroît injurieux à la divinité. Comme ils n'attachent de mérite qu'aux œuvres volontaires, ils n'adminiſtrent jamais le baptême qu'aux adultes. Ils le croyent cependant ſi néceſſaire au ſalut, qu'ils s'imaginent que, dans l'autre monde, les ames des chrétiens ſont occupées à convertir celles des hommes qui ne ſont pas morts ſous la loi de l'évangile. Ces pieux enthouſiaſtes veulent abſoudre Dieu de toutes les cruautés & les injuſtices, dont tant d'autres dévots l'ont chargé.

Encore plus déſintéreſſés que les Quakers, ils ne ſe permettent jamais de procès. On peut les tromper, les dépouiller, les maltraiter, ſans craindre ni repréſailles, ni plainte de leur part : tant ils ſont, par religion, ce que les ſtoïciens étoient par philoſophie, inſenſibles aux outrages.

Rien n'eſt plus ſimple que leur vêtement. En hiver, une longue robe blanche, où pend un capuchon pour tenir lieu de chapeau, couvre une chemiſe groſſiere, de larges culottes, & des ſouliers épais. En été, c'eſt le même habillement, ſi ce n'eſt que la toile remplace la laine. A la culotte près, les femmes ſont vêtues comme les hommes.

On ne ſe nourrit-là que de végétaux; non que ce ſoit une loi, mais par une abſtinence plus conforme à l'eſprit du chriſtianiſme, ennemi du ſang.

Chacun s'attache gaiement au genre d'occupation qui lui eſt aſſigné. Le produit de tous les travaux eſt mis en commun, pour ſubvenir aux beſoins de tous. Cette communauté d'induſtrie a créé, non-ſeulement une culture, des manufactures, tous les arts néceſſaires à la petite ſociété; mais encore un ſuperflu d'échanges, proportionnés à ſa population.

Quoique les deux ſexes vivent ſéparément à Euphrate, les Dumplers ne renoncent pas follement au mariage. Ceux que la jeuneſſe & l'amour, ſi voiſins de la dévotion, invitent à cette ſainte union des ames & des ſens, quittent la ville, & vont former un établiſſement à la campagne, aux dépens du tréſor public, qu'ils groſſiſſent de leurs travaux, tandis que leurs enfants ſont élevés dans la métropole. Sans cette liberté ſage & chrétienne, les Dumplers ne ſeroient que des moines, qui deviendroient, avec le temps, féroces ou libertins. La vie cénobitique n'a qu'une ſaiſon de ferveur. Avec une ame tendre, on pourroit ſouhaiter d'être dévot juſqu'à vingt ans, comme on peut deſirer d'être belle femme juſqu'à vingt-cinq; mais après cet âge, il faut être homme.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus ſingulier en même-temps, dans la conduite de toutes les ſectes qui ont peuplé la Pénſylvanie, c'eſt l'eſprit de concorde qui regne entr'elles, malgré la différence de leurs opinions religieuſes. Quoiqu'ils ne ſoient pas membres de la même Egliſe, ces ſectaires s'aiment comme des enfants d'un ſeul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penſer en hommes. C'eſt à cette précieuſe harmonie qu'on peut, ſurtout, attribuer les accroiſſements rapides de la colonie.

Au commencement de 1766, ſa population s'élevoit à cent cinquante mille blancs. Leur nombre doit bien s'être accru depuis cette époque, puiſqu'il double tous les quinze ans, ſuivant les calculs de M. Franklin. Il y avoit encore, dans la province, trente mille noirs, moins maltraités dans cette région que dans les autres, mais toujours exceſſivement malheureux. Cependant, ce qu'on croira difficilement, leur eſclavage n'a pas corrompu leurs maîtres.

tres. Leurs mœurs ſont encore pures, auſteres même, en Penſylvanie. Cet avantage tient-il au climat, aux loix, à la religion, à l'émulation des ſectes, à des uſages particuliers ? On le demande aux Lecteurs.

Les Penſylvains ſont, en général, bien faits, & leurs femmes d'une figure agréable. Plutôt meres qu'en Europe, elles ceſſent auſſi plutôt d'être fécondes. Si la chaleur du climat hâte la nature chez elles, l'inconſtance des ſaiſons paroît l'affoiblir. Il n'y a point de ciel où la température ſoit plus variable ; elle change, par intervalles, juſqu'à cinq ou ſix fois dans la même journée.

Cette variation n'a pas une influence dangereuſe ſur les végétaux. Rarement détruit-elle les récoltes. Auſſi l'abondance eſt-elle conſtante, l'aiſance eſt-elle univerſelle. L'économie particuliere aux Penſylvains n'empêche pas que les deux ſexes ne ſoient bien vêtus. La nourriture eſt encore ſupérieure à l'habillement. Les familles les moins aiſées ont du pain, de la viande, du cidre, de la bierre, de l'eau-de-vie de ſucre. Un grand nombre peut uſer habituellement des vins de France & d'Eſpagne, du punch, & même de liqueurs plus chères. L'abus de ces boiſſons eſt plus rare qu'ailleurs, mais il n'eſt pas ſans exemple.

Le délicieux ſpectacle de cette abondanee n'eſt jamais troublé par l'image affligeante de la mendicité. La Penſylvanie n'a pas un ſeul pauvre. Ceux que la naiſſance ou la fortune ont laiſſés ſans reſſource, ſont convenablement entretenus par le tréſor public. La bienfaiſance va plus loin ; elle s'étend juſqu'à l'hoſpitalité la plus prévenante. Un voyageur peut s'arrêter par-tout, ſans crainte de cauſer d'autre peine que le regret de ſon départ.

La tyrannie des impôts ne vient pas flétrir, empoiſonner la félicité de la colonie. En 1766, ils ne s'élevoient

pas au-deſſus de 280, 140 livres. La plupart même deſtinés à fermer les plaies de la guerre devoient ceſſer en 1772. Si, à cette époque, les peuples n'ont pas reçu ce ſoulagement, c'eſt que les irruptions des Sauvages ont occaſionné des dépenſes extraordinaires. On ſeroit conſolé de ce malheur, ſi, comme la juſtice le voudroit & comme les habitants le demandoient, on eût pu réduire la famille Penn à contribuer aux charges publiques, dans les proportions du revenu qu'elle tire de la Province.

Les Penſylvains, tranquilles poſſeſſeurs, libres uſufruitiers d'une terre qui leur rend, pour l'ordinaire, vingt & trente fois la ſemence qu'ils lui ont confiée, ne craignent pas de reproduire leur eſpece. A peine trouveroit-on un célibataire dans la Province. Le mariage en eſt plus doux & plus ſacré. Sa liberté, comme ſa ſainteté, dépend du choix des contractants : ils prennent le juge ou le Prêtre, plutôt pour témoin que pour miniſtre de leur engagement. Deux amants y trouvent-ils quelque oppoſition dans leurs familles ? ils s'évadent enſemble à cheval : le garçon monte en croupe derriere ſa maîtreſſe ; & dans cette ſituation, ils vont ſe préſenter devant le Magiſtrat. La fille déclare qu'elle a enlevé ſon amant, pour l'épouſer. On ne peut ni ſe refuſer à ce vœu ſi formel, ni la troubler enſuite dans la poſſeſſion de ce qu'elle aime. A d'autres égards, l'autorité paternelle eſt exceſſive. Un chef de famille, dont les affaires ſe trouvent dérangées, a le droit d'engager ſes enfants à ſes créanciers : punition bien capable, ce ſemble, d'attacher un pere tendre au ſoin de ſa fortune. L'homme fait, acquitte, dans un an de ſervice, une dette de 112 livres 10 ſols. L'enfant, au-deſſous de douze ans, eſt obligé de ſervir juſqu'à vingt & un an pour 135 livres. C'eſt une image des anciennes mœurs patriarchales de l'Orient.

Quoiqu'il y ait des bourgs & même quelques villes dans la colonie, on peut dire que la plupart des habitants vivent iſolés dans leurs familles. Chaque propriétaire a ſa maiſon au centre d'une vaſte plantation, bien environnée de hayes vives. Auſſi chaque paroiſſe de campagne ſe trouve-t-elle avoir douze ou quinze lieues de circonférence. A une ſi grande diſtance des Egliſes, les cérémonies de religion ont peu d'influence. On ne préſente les enfants au baptême que pluſieurs mois, & quelquefois un ou deux ans après leur naiſſance. Sans dogmatiſer, ſans diſputer ſur le culte, dans un pays où chaque ſecte a le ſien, on honore l'Être ſuprême par des vertus, plus que par des prieres. L'innocence & l'*inſcience* gardent les mœurs, plus ſûrement que des préceptes & des controverſes.

La religion ſemble réſerver toute ſa pompe pour les derniers honneurs que l'homme reçoit ſur la terre, avant d'être enfermé pour jamais dans ſon ſein. Auſſi-tôt qu'il eſt mort quelqu'un à la campagne, les plus proches voiſins ſont avertis du jour de ſon enterrement. Ceux-ci l'annoncent aux habitations limitrophes, & la nouvelle en eſt ainſi répandue au loin. Chaque famille envoye au moins un de ſes membres pour honorer le convoi funebre. A meſure que les députés arrivent, on leur offre du punch & du gâteau. Lorſque l'aſſemblée eſt formée, on porte le cadavre dans le cimetiere de ſa ſecte; ou ſi le cimetiere eſt trop éloigné, dans un champ de ſa famille. Le cortege eſt compoſé de quatre ou cinq cents perſonnes à cheval, qui gardent un ſilence, un recueillement, conformes à l'eſprit de la cérémonie qui les raſſemble. Une choſe qui paroîtra ſinguliere, c'eſt que les Penſylvains, ennemis du luxe pendant leur vie, oublient à la mort ce caractere de modeſ-

tie. Tous veulent que les triſtes reſtes de leur exiſtence paſſagere ſoient accompagnés d'une pompe proportionnée à leur état ou à leur fortune. On remarque, en général, que les peuples ſimples, vertueux, ſauvages même & pauvres, ſont attachés aux ſoins de la ſépulture. C'eſt qu'ils regardent ces derniers honneurs comme des devoirs, & ces devoirs comme une portion du ſentiment d'amour qui lie étroitement les familles dans l'état le plus voiſin de la nature. Ce n'eſt pas le mourant qui exige ces honneurs; ce ſont les parents, une épouſe, des enfants, qui rendent ces devoirs à la cendre chérie d'un pere ou d'un époux dignes d'être pleurés. Les convois funebres ſont toujours plus nombreux dans les petites ſociétés que dans les grandes, parce que s'il y a moins de familles, elles ſont beaucoup plus étendues. Il y regne plus d'union, plus de force; tous les moyens, tous les reſſorts y ſont plus actifs. C'eſt la raiſon pourquoi de petits peuples ont vaincu de grandes nations; pourquoi les Grecs vinrent à bout des Perſes; pourquoi les Corſes chaſſeront tôt ou tard les François de leur iſle.

Mais où la Penſylvanie puiſe-t-elle les ſources de ſa conſommation? Comment trouve-t-elle les moyens d'y fournir abondamment? Avec le lin & le chanvre qu'elle recueille de ſon ſol, avec les cotons qu'elle attire de l'Amérique Méridionale, elle fabrique une grande quantité de toiles communes; avec les laines qui lui viennent d'Europe, elle manufacture beaucoup de draps groſſiers. Ce que les diverſes branches de ſon induſtrie ne lui donnent pas, elle ſe le procure avec les produits de ſon territoire. Ses navigateurs portent aux iſles Angloiſes, Françoiſes, Hollandoiſes & Danoiſes, du biſcuit, des farines, du beurre, du fromage, des ſuifs, des légumes, des fruits,

des viandes ſalées, du cidre, de la bierre, toutes ſortes de bois de conſtruction. Ils reçoivent en échange, du coton, du ſucre, du café, de l'eau-de-vie, de l'argent, qui ſont autant de matieres d'un nouveau commerce avec la métropole, d'autres colonies ou d'autres nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Eſpagne, le Portugal, offrent un débouché avantageux aux grains & au bois de la Penſylvanie, qu'ils achetent avec des vins & des piaſtres. La métropole reçoit du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de l'huile de lin, des vergues, des mâtures, & fournit du fil, des laines, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la clincaillerie, d'autres objets d'agrément ou de néceſſité. Mais comme elle vend plus de marchandiſes à ſa colonie qu'elle ne lui en achete, l'Angleterre eſt un gouffre où vont ſe perdre les métaux que les Penſylvains ont tirés des autres marchés qu'ils fréquentent. En 1723, elle n'envoyoit à la Penſylvanie que pour deux cents cinquante mille livres de marchandiſes; elle lui en fournit aujourd'hui pour dix millions. Cette ſomme eſt trop forte, pour que les colons puiſſent la payer, même en ſe dépouillant de l'or qu'ils tirent de tous les marchés qu'ils fréquentent; & cette impuiſſance doit durer tout le temps que le progrès de leurs défrichements exigera des avances plus conſidérables que leur produit. D'autres colonies, qui jouiſſent de quelques branches de commerce preſqu'excluſives, telles que le riz, le tabac, l'indigo, ont dû acquérir rapidement des richeſſes. La Penſylvanie, qui fonde ſa fortune ſur la culture & ſur la multiplication des troupeaux, arrivera plus lentement à la proſpérité; mais cette proſpérité aura des fondements plus ſûrs & plus durables.

Si quelque choſe peut retarder le progrès de la colonie, c'eſt la maniere irréguliere dont s'y forment les plantations. La famille Penn, propriétaire de toutes les terres, en accorde indifféremment par-tout & autant qu'on en demande, pourvu qu'on lui paye cinquante écus par chaque centaine d'acres, & qu'on s'engage à une redevance annuelle d'environ un ſol. Il arrive delà que la Province manque de cet enſemble, qui eſt néceſſaire en toutes choſes, & que ſes habitants épars ſont la victime du moindre ennemi, qui ne craint pas de les attaquer.

Les habitations ſont défrichées de différentes manieres dans la colonie. Souvent un chaſſeur va ſe fixer au milieu ou tout auprès d'un bois. Ses plus proches voiſins l'aident à couper des arbres, & à les entaſſer les uns ſur les autres : c'eſt une maiſon. Aux environs, il cultive, ſans ſecours, un jardin & un champ, ſuffiſants pour ſa ſubſiſtance & pour celle de ſa famille.

Quelques années après les premiers travaux, arrivent de la métropole des hommes plus actifs que riches. Ils dédommagent le chaſſeur de ſes peines; ils achetent du propriétaire de la Province, des terres qui n'ont pas encore été payées; ils bâtiſſent des demeures plus commodes, & étendent les défrichements.

Enfin, des Allemands, que leur goût ou la perſécution ont pouſſés dans le nouveau monde, viennent mettre la derniere main à ces établiſſements encore imparfaits. Les premiers & les ſeconds planteurs vont porter ailleurs leur induſtrie, avec des moyens de culture plus conſidérables qu'ils n'en avoient d'abord.

On peut évaluer les exportations annuelles de la Penſylvanie, à vingt-cinq mille tonneaux. Elle reçoit quatre cents navires, & n'en expédie guere moins. C'eſt Phila-

delphie, ſa capitale, qui les reçoit, qui les expédie tous, ou preſque tous.

Cette ville célebre, dont le nom rappelle un ſentiment tendre, eſt ſituée à cent vingt milles de la mer, au confluent de la Delaware & du Schuylkill. Penn, qui la deſtinoit à devenir la métropole d'un grand Empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu encore remplir un ſi grand eſpace. Juſqu'ici, l'on n'a bâti que les bords de la Delaware; mais ſans renoncer aux idées du légiſlateur; mais ſans s'écarter du plan qu'il avoit tracé. Ces précautions ſont ſages. Philadelphie doit devenir la cité la plus conſidérable de l'Amérique, parce qu'il eſt impoſſible que la colonie ne faſſe pas de très-grands progrès, & que ſes productions ne pourront jamais gagner les mers que par le port de ſa capitale.

Les rues de Philadelphie, toutes tirées au cordeau, ont, la plupart, cinquante pieds de largeur, & les deux principales en ont cent. Des deux côtés il regne des trottoirs, défendus par des poteaux qu'on a placés de diſtance en diſtance.

Les maiſons, dont chacune a ſon jardin & ſon verger, ſont communément à deux étages, conſtruites de brique ou d'une pierre molle, mais qui ſe durcit à l'air. Juſqu'à ces derniers temps, les murs avoient peu d'épaiſſeur, parce qu'ils ne devoient porter qu'une couverture d'un bois extrêmement léger. Depuis qu'on a découvert des carrieres d'ardoiſe, les murailles ont pris une ſolidité proportionnée à la peſanteur de ces nouveaux toits. Les bâtiments, aujourd'hui plus décorés qu'autrefois, doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui ſe

trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles, qui ſont devenus l'objet d'un commerce aſſez conſidérable avec la plus grande partie de l'Amérique.

Ces précieux matériaux ne ſauroient être communs dans les maiſons, ſans avoir été prodigués dans les temples. Chaque ſecte a le ſien, & quelques-unes en ont pluſieurs. Cependant on voit un aſſez grand nombre de citoyens, qui ne connoiſſent ni temples, ni Prêtres, ni culte public, & n'en ſont ni moins heureux, ni moins humains, ni moins vertueux.

Un édifice auſſi reſpecté, quoique moins fréquenté que ceux de la religion, c'eſt l'Hôtel-de-ville. Il eſt de la magnificence la plus ſomptueuſe. C'eſt-là que les légiſlateurs de la colonie s'aſſemblent tous les ans, & pluſieurs fois l'année, s'il en eſt beſoin, pour régler ce qui peut intéreſſer l'ordre public. Tout y eſt ſoumis à l'autorité de la nation, à la diſcuſſion de ſes repréſentants.

A côté de l'Hôtel-de-ville eſt une ſuperbe bibliotheque, formée, en 1742, par les ſoins du ſavant & généreux Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages Anglois, Latins & François. Elle n'eſt ouverte au public que le Samedi. Ceux qui l'ont fondée, en jouiſſent librement dans tous les temps. Les autres payent le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au temps convenu. C'eſt avec ces fonds, toujours renaiſſants, que s'accroît & groſſit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y a joint des inſtruments de mathématique & de phyſique, avec un beau cabinet d'hiſtoire naturelle.

Le college, qui doit préparer l'eſprit à toutes ces ſciences, fut fondé en 1749. Dans les premiers temps, il n'i-

nitia la jeuneſſe qu'aux belles-lettres. On y a établi, en 1764, une claſſe de médecine. Les connoiſſances & les maîtres ſe multiplieront, à meſure que les terres, devenues leur patrimoine, feront d'un plus grand produit. On peut prédire que la théologie ſera ſeule à jamais exclue d'une école conſacrée à l'inſtruction d'un peuple qui admet tous les cultes, qui n'en reconnoît point de dominant, & qui même n'en exige aucun. Ce ſera l'unique contrée de l'univers où l'on ne ſe battra pas pour des mots, où l'on ne ſe haïra point pour des objets incompréhenſibles. Si le deſpotiſme, la ſuperſtition, ou la guerre, viennent replonger l'Europe dans la barbarie dont les arts & la philoſophie l'ont tirée, ces flambeaux de l'eſprit humain iront éclairer le nouveau monde, & la lumiere apparoîtra d'abord à Philadelphie.

Cette ville eſt acceſſible à tous les beſoins de l'humanité, à toutes les reſſources de l'induſtrie. Ses quais, dont le principal a deux cents pieds de large, offrent une ſuite de magaſins commodes, & de formes ingénieuſement pratiquées pour la conſtruction. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent ſans difficulté, hors les temps de glace. On y charge les marchandiſes qui ſont arrivées par la Delaware, par le Schuylkill, par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des contrées de l'Europe. La police a déja fait plus de progrès dans cette partie du nouveau monde, que chez de vieux peuples de l'ancien.

On ne ſauroit fixer exactement la population de Philadelphie. Les regiſtres mortuaires n'y ſont pas tenus avec attention, & pluſieurs ſectes ne font pas baptiſer leurs enfants. Ce qui paroît certain, c'eſt qu'en 1766 il s'y trouvoit vingt mille habitants. Comme l'occupa-

tion de la plupart d'entr'eux eſt de vendre les productions de la Province entiere, & de lui fournir ce qu'elle tire de l'étranger, il ne ſe peut pas que leur fortune ne ſoit très-conſidérable. Elle doit le devenir encore davantage, à proportion que la culture fera des progrès dans un pays dont on n'a défriché que la ſixieme partie des terres.

Philadelphie, de même que Newcaſtle & les autres villes de Penſylvanie, eſt entiérement ouverte. Tout le pays eſt également ſans défenſe. C'eſt une ſuite néceſſaire des principes des Quakers, qui ont toujours conſervé la principale influence dans les délibérations publiques, quoiqu'ils ne forment que le tiers de la population de la colonie. On ne ſauroit aſſez chérir ces ſectaires, pour leur modeſtie, leur probité, leur amour du travail, leur bienfaiſance. On ſeroit tenté, peut-être, d'accuſer leur légiſlation d'imprudence & de témérité.

En établiſſant cette ſûreté civile, qui garantit un citoyen d'un autre citoyen, les fondateurs de la colonie devoient, dira-t-on, établir la ſûreté politique, qui défend un Etat contre les entrepriſes d'un Etat. L'autorité, qui maintient l'ordre & la paix au-dedans, n'a rien fait, ſi elle n'a prévenu les invaſions au-dehors. Prétendre que la colonie n'auroit jamais d'ennemis, c'étoit ſuppoſer que l'univers n'eſt peuplé que de Quakers. C'étoit exciter le fort contre le foible, abandonner des agneaux à la diſcrétion des loups, & livrer tous les citoyens à l'oppreſſion du premier tyran qui voudroit les ſubjuguer.

Mais, d'un autre côté, comment aſſocier la ſévérité des maximes évangéliques qui gouvernent les Quakers à la lettre, avec cet appareil de force offenſive ou défenſive, qui met tous les peuples chrétiens dans un état de guerre

continuel? Que feroient, d'ailleurs, des François, des Eſpagnols, s'ils entroient dans la Penſylvanie les armes à la main? A moins qu'ils n'égorgeaſſent dans une nuit ou dans un jour tous les habitants de cet heureux pays, ils n'étoufferoient pas le germe & la poſtérité de ces hommes doux & charitables. La violence a des bornes dans ſes excès; elle ſe conſume & s'éteint, comme le feu dans la cendre de ſes aliments. Mais la vertu, quand elle eſt dirigée par l'enthouſiaſme de l'humanité, par l'eſprit de fraternité, ſe ranime, comme l'arbre, ſous le tranchant du fer. Les méchants ont beſoin de la multitude, pour exécuter leurs projets ſanguinaires. L'homme juſte, le Quaker, ne demande qu'un frere pour en recevoir de l'aſſiſtance, ou lui donner du ſecours. Allez, peuples guerriers, peuples eſclaves & tyrans, allez en Penſylvanie; vous y trouverez toutes les portes ouvertes, tous les biens à votre diſcrétion; pas un ſoldat, & beaucoup de marchands ou de laboureurs. Mais ſi vous les tourmentez, ou les vexez, ou les gênez, ils s'enfuiront, & vous laiſſeront leurs terres en friche, leurs manufactures délabrées, leurs magaſins déſerts. Ils s'en iront cultiver & peupler une nouvelle terre; ils feront le tour du monde, & mourront en chemin plutôt que de vous égorger ou de vous obéir. Qu'aurez-vous gagné, que la haine du genre-humain, & l'exécration des ſiecles à venir?

C'eſt ſur cette perſpective & cette prévoyance, que les Penſylvains ont fondé leur ſécurité future. Quant à préſent, ils n'ont rien à craindre derriere eux, depuis que les François ont perdu le Canada. Les établiſſements Anglois couvrent ſuffiſamment les flancs de la colonie. Du reſte, comme ils ne voyent pas que les Etats les plus belliqueux durent le plus long-temps, ni que la méfian-

ce, qui eſt en ſentinelle, en dorme plus tranquille, ni qu'on jouiſſe avec un grand plaiſir de ce qu'on poſſede avec tant de crainte, ils vivent le jour préſent, ſans ſonger au lendemain. Peut-être ſe croyent-ils gardés par les précautions même, qui veillent dans les colonies dont ils ſont environnés. Une des barrieres, un des boulevards qui préſervent la Penſylvanie d'une invaſion maritime, où elle reſte expoſée, c'eſt la Virginie.

IV. Etat fâcheux de la Virginie dans les premiers temps.

Ce nom, qui déſignoit originairement tout le vaſte eſpace que les Anglois ſe propoſoient d'occuper dans le continent de l'Amérique Septentrionale, eſt aujourd'hui d'une ſignification beaucoup moins étendue. On n'y comprend plus que le pays circonſcrit, au Nord, par le Maryland; au Sud, par la Caroline; à l'Oueſt, par les Apalaches; à l'Eſt, par l'Océan. Cette enceinte lui donne deux cents quarante milles de longueur, ſur deux cents de largeur.

Ce fut en 1606 que les Anglois aborderent à la Virginie. James-Town fut leur premier établiſſement. Un malheureux haſard leur offrit, au voiſinage, un ruiſſeau d'eau douce, qui, ſortant d'un petit banc de ſable, en entraînoit du talc, qu'on voyoit briller au fond d'une eau courante & limpide. Dans un ſiecle qui ne ſoupiroit qu'après les mines riches, on prit pour de l'argent cette pouſſiere mépriſable. Le premier, l'unique ſoin des nouveaux colons, fut d'en ramaſſer. L'illuſion fut ſi complette, que deux navires étant venus porter des ſecours, on les renvoya chargés de ces richeſſes imaginaires: à peine y reſtoit-il un peu de place pour quelques fourrures. Tant que dura ce rêve, les colons dédaignerent de défricher les terres. Une famine cruelle fut la punition de ce ſot orgueil. De cinq cents hommes envoyés d'Europe, il

n'en échappa que ſoixante à ce fléau terrible. Ce reſte malheureux alloit s'embarquer pour Terre-Neuve, n'ayant des vivres que pour quinze jours, lorſque Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade, & des proviſions de toute eſpece.

L'hiſtoire peint ce Lord comme un génie élevé au-deſſus des préjugés de ſon temps. Son déſintéreſſement égaloit ſes lumieres. En acceptant le gouvernement d'une colonie qui étoit encore au berceau, il ne s'étoit propoſé que cette ſatisfaction intérieure que trouve un honnête homme à ſuivre le penchant qu'il a pour la vertu; que l'eſtime de la poſtérité, ſeconde récompenſe de la généroſité, qui ſe dévoue & s'immole au bien public. Dès qu'il parut, ce caractere lui donna l'empire des cœurs. Il retint des hommes déterminés à fuir un ſol dévorant; il les conſola dans leurs peines; il leur en fit eſpérer la fin prochaine : & joignant à la tendreſſe d'un pere toute la fermeté d'un magiſtrat, il dirigea leurs travaux vers un but utile. Pour le malheur de la peuplade renaiſſante, le dépériſſement de ſa ſanté obligea Delaware de retourner dans ſa patrie, mais il n'y perdit jamais de vue ſes colons chéris; & tout ce qu'il avoit de crédit à la Cour, il l'employa toujours à leur avantage.

Cependant la colonie ne faiſoit que peu de progrès. On attribuoit cette langueur à la tyrannie inſéparable des privileges excluſifs. La compagnie qui les exerçoit, fut proſcrite à l'avénement de Charles I au trône. La Virginie entra dès-lors ſous la direction immédiate du gouvernement, qui ne ſe réſerva qu'une rente fonciere de 2 liv. 5 ſols pour chaque centaine d'acres qu'on cultiveroit.

Juſqu'à ce moment, les colons n'avoient pas connu de véritable propriété. Chacun y erroit au haſard, ou ſe

fixoit dans l'endroit qui lui plaiſoit, ſans titres ni convention. Enfin, des bornes furent poſées; & des vagabonds, devenus citoyens, reçurent des limites dans leurs plantations. Cette premiere loi de la ſociété fit tout changer de face. On éleva de tous côtés des bâtiments, qui furent environnés de nouvelles cultures. Cette activité fit accourir à la Virginie une foule d'hommes courageux, qui vinrent y chercher, ou la fortune, ou, ce qui en dédommage, la liberté. Les troubles mémorables qui changerent la conſtitution Angloiſe, augmenterent encore ce concours d'une foule de monarchiſtes, qui allerent attendre auprès de Berkeley, Gouverneur de la colonie, & dévoué, comme eux, au Roi Charles, la déciſion du deſtin ſur ce Prince abandonné. Berkeley ne ceſſa pas de les ſoutenir, même quand la fortune eut écraſé ce Monarque. Mais quelques habitants, ſéduits ou gagnés, ſe voyant ſecondés d'une puiſſante flotte, livrerent la colonie au Protecteur. Si le chef ſe vit entraîné malgré lui par le torrent, il fut, du moins, parmi ceux que Charles avoit honorés de places de confiance & d'autorité, le dernier qui plia ſous Cromwel, & le premier qui rompit ſes chaînes. Cet homme courageux gémiſſoit dans l'oppreſſion, lorſque les cris du peuple le rappellerent à la place que la mort de ſon ſucceſſeur laiſſoit vacante. Loin de céder à des inſtances ſi flatteuſes, il déclara qu'il ne ſerviroit jamais que le légitime héritier du Monarque détrôné. Cet exemple de magnanimité, dans un temps où l'on ne voyoit point de jour au rétabliſſement de la maiſon Royale, fit tant d'impreſſion ſur les eſprits, que, d'une voix unanime, on proclama Charles II en Virginie, avant qu'il eût été proclamé en Angleterre.

La colonie ne tira pas d'une démarche ſi généreuſe, le

fruit qu'elle en pouvoit attendre. La Cour ne tarda pas d'accorder à des hommes avides & accrédités, des prérogatives exorbitantes, qui abſorberent les terres d'un grand nombre de colons obſcurs. A cette vexation ſe joignit celle du Parlement, qui mit des droits énormes ſur tout ce que la Virginie fourniſſoit à la métropole, ſur tout ce qu'elle en tiroit. Cette double oppreſſion fit tarir les reſſources & les eſpérances de la colonie. Pour comble de calamités, les Sauvages, qu'on n'avoit jamais eu la ſageſſe de ménager, renouvellerent leurs incurſions avec une fureur & une intelligence, dont il n'y avoit pas encore eu d'exemple.

Tant d'infortunes mirent les Virginiens au déſeſpoir. Berkeley, après avoir été long-temps leur idole, n'eut plus à leurs yeux, ni aſſez de fermeté contre les vexations de la patrie principale, ni aſſez d'activité contre les irruptions de l'ennemi. Tous les regards ſe tournerent vers Bacon, jeune Officier, vif, éloquent, hardi, inſinuant, d'une phyſionomie agréable. On le choiſit tumultuairement, irréguliérement, pour Général. Quoique ſes ſuccès militaires euſſent juſtifié cette prévention de la multitude emportée, le Gouverneur n'en déclara pas moins Bacon traître à la patrie. Un jugement ſi ſévere, & qui, pour le moment, étoit une imprudence, détermina le proſcrit à s'emparer violemment d'une autorité qu'il exerçoit paiſiblement depuis ſix mois. La mort arrêta ſes projets. Les mécontents, déſunis par la mort de leur chef, intimidés par les troupes qu'ils voyoient arriver d'Europe, ne ſongerent qu'à demander grace. On ne ſouhaitoit que de l'accorder. La rébellion n'eut aucune ſuite fâcheuſe. La clémence aſſura la ſoumiſſion; & depuis cette ſinguliere criſe, l'hiſtoire de la Virginie s'eſt réduite à la culture de ſes plantations.

V. Adminiſtration de la Virginie.

Ce grand établiſſement fut régi d'abord par les préposés de la compagnie, qui s'en empara dès ſa naiſſance. Dans la ſuite, la Virginie attira les regards de ſa mere patrie : c'eſt ainſi que les colons Anglois appellent leur métropole. On commença par établir un gouvernement régulier. Dès 1620, il fut compoſé d'un chef, d'un conſeil, & des députés de chaque canton. Les intérêts publics étoient réglés par ces trois pouvoirs réunis. Le conſeil & les repréſentants du peuple s'aſſembloient, comme en Écoſſe, dans la même chambre. En 1689, ils ſe ſéparerent en deux chambres, à l'imitation du Parlement d'Angleterre; & cet uſage s'eſt perpétué.

Le Gouverneur, toujours nommé par la Cour, & pour un temps illimité, diſpoſe ſeul des troupes régulieres, des milices, & de tous les poſtes militaires. Seul il a le droit de rejetter ou de confirmer les loix de l'aſſemblée générale. De concert avec le conſeil, auquel il laiſſe d'ailleurs peu d'influence, il proroge, il congédie cette eſpece de Parlement; il choiſit tous les officiers de juſtice, tous les commiſſaires de finance; il aliene les terres libres d'une maniere conforme aux uſages établis; il adminiſtre le tréſor public. Tant de prérogatives, qui menent à des uſurpations, rendent l'autorité plus arbitraire qu'elle ne l'eſt dans les colonies plus ſeptentrionales : elles ouvrent trop ſouvent la porte à l'oppreſſion.

Le conſeil eſt compoſé de douze membres, créés par des lettres-patentes, ou nommés par un ordre particulier du Roi. S'il s'en trouve moins de neuf dans le pays, le Gouverneur choiſit quelques-uns des principaux habitants, pour remplir le nombre. Les conſeillers doivent aider l'adminiſtration, & repouſſer la tyrannie. Ils forment comme une chambre haute. A ce titre, ils ont le droit de rejet-

ter tous les actes de la chambre baſſe. Les gages du corps entier ſe réduiſent à 7, 875 livres.

On diviſe la Virginie en vingt-cinq cantons ou Comtés, dont chacun a deux députés. La ville & le college de James ont ſéparément le privilege d'en nommer un, ce qui fait le nombre de cinquante-deux. Tout colon, à l'exception des femmes & des mineurs, dès qu'il poſſede un franc-fief, a le droit d'élire & d'être élu. Quoique les loix n'ayent pas marqué d'époque fixe pour la convocation de l'aſſemblée générale, elle ſe tient aſſez réguliérement tous les ans ou tous les deux ans : rarement elle eſt différée juſqu'à trois. On s'aſſure l'avantage de s'aſſembler auſſi fréquemment, en n'accordant des ſubſides que pour un temps fort court. Tous les actes paſſés dans les deux chambres, ſont envoyés au Souverain, pour être revêtus de ſon autorité. Cependant juſqu'à ce qu'il les ait rejettés, ils ont force de loi, lorſqu'ils ont été approuvés par le Gouverneur.

Les revenus publics de la Virginie ſortent de pluſieurs ſources, & vont aboutir à différentes deſtinations. La taxe de 2 livres 5 ſols qu'on exige du colon par quintal de tabac; de 16 liv. 17 ſols 6 den. par tonneau, que chaque navire, plein ou vuide, paye au retour d'un voyage; de 11 liv. 5 ſols par tête, que tous les paſſagers, libres ou eſclaves, doivent en arrivant dans la Province; les amendes & les confiſcations établies par divers actes; le droit d'aubaine ſur les terres, ſur les biens mobiliers de ceux qui ne laiſſent point de légitime héritier : tous ces droits, dont le produit annuel eſt d'environ 70, 000 livres, doivent être employés aux dépenſes ordinaires de la colonie, ſur l'ordre du Conſeil & du Gouverneur. L'aſſemblée générale n'a, ſur cet objet, que le droit de vérifier les comptes,

Elle s'eſt réſervé la diſpoſition abſolue des fonds deſtinés aux occaſions extraordinaires. Ces fonds viennent d'un droit d'entrée ſur les liqueurs fortes; d'un droit de 22 liv. 10 ſols pour chaque eſclave, & de 16 liv. 17 ſols pour chaque domeſtique non Anglois qui arrive dans la Province. Un revenu de cette nature doit beaucoup varier; mais, en général, il eſt conſidérable, & l'emploi en a été ordinairement aſſez judicieux.

Indépendamment de ces impoſitions, qui ſe perçoivent en argent, on en exige d'autres en nature; c'eſt une eſpece de triple capitation en tabac, dont les femmes blanches ſont ſeules déchargées. La premiere de ces capitations eſt ordonnée par l'aſſemblée générale, pour ſubvenir à ſes dépenſes; à la ſolde de la milice, lorſqu'elle eſt ſur pied; à d'autres beſoins publics. La ſeconde, qu'on nomme provinciale, eſt impoſée par les juges de paix, dans chaque Comté, pour ſes beſoins particuliers. Enfin, celle qu'on appelle paroiſſiale, eſt réglée par les chefs des communautés, pour tout ce qui a un rapport plus ou moins prochain avec le culte établi.

Dans l'origine de la colonie, la juſtice étoit adminiſtrée avec un déſintéreſſement qui garantiſſoit l'équité des jugements. Une ſeule cour prenoit connoiſſance de toutes les cauſes, & les jugeoit en peu de jours, avec droit d'appel à l'aſſemblée générale, qui n'apportoit pas moins de diligence à les terminer. Un ſi bon eſprit ne ſe ſoutint pas. En 1692, on adopta tous les ſtatuts, toutes les formalités de la métropole; & les ruſes de la chicane ſe gliſſerent en même-temps dans la colonie. Chaque Comté a eu depuis ſon tribunal, compoſé d'un ſchériff, de ſes officiers ſubalternes, & des jurés. De cette cour, les affaires ſont portées au conſeil où préſide le Gouverneur,

& qui juge en dernier reſſort, juſqu'à la concurrence de 6, 750 l. Dès qu'il s'agit d'une plus forte ſomme, on peut recourir au Prince. En matiere criminelle, le conſeil prononce ſans appel; non que la vie des citoyens ne ſoit plus précieuſe que leur fortune, mais parce que l'application des loix eſt bien plus ſimple & plus facile dans les procès criminels, que dans les affaires civiles. Le chef de la colonie peut, d'ailleurs, faire grace pour tous les crimes, à l'exception de l'homicide volontaire & de la trahiſon d'Etat. Même, dans ce cas, il a le droit de ſuſpendre l'exécution de la ſentence, juſqu'à ce que le Monarque ait prononcé.

Quant à la religion, les habitants de la Virginie profeſſerent d'abord celle de l'Egliſe Anglicane. L'aſſemblée générale porta même, en 1642, un décret qui excluoit indiſtinctement de la Province, ceux qui ne ſeroient pas de cette communion. La néceſſité de peupler le pays, fit abolir depuis cette loi, plus hiérarchique encore que religieuſe. Une tolérance ſi tardive, & qui étoit viſiblement accordée avec répugnance, n'eut que de foibles ſuites. La colonie ne s'accrut que de cinq Egliſes non-conformiſtes, dont l'une fut de Presbytériens, trois de Quakers, & une de réfugiés François. La religion dominante a trente-neuf paroiſſes. Chaque paroiſſe choiſit ſon paſteur, qui ne peut cependant prendre poſſeſſion de ſa place, qu'avec l'agrément du Gouverneur. Quelques communautés donnent à leur miniſtre, des terres convenablement pourvues de tout ce qui eſt néceſſaire à leur exploitation. Dans d'autres, il reçoit pour ſalaire ſeize mille livres peſant de tabac. Par-tout on lui paye 5 liv. 12 ſols 6 den. ou cinquante livres de tabac, pour chaque mariage; & 45 livres, ou quatre cents livres de tabac, pour les

oraiſons funebres dont il doit honorer la ſépulture de tout homme libre. Avec tous ces avantages, la plupart des paſteurs ou miniſtres ne ſont point contents de leur état, parce qu'ils peuvent être dépouillés de leurs bénéfices par ceux qui les leur ont conférés.

La colonie ne fut d'abord habitée que par un ſexe. Bientôt les hommes voulurent jouir des douceurs de leur ſituation, avec des compagnes. Ils donnerent d'abord 2,250 livres pour chaque jeune perſonne qu'on leur amenoit, ſans autre dot qu'un certificat de ſageſſe & de vertu. Lorſqu'il ne reſta plus de doute ſur la ſalubrité du climat, ſur la fertilité du terroir, des familles entieres, même d'une condition honorable, paſſerent dans la Virginie. Avec le temps, elles ſe multiplierent au point, qu'en 1703 on comptoit ſoixante-ſix mille ſix cents blancs. Si cette population n'eſt augmentée depuis que d'un ſixieme, il faut en chercher la cauſe dans une émigration aſſez conſidérable, occaſionnée par l'arrivée des noirs.

Les premiers de ces eſclaves furent portés dans la Virginie par un bâtiment Hollandois, en 1621. Leur nombre s'accrut lentement. Ce n'eſt que depuis le commencement du ſiecle, que ce commerce inhumain á pris une malheureuſe activité. On voit aujourd'hui dans la colonie, cent dix mille negres, qui, par une double perte pour l'eſpece humaine, épuiſent la population de l'Afrique, en empêchant celle des Européens en Amérique.

La Virginie n'a ni places, ni troupes régulieres. Ces moyens de défenſe ſont inutiles à une Province, qui, par le genre de ſes cultures, eſt ſuffiſamment préſervée de toute invaſion étrangere, & depuis long-temps raſſurée contre les incurſions, par la foibleſſe des ſauvages errants dans ce vaſte continent. Sa milice, compoſée de tous les hom-

mes libres qui ont plus de ſeize, & moins de ſoixante ans, ſuffit pour contenir les eſclaves. Chaque Comté raſſemble ſes troupes une fois l'an, pour les paſſer en revue, & doit exercer à trois ou quatre repriſes les compagnies ſéparées. Dès qu'on donne l'allarme dans un diſtrict, il fait marcher ſes forces. Si l'expédition dure plus de deux jours, la ſolde eſt payée; ſi ce n'eſt qu'une vaine terreur, ce ſont des pas perdus. Telle eſt l'adminiſtration de la Virginie: telle eſt à-peu-près celle du Maryland, qui, après avoir été compris dans cette colonie, en fut détaché pour des raiſons qu'il faut expliquer.

VI. Le Maryland ſe ſépare de la Virginie.

Charles premier, loin d'avoir de l'éloignement pour les Catholiques, avoit même trouvé des motifs de les chérir, dans le zele que l'eſpérance d'être tolérés par ce Prince leur avoit inſpiré pour ſes intérêts. Mais quand l'accuſation de favoriſer le papiſme, eut aliéné les eſprits contre ce Roi foible, qui ne viſoit guere qu'au deſpotiſme, il fut obligé d'abandonner cette communion à toute la ſévérité des loix, où le ſchiſme d'Henri VIII l'avoit condamnée. Ces rigueurs déterminerent le Lord Baltimore à chercher dans la Virginie un aſyle à la liberté de conſcience. Comme il n'y trouvoit pas de tolérance pour une religion excluſive, intolérante elle-même, il forma le projet de s'établir dans la partie inhabitée de cette région, qui eſt ſituée entre la riviere de Potowmak & la Penſylvanie. Il ſe diſpoſoit à peupler cette terre, en vertu des pouvoirs qu'il avoit obtenus, lorſque la mort termina ſes jours.

Un fils, digne de lui, pourſuivit une entrepriſe ſi conſolante pour la religion de ſa famille. Il partit en 1633 d'Angleterre avec deux cents Catholiques, tous d'une naiſſance honnête. L'éducation qu'ils avoient reçue, la religion pour laquelle ils s'expatrioient, la fortune que leur promettoit

leur guide, prévinrent les déſordres qui ne ſont que trop ordinaires dans les établiſſements naiſſants. La nouvelle colonie vit les Sauvages voiſins, gagnés par la douceur & par des bienfaits, s'empreſſer de concourir à ſa formation. Avec ce ſecours ineſpéré, ſes heureux membres unis par les mêmes principes de religion, & dirigés par les ſages conſeils de leur chef, ſe livrerent de concert à des travaux utiles. Le ſpectacle de la paix & du bonheur dont ils jouiſſoient, attira chez eux une foule d'hommes qu'on perſécutoit, ou pour la même religion, ou pour d'autres opinions. Les Catholiques du Maryland, déſabuſés enfin d'une intolérance dont ils avoient été la victime, après en avoir donné l'exemple, ouvrirent la porte de la liberté religieuſe à toutes les ſectes. Baltimore accorda la liberté civile à tout étranger qui voudroit acquérir des terres dans ſa nouvelle colonie. Il en modela le gouvernement ſur celui de la métropole.

Un eſprit ſi conforme aux vues de la ſociété n'empêcha pas qu'après le renverſement de la Monarchie, on ne dépouillât ce Lord des droits & des conceſſions dont il avoit fait le meilleur uſage. Deſtitué par Cromwel, il fut rétabli dans ſes poſſeſſions par Charles II; mais pour ſe les voir conteſter encore. Quoique au-deſſus du tout reproche de malverſation; quoique extrêmement zélé pour les dogmes ultramontains; quoique fort attaché aux intérêts des Stuarts, il eut le chagrin de voir attaquer ſa charte ſous le regne arbitraire de Jacques, & d'avoir un procès en regle pour la juriſdiction d'une Province que la Couronne lui avoit cédée, & qu'il avoit peuplée. Ce Prince qui eut toujours le malheur de ne connoître ni ſes amis, ni ſes ennemis, & le ſot orgueil de croire que l'autorité royale ſuffiſoit pour juſtifier tous les actes de violen-

ce, alloit ôter à Baltimore une ſeconde fois, ce que les Rois ſon Pere & ſon Frere lui avoient donné, lorſqu'il fut précipité lui-même du trône qu'il rempliſſoit ſi mal. Le ſucceſſeur de ce lâche deſpote termina d'une maniere digne de ſon caractere politique, une conteſtation excitée avant ſon élévation. Il voulut que les Baltimore fuſſent privés de leur autorité, mais qu'ils continuaſſent à jouir de leurs revenus. Depuis que cette maiſon, plus indifférente ſur les préjugés de religion, eſt entrée dans le ſein de l'Egliſe Anglicane, elle a été réintégrée dans tous ſes droits ſur Maryland.

Cette Province eſt maintenant partagée en onze Comtés. Elle a pour habitants quarante mille blancs & ſoixante mille noirs. Elle eſt adminiſtrée par un chef que nomme le Seigneur propriétaire, par un conſeil, & par deux députés élus dans chaque diſtrict. Le Gouverneur a, comme le Monarque en Angleterre, la négative ſur toutes les loix que propoſe l'aſſemblée, c'eſt-à-dire le droit de les rejetter.

VII. La Virginie & le Maryland ont les mêmes cultures.

Si cette colonie étoit rejointe à la Virginie, comme leur bien commun ſembleroit l'exiger, on ne remarqueroit aucune différence dans ces deux établiſſements. Placés entre la Penſylvanie & la Caroline, ils occupent le grand eſpace qui s'étend depuis la mer juſqu'aux monts Apalaches. L'air qui eſt humide ſur les côtes, devient pur, léger, ſubtil, à meſure qu'on approche des montagnes. Le printemps & l'automne ſont de la plus heureuſe température; l'hyver a des jours d'un froid très-vif; l'été des jours d'une chaleur accablante : mais ces excès durent rarement une ſemaine entiere. Ce qu'il y a de moins ſupportable dans ce climat, c'eſt une grande quantité d'inſectes dégoûtants.

Les aminaux domeſtiques s'y multiplient prodigieuſement. Les fruits, les arbres, tous les végétaux y réuſſiſſent. On y récolte le meilleur bled de l'Amérique. Le ſol gras & fertile dans les lieux bas, eſt toujours bon, même dans les lieux où il devient ſablonneux; moins égal que ne l'ont dépeint quelques voyageurs, mais aſſez uni juſqu'au voiſinage des montagnes.

C'eſt de ces réſervoirs que coule un nombre incroyable de rivieres, dont la plupart ne ſont ſéparées que par un intervalle de cinq ou ſix milles. Outre la fécondité que ces eaux diſtribuent dans le pays qu'elles coupent, elles le rendent infiniment plus favorable au commerce qu'aucune autre contrée du nouveau monde, par la facilité des communications. La plupart de ces rivieres ſont navigables, à un très-grand éloignement de la mer, pour les vaiſſeaux marchands; quelques-unes même pour les vaiſſeaux de guerre. On remonte le Potowmak près de deux cents milles; la James, l'Yorck, la Rappahannock plus de quatre-vingts milles; les autres à une diſtance qui varie ſelon que les cataractes ſe trouvent plus ou moins éloignées de leur embouchure. Tous ces grands canaux de navigation, formés par la nature ſeule, aboutiſſent à la baye de Cheſapeak, qui conſerve environ ſept ou neuf braſſes d'eau, tant à ſon entrée que dans toute ſon étendue, prolongée juſqu'à deux cents milles dans les terres, ſur une largeur moyenne de douze milles. Cette baye, quoique ſemée de petites iſles, la plupart couvertes de bois, n'offre aucun danger; & toute la marine de l'Univers y ſeroit à l'aiſe.

Un ſi rare avantage a empêché qu'il ne ſe formât de grandes peuplades, ou des villes conſidérables, dans les deux colonies. Les habitants, aſſurés de voir les navigateurs arriver à leurs magaſins, & de pouvoir charger leurs den-

rées ſans ſortir de leurs plantations, ſe ſont diſperſés & fixés ſur les bords des différentes rivieres. Ils trouvoient dans cette ſituation toute la commodité de la vie champêtre, jointe à l'aiſance que le trafic apporte dans les villes; la facilité d'étendre leurs cultures dans un terrein ſans limites, avec les ſecours que le commerce préſente à la fructification des terres. Mais la métropole ſouffroit doublement de cette diſperſion, ſoit parce que ſes navigateurs, obligés d'aller former leurs cargaiſons dans les habitations éparſes, reſtoient trop long-temps abſents; ſoit parce que ſes vaiſſeaux étoient expoſés à la piquûre des vers dangereux, qui, dans les mois de juin & de juillet, infeſtent toutes les rivieres de cette région éloignée. La Cour de Londres n'a rien négligé pour engager les colons à former des entrepôts pour le commerce de leurs productions. La contrainte des loix n'a pas été plus efficace que les voies d'inſinuation. Enfin, il y a quelques années qu'on ordonna de bâtir, à l'entrée de toutes les rivieres, des forts, dont le canon protégeroit le chargement & le déchargement des vaiſſeaux. Si l'exécution de ce projet n'avoit pas manqué, faute de fonds, il eſt vraiſemblable que les habitants ſe ſeroient inſenſiblement raſſemblés autour de ces citadelles; mais on peut douter ſi ç'eût été un avantage de réunir ainſi la population, & ſi l'on auroit augmenté le commerce, ou diminué l'agriculture.

Quoi qu'il en ſoit, parmi les villes de ces deux colonies, il n'y en a pas deux qui en méritent le nom. Celles même qui ſont le ſiege du gouvernement, n'offrent rien d'impoſant. Villiamsbourg, que la ruine de James-Town a rendu la capitale de la Virginie; Annapolis, devenue la capitale du Maryland, après Sainte-Marie, ne ſurpaſſent pas nos bourgs médiocres.

Comme dans toutes les choſes humaines, un mal eſt à côté d'un bien, il eſt arrivé que la multiplication des habitations, en retardant la population des villes, a empêché qu'il ne ſe formât un ouvrier, un artiſte dans les deux Provinces. Avec tous les matériaux néceſſaires pour fournir à la plupart de leurs beſoins, même à beaucoup de commodités, elles ont été réduites à tirer d'Europe des draps, des toiles, des chapeaux, de la clincaillerie, juſques aux meubles de bois les plus communs. A l'épuiſément où ces extractions nombreuſes & générales réduiſoient les habitants, s'eſt jointe une émulation de luxe que leur vanité ſe piquoit d'étaler aux yeux du négociant Anglois, attiré dans leurs plantations par l'intérêt de ſon commerce. Auſſi dès le premier revers, ſe ſont-ils trouvés ſurchargés de dettes envers la métropole, & dès-lors obligés de vendre leurs terres pour ſe libérer; ou forcés, pour garder leurs poſſeſſions, de les obérer par un intérêt uſuraire de huit ou neuf pour cent.

Il eſt difficile que les deux Provinces ſortent de ce fâcheux état. Leur marine ne s'éleve pas au-deſſus de mille tonneaux. Tout ce qu'elles envoyent aux Antilles en bled, en beſtiaux, en planches; tout ce qu'elles expédient pour l'Europe en lin, en chanvre, en cuirs, en pelleteries, en bois de cedre ou de noyer, ne leur rend pas un million. C'eſt dans le tabac qu'elles peuvent trouver l'unique reſſource qu'il leur reſte.

Le tabac eſt une plante âcre, cauſtique, & même vénimeuſe, que la médecine a beaucoup employée, & met encore quelquefois en uſage. Tout le monde ſait qu'on la mâche ou qu'on la fume en feuilles, & ſur-tout qu'on la reſpire en poudre par les narines.

Ce fut vers l'an 1520 que les Eſpagnols trouverent le

tabac dans l'Yucatan, grande péninſule qui forme le golfe du Mexique. On le tranſporta de la terre-ferme dans les iſles voiſines. Bientôt l'uſage de cette plante devint un ſujet de diſpute entre les ſavants. Les ignorants même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit de la célébrité. La mode & l'habitude en ont, avec le temps, prodigieuſement étendu la conſommation dans toutes les parties du monde connu. On le cultive avec plus ou moins de ſuccès en Aſie, en Afrique, en Europe, & dans différentes contrées de l'Amérique.

Sa tige eſt droite, velue, gluante; & ſes feuilles ſont épaiſſes, mollaſſes, d'un verd pâle, plus grandes au pied qu'à la cime de la plante. Elle demande une terre médiocrement forte, mais graſſe, unie, profonde, & qui ne ſoit pas trop expoſée aux inondations. Un ſol vierge convient extrêmement à ce végétal, avide de ſuc.

On ſeme les graines du tabac ſur des couches. Lorſque les plantes ont deux pouces d'élévation & au moins ſix feuilles, on les arrache doucement dans un temps humide, & on les porte avec précaution ſur un ſol bien préparé, où elles ſont placées à trois pieds de diſtance les unes des autres. Miſes en terre avec ce ménagement, leurs feuilles ne ſouffrent pas la moindre altération, & elles reprennent toute leur vie en vingt-quatre heures.

Cette plante exige des travaux continuels. Il faut arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent autour d'elle; l'étêter à deux pieds & demi pour l'empêcher de s'élever trop haut; la débarraſſer des rejettons paraſites; lui ôter les feuilles les plus baſſes, celles qui ont quelque diſpoſition à la pourriture, celles que les inſectes ont attaquées, & réduire leur nombre à huit ou dix au plus. Deux mille cinq cents tiges, peuvent recevoir tous ces ſoins d'un

ſeul homme bien laborieux, & elles doivent rendre miſe livres peſant de tabac.

On le laiſſe environ quatre mois en terre. A meſure qu'il approche de ſa maturité, le verd riant & vif de ſes feuilles prend une teinte obſcure, elles courbent la tête; mais l'odeur qu'elles exhaloient, augmente & s'étend au loin. C'eſt alors que la plante eſt mûre, & qu'il faut la couper.

Les pieds recueillis ſont mis en tas ſur la même terre qui les a produits. On les y laiſſe ſuer une nuit ſeulement. Le lendemain ils ſont dépoſés dans des magaſins, conſtruits de telle maniere, que l'air puiſſe y entrer librement de toutes parts. Ils y reſtent ſuſpendus ſéparément tout le temps néceſſaire pour les bien ſécher. Etendus enſuite ſur des clayes & bien couverts, ils fermentent une ou deux ſemaines. On les dépouille enfin de leurs feuilles, qui ſont miſe dans des barils, ou bien réduites en carottes. Les autres façons qu'on donne à cette production, & qui changent avec le goût des nations, ſont étrangeres à ſa culture.

De toutes les contrées où l'on plante du tabac, il n'en eſt point où il ait autant proſpéré que dans la Virginie & le Maryland. Leurs premiers colons en firent leur occupation. Plus d'une fois, ils en pouſſerent les récoltes au-deſſus des débouchés. Alors on arrêta les plantations dans la Virginie; on brûla une certaine quantité de feuilles par habitation, dans le Maryland. Mais, avec le temps, la paſſion pour le tabac devint ſi générale, qu'il fallut en multiplier les cultivateurs, blancs & noirs. Actuellement on recueille, à peu de choſe près, la même quantité de tabac dans les deux Provinces. Celui de la Virginie, plus doux, plus parfumé, plus cher, trouve ſa conſommation

en Angleterre & au midi de l'Europe. Celui du Maryland convient davantage au Nord, par le bon marché, par ſa groſſiéreté même, plus analogue à des organes moins délicats.

Comme la navigation n'a pas fait les mêmes progrès dans cette partie de l'Amérique Septentrionale que dans les autres, ce ſont les vaiſſeaux de la métropole qui vont y chercher les tabacs. Un navire eſt communément trois, quatre & juſqu'à ſix mois, à former ſa cargaiſon. Cette lenteur vient de pluſieurs cauſes, toutes très-ſenſibles. Premiérement, les tabacs ne ſont pas emmagaſinés dans les ports, & il faut les aller chercher dans les plantations même. En ſecond lieu, il y a très-peu de colons en état de fournir un chargement entier; & ceux qui le pourroient, préferent de diviſer leurs riſques en pluſieurs bâtiments. Enfin, le prix du fret étant fixe, ſoit que leurs productions ſe trouvent prêtes ou non à être embarquées, les cultivateurs attendent que les navigateurs eux-mêmes viennent les ſolliciter de tout arranger pour l'exportation. Ces différentes raiſons ſont qu'on n'employe, à cette navigation, que des bâtiments d'un port médiocre. Plus ils ſeroient grands, plus ils prolongeroient leur ſéjour en Amérique.

La Virginie paye toujours 45 livres de fret par barrique de tabac. Le Maryland ne paye que 39 livres 7 ſols 6 deniers, à raiſon d'une moindre valeur dans ſa marchandiſe, & de moins de lenteur dans ſes chargements. L'armateur Anglois y perd également comme navigateur; mais il y gagne en qualité de commiſſionnaire. Conſtamment chargé de toutes les ventes & de tous les achats qui ſe font pour les colons, un prix de cinq pour cent de commiſſion le dédommage, avec uſure, de ſes pertes & de ſes peines.

Cette navigation occupe deux cents cinquante navires, qui forment enſemble trente mille tonneaux. Ils tirent, des deux colonies, cent mille barriques de tabac, qui, à raiſon de huit cents livres l'une dans l'autre, donnent quatre-vingts millions de livres peſant. La partie de cette production, qui croît entre les rivieres Yorck & James, & dans quelques autres heureux cantons, ſe vend fort cher; mais priſe dans ſa totalité, elle ne coûte, rendue en Angleterre, que 4 ſols 3 deniers la livre. Quatre-vingts millions peſant, à 4 ſols 3 deniers, donnent la ſomme de 16, 875, 000 livres.

Indépendamment des avantages que trouve l'Angleterre dans le débouché des produits de ſon induſtrie pour cette ſomme, elle en obtient encore d'autres par la réexportation des trois cinquiemes du tabac qu'elle a reçu. Cette ſeule branche de commerce doit former une augmentation de 10, 125, 000 livres, dans ſon numéraire, ſans y comprendre ce qui lui revient pour le fret & la commiſſion.

Le fiſc profite encore plus de cette culture, que les citoyens. Chaque livre de tabac paye, à ſon entrée dans le Royaume, 11 ſols 10 deniers & demi. Quatre-vingts millions peſant de tabac à 11 ſols 10 deniers & demi, devroient donner à l'Etat 47, 499, 997 livres 10 ſols. Mais comme il reſtitue les droits pour tout ce qui eſt réexporté, & qu'on réexporte les trois cinquiemes, le revenu public ne doit être groſſi que de 19, 000, 000 livres 2 ſols 7 den. L'expérience même prouve qu'il faut réduire cette ſomme d'un tiers, à cauſe des remiſes qu'on accorde au négociant, qui paye comptant ce qu'il eſt autoriſé à ne payer qu'au bout de dix-huit mois; & parce qu'il ſe fait habituellement une fraude immenſe dans les petits ports, quelquefois même dans les grands. Cette déduc-

tion monte à 6, 333, 351 livres 18 ſols 6 deniers; par conſéquent il ne reſte, pour le Gouvernement, que 12, 666, 715 liv. 17 ſols 6 deniers. Malgré ces derniers abus, la Virginie & le Maryland ſont beaucoup plus utiles à la Grande-Bretagne, que ſes autres colonies ſeptentrionales, plus même que la Caroline.

VIII. Origine de la Caroline.

Cette contrée qui s'étend trois cents milles ſur les côtes, & qui a deux cents milles de profondeur juſqu'aux Apalaches, fut découverte par les Eſpagnols, peu de temps après leurs premieres expéditions dans le nouveau monde. Elle n'offroit point d'or à leur avarice; ils la mépriſerent. L'Amiral de Coligny, plus ſage & plus habile, y ouvrit une ſource d'induſtrie aux proteſtants François; mais le fanatiſme qui les pourſuivoit, ruina leurs eſpérances par l'aſſaſſinat de cet homme juſte, humain, éclairé. Quelques Anglois les remplacerent vers la fin du ſeizieme ſiecle : un caprice inexplicable voulut qu'ils abandonnaſſent ce ſol fertile, pour aller cultiver une terre plus dure, ſous un climat moins agréable.

IX. Légiſlation religieuſe & civile établie par Locke dans la Caroline.

On ne voyoit pas un ſeul Européen dans la Caroline, lorſque les Lords Berkley, Clarendon, Albemarle, Craven, Ashley; & les Chevaliers Carteret, Berkley & Colliton, obtinrent, en 1663, de Charles II, la propriété de ce beau pays. Le ſyſtême légiſlatif de ce nouvel établiſſement fut tracé par le fameux Locke. Un Philoſophe, ami des hommes, ami de la modération & de la juſtice qui doivent les gouverner, ne pouvoit mieux s'oppoſer au fanatiſme qui les diviſe, que par une tolérance indéfinie de religion; mais n'oſant ſapper ouvertement les préjugés de ſon temps, également cimentés par les crimes & les vertus, il voulut du moins les concilier, s'il étoit poſſible, avec un principe dicté par la raiſon & l'humanité. Com-

me les habitants ſauvages de l'Amérique n'ont, diſoit-il, aucune idée de la révélation, ce ſeroit le comble de l'extravagance, que de les tourmenter pour leur ignorance. Les Chrétiens qui viendroient peupler la colonie, y chercheroient ſans doute une liberté de conſcience que les Prêtres & les Princes leur refuſent en Europe; ce ſeroit donc manquer à la bonne foi, que de les perſécuter après les avoir reçus. Les Juifs & les Payens ne méritoient pas plus d'être rejettés, pour un aveuglement que la douceur & la perſuaſion pouvoient faire ceſſer. C'eſt ainſi que raiſonnoit Locke, avec des eſprits imbus & prévenus de dogmes qu'on ne s'étoit pas encore permis de diſcuter. On peut douter que les Philoſophes, qui, à ſon exemple, ont cherché la tolérance dans l'Evangile, ayent cru l'y trouver. Elle eſt, en général, oppoſée à l'eſprit de proſélytiſme, qui domine dans tous les codes religieux. Le chriſtianiſme n'eſt pas moins intolérant que les autres ſectes, quoique ſon fondateur ait prêché la paix, de parole & d'exemple; quoiqu'on puiſſe déduire la tolérance de pluſieurs textes de l'Evangile, des réponſes que fit Jeſus à ſes Juges, dans ſon interrogatoire; du ſilence même qu'il garda, quand on lui demanda publiquement ce que c'étoit que la vérité; quoiqu'enfin ſa conduite & ſa vie ſemblent enſeigner aux hommes à ſupporter mutuellement leurs défauts, & par conſéquent leurs erreurs. Ses maximes générales qui penchent vers la bienveillance, vers la tolérance univerſelle, ſont trop ſouvent démenties, lorſqu'il s'agit de ſa doctrine particuliere, de la préférence excluſive qu'elle exige, de la diviſion inteſtine qu'elle met entre ſes ſectateurs & les Payens, entre les membres d'une même cité, d'une même famille. Celui qui s'appelle lui-même le Dieu de paix, dit qu'il eſt venu apporter le glaive;

ve ; rejette ceux qui ne veulent pas l'écouter ; déclare ſon ennemi, quiconque n'eſt pas pour lui ; donne enfin à tous ceux qui embraſſeront ou prêcheront ſon Evangile, le droit ou le prétexte de perſécuter ceux qui ne s'y ſoumettront pas. C'eſt donc une illuſion de vouloir accorder la croyance de cet Evangile, avec l'indifférence pour les autres codes. En matiere de religion, les hommes ne ſavent point aimer ſans haïr, & peut-être ſavent-ils plus ce qu'ils haïſſent que ce qu'ils aiment ; témoin ce nombre infini de perſécutions & de guerres que la religion a toujours ſuſcitées ; témoin le peu d'influence qu'elle paroît avoir ſur l'harmonie, le bonheur & la ſtabilité des ſociétés.

Cependant un Peuple, fatigué des troubles & des malheurs que cette religion avoit enfantés dans l'Europe, voulut bien ſe prêter aux raiſons de Locke. On admit la tolérance ſans examen, comme on reçoit l'intolérance. L'unique reſtriction dont on enveloppa ce principe conſervateur, fut que toute perſonne au-deſſus de dix-ſept ans, qui prétendroit à la protection des Loix, fît inſcrire ſon nom dans le regiſtre de quelque communion.

La liberté civile ne fut pas auſſi favoriſée par le Philoſophe Anglois. Soit que ceux qui l'avoient choiſi pour rédiger un plan de légiſlation, l'euſſent gêné dans ſes vues, comme le ſera tout Ecrivain qui prêtera ſa plume aux Grands ou aux Miniſtres ; ſoit que, plus Métaphyſicien que Politique, Locke n'eût ſuivi la Philoſophie que dans les ſentiers ouverts par Deſcartes & Leibnitz, cet homme qui détruiſit & éloigna tant d'erreurs dans ſa théorie ſur l'origine des idées, ne marcha que d'un pas foible & chancelant dans la carriere de la légiſlation. L'Auteur d'un ouvrage, dont la durée éterniſera la gloire de la nation Françoiſe, même lorſque le deſpotiſme aura briſé tous les

reſſorts & tous les monuments du génie & de la valeur d'un Peuple cher au monde, par tant de qualités aimables & brillantes; Monteſquieu, lui-même, ne s'eſt pas apperçu qu'il faiſoit des hommes pour les gouvernements, au-lieu de faire des gouvernements pour les hommes.

Le code de la Caroline, par une biſarrerie inconcevable dans un Anglois & dans un Philoſophe, donnoit aux huit propriétaires qui l'avoient fondée & à leurs héritiers, non-ſeulement tous les droits d'un Monarque, mais toute la puiſſance légiſlative.

On accordoit à la Cour, formée de ces membres ſouverains, à cette Cour qu'on appelloit Palatine, le pouvoir de nommer à tous les emplois, à toutes les dignités, le droit même de conférer la nobleſſe; mais ſous des titres nouveaux & ſinguliers. On devoit donc créer, dans chaque contrée, deux Caciques, dont chacun poſſéderoit vingt-quatre mille acres de terre, & un Landgrave, qui ſeul en auroit quatre-vingts mille. Les hommes revêtus de ces honneurs, devoient compoſer la chambre haute. Leurs poſſeſſions devenoient inaliénables; faute eſſentielle contre la ſaine politique. On ne leur laiſſoit que le droit d'en afferrner ou louer le tiers tout au plus, pour la durée de trois vies.

La chambre baſſe fut compoſée des députés des Comtés & des villes. Le nombre de ces repréſentants devoit augmenter, à meſure que la colonie ſe peupleroit. Chaque tenancier n'auroit à payer que 1 livre 2 ſols 6 deniers par acre, & ne pouvoit même racheter cette redevance territoriale. Mais tous les habitants, eſclaves ou libres, ſeroient obligés de prendre les armes, au premier ordre de la Cour Palatine.

Le vice d'une conſtitution où les pouvoirs étoient ſi

mal partagés, ne tarda pas à ſe manifeſter. Les Seigneurs propriétaires, imbus de principes tyranniques, tendoient de toutes leurs forces au deſpotiſme. Les colons, éclairés ſur les droits de l'homme, mettoient tout en œuvre pour éviter la ſervitude. Du choc de ces intérêts oppoſés naiſſoit une agitation inévitable qui arrêtoit perpétuellement les travaux utiles. La Province entiere, livrée aux querelles, aux diſſentions, aux tumultes qui la déchiroient, ne faiſoit aucun des progrès qu'on s'étoit promis des avantages de ſa ſituation

Ce n'étoit pas aſſez de maux; & leur remede devoit naître de leur excès. Granville, qui, ſeul, comme doyen des propriétaires, tenoit en 1705 les rênes du pouvoir, voulut aſſervir au rit de l'Egliſe Anglicane tous les non-conformiſtes, qui faiſoient les deux tiers de la population. Cet acte de violence, quoique déſavoué & réprouvé par la métropole, ſouleva les eſprits. Durant le cours des ſuites & des progrès de cette animoſité, la Province fut attaquée en 1720, par différentes hordes de ſauvages, qu'un enchaînement d'inſultes & d'injuſtices atroces avoit pouſſés au déſeſpoir. Ces malheureux Indiens battus par-tout, furent par-tout exterminés: mais le courage & la vigueur que cette guerre avoit comme ranimés dans les colons, devoient amener la chûte des oppreſſeurs de la colonie. Ces tyrans ayant refuſé de contribuer aux fraix d'uneexpédition, dont ils prétendoient recueillir les premiers fruits, furent tous, à l'exception de Carteret, qui conſerva le huitieme du territoire, dépouillés, en 1728, des prérogatives dont ils n'avoient encore ſu qu'abuſer. On leur accorda cependant 540, 000 livres de dédommagement. La Couronne reprit en main le gouvernement, pour en faire goûter les douceurs au peuple. La

colonie fut aſſociée à la même conſtitution que les autres. Pour rendre même l'admiration plus aiſée, on partagea le pays en deux Gouvernements indépendants, ſous le nom de Caroline méridionale, & de Caroline ſeptentrionale. C'eſt à cette heureuſe époque que commence la proſpérité de cette grande Province.

X. Climat & productions de la Caroline.

Le nouveau monde n'a peut-être pas un climat comparable à celui de la Caroline. Les deux ſaiſons de l'année, qui, pour l'ordinaire, ne ſont que tempérer les excès des deux autres, y ſont délicieuſes. On y ſouffre très-peu des chaleurs de l'été; on n'y ſent les froids de l'hyver que le matin & le ſoir. Les brouillards, aſſez communs ſur une longue côte, ſe diſſipent avant le milieu du jour. Mais auſſi l'on y eſt expoſé, comme dans preſque toute l'Amérique, à des changements de temps vifs & ſubits, qui obligent à garder dans le vêtement & la nourriture, un régime inutile ſous un autre ciel. Un autre inconvénient particulier à cette région du continent ſeptentrional, c'eſt d'être tourmenté par les ouragans, plus rares cependant & moins forts qu'aux Antilles.

Une vaſte plaine, triſte, uniforme & monotone, s'étend des bords de la mer à quatre-vingt ou cent milles dans les terres, où le pays commençant à s'élever, préſente un aſpect plus riant, un air plus pur & moins humide. Cet eſpace, avant l'arrivée des Anglois, étoit couvert d'une immenſe forêt, qui s'avançoit juſqu'aux monts Apalaches. C'étoient de grands arbres jettés au gré de la nature, ſans ſymmétrie & ſans deſſein, à des intervalles inégaux, qui n'étoient point fourrés de bois taillis. Auſſi pouvoit-on y défricher plus de terrein en une ſemaine, qu'on n'en défriche, en pluſieurs mois, dans nos contrées.

Le ſol de la Caroline eſt fort peu reſſemblant à lui-

même. Sur les bords de la mer, à l'embouchure des rivieres qui s'y jettent, il eſt couvert de marais inutiles & mal-ſains, ou compoſé d'une terre pâle, légere, ſablonneuſe, qui ne produit rien. On le trouve ici d'une extrême ſtérilité, là d'une fécondité exceſſive entre les innombrables ſources qui traverſent le pays. A meſure qu'on s'éloigne de ces rives, on rencontre quelquefois de grands vuides d'un ſable blanc, qui n'offre que des pins; quelquefois des terres où le chêne & le noyer annoncent la fécondité. Ces alternatives & ces variations diſparoiſſent, lorſqu'on s'enfonce dans le pays; & la terre ſe montre par-tout agréable & productive.

A ces fonds excellents pour la culture, la Province joint des terreins très-favorables à la multiplication des troupeaux. On y éleve des milliers de bêtes à corne, qui, le matin, vont paître ſans garde dans les forêts, & reviennent d'elles-mêmes le ſoir aux habitations. Les porcs s'engraiſſent avec la même liberté, plus nombreux encore, & beaucoup meilleurs dans leur eſpece. Mais le mouton y dégénere pour la chair & pour la toiſon. Auſſi n'y eſt-il pas ſi commun.

La colonie entiere n'avoit, en 1723, que quatre mille blancs, & trente-deux mille noirs. Ses exportations pour l'Europe & pour l'Amérique, ne s'élevoient pas au-deſſus de 4, 950, 000 livres. Elle a depuis acquis un degré de ſplendeur, qu'elle ne doit qu'à la liberté.

Quoique la Caroline méridionale ait réuſſi à établir des échanges aſſez conſidérables avec les Sauvages; qu'elle ait reçu des réfugiés François une fabrique de toiles; qu'elle même ait imaginé de faire quelques étoffes en mêlant ſes ſoies à la toiſon de ſes moutons, on doit attribuer ſpécialement ſes progrès au riz & à l'indigo.

C'eſt le haſard qui lui donna la premiere de ces productions. Un vaiſſeau qui revenoit des Indes Orientales, échoua ſur ſes côtes. Le riz dont il étoit chargé fut jetté par les flots ſur la côte, & s'y reproduiſit. Ce bonheur inattendu fit naître l'idée d'une culture, où le ſol ſembloit inviter de lui-même. Elle languit long-temps, parce que les colons, obligés d'envoyer leurs récoltes dans les ports de la métropole, qui les tranſportoit en Eſpagne & en Portugal, où s'en faiſoit la conſommation, vendoient leur riz à ſi vil prix, qu'à peine rendoit-il les avances de la culture. Depuis 1730, qu'il leur fut permis, par une adminiſtration plus éclairée, d'exporter & de vendre eux-mêmes ce grain à l'étranger, une augmentation de bénéfice a produit une augmentation de cette denrée. Elle y eſt exceſſivement multipliée, & peut-aller plus loin encore: mais il eſt douteux que ce ſoit toujours à l'avantage de la colonie. C'eſt la production la plus nuiſible à la ſalubrité du climat. Du moins elle a paru telle dans le Milanez, où les rizieres n'offrent que des payſans livides & hydropiques; en France, où elles ont été ſagement prohibées. L'Egypte avoit ſans doute ſes précautions contre ce mauvais effet d'une culture, d'ailleurs ſi nourriſſante. La Chine doit avoir des préſervatifs, que l'art oppoſe à la nature, dont les bienfaits ſont quelquefois empoiſonnés de maux. Peut-être auſſi que ſous la Zone-Torride où le riz abonde, la chaleur qui le fait croître au milieu des eaux, diſſipe promptement les vapeurs humides & malignes qui s'exhalent des rizieres. Mais ſi la Caroline doit un jour ſe rallentir ſur cette culture, elle pourra s'en dédommager par celle de l'indigo.

Cette plante, originaire de l'Indoſtan, a réuſſi d'abord au Mexique, aux Antilles; mais plus tard dans la Caro-

ſine Méridionale, & ſur-tout moins heureuſement. Ce germe des teintures y eſt d'une qualité ſi inférieure, qu'à peine ſe vend-il la moitié de ce qu'il vaut ailleurs. Cependant, ſes cultivateurs ne déſeſperent pas de ſupplanter, avec le temps, les Eſpagnols & les François dans tous les marchés. La bonté de leur climat, l'étendue de leur ſol, l'abondance & le bas prix des denrées comeſtibles, la facilité de ſe pourvoir d'uſtenſiles & de multiplier les eſclaves; tout flatte leur préſomption. Cet eſpoir encourageant s'eſt déja répandu chez les habitants de la Caroline Septentrionale.

On ſait que cette contrée reçut les premiers Anglois que la fortune fit aborder au continent du nouveau monde; puiſque c'eſt ſur ſes côtes qu'on trouve la baye de Roenoque, que fit occuper Raleigh, en 1585. Une émigration totale la laiſſa bientôt ſans colons. La population ne s'y rétablit pas, même quand les pays voiſins ſe couvroient de grands établiſſements. D'où venoit cet abandon? Peut-être des obſtacles que cette belle région oppoſoit à la navigation marchande. Aucune des rivieres qui l'arroſent, ne peut recevoir de navires au-deſſus de ſoixante-dix ou quatre-vingts tonneaux. Ceux d'un plus grand port ſont forcés de mouiller entre ce continent & quelque iſles voiſines. Les alleges qui ſervent à les charger & à les décharger, augmentent les fraix & les embarras, ſoit des exportations, ſoit des importations.

Auſſi ne vit-on d'abord, dans la Caroline Septentrionale, que quelques miſérables ſans aveu, ſans loix & ſans projets. A meſure que les terres ſont devenues plus rares dans les colonies voiſines, les hommes qui n'avoient pas aſſez de fortune pour en acheter, ont reflué dans une région qui leur en offroit gratuitement. D'autres réfugiés ont

profité de ce nouvel aſyle. L'ordre s'eſt établi avec la propriété; & ce pays, avec moins de richeſſes que la Caroline Méridionale, s'eſt trouvé peuplé d'un plus grand nombre d'Européens.

Les premiers, qu'un ſort errant diſperſa ſur ces rives ſauvages, ſe bornoient à élever des troupeaux, à couper des bois, qu'ils livroient aux navigateurs de la nouvelle Angleterre. Bientôt ils demanderent au pin qui couvroit le pays, de la térébenthine, du goudron, de la poix. Pour avoir de la térébenthine, il leur ſuffiſoit d'ouvrir, dans le tronc de l'arbre, des ſillons, qui, prolongés juſqu'au pied, aboutiſſoient à des vaſes diſpoſés pour la recevoir. Vouloient-ils du goudron? Ils élévoient une platte-forme circulaire de terre glaiſe, où ils entaſſoient des piles de bois de pin : on mettoit le feu à ce bois, & la réſine en découloit dans des barils placés au-deſſous. Le goudron ſe réduiſoit en poix, ſoit dans de grandes chaudieres de fer où on le faiſoit bouillir, ſoit dans des foſſes de terre glaiſe où on le jettoit en fuſion. C'étoit peu que cette induſtrie pour la ſubſiſtance des habitants; ils y joignirent la culture du bled. Long-temps ils s'étoient contentés du maïs, à l'exemple de la Caroline Méridionale, où le froment ſujet à la nielle, à monter en paille, n'a jamais proſpéré. Quelques expériences prouverent qu'on n'avoit pas à craindre ces inconvénients; & on réuſſit à cultiver aſſez de bled, même pour une exportation conſidérable. Le riz & l'indigo ſont venus depuis peu dans cette contrée de l'Amérique, joindre aux moiſſons d'Europe, celles de l'Afrique & de l'Aſie. Ces nouvelles cultures ſont encore médiocres; mais elles peuvent s'accroître.

Les deux Carolines ont à peine défriché la vingtieme partie de leur territoire. On n'y voit de cultivé, juſqu'à

préſent, que les cantons les plus ſablonneux & les plus voiſins de la mer. Si les colons ne ſe ſont pas enfoncés plus avant dans les terres, c'eſt que, ſur dix rivieres navigables, il n'y en a pas une que l'on puiſſe remonter à plus de ſoixante milles. On ne ſauroit remédier à cet inconvénient, que par des chemins ou par des canaux; mais ils demandent tant de bras, de dépenſes & de lumieres, que l'eſpérance d'une ſemblable amélioration eſt encore bien éloignée.

Cependant le ſort des deux colonies n'eſt pas à plaindre. Les impôts qui ſont tous levés ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, ne paſſent pas 135,000 livres. La Province du Nord n'a de papier-monnoie que pour 1, 125, 000 livres; & celle du Sud, infiniment plus riche, n'en a que pour 5, 625,000 liv.; ni l'une ni l'autre ne ſont endettées envers la métropole. Cet avantage rare, même dans les colonies Angloiſes, provient de l'étendue des exportations que font les deux Carolines, ſoit dans les Provinces voiſines, ſoit aux Antilles ou en Europe.

En 1754, il ſortit de la Caroline Méridionale ſept cents cinquante-neuf barils de térébenthine; deux mille neuf cents quarante-trois de goudron; cinq mille huit cents ſoixante-neuf de poix ou de réſine; quatre cents ſeize barils de bœuf; quinze cents ſoixante de porc; ſeize mille quatre cents boiſſeaux de bled de l'Inde, & neuf mille cent ſoixante-deux de pois; quatre mille cent quatre-vingt ſeize cuirs tannés, & douze cents cuirs verds; un million cent quatorze mille planches; deux cents ſix mille lambourdes, & trois cents quatre-vingt-quinze mille pieds de bois de charpente; huit cents quatre-vingt deux muids de peaux de bête fauve; cent quatre mille ſix cents quatre-vingt-deux barils de riz, deux cents ſeize mille neuf cents vingt-quatre livres d'indigo.

La Caroline Septentrionale expédia la même année ſoixante & un mille cinq cents vingt-huit barils de goudron, douze mille cinquante-cinq de poix, & dix mille quatre cents vingt-neuf de térébenthine; ſept cent ſoixante-deux mille trois cents trente planches, & deux millions ſix cents quarante-ſept pieds de bois; ſoixante & un mille cinq cents quatre-vingts boiſſeaux de bled, & dix mille de pois; trois mille trois cents barils de bœuf ou de cochon, & cent muids de tabac; dix mille quintaux de cuirs tannés, & trente mille peaux de toute eſpece.

Il n'y a pas un ſeul article dans l'énumération qu'on vient de voir, qui n'ait reçu un accroiſſement ſenſible depuis cette époque. Pluſieurs ont doublé; & le plus riche de tous, l'article de l'indigo, s'eſt élevé même au-deſſus du triple.

On exporte directement pour l'Europe & pour les Antilles, quelques productions de la Caroline Septentrionale, quoiqu'il n'y ait aucun entrepôt pour les réunir; & qu'Edenton, ſon ancienne capitale, & celle qu'on lui a ſubſtituée ſur la riviere de New, ſoient à peine de foibles bourgades. La plus grande & la plus précieuſe partie de ſes exportations, va groſſir à Charles-Town les richeſſes de la Caroline Méridionale.

Cette ville, ſituée au confluent de l'Ashley & de la Cooper, deux rivieres navigables, a vu s'élever autour d'elle les plus belles plantations de la colonie, dont elle eſt le centre & la capitale. On la dit bien bâtie, agréablement percée, & fortifiée avec aſſez de régularité. Les fortunes conſidérables que la réunion & le débouché du commerce y ont fait éclore, devoient influer ſur les mœurs. C'eſt de toutes les cités de l'Amérique Septentrionale, celle où l'on trouve le plus les commodités du luxe. Mais

le déſagrément de ne pouvoir admettre dans ſa rade que des vaiſſeaux de deux cents tonneaux au plus, la fera décheoir de cette proſpérité. On l'abandonnera pour aller à Port-Royal, qui s'ouvre aux plus nombreuſes flottes. Déja s'y eſt formé un établiſſement qui augmente chaque jour, qui peut ſe promettre la plus grande faveur. Outre les productions des deux Carolines qu'il doit naturellement attirer, il recevra celles d'une colonie qui s'éleve à ſon voiſinage : c'eſt la Géorgie.

XI. Comment la Géorgie a été fondée.

La Caroline & la Floride Eſpagnole ſont ſéparées par un vaſte eſpace qui s'étend cent vingt milles ſur la mer, qui a trois cents milles juſqu'aux Apalaches, & qui eſt borné au Nord par la riviere de Savanah; au Midi, par celle d'Alatamaha. Depuis long-temps le miniſtere Britannique penchoit à occuper ce terrein, qui étoit regardé comme une dépendance de la Caroline. Un de ces actes de bienfaiſance, que la liberté, mere des vertus patriotiques, rend plus communs en Angleterre que par-tout ailleurs, acheva de décider les vues du gouvernement. Un citoyen, compatiſſant & riche, voulut, en mourant, que ſes biens fuſſent employés à délivrer les débiteurs inſolvables, que leurs créanciers détenoient en priſon. La ſageſſe politique ſecondant ce vœu de l'humanité, ordonna que les infortunés dont on romproit les chaînes, ſeroient tranſportés dans la terre déſerte qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appellé Géorgie, en l'honneur du Souverain qui gouvernoit alors les trois Royaumes.

Cet hommage, d'autant plus flatteur qu'il ne venoit pas de l'adulation; l'exécution d'une entrepriſe vraiment utile à l'état : tout fut l'ouvrage de la nation. Le Parlement ajouta 225, 000 livres au legs ſacré d'un citoyen. Une ſouſcription volontaire produiſit des ſommes encore plus

conſidérables. Un homme, qui s'étoit fait remarquer dans la chambre des communes par ſon goût pour les choſes brillantes, par ſon amour pour la patrie, par ſa paſſion pour la gloire, fut chargé de conduire un ſi digne projet, avec ces moyens publics. Jaloux de ſe montrer égal à ſa réputation, Oglethorpe fut le chef qui voulut mener lui-même en Géorgie les premiers colons qu'on y faiſoit paſſer. Il y arriva au mois de Janvier 1733, & plaça ſes compagnons à dix milles de la mer, dans une plaine agréable & fertile, ſur les bords de la Savanah. Cette riviere donna ſon nom au foible établiſſement, qui devoit devenir un jour la capitale d'une colonie floriſſante. La peuplade bornée à cent perſonnes, fut groſſie avant la fin de l'année juſqu'au nombre de ſix cents dix-huit, dont cent vingt-ſept avoient fait les fraix de leur émigration. Trois cents vingt hommes & cent treize femmes, cent deux garçons & quatre-vingt trois filles, étoient le fonds de la nouvelle population, & l'eſpérance d'une nombreuſe poſtérité.

Ces fondements s'accrurent, en 1735, de quelques montagnards Ecoſſois. Leur bravoure nationale leur fit accepter l'établiſſement qu'on leur offrit ſur les rives de l'Alatamaha, pour les défendre, s'il le falloit, contre les entrepriſes de l'Eſpagnol voiſin. Ils y fonderent les bourgades de Darien & de Frederica, où pluſieurs de leurs compatriotes vinrent s'établir avec eux.

La même année, un grand nombre de laboureurs Proteſtants, chaſſés de Saltzbourg par un Prêtre fanatique, allerent chercher la paix & la tolérance dans la Géorgie. Placés d'abord au-deſſus du berceau de la colonie, ils aimerent mieux être plus iſolés & deſcendre à l'embouchure de la Savanah, où ils bâtirent Ebenezer.

Des Suiſſes imiterent les ſages Salzburgeois, ſans avoir été perſécutés comme eux. Ils s'établirent auſſi ſur la Savanah; mais à trente-quatre milles des Allemands. Leur peuplade formée de cent maiſons, s'appella Purysbourg, du nom de Pury, qui, ayant fait la dépenſe de leur tranſplantation, mérita que, par reconnoiſſance, ils le priſſent pour chef.

Dans ces quatre ou cinq peuplades, il ſe trouva des hommes plus portés au commerce qu'à l'agriculture. On les en vit ſortir, pour aller fonder à deux cents trente-ſix milles de l'Océan, la ville d'Auguſta. Ce n'étoit pas la bonté du ſol qu'ils y cherchoient, quoiqu'il fût excellent; mais la facilité de former, avec les ſauvages voiſins, la traite des pelleteries. Leur projet réuſſit; & dès l'an 1739, ce commerce occupoit ſix cents perſonnes. Le débouché de ces fourrures leur devint d'autant plus facile, que la Savanah conduit les plus grand bateaux juſqu'aux murs d'Auguſta.

La métropole devoit, ce ſemble, beaucoup eſpérer d'une colonie où, depuis moins de ſix ans, elle avoit fait paſſer près de cinq mille hommes, & dépenſé 1, 485, 000 livres, ſans compter les contributions volontaires des zélés patriotes. Mais quel fut ſon étonnement d'apprendre, en 1741, qu'il reſtoit à peine dans la Géorgie le ſixieme de la population qu'on y avoit tranſportée; & que le reſte languiſſant de ces nombreux colons, ne ſoupiroit qu'après un ſéjour plus heureux? On chercha la cauſe de ces diſgraces; on la trouva.

XII. Obſtacles qui ſe ſont oppoſés aux progrès de la Géorgie.

Dans ſa naiſſance même, cette colonie avoit porté le germe de ſon dépériſſement. On avoit abandonné la juriſdiction avec la propriété de la Géorgie, à des partieuliers. L'exemple de la Caroline auroit dû prévenir contre cette

imprudence; mais chez les nations, comme chez les individus, les fautes du paſſé ſont perdues pour l'avenir. Un gouvernement éclairé, ſurveillé par la nation, n'eſt pas même à l'abri des ſurpriſes qu'on fait à ſa confiance. Malgré ſon zele pour le bien commun, le miniſtere Anglois livra l'intérêt public à l'avidité des intérêts privés.

Le premier uſage que les propriétaires de la Géorgie firent de l'autorité ſans bornes qu'on leur avoit accordée, fut d'établir une légiſlation, qui mettoit dans leurs mains, non-ſeulement la police, la juſtice & les finances du pays, mais la vie & les biens de ſes habitants. On ne laiſſoit aucun droit au peuple, qui, dans l'origine, a tous les droits. Contre ſes intérêts & ſes lumieres, on vouloit qu'il obéît. C'étoit-là, comme ailleurs, ſon devoir & ſon ſort.

Comme les grandes poſſeſſions avoient entraîné des inconvénients dans d'autres colonies; on arrêta que, dans la Géorgie, chaque famille ne pourroit avoir que cinquante acres de terre; qu'elle ne pourroit pas les aliéner; qu'ils ne pourroient pas même paſſer en héritage aux filles. Il eſt vrai que cette ſubſtitution aux ſeuls mâles fut bientôt abrogée; mais on laiſſoit ſubſiſter encore trop d'obſtacles à l'émulation. Rarement un homme ſe détermine-t-il à quitter ſa patrie, ſans la vue de quelque avantage extraordinaire qui frappe ſon imagination. Mettre des bornes à ſon induſtrie, c'eſt l'empêcher d'entrer dans la carriere. Les limites marquées à chaque plantation, devoient avoir néceſſairement ce mauvais effet. Il reſtoit d'autres vices à la racine de l'arbre, qui l'empêchoient de fleurir.

Les colonies Angloiſes, même les plus fertiles, ne payent qu'un foible cens; encore n'eſt-ce qu'après avoir

pris de la vie & des forces. La Géorgie fut, dès le berceau, ſoumiſe aux redevances du Gouvernement féodal, dont on l'avoit comme entravée. Ces rentes s'accrurent outre meſure, à proportion qu'elle s'aggrandit. Ses fondateurs furent aveuglés par la cupidité, juſqu'à ne pas voir que le plus petit droit ſur le commerce d'une Province peuplée & floriſſante, les enrichiroit bien plus que les redevances les plus multipliées ſur une terre inculte & déſerte.

A ce genre d'oppreſſion, il s'en joignit un nouveau, qui pouvoit venir (le croira-t-on?) d'un principe d'humanité. On défendit aux colons de la Géorgie d'avoir des eſclaves. La Caroline & d'autres colonies avoient été fondées ſans la main des negres. On crut qu'une contrée, qu'on deſtinoit à être le boulevard de ces poſſeſſions, ne devoit pas être peuplée d'une race de victimes, qui n'auroient aucun intérêt à défendre des tyrans. Mais on ne prévit pas que des colons, moins favoriſés de la métropole que leurs voiſins, placés ſur une terre plus difficile à défricher, dans un climat plus chaud, auroient moins de force & d'ardeur pour entreprendre une culture qui demandoit plus d'encouragement.

L'inaction où les plongeoient tant d'obſtacles, s'autoriſoit d'une autre prohibition. Les déſordres qu'entraînoit dans tout le continent de l'Amérique Septentrionale l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes, avoit fait défendre l'importation des eaux-de-vie de ſucre dans la Géorgie. Cette interdiction, quelqu'honnête qu'en fût le motif, ôtoit aux colons la ſeule boiſſon qui pouvoit corriger le vice des eaux du pays, qu'ils trouvoient par-tout mal-ſaines, & l'unique moyen de réparer la déperdition qu'ils faiſoient par des ſueurs continuelles : elle leur fermoit encore la

navigation aux Antilles, où ils ne pouvoient aller échanger contre ces liqueurs, les bois, les grains & les beſtiaux, qui devoient être leurs premieres richeſſes.

La métropole ſentit enfin combien les inſtitutions & les réglements vicieux arrêtoient les progrès de la colonie. Elle rompit les fers qu'elle lui avoit forgés. La Géorgie reçut le gouvernement qui faiſoit fleurir la Caroline, & devint, au lieu d'un fief de quelques particuliers, une poſſeſſion vraiment nationale.

Quoiqu'elle n'ait pas un territoire auſſi étendu, un climat auſſi tempéré, un ſol auſſi bon que la Province voiſine; & qu'avec le riz, l'indigo, & preſque toutes les denrées de la Caroline, elle n'en puiſſe jamais égaler la proſpérité, cependant elle deviendra utile à la métropole, à meſure qu'on verra diminuer la crainte de s'y établir, trop juſtement fondée ſur la tyrannie dont elle étoit opprimée. On ceſſera de dire un jour, que de toutes les colonies Angloiſes du continent, la Géorgie eſt la moins peuplée, eu égard aux ſecours que le Gouvernement y a prodigués. Toutes ces avances ſeront heureuſement ſecondées par l'acquiſition de la Floride; Province qui, par ſon voiſinage, doit influer ſur la proſpérité de la Géorgie; qui, à des titres plus précieux encore, mérite d'être connue.

XIII. Hiſtoire de la Floride. Cette Province paſſe des Eſpagnols aux Anglois.

Sous le nom de la Floride, l'ambition Eſpagnole comprenoit toutes les terres de l'Amérique, qui s'étendent depuis le Mexique juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales. Mais la fortune, qui ſe joue de l'orgueil national, a reſſerré depuis long-temps cette dénomination illimitée dans la preſqu'iſle que la mer a formée ſur le canal de Bahama, entre la Géorgie & la Louiſiane. Les Eſpagnols, qui s'étoient ſouvent contentés d'empêcher la population

des

des pays qu'ils ne pouvoient habiter, voulurent occuper cette contrée en 1565, après en avoir chaſſé les François, qui, l'année précédente, y avoient commencé un petit établiſſement.

La peuplade la plus orientale de la colonie, s'appelloit San-Mattheo. Quoiqu'établie à deux lieues de l'Océan, ſur une riviere navigable, dans un ſol agréable & fertile, le conquérant l'auroit abandonnée, s'il n'y avoit pas trouvé le ſaſſafras.

Cet arbre, particulier à l'Amérique, & meilleur à la Floride que dans tout cet hémiſphere, croît également ſur les bords de la mer & ſur les montagnes; mais toujours dans un terrein qui n'eſt ni trop ſec, ni trop humide. Droit, élevé comme le ſapin, ſans branches, ſa tête forme une eſpece de coupe. Ses feuilles, toujours vertes, reſſemblent à celles du laurier. Sa fleur, jaune, ſe prend en infuſion, comme le bouillon-blanc & le thé. Sa racine, très-connue dans le commerce, parce qu'elle eſt utile à la médecine, doit être ſpongieuſe, légere, de couleur cendrée; d'un goût âcre, douceâtre, aromatique; d'une odeur qui approche de celle du fenouil & de l'anis. Ces qualités lui donnent la vertu d'exciter la tranſpiration, de réſoudre les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, de ſoulager la paralyſie & les fluxions froides. On l'employoit beaucoup autrefois dans les maladies vénériennes.

Les premiers Eſpagnols auroient peut-être péri de ce mal, ſans un remede ſi puiſſant; ils auroient ſuccombé, du moins, aux fievres dangereuſes, dont ils furent preſque tous attaqués à San-Mattheo, ſoit que ce fût un effet de la nourriture du pays, ou de la mauvaiſe qualité des eaux. Mais les Sauvages leur apprirent qu'en buvant, à jeun & dans leurs repas, de l'eau où l'on auroit fait

bouillir de la racine de ſaſſafras, ils pouvoient être aſſurés d'une prompte guériſon. Cette expérience fut tentée, & réuſſit. Cependant la bourgade ne ſortit jamais ni de l'obſcurité, ni de la miſere, qui, ſans doute, étoit une maladie incurable & naturelle aux vainqueurs du nouveau monde.

A quinze lieues de San-Mattheo, ſur la même côte, s'éleva un autre établiſſement, ſous le nom de Saint-Auguſtin. Les Anglois, qui l'attaquerent en 1747, furent obligés de renoncer à le prendre. Les montagnards Ecoſſois voulurent couvrir la retraite des aſſiégeants; ils furent battus & maſſacrés. Un ſergent fut ſeul épargné par les Sauvages Indiens, qui, combattant avec les Eſpagnols, le réſerverent pour les ſupplices qu'ils deſtinent à leurs priſonniers. Cet homme, à la vue de la torture cruelle qu'on lui préparoit, harangua, dit-on, la troupe ſanguinaire en ces termes:

„ Héros & patriarches du monde occidental, vous „ n'étiez pas les ennemis que je cherchois; mais enfin „ vous avez vaincu. Le ſort de la guerre m'a mis dans „ vos mains. Uſez à votre gré du droit de la victoire. Je „ ne vous le diſpute pas. Mais puiſque c'eſt un uſage „ de mon pays d'offrir une rançon pour ſa vie, écoutez „ une propoſition qui n'eſt pas à rejetter.

„ Sachez donc, braves Américains, que, dans le pays „ où je ſuis né, certains hommes ont des connoiſſances „ ſurnaturelles. Un de ces ſages, qui m'étoit allié par le „ ſang, me donna, quand je me fis ſoldat, un charme „ qui devoit me rendre invulnérable. Vous avez vu com- „ me j'ai échappé à tous vos traits : ſans cet enchante- „ ment, aurois-je pu ſurvivre à tous les coups mortels „ dont vous m'avez aſſailli? Car j'en appelle à votre va-

„ leur; la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le dan-
„ ger. C'eſt moins la vie que je vous demande aujour-
„ d'hui, que la gloire de vous révéler un ſecret impor-
„ tant à votre conſervation, & de rendre invincible la
„ plus vaillante nation du monde. Laiſſez-moi ſeulement
„ une main libre, pour les cérémonies de l'enchante-
„ ment dont je veux faire l'épreuve ſur moi-même en vo-
„ tre préſence. „

Les Indiens ſaiſirent avec avidité ce diſcours, qui flattoit en même-temps, & leur caractere belliqueux, & leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération, ils délierent un bras au priſonnier. L'Ecoſſois pria qu'on remît ſon ſabre au plus adroit, au plus vigoureux de l'aſſemblée; & dépouillant ſon cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des ſignes magiques, il cria d'une voix haute & d'un air gai : " Voyez mainte-
„ nant, ſages Indiens, une preuve inconteſtable de ma
„ bonne foi. Vous, guerrier, qui tenez mon arme tran-
„ chante, frappez de toute votre force : loin de ſéparer
„ ma tête de mon corps, vous n'entamerez pas ſeule-
„ ment la peau de mon cou. „

A peine il eut prononcé ces mots, que l'Indien déchargeant le coup le plus terrible, fit ſauter à vingt pas la tête du ſergent. Les Sauvages étonnés reſterent immobiles, regardant le corps ſanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards ſur eux-mêmes, comme pour ſe reprocher les uns aux autres leur ſtupide crédulité. Cependant admirant la ruſe qu'avoit employée le priſonnier pour ſe dérober aux tourments en abrégeant ſa mort, ils accorderent à ſon cadavre les honneurs funebres de leur pays. Si ce fait n'a pas toute la vérité que ſemble lui aſſurer ſa date, trop récente pour donner du poids à une fiction,

ce ne ſera qu'un menſonge de plus dans les relations des voyageurs.

Les Eſpagnols qui, dans toute l'Amérique, s'exercerent plus à détruire qu'à bâtir, ne formerent au débouquement du canal de Baliama, que les deux établiſſements dont on vient de parler. A quatre-vingt lieues de Saint-Auguſtin, ſur l'entrée du golfe du Mexique, ils avoient élevé Saint-Marc à l'embouchure de la riviere des Apalaches. Mais ce poſte, qui pouvoit établir la communication des deux continents du nouveau monde, avoit déja perdu le peu d'importance qu'il avoit priſe d'abord, lorſque les Anglois de la Caroline le renverſerent en 1704, & le réduiſirent à rien.

A trente lieues plus loin étoit la peuplade de Saint-Joſeph, moins conſidérable encore que celle de Saint-Marc. Jetté ſur une côte platte, expoſée à tous les vents, dans un ſable ſtérile, en un pays perdu; c'étoit le lieu du monde où l'on devoit le moins s'attendre à trouver des hommes. Mais l'avarice eſt ſouvent trompée par l'ignorance. Des Eſpagnols y habitoient.

Ceux de leur nation qui s'établirent, en 1696, à la baye de Penſacole, ſur les confins de la Louiſiane, furent, du moins, plus heureux dans leur choix. Le ſol y étoit ſuſceptible de culture; ils y avoient même une rade, qui, avec plus de profondeur à l'entrée, eût pu paſſer pour bonne, ſi les vers n'y avoient en très-peu de temps percé les meilleurs vaiſſeaux.

Ces cinq établiſſements, diſperſés ſur une étendue où l'on auroit pû fonder un grand Royaume, ne contenoient qu'environ trois mille colons, plus pareſſeux & plus pauvres les uns que les autres. Tous vivoient du produit de leurs troupeaux. C'eſt avec les cuirs qu'ils vendoient à la

Havane; c'eſt avec les denrées qu'ils pouvoient fournir à leur garniſon, dont la ſolde montoit à 750,000 livres, qu'ils devoient payer leur vêtement, & tout ce que leur ſol ne fourniſſoit pas. Malgré la miſere où les laiſſoit leur métropole, ils ont, la plupart, voulu paſſer à Cuba, quand la Floride a été cédée à l'Angleterre par le traité de 1763. Cette conquête n'a donc été qu'un déſert; mais n'eſt-ce pas un gain, que d'avoir perdu des habitants rébelles au travail, & mal intentionnés?

La Grande-Bretagne ſe félicite d'avoir à peupler une Province immenſe, dont les limites ont été encore reculées juſqu'au Miſſiſſipi, par la ceſſion que les François ont faite d'une partie de la Louiſiane. Pour y réuſſir, elle a partagé ſa nouvelle acquiſition en deux gouvernements, dont l'un ſe nomme Floride Orientale, & l'autre Floride Occidentale.

Depuis long-temps, cette nation brûloit de s'établir ſur cette partie du continent, pour s'ouvrir une communication libre & facile avec les plus riches colonies de l'Eſpagne. Elle n'y cherchoit autrefois que les avantages d'un commerce interlope. Mais cette utilité précaire & momentanée ne ſuffit pas, ne convient pas même à l'ambition d'une grande puiſſance. Il n'appartient qu'à la culture de faire fleurir les conquêtes d'un peuple induſtrieux. Auſſi les Anglois prodiguent-ils tous les encouragements à l'exploitation d'un de leurs plus beaux domaines. Le Parlement, dans la ſeule année 1769, a accordé 205, 875 livres pour les deux Florides. Chez ce peuple, du moins, la mere nourrit quelque temps ſes enfants nouveaux nés; tandis qu'ailleurs le gouvernement ſuce & tarit à la fois le lait de la métropole, & le ſang des colonies.

XIV. Par quels moyens l'Angleterre peut rendre la Floride utile.

Il n'eſt pas aiſé de prévoir à quel degré de ſplendeur, ces bienfaits, le temps & l'intelligence pourront élever la Floride. Cependant les apparences préſagent de grandes proſpérités. L'air y eſt ſain; le ſol ne s'y refuſe à aucune eſpece de grain. Les premieres récoltes de riz, de coton, d'indigo, y ont été heureuſes. Ces ſuccès y attirent des colons en foule. Il en arrive des établiſſements voiſins; il en arrive de la métropole; il en arrive de tous les pays proteſtants d'Europe. Combien la population augmenteroit, ſi les Souverains de l'Amérique Septentrionale, s'écartant des maximes qu'ils ont conſtamment ſuivies, daignoient s'unir, par les nœuds du mariage, à des familles Indiennes! Pourquoi ce moyen de civiliſer les nations barbares, qui a été ſi heureuſement employé par les politiques les plus éclairés, ne ſeroit-il pas adopté par un peuple libre, qui doit admettre plus d'égalité que les autres peuples? Les Anglois voudront-ils donc être toujours réduits à la cruelle alternative de voir leurs moiſſons brûlées & leurs cultivateurs maſſacrés, ou de pourſuivre ſans relâche, d'exterminer ſans pitié des hordes errantes? Une nation généreuſe, qui a fait tant & de ſi longs efforts pour régner, ſans concurrent, ſur cette immenſe partie du nouveau monde, ne devroit-elle pas préférer à des hoſtilités meurtrieres & ſans gloire, un moyen humain & infaillible, de déſarmer le ſeul ennemi qui puiſſe encore troubler ſa tranquillité?

Les Anglois ſe flattent que, ſans le ſecours de ces alliances, ils doivent bientôt ſe voir délivrés des foibles inquiétudes qui leur reſtent. C'eſt, diſent-ils, le deſtin des peuples ſauvages, de s'éteindre à meſure que des nations policées viennent s'établir au milieu d'eux. Ne pouvant ſe réſoudre à cultiver la terre, & les ſubſiſtances que leur

fourniſſoit la chaſſe diminuant tous les jours, ils ſe voyent réduits à s'éloigner de toutes les contrées que l'induſtrie & l'activité veulent défricher. C'eſt en effet, le parti que prennent tous les jours les Américains, qui erroient au voiſinage des établiſſements Européens. Ils reculent; ils s'enfoncent de plus en plus dans les bois; ils ſe replient vers les Aſſinipoils, vers la baye d'Hudſon, où, ſe nuiſant néceſſairement les uns aux autres, ils ne doivent pas tarder à mourir de faim.

Mais des événements cruels, ne peuvent-ils pas précéder cette deſtruction totale ? On n'a pas oublié le généreux Pontheack. Ce guerrier terrible étoit brouillé avec les Anglois en 1762. Le major Roberts, chargé de le regagner, lui envoya de l'eau-de-vie. Quelques Iroquois, qui entouroient leur chef, frémirent à la vue de cette liqueur. Ne doutant pas qu'elle ne fût empoiſonnée, ils vouloient abſolument qu'on rejettât un préſent ſi ſuſpect. *Comment ſe pourroit-il*, leur dit leur Capitaine, *qu'un homme qui eſt ſûr de mon eſtime, & auquel j'ai rendu des ſervices ſignalés, pût ſonger à m'ôter le jour ?* & il avala l'eau-de-vie d'un air auſſi aſſuré, que l'auroit pu faire le héros le plus vanté de l'antiquité.

Cent traits d'une élévation pareille avoient fixé ſur Ponteack les yeux des nations Sauvages. Il vouloit les réunir toutes ſous les mêmes drapeaux, pour faire reſpecter leur territoire & leur indépendance. Des circonſtances malheureuſes firent avorter ce grand projet; mais il peut être repris, & il n'eſt pas impoſſible qu'il réuſſiſſe. S'il en étoit ainſi, les Anglois, réduits à couvrir leurs frontieres contre un ennemi qui n'a à ſoutenir aucune des dépenſes de la guerre, qui n'a à craindre aucun des fléaux qu'elle entraîne chez tous les peuples policés, verroient retarder ou

s'anéantir les avantages qu'ils ſe promettent des conquêtes qu'ils ont faites au prix de tant de tréſors, au prix de tant de ſang.

XV. Etendue des poſſeſſions Angloiſes dans l'Amérique ſeptentrionale.

Les deux Florides, une partie de la Louiſiane, & tout le Canada, conquis ou acquis à la même époque, & par le même traité, ont achevé de mettre ſous la domination de l'Angleterre, l'eſpace qui s'étend depuis le fleuve Saint Laurent juſqu'au fleuve Miſſiſſipi. Ainſi, quand cette puiſſance n'auroit pas encore la baye d'Hudſon, Terre-Neuve, & les autres iſles de l'Amérique Septentrionale, elle ne laiſſeroit pas de poſſéder l'Empire le plus étendu qui jamais ait été formé ſur la ſurface du globe. Ce vaſte Empire eſt coupé du Nord au Sud par une chaîne de hautes montagnes, qui, s'éloignant alternativement, & ſe rapprochant des côtes, laiſſent entr'elles & l'Océan un riche territoire, de cent cinquante, de deux cents, quelquefois de trois cents milles. Au-delà de ces monts Apalaches, eſt un déſert immenſe, dont quelques voyageurs ont parcouru juſqu'à huit cents lieues ſans en trouver la fin. On imagine que des fleuves qui coulent à l'extrêmité de ces lieux ſauvages, vont ſe perdre dans la mer du Sud. Si cette conjecture, qui n'eſt pas ſans probabilité, venoit à ſe réaliſer, l'Angleterre embraſſeroit dans ſes colonies toutes les branches de la communication & du commerce du nouveau monde. En paſſant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ſes propres terres, elle toucheroit, pour ainſi-dire, à la fois, aux quatres parties du globe. De tous ſes ports de l'Europe, de ſes comptoirs de l'Afrique, elle charge, elle expédie des vaiſſeaux pour le nouveau monde. Des poſſeſſions qu'elle a dans les mers Orientales, elle pourroit ſe tranſporter aux Indes Occidentales par la mer Pacifique. C'eſt elle qui découvriroit les langues de

terre ou les bras de mer, l'Iſthme ou le détroit qui lient l'Aſie à l'Amérique par l'extrêmité du Septentrion. Elle auroit alors toutes les portes du commerce dans ſes mains par de vaſtes colonies ; elle en auroit toutes les clefs par ſes nombreuſes flottes. Elle aſpireroit, peut-être, à prédominer ſur les deux mondes, par l'empire de toutes les mers. Mais tant de grandeur n'entre pas dans la deſtinée d'un ſeul peuple. Interrogez les Romains : eſt-il donc ſi flatteur d'exercer une immenſe domination, puiſqu'il faut tout perdre quand on a tout conquis ? Interrogez les Eſpagnols : eſt-on donc ſi puiſſant, d'embraſſer dans ſes Etats une étendue de terres que le ſoleil ne ceſſe d'éclairer, s'il faut languir obſcurément dans un monde quand on regne dans un autre ?

Les Anglois ſeront heureux, s'ils peuvent conſerver, par la culture & la navigation, un empire toujours trop grand dès qu'il leur coûte du ſang. Mais puiſque l'ambition ne s'étend qu'à ce prix, c'eſt au commerce de féconder les conquêtes d'une Puiſſance maritime. Jamais la guerre ne valut au vainqueur des champs plus dociles à l'induſtrie humaine, que ceux du continent ſeptentrional de l'Amérique. Quoiqu'il ſoit, en général, ſi bas, proche de la mer, que le plus ſouvent on a peine à diſtinguer la terre du haut du grand mât, même après avoir mouillé à quatorze braſſes, cependant la côte eſt très-abordable, parce que ce bas-fond, ou cette profondeur, diminue inſenſiblement à meſure qu'on avance. Ainſi l'on peut, avec le ſecours de la ſonde, connoître exactement à quelle diſtance on eſt du continent. Le navigateur en eſt même averti par les arbres, qui, paroiſſant ſortir de l'Océan, forment un ſpectacle enchanteur à ſes yeux, ſur des plages où s'offrent de toutes parts des rades & des ports

ſans nombre, pour recevoir & protéger des vaiſſeaux.

Les productions viennent en abondance ſur un ſol nouvellement défriché, mais arrivent lentement à la ſaiſon de leur maturité. On y voit même beaucoup de plantes fleurir ſi tard, que l'hyver en prévient la récolte; tandis que, ſous une latitude plus ſeptentrionale, on en recueille ſur notre continent & le fruit, & la graine. Quelle eſt la raiſon de ce phénomene? Avant l'arrivée des Européens, l'Américain du Nord, vivant du produit de ſa chaſſe & de ſa pêche, ne cultivoit point la terre. Tout ſon pays étoit hériſſé de forêts & de ronces. A l'ombre de ces bois, croiſſoit une multitude de plantes. Les feuilles, dont chaque hyver dépouilloit les arbres, formoient une couche de l'épaiſſeur de trois ou quatre pouces. L'été venoit, avant que les eaux euſſent entiérement pourri cette eſpece d'engrais; & la nature, abandonnée à elle-même, entaſſoit ſans ceſſe, les uns ſur les autres, les fruits de ſa fécondité. Les plantes enſevelies ſous des feuillages humides, qu'elles ne perçoient qu'à peine avec beaucoup de temps, ſe ſont accoutumées à une végétation tardive. La culture n'a pu vaincre encore une habitude enracinée par des ſiecles, ni l'art corriger le pli de la nature. Mais ce climat, ſi long-temps ignoré ou négligé par les hommes, offre auſſi des dédommagements, qui réparent les vices & les effets de cet abandon.

XVI. Arbres particuliers à l'Amérique ſeptentrionale.

Il a preſque tous les arbres qui ſont naturels au nôtre. Il en a de propres à lui ſeul, entr'autres l'érable & le tamarisk.

Le tamarisk eſt un arbriſſeau qui ſe plaît ſur un ſol humide : auſſi ne s'éloigne-t-il guere de la mer. Ses graines ſont couvertes d'une poudre blanche, qu'on prendroit pour de la farine. Ramaſſées à la fin de l'automne, &

jettées dans de l'eau bouillante, elles donnent un corps viſqueux, qui ſurnage & qu'on écume. Lorſque cette ſubſtance eſt figée, elle eſt communément d'un verd ſale. On la fait fondre une ſeconde fois pour la purifier; elle devient alors tranſparente & d'un verd agréable.

Cette matiere, mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la conſiſtance & la qualité, tenoit lieu de l'une & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Le prix en a fait diminuer l'uſage, à meſure que les animaux domeſtiques ſe ſont multipliés. Cependant comme elle brûle plus lentement que le ſuif, qu'elle eſt moins ſujette à ſe fondre, & qu'elle n'en a pas l'odeur déſagréable, elle obtient toujours la préférence par-tout où l'on peut s'en procurer, ſans la payer trop cher. La propriété d'éclairer, eſt le moins précieux de ſes uſages. On en compoſe d'excellent ſavon, de bons emplâtres pour les bleſſures : on s'en ſert même pour cacheter. L'érable ne mérite pas moins d'attention que le tamarisk, puiſqu'on l'appelle l'arbre à ſucre.

Élevé, par la nature, près des ruiſſeaux & dans des lieux humides, cet arbre croît juſqu'à la hauteur du chêne. On fait dans le mois de mars, au bas de ſon tronc, une inciſion de la profondeur de deux ou trois pouces. Un tuyau, qu'on inſere dans la plaie, reçoit le ſuc qui coule, & le conduit dans un vaſe placé pour le recueillir. La liqueur des jeunes arbres eſt ſi abondante, qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Les vieux en donnent moins, mais de beaucoup meilleure. L'arbre ne veut qu'une inciſion ou deux, au plus : une plus grande perte l'épuiſe & l'énerve. S'il s'évacue par trois ou quatre tuyaux, il dépérit fort vîte.

Sa liqueur eſt un ſuc naturellement mielleux. Pour l'a-

mener à l'état du ſucre, on la fait évaporer par l'action du feu, juſqu'à ce qu'elle ait acquis la conſiſtance d'un ſyrop épais. On la verſe enſuite dans des moules de terre, ou d'écorce de bouleau. Le ſyrop ſe durcit en ſe refroidiſſant, & ſe change en un ſucre roux, preſque tranſparent, aſſez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment; mais cette préparation altere toujours ſon goût. Ce ſucre ſert au même uſage que celui des cannes; mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainſi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. Le miel eſt le ſucre des Sauvages de nos landes; l'érable eſt le ſucre des Sauvages de l'Amérique. La nature a par-tout ſes douceurs; elle a par-tout ſes merveilles.

XVII. Oiſeaux particuliers à l'Amérique ſeptentrionale.

Parmi la multitude d'oiſeaux qui peuplent les forêts de l'Amérique Septentrionale, il en eſt un extrêmement ſingulier; c'eſt l'oiſeau-mouche, qui tire ſon nom de ſa petiteſſe. Son bec eſt long, pointu comme une aiguille; ſes pattes n'ont que la groſſeur d'une épingle ordinaire. On voit ſur ſa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable. Sa poitrine eſt couleur de roſe, & ſon ventre eſt blanc comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or très-brillant, éclate ſur ſon dos, ſur ſes aîles & ſur ſa queue. Le duvet qui regne ſur tout le plumage de cet oiſeau, lui donne un air ſi délicat, qu'il reſſemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur ſe fanne au moindre attouchement.

Le printemps eſt l'unique ſaiſon de ce charmant oiſeau. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, eſt revêtu en dehors d'une mouſſe griſe & verdâtre, garni endedans d'un duvet très-mou, ramaſſé ſur des fleurs jaunes.

Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur, ſur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois. On a ſouvent tenté d'élever les petits de ce léger volatile; mais ils n'ont pu vivre que trois ou quatre ſemaines au plus.

L'oiſeau-mouche ne ſe nourrit que du ſuc des fleurs; il voltige de l'une à l'autre, comme les abeilles. Quelquefois il ſe plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement ſemblable à celui d'un rouet à filer. Lorſqu'il eſt las, il ſe repoſe ſur un arbre ou ſur un pieu voiſin; il y reſte quelques minutes, & revole aux fleurs. Malgré ſa foibleſſe, il ne paroît pas méfiant; les hommes peuvent s'approcher de lui, juſqu'à huit ou dix pieds.

Croiroit-on qu'un être ſi petit fût méchant, colere & querelleur? On voit ſouvent ces oiſeaux ſe livrer une guerre acharnée, des combats opiniâtres. Leurs coups de bec ſont ſi vifs & ſi redoublés, que l'œil ne peut les ſuivre. Leurs aîles s'agitent avec tant de vîteſſe, qu'ils paroiſſent immobiles dans les airs. On les entend plus qu'on ne les voit: ils pouſſent un cri ſemblable à celui du moineau.

L'impatience eſt l'ame de ces petits oiſeaux. Quand ils approchent d'une fleur, s'ils la trouvent fannée & ſans ſuc, ils lui arrachent toutes ſes feuilles. La précipitation de leurs coups de bec décele, dit-on, le dépit qui les anime. On voit, ſur la fin de l'été, des milliers de fleurs que la rage des oiſeaux-mouche a tout-à-fait dépouillées. Cependant on peut douter que cette marque de reſſentiment ne ſoit pas une ſorte de faim, plutôt qu'un inſtinct deſtructeur ſans beſoin.

L'Amérique Septentrionale étoit autrefois dévorée d'inſectes. Comme on n'avoit ni purifié l'air, ni défriché la

terre, ni abattu les bois, ni donné de l'écoulement aux eaux, cette matiere animée avoit envahi, ſans obſtacle, toutes les productions de la nature, que nul être ne lui diſputoit. Aucune de ces eſpeces n'étoit utile à l'homme. Une ſeule aujourd'hui ſert à ſes beſoins : c'eſt l'abeille. Mais on croit qu'elle a été tranſportée de l'ancien-monde au nouveau. Les Sauvages l'appellent, mouche Angloiſe; on ne la trouve qu'au voiſinage des côtes. Ces indices annoncent une origine étrangere. On voit les abeilles errer dans les forêts en nombreux eſſaims ſur le nouvel hémiſphere. Elles s'y multiplient tous les jours. Leur miel s'employe à différents uſages. Beaucoup de gens en font leur nourriture. La cire devient, de jour en jour, une branche conſidérable de commerce.

XVIII. Les Anglois ont peuplé d'animaux domeſtiques l'Amérique ſeptentrionale.

L'abeille n'eſt pas le ſeul préſent que l'Europe ait pu faire à l'Amérique. Elle l'a encore enrichie d'animaux domeſtiques. Les Sauvages n'en avoient point. Des hommes libres n'avoient ſoumis aucune eſpece vivante à leur domination : ils ne ſavoient que les détruire. La domeſticité des animaux n'a jamais dû précéder la ſociété des humains. La premiere conquête de l'homme, eſt celle qu'il a faite ſur ſes ſemblables. Juſqu'à cette fatale époque de ſervitude univerſelle, chaque individu avoit été trop occupé de ſon exiſtence, & ſa vie entiere avoit été toute employée aux moyens de la conſerver. Mais auſſi-tôt qu'une partie des hommes eut ſubjugué l'autre, & que celle-ci ſe vit aſſujettie à travailler pour des maîtres, le loiſir fut connu pour la premiere fois ſur la terre. Ce loiſir fut le pere des arts, qui conſolerent, peut-être, le genre-humain de la perte de ſa liberté. La domeſticité des animaux, comme tous les autres arts utiles, fut, ſans doute, une invention des ſociétés.

Peut-être n'eſt-elle pas le moindre ouvrage de l'induſtrie humaine. Peut-être a-t-elle demandé le plus de talent, le plus de temps, le plus de haſards. Car, enfin, on a bien trouvé dans certaines contrées de l'Amérique, des ſociétés & des Empires avancés, même juſqu'aux arts de luxe; mais les animaux y étoient encore libres, quoique plus diſpoſés, par leur foibleſſe ou leur inſtinct, à recevoir le joug de l'homme que dans nos contrées. On a vu même des pays du nouveau monde, où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de ſociété auquel ils étoient appellés par la nature; c'eſt qu'ils vivoient ſans maître. L'homme ne les avoit pas aſſujettis à ſa voix menaçante, à ſon coup-d'œil terrible, à ſa main toujours prête à frapper. Il étoit eſclave lui-même, & les animaux ne l'étoient point encore. Le Roi de la nature connut donc la ſervitude, avant de dompter les animaux.

Quoi qu'il en ſoit de l'origine & de la filiation des arts, dont la génération eſt trop compliquée, pour qu'il ſoit aiſé de découvrir dans quel ordre & comment ils ſont nés les uns des autres, l'Amérique n'avoit point encore aſſocié les animaux aux hommes pour les travaux de la culture, lorſque les Européens y tranſporterent ſur des vaiſſeaux pluſieurs de nos eſpeces domeſtiques. Elles s'y ſont prodigieuſement multipliées; mais à l'exception du porc, dont toute la perfection conſiſte à s'engraiſſer, elles ont beaucoup perdu de la force & de la groſſeur qu'elles avoient dans le ſéjour naturel de leur origine. Les bœufs, les chevaux & les brebis, ont dégénéré dans les colonies ſeptentrionales de l'Angleterre, quoique les eſpeces en euſſent été choiſies avec précaution.

C'eſt, ſans doute, le climat; c'eſt la nature de l'air &

du ſol, qui s'oppoſe au ſuccès de leur tranſplantation. Ces animaux furent d'abord, ainſi que les hommes, ſujets à des maladies épidémiques. Si la contagion ne les entama pas comme l'eſpece humaine, à la racine même de la génération, pluſieurs eſpeces, du moins, eurent beaucoup de peine à ſe reproduire. A chaque génération, elles s'abâtardirent; & tel que les plantes d'Amérique tranſportées en Europe, le bétail de l'Europe s'eſt dégradé continuellement en Amérique. C'eſt la loi des climats, qui veut que chaque peuple, chaque eſpece vivante ou végétante, croiſſe & meure dans ſon pays natal. L'amour de la patrie ſemble commandé par la nature à tous les êtres, comme l'amour de leur conſervation.

XIX. Les Anglois ont porté les grains d'Europe dans l'Amérique ſeptentrionale.

Cependant il y a des analogies de climat, qui modifient la loi généralement portée contre la tranſmigration des animaux & des plantes. Lorſque les Anglois aborderent dans l'Amérique Septentrionale, les habitants vagabonds de ces contrées ſolitaires, ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs. Cette eſpece de bled, que l'Europe ignoroit alors, étoit le ſeul qui fût connu dans le nouveau monde. La culture étoit facile. Les Sauvages ſe contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jetter dans chacun un grain, qui en produiſoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Les préparations, pour s'en nourrir, n'étoient pas plus compliquées. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & on le réduiſoit en une pâte, qu'on faiſoit cuire ſous la cendre. Souvent il étoit mangé en bouillie, ou grillé ſeulement ſur de la braiſe.

Le maïs réunit bien des avantages. Sa feuille eſt très-favorable à la nourriture des beſtiaux; avantage infiniment précieux dans les contrées où les prairies ne ſont pas communes.

communes. Un terrein maigre, léger & ſablonneux, eſt celui qui convient le mieux à cette plante. Sa ſemence peut être gelée au printemps, même à deux ou trois repriſes, ſans que les récoltes ſoient moins abondantes. Enfin, c'eſt de tous les grains celui qui peut ſoutenir le plus long-temps la ſéchereſſe & l'humidité.

Ces raiſons, qui ont fait adopter la culture du maïs dans une partie du globe, déterminerent les Anglois à le conſerver, à le multiplier dans leurs établiſſements. Ils le vendirent au Portugal, à l'Amérique méridionale, aux Iſles à ſucre, & ils s'en ſervirent pour leur propre uſage. Cependant ils ne négligerent pas d'enrichir leurs plantations des grains d'Europe, qui réuſſirent tous, quoique moins parfaitement que dans le lieu de leur origine. Du ſuperflu de ces récoltes, du produit de leurs troupeaux, & de l'exploitation des forêts du pays, ces colons formerent un commerce qui embraſſoit les contrées les plus riches & les plus peuplées du nouveau monde.

La métropole voyant que ſes colonies ſeptentrionales lui enlevoient l'approviſionnement des établiſſements qu'elle avoit au midi de l'Amérique, & craignant de les avoir bientôt pour rivales en Europe même, dans tous les marchés des ſalaiſons & des bleds, voulut tourner leur activité vers des objets qui lui fuſſent plus utiles. Elle ne manquoit pas de motif & de moyens; l'occaſion vint de les mettre en œuvre.

XX. Les Anglois ont ſenti la néceſſité de tirer leurs mu-

La Suede étoit en poſſeſſion de vendre aux Anglois la plus grande partie du bray & du goudron dont ils avoient beſoin pour leurs armements. En 1703, cette puiſſance méconnut ſes vrais intérêts au point de plier & de réduire ſous un privilege excluſif cette importante branche de ſon commerce. Une augmentation de prix, ſubite & for-

nitions navales de l'Amérique ſeptentrionale.

te, fut le premier effet de ce monopole. L'Angleterre profitant de cette faute des Suédois, encouragea, par des primes conſidérables, l'importation de toutes les munitions navales que l'Amérique pourroit fournir.

Ces gratifications ne produiſirent pas d'abord l'avantage qu'on s'en étoit promis. Une guerre ſanglante, qui déſoloit les quatre parties du monde, détourna tout à la fois la métropole & les colonies, de l'attention que méritoit cette révolution naiſſante dans le commerce. Les nations du Nord, qui toutes avoient le même intérêt, prenant l'inaction occaſionnée par le trouble des guerres, pour une preuve complette d'impuiſſance, crurent pouvoir impunément aſſujettir les munitions de la marine, à toutes les clauſes & les reſtrictions qui devoient en hauſſer le prix. Ce fut un ſyſtême de convention entr'elles, qui devint public en 1718; temps où toutes les puiſſances maritimes ſouffroient encore des bleſſures d'une guerre de quatorze ans.

Une ligue ſi odieuſe réveilla l'Angleterre. Elle fit partir pour le nouveau monde des hommes aſſez éloquents, pour perſuader aux habitants qu'ils avoient le plus grand intérêt à ſeconder les vues de la mere patrie; aſſez éclairés pour diriger les premiers travaux vers de grands réſultats, ſans les faire paſſer par ces minces eſſais, qui éteignent ſubitement une ardeur allumée avec beaucoup de peine. En un clin d'œil, la poix, le gourdron, la térébenthine, les vergues, les mâtures, aborderent dans les ports de la Grande-Bretagne avec tant de profuſion, qu'on fut en état d'en vendre aux pays voiſins.

Le Gouvernement fut aveuglé par ce premier eſſor de proſpérité. L'avantage que la modicité du prix donnoit aux munitions navales des ſes colonies, ſur celles qui ve-

noient de la mer Baltique, ſembloit lui promettre une préférence conſtante. Il crut pouvoir ſupprimer les encouragements. Mais il n'avoit pas fait entrer dans ſes calculs, la différence du fret qui étoit toute en faveur de ſes rivaux. L'interruption totale qui ſurvint dans cette veine de commerce, l'avertit de ſon erreur. Il reprit, en 1729, le ſyſtême des gratifications. Quoique moins fortes qu'elles ne l'avoient été d'abord, elles ſuffirent pour aſſurer au débit des munitions d'Amérique, du moins en Angleterre, la plus grande ſupériorité ſur celles du Nord.

Les bois, qui faiſoient pourtant une des principales richeſſes des colonies, fixerent plus tard la vigilanc du gouvernement de la métropole. Depuis long-temps les Anglois en exportoient en Eſpagne, en Portugal, dans la Méditerranée, où ces matériaux étoient employés aux édifices & à d'autres uſages. Comme ces navigateurs ne prenoient pas, en retour, aſſez de marchandiſes pour completter leur cargaiſon, les Hambourgeois & même les Hollandois, avoient contracté l'habitude de fretter les vaiſſeaux de ces étrangers, pour importer chez eux les productions des plus riches climats de l'Europe. Ce double commerce d'exportation & de cabotage, avoit conſidérablement augmenté la marine Britannique. Le Parlement, inſtruit de ce ſuccès, ſe hâta de décharger, en 1722, les bois que le nouveau monde pouvoit fournir au Royaume, de tous les droits que payoient à leur entrée les bois de Ruſſie, de Suede & de Danemarck. Cette premiere faveur fut ſuivie d'une gratification, qui, comprenant en général toute ſorte de bois, portoit ſpécialement ſur ceux qui étoient deſtinés à la conſtruction des vaiſſeaux. Un avantage ſi conſidérable en lui-même, eût encore augmenté, ſi les colonies avoient conſtruit chez elles des bâtiments propres à voi-

tirer des matieres d'un ſi grand encombrement; s'il s'étoit formé des chantiers qui euſſent fourni des cargaiſons entieres; ſur-tout ſi l'on avoit aboli l'uſage de brûler, au printemps, les feuilles tombées durant l'automne. Cette pratique vicieuſe détruira toujours les jeunes arbres qui commençoient à ſe développer. Il n'en reſtera que de vieux, trop mûrs pour la conſtruction. Perſonne n'ignore que les navires faits en Amérique, ou avec des matériaux tirés de ce pays, n'ont qu'une très-courte durée. Cet inconvénient peut avoir pluſieurs cauſes; mais celle qu'on indique ici, mérite d'autant plus d'attention, qu'il eſt facile d'y remédier. Avec les bois & les mâtures de la marine, l'Amérique peut encore fournir les voiles & les agrêts, par la culture du chanvre & du lin.

Les proteſtants François, qui, chaſſés de leur patrie par un Roi conquérant tombé dans le bigotiſme, avoient apporté par-tout à ſes ennemis, l'induſtrie de leur nation, firent connoître en Angleterre le prix de deux matieres, ſouverainement importantes pour une puiſſance maritime. L'Ecoſſe & l'Irlande cultiverent, avec quelques ſuccès, & le lin & le chanvre. Cependant les manufactures nationales tiroient principalement l'un & l'autre de la Ruſſie. On imagina, pour mettre fin à cette importation étrangere, d'accorder 135 livres de gratification par tonneau de ces matieres, à l'Amérique Septentrionale. Mais l'habitude, ennemie des nouveautés utiles, rendit d'abord les colons inſenſibles à cet appât. Enfin, ils y ont cédé; & le produit des lins & des chanvres qu'ils cultivent, retient, dans la Grande-Bretagne, une partie conſidérable des 45,000,000 liv. que l'achat des toiles étrangeres en faiſoit ſortir chaque année. Peut-être ira t-il juſqu'à ſuffire à la conſommation nationale, juſqu'à ſupplanter même les au-

tres nations dans tous les marchés. Un ſol tout neuf qui ne coûte rien, qui n'a pas beſoin d'engrais, qui eſt traverſé par des rivieres navigables, & qui peut être travaillé par des eſclaves : quel fondement pour les plus vaſtes eſpérances! Aux bois, aux toiles qu'exige la marine, faut-il ajouter le fer? Le nord du nouveau monde en offre, pour la conquête de l'or & de l'argent qui coulent au Midi.

XXI. L'Angleterre commence à tirer ſon fer de l'Amérique ſeptentrionale.

Ce premier métal ſi néceſſaire à l'homme, étoit ignoré des Américains, lorſque les Européens leur en apprirent le plus funeſte uſage; celui des armes homicides. Les Anglois eux-mêmes négligerent long-temps les mines de fer, que la nature avoit prodiguées dans le continent où ils s'étoient établis. On avoit détourné de la métropole ce canal de richeſſes, en le chargeant de droits énormes. Cette impoſition, équivalente à une prohibition, étoit l'ouvrage des propriétaires des mines nationales, ſoutenus des propriétaires des bois taillis, qui devoient ſervir à l'exploitation du fer. Par la corruption, l'intrigue & les ſophiſmes, ces ennemis du bien public avoient écarté une concurrence qu'ils ne pouvoient ſoutenir. Enfin, le Gouvernement fit un premier pas vers le bien. Il permit l'importation, franche de droits, des fers de l'Amérique à Londres, mais en défendant de le tranſporter dans d'autres ports, ou même à plus de dix milles dans les terres. Ce biſarre arrangement dura juſqu'en 1757. Alors, des milliers de voix ſe réunirent, pour engager le Sénat de la nation à faire ceſſer le vice d'une adminiſtration ſi viſiblement oppoſée à tous les bons principes, & à étendre à tout le Royaume une liberté excluſivement accordée à la Capitale.

Une demande ſi raiſonnable trouva la plus vive oppo-

ſition. Les intérêts particuliers ſe réunirent, pour repréſenter que les cent neuf forges qui travailloient en Angleterre, ſans y comprendre celles d'Ecoſſe, produiſoient annuellement dix-huit mille tonnes de fer, & occupoient un grand nombre d'ouvriers habiles ; que ces mines, qui étoient inépuiſables, auroient conſidérablement augmenté leur produit, ſi l'on n'avoit été arrêté par la crainte continuelle de voir les fers d'Amérique déchargés de toute impoſition ; que les ouvrages de fer, travaillés en Angleterre, conſommoient tous les ans cent quatre-vingt-dix-huit mille cordes de bois taillis, & que ces taillis fourniſſoient d'ailleurs des écorces pour les tanneries, des matériaux pour les bâtiments ; que le fer d'Amérique étant peu propre à être converti en acier, à faire des inſtruments tranchants, à fournir le plus grand nombre des uſtenſiles de navigation, ne diminueroit guere l'importation étrangere, & ſe borneroit à anéantir les forges de la Grande-Bretagne.

Ces vaines conſidérations n'arrêterent pas le Parlement. Il comprit qu'à moins qu'on ne baiſſât le prix des matieres premieres, la nation perdroit bientôt les innombrables manufactures de fer & d'acier, qui l'enrichiſſoient depuis ſi long-temps ; & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour arrêter les progrès de cette induſtrie chez les autres peuples. On ſe détermina donc à permettre, libre & affranchie de tous droits, l'introduction du fer de l'Amérique dans tous les ports d'Angleterre. Cette réſolution pleine de ſageſſe, fut accompagnée d'un acte de juſtice. Une loi portée ſous Henri VIII, défendoit aux propriétaires des bois taillis de défricher leurs terres : le Gouvernement les autoriſa à faire, de leurs propriétés, l'uſage qui leur conviendroit le mieux.

Avant ces diſpoſitions, la Grande-Bretagne payoit tous les ans à l'Eſpagne, à la Norwege, à la Suede & à la Ruſſie, dix millions de livres pour le fer qu'elle tiroit de ces Contrées. Ce tribut a bien diminué, & doit diminuer encore. Le minéral eſt ſi abondant en Amérique, ſi facile à tirer de la ſuperficie de la terre, que les Anglois ne déſeſperent pas de pouvoir en fournir au Portugal, à la Turquie, à l'Afrique, aux Indes orientales, à tous les pays de l'univers où l'intérêt de leur commerce étend leurs relations.

Peut-être cette nation exagere-t-elle aux autres, ou à elle-même, les avantages qu'elle ſe promet de tant d'objets utiles à ſa navigation. Mais il lui ſuffira qu'à l'aide de ſes colonies, elle puiſſe ſe tirer de la dépendance où les nations Européennes du Nord l'avoient juſqu'à préſent tenue, pour la conſtruction de ſes armements. On pouvoit autrefois arrêter ou gêner ſes opérations, par le refus de ces matériaux. Rien ne ſuſpendra déſormais ſon eſſor naturel vers l'empire des mers, qui ſeul peut lui aſſurer l'empire du nouveau monde.

XXII. L'Angleterre aſpire à tirer ſes vins & ſes ſoies de l'Amérique ſeptentrionale.

Après s'en être applani le chemin, par la création d'une marine libre, indépendante, & ſupérieure à toutes les marines, l'Angleterre a pris encore tous les moyens de jouir de cette eſpece de conquête qu'elle a faite en Amérique, moins par ſes armes que par ſon induſtrie. Par des encouragements bien ménagés, elle eſt parvenue à tirer annuellement de ces régions, vingt millions peſant de potaſſe. La culture du riz, de l'indigo, du tabac, y a fait les plus grands progrès. A meſure que ces établiſſements, par leur pente naturelle, ſe ſont avancés du Nord au Sud, les projets & les entrepriſes ſe ſont multipliés, convenablement à la nature du ſol. On a demandé aux climats

chauds ou tempérés, les productions qu'ils devoient rendre aux ſoins de la culture. Le vin ſeul ſembloit manquer au nouvel hémiſphere; les Anglois, qui n'ont point de vin en Europe, ont voulu s'en procurer en Amérique.

On trouve ſur le continent immenſe que ce peuple ſeul occupe, une quantité prodigieuſe de ſeps ſauvages, qui produiſent des raiſins, dont la couleur, la groſſeur & la quantité varient, mais qui ſont tous d'un goût âcre & déſagréable. On penſa qu'une bonne culture donneroit à cette plante la perfection que la nature brute lui avoit refuſée; & l'on appella des vignerons François dans un pays où les impôts & les corvées ne leur ôtoient pas le fruit & le goût du travail. Les expériences réitérées qu'ils tentèrent alternativement avec du plant d'Europe & d'Amérique, furent toutes également malheureuſes. Le ſuc de la vigne y étoit trop aqueux, trop difficile à conſerver dans un climat chaud. Le pays étoit trop couvert de bois, qui attirent & font ſéjourner les brouillards humides & brûlants; les ſaiſons étoient trop inconſtantes; les inſectes trop multipliés autour des forêts, pour laiſſer éclore & proſpérer une culture ſi chere à la nation Angloiſe, à tous les peuples qui ne la poſſedent point. Un jour viendra peut-être, mais après des ſiecles, où ſes colonies lui fourniront une boiſſon qu'elle envie & qu'elle achete à la France, avec le ſecret dépit d'enrichir une rivale qu'elle brûle de dépouiller. Ce deſir eſt cruel. L'Angleterre a des moyens plus doux, plus glorieux, d'atteindre à la proſpérité qu'elle ambitionne. Une production, une culture répandue aujourd'hui dans les quatre parties du monde, vient s'offrir à ſon émulation; c'eſt la ſoie : ouvrage de ce ver rampant qui habille l'homme de feuilles d'arbres

élaborées dans ſon ſein; c'eſt la ſoie, double prodige de la nature & de l'art.

Cette riche matiere coûte à la Grande-Bretagne une exportation annuelle d'argent très-conſidérable. Il y a trente ans que cette perte lui fit naître l'envie de tirer ſes ſoies de la Caroline, qui, par la douceur de ſon climat & l'abondance de ſes mûriers, ſembloit favorable à cette production. Des eſſais que haſarda le Gouvernement, en attirant des Vaudois à cette colonie, furent plus heureux & plus productifs qu'on n'avoit oſé l'eſpérer. Cependant les progrès de cette branche d'induſtrie ſont reſtés au-deſſous d'une ſi riante promeſſe. On en a rejetté la faute ſur les habitants de la colonie, qui n'achetant que des négres, dont ils tiroient une utilité prompte & ſûre, ont negligé d'avoir des négreſſes qu'on auroit pu deſtiner avec leurs enfants à élever des vers à ſoie; occupation convenable à la foibleſſe du ſexe & de l'âge les plus délicats. Mais on devoit prévoir que des hommes arrivés d'un autre hémiſphere dans un pays inculte & ſauvage, donneroient leurs premiers ſoins à la culture des grains nourriciers, à l'éducation des beſtiaux, aux travaux de premier beſoin. C'eſt la marche naturelle & conſtante des Etats bien gouvernés. De l'agriculture, principe de la population, ils s'élevent aux arts de luxe; & les arts de luxe nourriſſent le commerce, enfant de l'induſtrie & pere de la richeſſe. Le moment eſt venu peut-être où les Anglois peuvent occuper des colonies entiere à la culture de la ſoie. C'eſt du moins l'opinion nationale. Le Parlement arrêta le 18 avril 1769, que pour toutes les ſoies crues qui ſeroient portées des colonies dans la métropole, il ſeroit donné pendant ſept ans une gratification de vingt-cinq pour cent; pendant les ſept années ſuivantes, une gratification de vingt pour

cent; & pendant ſept années encore, une gratification de quinze pour cent. Si cet engouragement produit l'amélioration qu'on en doit attendre, on ne tardera pas ſans doute à l'appliquer à la culture des cotonniers & des oliviers, que le ciel & le ſol des colonies Angloiſes ſemblent ſolliciter. L'Europe & l'Aſie n'ont peut-être pas de riches productions qui ne puiſſent être heureuſement tranſplantées & cultivées dans le vaſte continent de l'Amérique Septentrionale, lorſque la population y aura fourni des bras, à proportion de l'étendue & de la fertilité d'un ſi riche domaine. C'eſt aujourd'hui le grand objet de la métropole, que de peupler ſes colonies.

XXIII. De quelle eſpece d'hommes l'Angleterre peuple les colonies de l'Amérique ſeptentrionale.

Ce furent les Anglois, qui, perſécutés dans leur iſle pour leurs opinions civiles & religieuſes, aborderent les premiers dans cette région déſerte & ſauvage.

Il étoit difficile que cette premiere émigration eût des ſuites importantes. Les habitants de la Grande-Bretagne ſont tellement attachés au ſol qui les a vus naître, qu'il n'y a que des guerres civiles ou des révolutions qui puiſſent déterminer à changer de climat & de patrie ceux d'entre eux qui ont une propriété, des mœurs, ou de l'induſtrie. Ainſi le rétabliſſement de la tranquillité publique en Europe, devoit mettre des obſtacles inſurmontables au progrès des cultures en Amérique.

D'ailleurs, les Anglois, quoique naturellement actifs, ambitieux & entreprenants, n'étoient guere propres à défricher le nouveau monde. Accoutumés à une vie douce, à quelque aiſance, à beaucoup de commodités, il n'y avoit que l'enthouſiaſme religieux ou politique qui pût les ſoutenir dans les travaux, les miſeres, les privations, les calamités inſéparables des nouvelles plantations.

On doit ajouter que quand l'Angleterre auroit pu vain-

cre ces difficultés, elle ne l'auroit pas dû vouloir. Sans doute, il étoit utile à cette Puiſſance de fonder des colonies, de les rendre floriſſantes, de s'enrichir de leurs productions : mais il ne lui convenoit pas d'acheter ces avantages par le ſacrifice de ſa population.

Heureuſement pour cette nation, l'intolérance & le deſpotiſme, qui peſoient ſur la plupart des contrées de l'Europe, pouſſerent de nombreuſes victimes ſur une plage inculte, qui, dans ſon abandon, ſembloit offrir & demander en même-temps du ſecours aux malheureux. Ces hommes échappés à la verge des tyrans, en paſſant les mers, perdoient tout eſpoir de retour, & s'attachoient pour toujours à une terre qui, leur ſervant d'aſyle, leur fourniſſoit à peu de fraix une ſubſiſtance paiſible. Ce bonheur ne put être toujours ignoré. De toutes parts on accourut pour le partager. Un empreſſement ſi vif s'eſt ſoutenu, ſur-tout en Allemagne, où la nature produit des hommes pour conquérir ou cultiver la terre. Il augmentera. L'avantage qu'ont les réfugiés d'être citoyens dans toute l'étendue de la domination Britannique, après ſept ans de domicile dans ſes colonies, garantit cette prédiction.

Tandis que la tyrannie & la perſécution déſoloient & deſſéchoient la population en Europe, l'Amérique Angloiſe ſe peuploit de trois ſortes d'habitants. Les hommes libres forment la premiere claſſe. C'eſt la plus nombreuſe; mais juſqu'à préſent, elle a dégénéré d'une maniere viſible. Tous les créoles, quoique habitués au climat dès le berceau, n'y ſont pas auſſi robuſtes au travail, auſſi forts à la guerre, que les Européens; ſoit que l'éducation ne les y ait pas préparés, ou que la nature les ait amollis. Sous ce ciel étranger, l'eſprit s'eſt énervé comme le corps. Vif & pénétrant de bonne heure, il conçoit promptement;

mais ne réſiſte pas, ne s'accoutume pas aux longues méditations. On doit être étonné que l'Amérique n'ait pas encore produit un bon poëte, un habile mathématicien, un homme de génie dans un ſeul art, ou une ſeule ſcience. Ils ont preſque tous de la facilité pour tout ; aucun ne marque un talent décidé pour rien. Précoces & mûrs avant nous, ils ſont bien en-arriere, quand nous touchons au terme.

Peut-être dira-t-on que leur population y eſt peu nombreuſe, auprès de celle de l'Europe entiere ; qu'on y manque de ſecours, de maîtres, de modeles, d'inſtruments, d'émulation dans les arts & dans les ſciences ; que l'éducation y eſt trop négligée ou trop mal ſecondée. Mais obſervez, qu'à proportion, on y voit plus de gens bien nés, d'une condition honnête, aiſée & libre ; plus de loiſir & de moyens pour ſuivre ſon talent, qu'on n'en trouve en Europe, où l'inſtitution même de la jeuneſſe eſt ſouvent contraire au progrès & au développement de la raiſon & du génie. Eſt-il poſſible qu'entre les créoles élevés parmi nous, & qui tous, ou preſque tous, ont de l'eſprit, aucun n'ait pris un grand vol dans la moindre carriere ; que parmi ceux qui ſont reſtés dans leur pays, aucun ne ſe ſoit diſtingué, par une certaine ſupériorité dans les talents qui menent à la renommée ? La nature les a-t-elle punis d'avoir paſſé l'Océan ? Eſt-ce une race qui s'eſt abâtardie à jamais en ſe tranſplantant, ſe croiſant, ſe mêlant ? Le temps ne pourra-t-il pas la naturaliſer avec le climat ? Gardons-nous de prononcer ſur l'avenir, avant une expérience de pluſieurs ſiecles. Attendons qu'un foyer plus grand de lumieres ait éclairé ce nouvel hémiſphere. Attendons que l'éducation y ait corrigé l'inſurmontable pente du climat, vers les plaiſirs énervants de la molleſſe & de

la volupté. Peut-être alors verra-t-on que l'Amérique eſt favorable au génie, aux arts créateurs de la paix & de la ſociété. Un nouvel Olympe, une Arcadie, une Athenes, une Grece nouvelle, enfantera peut-être dans le continent, ou dans l'archipel qui l'environne, des Homeres, des Théocrites, & ſur-tout des Anacréons. Peut-être s'élevera-t-il un autre Newton dans la Nouvelle-Bretagne? C'eſt de l'Amérique Angloiſe, n'en doutons pas, que partira le premier rayon des ſciences, ſi elles doivent éclorre enfin ſous un Ciel ſi long-temps nébuleux. Par un contraſte ſingulier avec l'ancien monde, où les arts ſont allés du Midi vers le Nord, on verra dans le nouveau, le Nord éclairer le Midi. Laiſſez les Anglois défricher le terrein, purifier l'air, changer le climat, améliorer la nature; un nouvel univers ſortira de leurs mains, pour la gloire & le bonheur de l'humanité. Mais qu'ils prennent donc des meſures conformes à ce noble deſſein, & qu'ils cherchent par des voyes juſtes & louables, une population digne de créer un monde nouveau. C'eſt ce qu'ils n'ont pas fait encore.

La ſeconde claſſe de leurs colons fut autrefois compoſée de malfaiteurs, que la métropole condamnoit à être tranſportés en Amérique, & qui devoient un ſervice forcé de ſept ou de quatorze ans aux planteurs qui les avoient achetés des tribunaux de juſtice. On s'eſt univerſellement dégoûté de ces hommes corrompus, & toujours prêts à commettre de nouveaux crimes.

On les a remplacés par des hommes indigents, que l'impoſſibilité de ſubſiſter en Europe a pouſſés dans le nouveau monde. Embarqués ſans être en état de payer leur paſſage, ces malheureux ſont à la diſpoſition de leur conducteur, qui les vend à qui bon lui ſemble. Cette eſpece

d'eſclavage eſt plus ou moins long; mais il ne peut jamais durer plus de huit années. Si parmi ces émigrants il ſe trouve des enfants, leur ſervitude doit durer juſqu'à leur majorité, qui eſt fixée à vingt & un ans, pour les garçons, & à dix-huit ans, pour les filles.

Aucun des engagés n'a le droit de ſe marier ſans l'aveu de ſon maître, qui met le prix qu'il veut à ſon conſentement. Si quelqu'un d'eux s'enfuit, & qu'on le rattrape, il doit ſervir une ſemaine pour chaque jour de ſon abſence, un mois pour chaque ſemaine, & ſix mois pour un ſeul. Le propriétaire qui ne veut pas reprendre ſon déſerteur, peut le vendre à qui bon lui ſemble; mais ce n'eſt que pour le temps de ſon premier engagement. Du reſte, ce ſervice, cette vente, n'ont rien d'ignominieux. A l'expiration de ſa ſervitude, l'engagé jouit de tous les droits du citoyen libre. Avec ſon affranchiſſement, il reçoit du maître qu'il a ſervi, ou des inſtruments de labourage, ou les outils néceſſaires à ſon induſtrie.

Cependant de quelque apparence de juſtice que l'on colore cette eſpece de trafic, la plupart des étrangers qui paſſent en Amérique à ce prix, ne s'embarqueroient pas, s'ils n'étoient trompés. Des brigands ſortis des marais de la Hollande, ſe répandent dans le Palatinat, dans la Suabe, dans les cantons d'Allemagne les plus peuplés, ou les moins heureux. Ils y vantent avec enthouſiaſme les délices du nouveau monde, & les fortunes qu'il eſt aiſé d'y faire. Des hommes ſimples, ſéduits par des promeſſes ſi magnifiques, ſuivent aveuglément ces vils courtiers d'un indigne commerce, qui les livrent à des négociants d'Amſterdam ou de Rotterdam. Ceux-ci, ſoudoyés eux-mêmes par le Gouvernement Britannique, ou par des compagnies chargées de peupler les colonies, payent une gratification

à ces embaucheurs. Des familles entieres ſont vendues, ſans le ſavoir, à des maîtres éloignés, qui leur préparent des conditions, d'autant plus dures, que la faim & la néceſſité ne permettent pas à ceux qui les acceptent de s'y refuſer. Les Anglois forment des recrues pour la culture, comme les Princes pour la guerre; avec un but plus utile & plus humain, mais par les mêmes artifices. L'illuſion ſe perpétue en Europe, par l'attention qu'on a de ſupprimer les lettres de l'Amérique, qui pourroient dévoiler un myſtere d'impoſture & d'iniquité, trop bien couvert par l'intérêt qui en eſt l'inventeur.

Mais enfin, on ne trouveroit point tant de dupes, s'il y avoit moins de victimes. C'eſt l'oppreſſion des Gouvernements qui fait adopter ces chimeres de fortune, à la crédulité du peuple. Des hommes malheureux dans leur patrie, errants ou foulés chez eux, n'ayant rien de pire à craindre ſous un ciel étranger, ſe livrent aiſément à l'eſpérance d'un meilleur ſort. Les moyens qu'on employe pour les retenir dans le pays où la fatalité les a fait naître, ne ſont propres qu'à irriter en eux le deſir d'en ſortir. C'eſt par des prohibitions, par des menaces & des peines, qu'on croit les enchaîner; on ne fait que les aigrir, les pouſſer à la déſertion par la défenſe même. Il faudroit les attacher par des ſoulagements & des eſpérances: on les empriſonne, on les garrotte; on empêche l'homme, né libre, d'aller reſpirer dans des contrées où le ciel & la terre lui donneroient un aſyle. On aime mieux l'étouffer dans ſon berceau, que de le laiſſer chercher ſa vie en quelque climat ſecourable. On ne veut pas même lui donner le choix de ſon tombeau. Tyrans politiques, voilà l'ouvrage de vos loix: peuples, où ſont vos droits?

Faut-il révéler aux nations les trames qui ſe forment

contre leur liberté? Faut-il leur dire que, par le complot le plus odieux, quelques Puiſſances ont manœuvré récemment une convention qui doit ôter toute reſſource au déſeſpoir? Depuis deux ſiecles, tous les Princes de l'Europe fabriquoient entr'eux, dans les ténebres du cabinet, cette longue & peſante chaîne dont les peuples ſe ſentent enveloppés de toutes parts. Chaque négociation ajoutoit de nouveaux chaînons à ce filet artificieuſement imaginé. Les guerres ne tendoient pas à rendre les Etats plus grands, mais les ſujets plus ſoumis, en ſubſtituant pas à pas le gouvernement militaire à l'influence douce & lente des loix & des mœurs. Tous les potentats ſe fortifioient également dans leur tyrannie, par leurs conquêtes ou par leurs pertes. Victorieux, ils régnoient avec des armées : humiliés & défaits, ils commandoient par la miſere à des ſujets puſillanimes. Ennemis ou jaloux entr'eux par ambition, ils ne ſe liguoient ou ne s'allioient que pour appeſantir la ſervitude. Soit qu'ils vouluſſent ſouffler la guerre ou conſerver la paix, ils étoient aſſurés de tourner au profit de leur autorité, l'aggrandiſſement ou l'affoibliſſement de leurs peuples. S'ils cédoient une Province, ils épuiſoient toutes les autres pour la recouvrer ou pour ſe dédommager de ſa perte. S'ils en acquéroient une nouvelle, la fierté qu'ils affectoient au-dehors, étoit au-dedans dureté, vexation. Ils empruntoient les uns des autres réciproquement tous les arts, toutes les inventions, ſoit de la guerre, ſoit de la paix, qui pouvoient concourir, tantôt à fomenter les rivalités & les antipathies naturelles, tantôt à oblitérer le caractere des nations; comme ſi l'accord tacite de leurs maîtres eût été de les aſſujettir les unes par les autres, au deſpotiſme qu'ils avoient ſu leur préparer de longue main. N'en doutez pas, peuples

qui

qui gémiſſez tous, plus ou moins ſourdement, de votre condition; ceux qui ne vous ont jamais aimés, en ſont venus à ne vous plus craindre. Une ſeule iſſue vous reſtoit dans l'extrémité du malheur; celle de l'évaſion & de l'émigration. On vous l'a fermée.

Des Princes ſont convenus entr'eux de ſe rendre, non-ſeulement les déſerteurs, qui, la plupart enrôlés par force ou par fraude, ont bien le droit de s'échapper; non-ſeulement les brigands, qui ne devroient en effet trouver de refuge nulle part : mais indiſtinctement tous leurs ſujets, quel que ſoit le motif qui les ait forcés à quitter leur patrie. Ainſi vous tous, malheureux laboureurs, qui ne trouvez ni ſubſiſtances, ni travail dans les pays ravagés & deſſéchés par les exactions de la finance, mourez où vous avez eu le malheur de naître; il n'eſt plus d'aſyle pour vous que ſous terre. Vous tous artiſans, ouvriers de toute eſpece, que l'on vexe par les monopoles, à qui l'on refuſe le droit de travailler librement, ſans avoir acheté des maîtriſes; vous que l'on tient courbés toute la vie dans un attelier, pour enrichir un entrepreneur privilégié; vous qu'un deuil de cour laiſſe des mois entiers ſans ſalaire & ſans pain, n'eſpérez pas de vivre hors d'une patrie où des ſoldats & des gardes vous tiennent empriſonnés; errez dans l'abandon, & mourez de chagrin. Oſez gémir, vos cris ſeront repouſſés & perdus au fond d'un cachot; fuyez, on vous pourſuivra, même au-delà des monts & des fleuves; vous ſerez renvoyés ou livrés pieds & poings liés, à la torture, à la gêne éternelle où vous avez été condamnés en naiſſant. Vous encore, à qui la nature a donné un eſprit libre, indépendant des préjugés & des erreurs, qui oſez penſer & parler en hommes; étouffez dans votre ame la vérité, la nature, l'humanité. Ap-

plaudiſſez à tous les attentats commis contre votre patrie & vos concitoyens, ou gardez un ſilence profond dans l'obſcurité de l'infortune & de la retraite. Vous tous enfin qui naiſſez dans ces Etats barbares, où la condition réciproque entre les Princes de ſe rendre les transfuges, vient d'être ſcellée par un traité, ſouvenez-vous de l'inſcription que le Dante a gravée ſur la porte de ſon enfer : VOI CH'ENTRATE, LASCIATE OMAI OGNI SPERANZA : VOUS QUI PASSEZ ICI, PERDEZ TOUTE ESPÉRANCE.

Quoi ! ne reſte-t-il pas un aſyle même au-delà des mers ? L'Angleterre n'ouvrira-t-elle pas ſes colonies aux malheureux qui préféreront volontairement ſa domination, au joug inſupportable de leur patrie ? Qu'a-t-elle beſoin de ce vil ramas d'engagés, qu'elle ſurprend & débauche par les honteux moyens dont toutes les couronnes ſe ſervent pour groſſir leurs armées ? Qu'a-t-elle beſoin de ces êtres encore plus miſérables, dont elle forme la troiſieme claſſe de ſa population en Amérique ? Oui, par une iniquité d'autant plus criante qu'elle ſembloit moins néceſſaire, ſes colonies ſeptentrionales ont eu recours au trafic, à l'eſclavage des noirs. On ne diſconviendra pas qu'ils ne ſoient mieux nourris & mieux vêtus, moins maltraités & moins accablés de travail qu'aux Iſles. Les loix les protegent plus efficacement, & il eſt très-rare qu'ils ſoient les victimes de la férocité ou des caprices d'un odieux tyran. Cependant, quel doit être le fardeau d'une vie condamnée à languir dans une ſervitude éternelle ? Des ſectaires humains, des chrétiens, qui cherchoient dans l'évangile plutôt des vertus que des dogmes, ont ſouvent voulu rendre à leurs eſclaves la liberté, que rien ne peut remplacer ; mais ils ont été long-temps retenus par une loi de l'Etat,

qui ordonnoit d'aſſigner, aux affranchis, un revenu ſuffiſant pour leur ſubſiſtance.

Diſons plutôt : l'habitude commode d'être ſervi par des eſclaves; ce penchant à la domination, juſtifié par les douceurs dont on prétend alléger leur ſervitude, l'opinion où l'on ſe plaît à reſter, qu'ils ne ſe plaignent pas d'une condition que le temps a changée pour eux en nature : ce ſont-là les ſophiſmes de l'amour-propre, pour appaiſer les cris de la conſcience. La plupart des hommes ne ſont pas nés méchants, ne veulent pas faire le mal : mais parmi ceux même que la nature ſemble avoir formés juſtes & bons, il en eſt peu qui ayent aſſez de déſintéreſſement, de courage & de grandeur d'ame, pour faire le bien aux dépens de quelque ſacrifice.

Cependant les Quakers viennent de donner un exemple, qui doit faire époque dans l'hiſtoire de la religion & de l'humanité. Au milieu d'une de ces aſſemblées où tout fidele qui ſe croit mû par l'impulſion de l'Eſprit-Saint, a droit de parler, un de ces freres (celui-là ſans doute étoit inſpiré) s'eſt levé & a dit: " Juſques à quand aurons „ nous deux conſciences, deux meſures, deux balances; „ l'une en notre faveur, l'autre à la ruine du prochain; „ toutes deux également fauſſes ? Eſt-ce à nous, mes „ freres, de nous plaindre en ce moment que le Parlement „ d'Angleterre veut nous aſſervir, nous impoſer le joug du „ ſujet, ſans nous laiſſer le droit du citoyen; tandis que „ depuis un ſiecle nous faiſons tranquillement l'œuvre „ de la tyrannie, en tenant dans les fers du plus dur eſ„ clavage, des hommes qui ſont nos égaux & nos fre„ res ? Que nous ont fait ces malheureux que la nature „ avoit ſéparés de nous par des barrieres ſi redoutables, „ & que notre avarice eſt allé chercher au travers des

„ naufrages, juſques dans leurs ſables brûlants, ou leurs
„ ſombres forêts, au milieu des tigres? Quel étoit leur
„ crime, pour être arrachés d'une terre qui les nourriſ-
„ ſoit ſans travail, & tranſplantés par nous ſur une terre
„ où ils meurent dans les labeurs de la ſervitude? Quelle
„ famille as-tu donc créée, Pere céleſte, où les aînés,
„ après avoir ravi les biens de leurs freres, veulent en-
„ core les forcer, la verge à la main, d'engraiſſer du
„ ſang de leurs veines, de la ſueur de leur front, ce mê-
„ me héritage dont on les a dépouillés? Race déplora-
„ ble, que nous abrutiſſons, pour la tyranniſer; en qui
„ nous étouffons toutes les facultés de l'ame, pour ac-
„ cabler ſes bras & ſon corps de fardeaux; en qui nous
„ effaçons l'image de la Divinité, & l'empreinte de l'hu-
„ manité; race mutilée & déshonorée dans les facultés
„ de ſon eſprit & de ſon corps, dans toute ſon exiſtence!
„ & nous ſommes chrétiens, & nous ſommes Anglois!
„ Peuple favoriſé du ciel, & reſpecté ſur les mers, quoi,
„ tu veux être libre & tyran tout à la fois? Non, mes
„ freres; il eſt temps de nous accorder avec nous-mê-
„ mes: affranchiſſons ces miſérables victimes de notre
„ orgueil; rendons aux negres la liberté, que l'homme
„ ne doit jamais ôter à l'homme. Puiſſent, à notre exem-
„ ple, toutes les ſociétés chrétiennes, réparer une injuſ-
„ tice cimentée par deux ſiecles de crimes & de brigan-
„ dages! Puiſſent enfin des hommes trop long-temps avi-
„ lis, élever au ciel des bras libres de chaînes, & des
„ yeux baignés des pleurs de la reconnoiſſance! Hélas!
„ ces malheureux n'ont connu juſqu'ici que les larmes
„ du déſeſpoir! „

Ce diſcours réveilla les remords; & les eſclaves furent libres dans la Penſylvanie. Une révolution ſi frappante

devoit être l'ouvrage d'un peuple tolérant. Mais n'attendez pas un ſemblable héroïſme de ces nations qui ſont auſſi barbares par les vices du luxe, qu'elles l'ont été par ceux de l'ignorance. Quand un gouvernement ſacerdotal & militaire a mis tout ſous le joug, même les opinions; quand l'homme impoſteur a perſuadé à l'homme armé qu'il tenoit du Ciel le droit d'opprimer la terre, il n'eſt plus aucune ombre de liberté pour les peuples policés. Comment ne s'en vengeroient-ils pas ſur les peuples ſauvages de la Zone-Torride?

XXIV. A combien s'éleve actuellement la population dans les Provinces Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale.

Sans parler de la population des noirs, qui peut former trois cents mille eſclaves, on comptoit, en 1750, un million d'habitants dans les poſſeſſions Angloiſes de l'Amérique Septentrionale. Il doit y en avoir aujourd'hui plus de deux millions; puiſqu'il eſt prouvé, par des calculs inconteſtables, que le nombre des citoyens double tous les quinze ou ſeize ans dans quelques-unes de ces Provinces, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres. Une multiplication ſi rapide doit avoir deux ſources. La premiere, eſt cette foule d'Irlandois, de Juifs, de François, de Vaudois, de Palatins, de Moraves, de Saltzbourgeois, qui, fatigués des vexations politiques & religieuſes qu'ils éprouvoient en Europe, ont été chercher la tranquillité dans ces climats lointains. La ſeconde ſource de cette étonnante multiplication, eſt dans le climat même des colonies, où l'expérience a démontré que la population doubloit naturellement tous les vingt-cinq ans. Les réflexions de M. Franklin rendront cette vérité ſenſible.

Le peuple, dit ce Philoſophe, s'accroît par-tout, en raiſon du nombre des mariages; & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à ſoutenir une fa-

mille. Dans un pays où les moyens de ſubſiſtance abondent, plus de perſonnes ſe hâtent de ſe marier. Dans une ſociété vieillie par ſes progrès même, les gens riches, effrayés des dépenſes qu'entraîne le luxe des femmes, forment, le plus tard qu'ils peuvent, un établiſſement difficile à cimenter, coûteux à maintenir; & les gens ſans fortune paſſent leur vie dans un célibat qui trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfants; les domeſtiques n'en ont point; & les artiſans craignent d'en avoir. Ce déſordre eſt ſi ſenſible, ſur-tout dans les grandes villes, que les générations ne s'y reproduiſent même pas aſſez pour entretenir la population à ſon niveau, & qu'on y voit conſtamment plus de morts que de naiſſances. Heureuſement cette décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laiſſe un peu plus de place à la population. Mais comme toutes les terres ſont occupées & miſes à peu près dans la plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, ſont aux gages de celui qui poſſede. La concurrence, qui naît de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix; & la modicité du gain leur ôte le deſir, l'eſpérance & les facultés de ſe reproduire par les mariages. Tel eſt l'état actuel de l'Europe.

Celui de l'Amérique, offre un aſpect tout oppoſé. Le terrein, vaſte & inculte, s'y donne, ou pour rien, ou à ſi bon marché, que l'homme le moins laborieux trouve, en peu de temps, un eſpace, qui, pouvant ſuffire à l'entretien d'une nombreuſe famille, y nourrira long-temps ſa poſtérité. Ainſi les habitants du nouveau monde, ſollicités d'ailleurs par le climat, ſe marient en plus grand nombre, & beaucoup plus jeunes que les habitants de l'Europe. S'il ſe fait, parmi nous, un mariage par centaine d'in-

dividus, il s'en fait deux en Amérique; & ſi l'on compte quatre enfants par mariage dans nos climats, il faut en compter huit au moins dans le nouvel hémiſphere. Qu'on multiplie ces générations par celles qui doivent en naître; on trouvera qu'avant deux ſiecles, les colonies ſeptentrionales de l'Angleterre auront une population immenſe, à moins que la métropole n'y mette des entraves, qui en rallentiront les progrès naturels.

XXV. De quel bonheur jouiſſent les habitants dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale.

Elles ſont peuplées aujourd'hui d'hommes ſains & robuſtes, dont la taille eſt avantageuſe. Ces créoles ſont plus vifs & plutôt formés que les Européens; mais ils vivent auſſi moins long-temps. Le bas prix des viandes, du poiſſon, des grains, du gibier, des fruits, de la bierre, du cidre, des végétaux, entretient tous les habitants dans une grande abondance des choſes relatives à la nourriture. On eſt obligé de s'obſerver davantage ſur le vêtement, qui eſt toujours fort cher, ſoit qu'il arrive de l'ancien monde, ſoit qu'il ſoit fabriqué dans le pays même. Les mœurs ſont ce qu'elles doivent être chez un Peuple nouveau, chez un Peuple cultivateur, chez un Peuple qui n'eſt ni poli, ni corrompu par le ſéjour des grandes cités; il regne généralement de l'économie, de la propreté, du bon ordre dans les familles. La galanterie & le jeu, ces paſſions de l'opulence oiſive, alterent rarement cette heureuſe tranquillité. Les femmes ſont encore ce qu'elles doivent être, douces, modeſtes, compatiſſantes & ſecourables; elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes. Les hommes ſont occupés de leurs premiers devoirs, du ſoin & du progrès de leurs plantations, qui feront le ſoutien de leur poſtérité. Un ſentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union, comme une certaine égalité d'aiſance;

comme la ſécurité qui naît de la propriété ; comme l'eſpérance & la facilité communes d'augmenter ſes poſſeſſions ; comme l'indépendance réciproque où tous les hommes ſont pour leurs beſoins, jointe au beſoin mutuel de ſociété pour leurs plaiſirs. A la place du luxe, qui traîne la miſere à ſa ſuite ; au lieu de ce contraſte affligeant & hideux, un bien-être univerſel, réparti ſagement par la premiere diſtribution des terres, par le cours de l'induſtrie, a mis dans tous les cœurs le deſir de ſe plaire mutuellement : deſir plus ſatisfaiſant, ſans doute, que la ſecrete envie de nuire, qui eſt inſéparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & les conditions. On ne ſe voit jamais ſans plaiſir, quand on n'eſt, ni dans un état d'éloignement réciproque qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité qui eſt près de la haîne. On ſe rapproche, on ſe raſſemble ; on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre qui fut la premiere deſtination de l'homme, la plus convenable à la ſanté, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de la condition humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talents, ces jouiſſances recherchées, dont l'apprêt & les fraix uſent & fatiguent tous les reſſorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les ſoupirs de la volupté : mais les plaiſirs domeſtiques, l'attachement réciproque des parents & des enfants, l'amour conjugal, cet amour ſi pur, ſi délicieux, pour qui ſait le goûter & mépriſer les autres amours. C'eſt-là le ſpectacle enchanteur qu'offre par-tout l'Amérique Septentrionale : c'eſt dans les bois de la Floride & de la Virginie ; c'eſt dans les forêts même du Canada, qu'on peut aimer toute ſa vie ce qu'on aima pour la premiere fois, l'innocence & la vertu, qui ne laiſſent jamais périr la beauté toute entiere.

Si quelque choſe manque à l'Amérique Angloiſe, c'eſt qu'elle ne forme pas préciſément une nation. On y voit tantôt réunies & tantôt éparſes, des familles des diverſes contrées de l'Europe. Ces colons, en quelque endroit que le haſard ou leur choix les ait fixés, conſervent avec une prédilection indeſtructible, la langue, les préjugés & les habitudes de leur patrie. Des écoles, & des Egliſes ſéparées, les empêchent de ſe confondre avec le Peuple hoſpitalier qui leur ouvrit un refuge. Toujours étrangers à cette nation par le culte, par les mœurs, & peut-être par les ſentiments, ils couvent des germes de diſſention, qui peuvent un jour cauſer la ruine & le bouleverſement des colonies. Le ſeul préſervatif qui doive prévenir ce déſaſtre, dépend tout entier du régime des Gouvernements.

XXVI. Quels ſont les Gouvernements établis dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale.

Par Gouvernement, il ne faut pas entendre ces conſtitutions biſarres de l'Europe, qui ſont un mêlange inſenſé de Loix ſacrées & profanes. L'Amérique Angloiſe fut aſſez ſage ou aſſez heureuſe pour ne pas admettre une puiſſance eccléſiaſtique. Habitée dès l'origine par des Presbytériens, elle rejetta toujours avec horreur tout ce qui en pouvoit retracer l'image. Toutes les affaires, qui, dans d'autres régions, reſſortiſſent d'un tribunal ſacerdotal, ſont portées devant le Magiſtrat ou dans les aſſemblées nationales. Les efforts que les Anglicans ont faits pour y établir leur hiérarchie, ont toujours échoué, malgré l'appui que leur donnoit la faveur de la métropole. Cependant, ils ont participé à l'adminiſtration, ainſi que les autres ſectes. Il n'y a que les Catholiques qui en ayent été exclus, parce qu'ils ſe ſont toujours refuſés aux ſerments que paroiſſoit exiger la tranquillité publique. A cet égard, le Gouvernement de l'Amérique a mérité les plus grands

éloges; mais ſous d'autres points de vue, il n'eſt pas ſi bien combiné.

La politique reſſemble, pour le but & l'objet, à l'éducation de la jeuneſſe. L'une & l'autre tendent à former des hommes. Elles doivent, à bien des égards, ſe reſſembler par les moyens. Les peuples ſauvages, quand ils ſe ſont réunis en ſociété, veulent, ainſi que les enfants, être menés par la douceur, & réprimés par la force. Faute de l'expérience, qui ſeule forme la raiſon, incapables de ſe gouverner eux-mêmes dans la viciſſitude des événements & des rapports qu'amene l'état d'une ſociété naiſſante, le Gouvernement doit être éclairé pour eux, & les conduire par l'autorité juſqu'à l'âge des lumieres. Auſſi les Peuples barbares ſe trouvent-ils naturellement ſous les liſieres & la verge du deſpotiſme, juſqu'à ce que les progrès de la ſociété leur ayent appris à ſe conduire par leurs intérêts.

Les Peuples policés, ſemblables aux adoleſcents plus ou moins avancés, non en raiſon de leurs facultés, mais du régime de leur premiere inſtitution, dès qu'ils ſentent leur force & leurs droits, veulent être ménagés & même reſpectés par ceux qui les gouvernent. Un fils bien élevé ne doit rien entreprendre ſans conſulter ſon pere : un Prince, au contraire, ne doit rien établir ſans conſulter ſon Peuple. Il y a plus : le fils, dans les réſolutions où il prend conſeil de ſon pere, ſouvent ne haſarde que ſon propre bonheur : un Prince compromet toujours l'intérêt du Peuple dans tout ce qu'il ſtatue. L'opinion publique, chez une nation qui penſe & qui parle, eſt la regle du Gouvernement : jamais il ne la doit heurter ſans des raiſons publiques, ni la contrarier, ſans l'avoir déſabuſée. C'eſt d'après cette opinion que le Gouvernement doit modifier

toutes ſes formes. L'opinion, comme on le ſait, varie avec les mœurs, les habitudes & les lumieres. Ainſi tel Prince pourra faire, ſans trouver la moindre réſiſtance, un acte d'autorité que ſon Succeſſeur ne renouvelleroit pas ſans exciter l'indignation. D'où vient cette différence? Le premier n'aura pas choqué l'opinion qui n'étoit pas encore née, le ſecond l'aura bleſſée ouvertement un ſiecle plus tard. L'un aura fait, pour ainſi dire, à l'inſu du peuple, une démarche dont il aura corrigé ou réparé la violence, par les ſuccès heureux de ſon Gouvernement: l'autre aura peut-être comblé les malheurs publics par des volontés injuſtes, qui devoient perpétuer les premiers abus de ſon autorité. La réclamation publique eſt conſtamment le cri de l'opinion; & l'opinion générale eſt la regle du Gouvernement: c'eſt parce qu'elle eſt la reine du monde, que les Rois ſont les maîtres des hommes. Les Gouvernements doivent donc s'améliorer & ſe perfectionner, comme les opinions. Mais quelle eſt la regle des opinions chez les Peuples éclairés? L'intérêt permanent de la ſociété, le ſalut & l'utilité de la nation. Cet intérêt ſe modifie au gré des événements & des ſituations; l'opinion publique & la forme du Gouvernement ſuivent ces différentes modifications. De là toutes les formes de Gouvernement que les Anglois, libres & penſeurs, ont établies dans l'Amérique Septentrionale.

Le Gouvernement de la Nouvelle-Ecoſſe, d'une Province de la Nouvelle-Angleterre, de la Nouvelle-Yorck, du Nouveau-Jerſey, de la Virginie, des deux Carolines & de la Géorgie, eſt nommé Royal; parce que le Roi d'Angleterre y exerce la ſuprême influence. Les députés du Peuple y forment la chambre baſſe, comme dans la métropole; un conſeil choiſi, approuvé par la Cour, éta-

bli pour ſoutenir les prérogatives de la couronne, y repréſente la chambre des Pairs, & ſoutient cette repréſentation par la fortune & l'état des perſonnes les plus diſtinguées du pays, qui ſont ſes membres; un Gouverneur y convoque, y proroge, y termine les aſſemblées; donne ou refuſe le conſentement à leurs délibérations, qui reçoivent de ſon approbation force de loi, juſqu'à ce que le Monarque auquel on les envoye, les ait rejettées.

La ſeconde eſpece de Gouvernement qui regne dans les colonies, eſt connue ſous le nom de Gouvernement propriétaire. Lorſque la nation Angloiſe s'établit dans ces régions éloignées, un courtiſan avide, actif, accrédité, obtenoit ſans peine, dans des déſerts auſſi grands que des Royaumes, une propriété, une autorité ſans bornes. Un arc & des pelleteries, ſeul hommage qu'exigeât la couronne, valoient à un homme puiſſant le droit de régner ou de gouverner à ſon gré, dans un pays inconnu. Telle fut la premiere origine du Gouvernement de la plupart des colonies. Aujourd'hui le Maryland & la Penſylvanie, ſont les ſeules aſſervies à cette forme ſinguliere, ou plutôt à cet informe principe de Gouvernement. Encore le Maryland ne differe-t-il des autres Provinces voiſines, qu'en ce qu'il reçoit ſon Gouverneur de la maiſon de Baltimore, dont le choix doit être approuvé par la Cour. Dans la Penſylvanie même, le Gouverneur nommé par la maiſon propriétaire, & confirmé par la Couronne, n'eſt point appuyé d'un conſeil qui lui donne de l'aſcendant, & il doit s'accorder avec les communes, qui prennent naturellement toute l'autorité.

Un troiſieme régime, que les Anglois appellent *charter government*, paroît mettre plus d'harmonie dans la conſtitution. Après avoir été celui de toutes les Provinces de

la nouvelle Angleterre, il ne ſubſiſte plus que dans Connecticut, & dans l'iſle des Rhodes. On peut le regarder comme une pure démocratie. Les citoyens éliſent, dépoſent eux-mêmes tous leurs officiers, & font toutes les loix qu'ils jugent à propos, ſans qu'elles ayent beſoin de l'approbation du Monarque, ſans qu'il ait le droit de les annuller.

Enfin, la conquête du Canada, jointe à l'acquiſition de la Floride, a fait naître une légiſlation qui étoit inconnue dans toute la domination de la Grande-Bretagne. On a mis ou laiſſé ces Provinces ſous le joug d'une autorité militaire, & dès-lors abſolue. Sans avoir le droit de s'aſſembler en corps de nation, elles reçoivent immédiatement toute leur impulſion de la Cour de Londres.

Cette diverſité de Gouvernements n'eſt pas l'ouvrage de la métropole. On n'y voit pas la marche d'une légiſlation raiſonnée, uniforme & réguliere. C'eſt le haſard, le climat; ce ſont les préjugés du temps & des fondateurs, qui ont enfanté cette variété bizarre de conſtitutions. Ce n'eſt pas à des hommes jettés par la fortune ſur des plages déſertes, qu'il appartient de former une légiſlation.

Toute légiſlation doit aſpirer, par ſa nature, au bonheur d'une ſociété. Ses moyens d'atteindre à ce but unique & ſublime, dépendent tous de ſes facultés phyſiques. Le climat, c'eſt-à-dire le ciel & le ſol, eſt la premiere regle du légiſlateur. Ses reſſources lui dictent ſes devoirs. C'eſt d'abord ſa poſition locale qu'il doit conſulter. Une peuplade jettée ſur une côte maritime, aura des loix plus ou moins relatives à la culture ou à la navigation, ſelon l'influence que la terre ou la mer peuvent avoir ſur la ſubſiſtance des habitants qui peupleront cette côte déſerte. Si la nouvelle colonie eſt portée par le cours d'un grand fleuve

bien avant dans les terres, un légiſlateur doit prévoir & leur genre, & leur degré de fécondité; les relations que la colonie aura, ſoit au-dedans du pays, ſoit au-dehors, par le commerce des denrées les plus utiles à ſa proſpérité.

Mais c'eſt ſur-tout dans la diſtribution de la propriété qu'éclatera la ſageſſe de la légiſlation. En général, & dans tous les pays du monde, quand on fonde une colonie, il faut donner des terres à tous les hommes, c'eſt-à-dire, à chacun une étendue ſuffiſante pour l'entretien d'une famille; en diſtribuer davantage à ceux qui auront la faculté de faire les avances néceſſaires pour les mettre en valeur; en réſerver de vacantes pour les générations ou les recrues, dont la colonie peut, avec le temps, s'augmenter.

Le premier objet d'une peuplade naiſſante, eſt la ſubſiſtance & la population; le ſecond eſt la proſpérité qui doit naître de ces deux ſources. Eviter les ſujets de guerre, ſoit offenſive ou défenſive; tourner d'abord ſon induſtrie vers les objets les plus productifs; ne former autour de ſoi que les relations indiſpenſables & proportionnées avec la conſiſtance que donnent à la colonie, & le nombre de ſes habitants, & la nature de ſes reſſources; introduire ſur-tout un eſprit particulier & local chez une nation qui s'établit, eſprit d'union au-dedans, & de paix au dehors; ramener toutes les inſtitutions à un but éloigné, mais durable; & ſubordonner toutes les loix du moment à la loi conſtante, qui ſeule doit opérer la multiplication & la ſtabilité : ce n'eſt encore que l'ébauche d'une légiſlation.

Elle formera la morale ſur le phyſique du climat; elle ouvrira d'abord une large porte à la population, par la facilité des mariages qui dépendent de la facilité des ſubſiſtances. La ſainteté des mœurs doit s'établir par l'opinion.

Dans une iſle ſauvage, qu'on peupleroit d'enfants, on n'auroit qu'à laiſſer éclorre les germes de la vérité dans les développements de la raiſon. Avec des précautions contre les vaines terreurs qui naiſſent de l'ignorance, on écarteroit les erreurs de la ſuperſtition juſqu'à l'âge où la fougue des paſſions naturelles, heureuſement combinée avec les forces de la raiſon, chaſſe tous les fantômes. Mais quand on établit un peuple, déja vieux, dans un pays nouveau, l'habileté de la légiſlation conſiſte à ne lui laiſſer que les opinions & les habitudes nuiſibles, dont on ne peut le guérir & le corriger. Veut-on empêcher qu'elles ne ſe tranſmettent? Que l'on veille à la ſeconde génération par une éducation commune & publique des enfants. Un Prince, un Légiſlateur, ne devroit jamais fonder une colonie, ſans y envoyer d'avance des hommes ſages pour l'inſtitution de la jeuneſſe; c'eſt-à-dire, des gardiens plutôt que des précepteurs: car il s'agit moins d'enſeigner le bien, que de garantir du mal. La bonne éducation vient trop tard chez des peuples corrompus. Les germes de morale & de vertu, que l'on ſeme dans l'enfance des générations déja viciées, ſont étouffés dans l'adoleſcence & la jeuneſſe par le débordement & la contagion des vices, qui ſont paſſés en mœurs dans la ſociété. Les jeunes gens les mieux élevés ne peuvent entrer dans le monde ſans y contracter les engagements & les liens d'où dépend le reſte de leur vie. S'ils y prennent une femme, une profeſſion, une carriere, ils y trouvent par-tout les ſemences du mal & de la corruption, enracinées dans toutes les conditions; une conduite entiérement oppoſée à leurs principes; des exemples & des diſcours qui déconcertent & combattent leurs réſolutions.

Mais dans une colonie naiſſante, l'influence de la pre-

miere génération peut être corrigée par les mœurs de la ſeconde. Tous les eſprits ſont préparés à la vertu par le travail. Les beſoins de la vie écartent tous les vices qui naiſſent du loiſir. Les écumes de cette population ont un écoulement vers la métropole, où le luxe attire, appelle ſans ceſſe les colons riches & voluptueux. Toutes les facilités ſont ouvertes aux précautions du légiſlateur qui veut épurer le ſang & les mœurs d'une peuplade. Qu'il ait du génie & de la vertu, les terres & les hommes qu'il aura dans ſes mains inſpireront à ſon ame un plan de ſociété qu'un écrivain ne peut jamais tracer que d'une maniere vague & ſujette à l'inſtabilité des hypotheſes, qui varient & ſe compliquent avec une infinité de circonſtances trop difficiles à prévoir & à combiner.

Mais le premier fondement d'une ſociété cultivatrice ou commerçante, eſt la propriété. C'eſt-là le germe du bien & du mal, ſoit phyſique ou moral, qui ſuit l'état ſocial. Toutes les nations ſemblent diviſées en deux partis irréconciliables. Les riches & les pauvres, les propriétaires & les mercénaires, c'eſt-à-dire, les maîtres & les eſclaves, forment deux claſſes de citoyens, malheureuſement oppoſées. En vain quelques écrivains modernes ont voulu, par des ſophiſmes, établir un traité de paix entre ces deux conditions. Par-tout les riches voudront obtenir beaucoup du pauvre à peu de fraix : par-tout le pauvre voudra mettre ſon travail à haut prix : & le riche ſera toujours la loi, dans ce marché trop inégal. Delà vient le ſyſtême des contre-forces, établi chez tant de nations. Le peuple n'a point voulu attaquer la propriété, qu'il regardoit comme ſacrée; mais il a prétendu lui donner des entraves, & réprimer ſa pente naturelle à tout engloutir. Ces contre-forces ont été preſque toujours mal aſſiſes, parce qu'*elles*

qu'elles n'étoient qu'un foible remede du mal originel de la ſociété. C'eſt donc à la réparation des terres qu'un légiſlateur donnera la plus grande attention. Plus cette diſtribution ſera ſagement économiſée, plus les loix civiles qui tendent la plupart à conſerver la propriété, ſeront ſimples, uniformes & préciſes.

Les colonies Angloiſes ſe reſſentent à cet égard du vice radical, inhérent à l'ancienne conſtitution de leur métropole. Comme ſon gouvernement actuel n'eſt qu'une réforme de ce Gouvernement féodal qui avoit opprimé toute l'Europe, il en a conſervé beaucoup d'uſages, qui, n'étant dans l'origine que des abus de l'eſclavage, ſont plus ſenſibles encore par leur contraſte avec la liberté que le peuple a recouvrée. On a donc été forcé de joindre les loix qui laiſſoient beaucoup de droits à la nobleſſe, avec les loix qui modifient, diminuent, abrogent, ou mitigent ces droits féodaux. Delà tant de loix d'exception, pour une loi de principe : tant de loix interprétatives, pour une loi fondamentale : tant de loix nouvelles, qui combattent avec les anciennes. Auſſi convient-on qu'il n'y a peut-être pas dans le monde entier, un code auſſi diffus, auſſi embrouillé que celui des loix de la Grande-Bretagne. Les hommes les plus ſages de cette nation éclairée ont ſouvent élevé la voix contre ce déſordre. Ou leurs cris n'ont pas été écoutés, ou les changements qui ſont nés de cette réclamation n'ont fait qu'augmenter la confuſion.

Par leur dépendance & leur ignorance, les colonies ont aveuglément adopté cette maſſe informe & mal digérée, dont le poids accabloit leur ancienne patrie : elles ont groſſi ce fatras obſcur par toutes les nouvelles loix que

le changement de lieux, de temps & de mœurs y devoit ajouter. De ce mêlange a réſulté le cahos le plus difficile à débrouiller; un amas de contradictions pénibles à concilier. Auſſi-tôt eſt née une multitude de juriſconcultes, qui ſont allés dévorer les terres & les hommes de ces nouveaux climats. La fortune & l'influence qu'ils ont acquiſes en très-peu de temps, ont mis ſous le joug de leur rapacité, la claſſe précieuſe des citoyens occupés de l'agriculture, du commerce, des arts & des travaux qui ſont les plus indiſpenſables dans toute ſociété, mais preſque uniquement eſſentiels à une ſociété naiſſante. Après le fléau de la chicane, qui s'eſt attaché aux branches pour s'emparer des fruits, eſt venu le fléau de la finance, qui ronge l'arbre au cœur & à la racine.

XXVII. Monnoies qui ont cours dans les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale.

A la naiſſance des colonies, les eſpeces y avoient la même valeur que dans la métropole. Leur rareté les fit bientôt hauſſer d'un tiers. Cet inconvénient ne fut pas réparé par l'abondance des eſpeces qui venoient des colonies Eſpagnoles, parce qu'on étoit obligé de les faire paſſer en Angleterre, pour y payer les marchandiſes dont on avoit beſoin. C'étoit un gouffre qui tariſſoit la circulation dans les colonies. On prétexta l'embarras que cauſoit cette exportation continuelle, pour imaginer la création d'un papier-monnoie.

Il y en a de deux ſortes. La premiere a pour but l'encouragement de la culture, du commerce & de l'induſtrie. Tout colon, qui a plus d'ambition que de moyens, obtient du papier de ſa Province, pourvu qu'il conſente à payer un intérêt de cinq pour cent, qu'il fourniſſe une hypotheque aſſurée, & qu'il s'oblige à rembourſer chaque année un dixieme du capital emprunté. Par le moyen

de ce ſigne, qui eſt admis ſans contradiction dans les caiſſes publiques, & que les citoyens ne peuvent refuſer, les affaires des particuliers ſont plus vives & plus faciles. Le Gouvernement lui-même retire des avantages conſidérables de cette circulation; parce que recevant un intérêt & n'en payant point, il peut, ſans le ſecours des impoſitions, ſe livrer à des objets importants d'utilité publique.

Mais il eſt une autre eſpece de papier qui n'a dû ſon origine qu'aux beſoins du Gouvernement. Les différentes Provinces d'Amérique avoient formé des projets, & contracté des engagements au-deſſus de leurs facultés. Elles crurent ſuppléer à l'argent, par le crédit. On mit des impôts pour liquider les obligations les plus urgentes: mais avant que les impôts euſſent produit cet effet ſalutaire, il ſurvint de nouveaux beſoins, qui exigerent de nouveaux emprunts. Les dettes s'accumulerent, & les taxes n'y ſuffirent plus. Enfin, la ſomme des billets d'Etat a paſſé toutes les bornes après les dernieres hoſtilités, durant leſquelles les colonies avoient levé & entretenu vingt-cinq mille hommes, & fourni à toutes les dépenſes qu'exigeoit une guerre ſi longue, ſi vive & ſi opiniâtre. Auſſi le papier eſt-il tombé dans le plus grand aviliſſement, quoiqu'il n'eût été jetté dans le public que de l'aveu des aſſemblées générales, & que chaque Province dût répondre de celui qu'elle avoit créé.

Le Parlement de la Grande-Bretagne a vu le déſordre, & a voulu y remédier. Il a réglé ce qu'à l'avenir chaque colonie pourroit mettre de papier en circulation, & en a proportionné la maſſe aux richeſſes & aux reſſources, autant que ſes lumieres le lui permettoient. Cette loi a ré-

volté tous les eſprits. En 1769, on y a mis quelques adouciſſements.

Un papier qui a la forme ordinaire de la monnoie, continue à être l'agent général de toutes les affaires. Chaque piece eſt compoſée de deux feuilles rondes, collées l'une contre l'autre, & portant de chaque côté l'empreinte qui les diſtingue. Il y en a de toutes les valeurs. Chaque Province a un hôtel qui les fabrique, & des maiſons particulieres qui les diſtribuent. On y porte les pieces uſées ou trop ſales, & l'on en reçoit autant de neuves. Il eſt ſans exemple que les officiers chargés de ces échanges, ayent commis la moindre prévarication.

Mais cette fidélité ne ſuffit pas pour la proſpérité des colonies. Quoique depuis quarante ans leurs conſommations ayent augmenté quatre fois plus que leur population, ce qui paroît indiquer que les facultés de chaque citoyen ont quadruplé; on peut prédire que ces grands établiſſements ne s'éleveront jamais à l'éclat auquel la nature les appelle, ſi l'on ne briſe les fers qui enchaînent leur induſtrie intérieure, leur commerce extérieur.

XXVIII. Les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale ſont gênées dans leur induſtrie & dans leur commerce.

Les premiers colons qui peuplerent l'Amérique Septentrionale, ſe livrerent d'abord uniquement à la culture. Ils ne tarderent pas à s'appercevoir que leurs exportations ne les mettoient pas en état d'acheter ce qui leur manquoit, & ils ſe virent comme forcés à élever quelques manufactures groſſieres. Les intérêts de la métropole parurent choqués par cette innovation. Elle fut déférée au Parlement, où on la diſcuta avec toute l'attention qu'elle méritoit. Il y eut des hommes aſſez courageux pour défendre la cauſe des colons. Ils dirent que le travail des champs n'occupant pas les habitans toute l'année, ce ſe-

roit une tyrannie que de les obliger à perdre, dans l'inaction, le temps que la terre ne leur demandoit pas; que les produits de l'agriculture & de la chaſſe ne fourniſſant pas à toute l'étendue de leurs beſoins, c'étoit les réduire à la miſere, que de les empêcher d'y pourvoir par un nouveau genre d'induſtrie; enfin, que la prohibition des manufactures ne tendoit qu'à faire renchérir toutes les denrées dans un état naiſſant, qu'à en diminuer ou à en arrêter peut-être la vente, qu'à en écarter tous ceux qui pouvoient ſonger à s'y aller fixer.

L'évidence de ces principes étoit ſans réplique. On s'y rendit enfin après les plus grands débats. Il fut permis aux Américains de manufacturer eux-mêmes leur habillement, mais avec des reſtrictions qui laiſſoient percer les regrets de l'avidité à travers les dehors de la juſtice. Toute communication, à cet égard, fut ſévérement interdite entre les Provinces. On leur défendit, ſous les peines les plus graves, de verſer de l'une dans l'autre aucune eſpece de laine, ſoit en nature, ſoit fabriquée. Cependant quelques manufactures de chapeaux oſerent franchir ces barrieres. Pour arrêter ce qu'on appelloit un déſordre affreux, le Parlement eut recours à l'expédient, ſi petit & ſi cruel, des réglements. Un ouvrier ne put travailler qu'après ſept ans d'apprentiſſage; un maître ne put avoir plus de deux apprentifs à la fois, ni employer aucun eſclave dans ſon attelier.

Les mines de fer, qui ſemblent mettre ſous la main des hommes le ſceau de leur indépendance, furent ſoumiſes à des reſtrictions plus ſéveres encore. Il ne fut permis que de le porter en barres ou en gueuſes dans la métropole. Sans creuſets pour le fondre, ſans machines pour

le tourner, ſans marteaux & ſans enclumes pour le façonner, on eut encore moins la liberté de le convertir en acier.

Les importations reçurent bien d'autres entraves. Tout bâtiment étranger, à moins qu'il ne ſoit dans un péril évident de naufrage, ou qu'il ne ſoit chargé d'or & d'argent, ne peut entrer dans les ports de l'Amérique Septentrionale. Les vaiſſeaux Anglois, eux-mêmes, n'y ſont pas reçus, s'ils ne viennent directement d'un havre de la nation. Les navires des colonies qui vont en Europe, ne peuvent rapporter chez elles que des marchandiſes tirées de la métropole; à l'exception des vins de Madere & des Açores, des ſels néceſſaires pour les pêcheries.

Les exportations devoient autrefois aboutir toutes en Angleterre. Des conſidérations puiſſantes ont engagé le Gouvernement à ſe relâcher de cette extrême ſévérité. Il eſt actuellement permis aux colons de porter directement au Sud du cap Finiſtere, des grains, des farines, du riz, des légumes, des fruits, du poiſſon ſalé, des planches, & du bois de charpente. Toutes leurs autres productions appartiennent excluſivement à la métropole. L'Irlande même, qui offroit un débouché avantageux aux bleds, aux lins, aux douves des colonies, leur a été fermée par un acte parlementaire de 1766.

Le ſénat, qui repréſente la nation, veut avoir le droit d'en diriger le commerce dans toute l'étendue de la domination Britannique. C'eſt par cette autorité qu'il prétend régler les liaiſons de la métropole avec les colonies, entretenir une communication, une réaction utile & réciproque, entre les parties éparſes d'un Empire immenſe. Une Puiſſance, en effet, doit ſtatuer, en dernier reſſort, ſur

les relations qui peuvent nuire ou ſervir au bien général de la ſociété toute entiere. Le Parlement eſt le ſeul corps qui puiſſe s'arroger ce pouvoir important. Mais il doit l'exercer, à l'avantage de tous les membres de la confédération ſociale. Cette maxime eſt inviolable, ſur-tout dans un Etat où tous les pouvoirs ſont inſtitués & dirigés pour la liberté nationale.

On s'eſt écarté de ce principe d'impartialité, qui ſeul peut conſerver l'égalité d'indépendance entre les membres d'un Gouvernement libre, lorſqu'on a obligé les colonies à verſer dans la métropole toutes les productions, même celles qui n'y devoient pas être conſommées; lorſqu'on les a forcées à tirer de la métropole toutes les marchandiſes, même celles qui lui venoient des nations étrangeres. Cette impérieuſe & ſtérile contrainte, chargeant les ventes & les achats des Américains de fraix inutiles & perdus, a néceſſairement arrêté leur activité, & par conſéquent diminué leur aiſance; & c'eſt pour enrichir quelques marchands ou quelques commiſſionnaires de la métropole, qu'on a ſacrifié les droits & les intérêts des colonies! Elles ne devoient à l'Angleterre, pour la protection qu'elles en retiroient, qu'une préférence de vente & d'importation pour toutes leurs denrées qu'elle pouvoit conſommer; qu'une préférence d'achat & d'exportation pour toutes les marchandiſes qui ſortoient de ſes fabriques. Juſques-là, toute ſoumiſſion étoit reconnoiſſance: au-delà, toute obligation étoit violence.

Auſſi la tyrannie a-t-elle enfanté la contrebande. La tranſgreſſion eſt le premier effet des Loix injuſtes. En vain on a répété cent fois aux colonies, que le commerce interlope étoit contraire au principe fondamental de leur établiſſe-

ment, à toute raiſon politique, aux vues expreſſes de la Loi. En vain a-t-on établi dans les écrits publics, que le citoyen qui payoit le droit étoit opprimé par le citoyen qui ne le payoit pas; & que le marchand frauduleux volоit le marchand honnête, en le fruſtrant de ſon gain légitime. En vain on a multiplié les précautions pour prévenir ces fraudes, & les châtiments pour les punir. La voix de l'intérêt, de la raiſon & de l'équité, a prévalu ſur les cent bouches & les cent mains de l'hydre fiſcale. Les marchandiſes de l'étranger, clandeſtinement introduites dans le Nord de l'Amérique Angloiſe, montent au tiers de celles qui payent les droits.

Une liberté indéfinie, ou ſeulement reſtreinte à de juſtes bornes, arrêtera les liaiſons prohibées, dont on ſe plaint ſi fortement. Alors les colonies parviendront à un état d'aiſance, qui leur permettra, & de ſe libérer du poids de cent cinquante millions qu'elles doivent peut-être à la métropole, & de tirer d'elle, chaque année, pour plus de cent huit millions; ſomme à laquelle le Parlement de la Grande-Bretagne lui-même eſtimoit, en 1766, leurs conſommations. Mais au-lieu de cette perſpective riante, qui devoit naître de la conſtitution du Gouvernement Anglois, faut-il que, par une prétention inſoutenable chez un Peuple libre, on ait porté dans les colonies, avec la dureté des impôts, un germe de trouble & de diſſention, peut-être un incendie qu'il n'eſt pas auſſi facile d'éteindre que d'allumer?

XXIX. La métropole a voulu établir des

L'Angleterre ſortoit d'une guerre, pour ainſi-dire univerſelle, où ſes flottes avoient arboré le pavillon de la victoire ſur toutes les mers, où ſes conquêtes avoient groſſi ſa domination d'un territoire immenſe dans les deux In-

des. Cet accroiſſement ſubit lui donnoit aux yeux des nations, un éclat qui devoit exciter l'envie & l'admiration; mais au-dedans, elle étoit continuellement réduite à gémir de ſes propres triomphes. Écraſée ſous le fardeau d'une dette de 3, 330, 000, 000 liv. qui lui coûtoient un intérêt de 111, 577, 490 livres, elle ne ſuffiſoit qu'à peine aux dépenſes courantes de l'Etat, avec un revenu de 240, 000, 000, liv.; & ce revenu, loin de pouvoir s'accroître, n'étoit pas même aſſuré de ſa conſiſtance.

impôts dans les colonies de l'Amérique ſeptentrionale. En avoit-elle le droit?

Les terres étoient chargées d'un impôt plus fort qu'il ne l'avoit jamais été, dans un temps de paix. De nouveau droits ſur les maiſons & ſur les fenêtres, ſappoient ce genre de propriété; une augmentation du fiſc ſur le contrôle des actes, peſoit ſur tous les biens-fonds. On avoit effrayé le luxe même par des taxes entaſſées ſur l'argenterie, ſur les cartes, ſur les dez à jouer, ſur le vin & ſur l'eau-de-vie. On n'avoit plus rien à eſpérer du commerce, qui payoit dans tous les ports, à toutes les portes, pour les marchandiſes de l'Aſie, pour les productions de l'Amérique, pour les épiceries, pour la mercerie, pour toutes les matières d'exportation ou d'importation, en nature ou en œuvre. Les entraves de la finance avoient heureuſement arrêté l'abus des liqueurs ſpiritueuſes; mais il en avoit coûté une partie du revenu public. On avoit cru s'en dédommager par une de ces reſſources qu'il eſt toujours aiſé de trouver, mais dangereux de chercher dans les objets de conſommation générale & de premiere néceſſité: le fiſc s'étoit jetté ſur la boiſſon la plus ordinaire du peuple, ſur la dreche, ſur le cidre & ſur la bierre. Il n'y avoit point de reſſort qui ne fût forcé. Tous les muſcles du corps politique, éprouvant à la fois une trop forte ten-

ſion, étoient ſortis de leur place. Les matieres & la main-d'œuvre avoient ſi prodigieuſement renchéri, que les nations rivales ou vaincues, qui juſqu'alors n'avoient pu ſoutenir la concurrence de l'Anglois, étoient parvenues à le ſupplanter dans tous les marchés, juſques dans ſes ports. On ne pouvoit évaluer qu'à cinquante ſix-millions les bénéfices que retiroit la Grande-Bretagne de ſon commerce avec toutes les parties de l'univers; & cette ſituation l'obligeoit à tirer de ſa balance 25, 100, 000 livres, pour payer les arrérages de 1, 170, 000, 000, que les étrangers avoient placés dans ſes fonds publics.

La criſe étoit violente. Il falloit laiſſer reſpirer les peuples. On ne pouvoit pas les ſoulager par la diminution des dépenſes. Celles qu'on faiſoit étoient inévitables; ſoit pour mettre en valeur des conquêtes achetées au prix de tant de ſang, au prix de tant d'argent; ſoit pour contenir le reſſentiment de la Maiſon de Bourbon, aigrie par les humiliations de la derniere guerre, & par les ſacrifices de la derniere paix. Au défaut d'autres moyens, pour tenir d'une main ferme, & la ſécurité du préſent, & la proſpérité de l'avenir, on imagina d'appeller les colonies au ſecours de la métropole, en leur faiſant porter une partie de ſon fardeau. Cette détermination paroiſſoit fondée ſur des raiſons inconteſtables.

Une maxime avouée de toutes les ſociétés & de tous les âges, impoſe aux différents membres qui compoſent un Empire, l'obligation de contribuer à ſes dépenſes proportionnellement à leurs facultés. La ſûreté des Provinces Américaines exige d'elles un ſecours qui mette la métropole en état de les protéger dans tous les temps. C'eſt pour les délivrer des inquiétudes qui les tourmen-

toient, qu'elle s'eſt engagée dans une guerre qui a multiplié ſes dettes : elles doivent donc l'aider à ſupporter ou à diminuer le poids de cette ſurcharge. Maintenant qu'elles ſont hors d'atteinte contre les entrepriſes d'un voiſin redoutable, qu'on a heureuſement éloigné, peuvent-elles refuſer, ſans injuſtice, aux beſoins preſſants d'un libérateur, l'argent que leur coûtoit le ſoin de leur conſervation? Les encouragements que l'Etat, ce protecteur généreux, accorda long-temps à la culture de leurs riches productions; les avances gratuites qu'il prodigue encore aux contrées qu'on n'a point défrichées; tant de bienfaits ne méritent-ils pas un retour de ſoulagement & de ſervices?

Tels étoient les motifs qui perſuaderent au Gouvernement Britannique, qu'il avoit le droit d'établir des impôts dans ſes colonies. On a ſaiſi l'occaſion de la derniere guerre, pour manifeſter une prétention dangereuſe à la liberté. Car, ſi l'on y prend garde, on verra que la guerre, ſoit heureuſe, ſoit malheureuſe, ſert toujours de prétexte à toutes les uſurpations des Gouvernements; comme ſi les chefs des nations belligérantes s'y propoſoient bien plus d'aſſervir leurs ſujets, que de vaincre leurs ennemis. On ordonna donc aux Provinces Américaines de fournir aux troupes, que la métropole envoyoit pour leur défenſe, une partie des approviſionnements dont elles avoient beſoin. La crainte de troubler une harmonie, ſi néceſſaire au-dedans quand on eſt environné d'ennemis au-dehors, fit qu'on ſuivit les intentions du Parlement; mais avec la ſageſſe de ne pas parler d'un acte qu'on ne pouvoit, ni rejetter, ſans cauſer une diſſention civile, ni reconnoître, ſans expoſer des droits trop chers à conſerver. La Nou-

velle-Yorck oſa ſeule s'écarter des ordres venus d'Europe. Quoique la tranſgreſſion fût légere, on l'en punit comme d'une déſobéiſſance, par la ſuſpenſion de ſes privileges.

Cette atteinte portée à la liberté d'une colonie, devoit, ce ſemble, exciter la réclamation de toutes les autres. Soit défaut d'attention ou de prévoyance, aucune n'éleva la voix. On prit ce ſilence pour de la crainte, ou pour une ſoumiſſion volontaire. La paix, qui devroit par-tout diminuer les impôts, fit éclorre, en 1764, le fameux acte du timbre, qui, établiſſant des droits ſur le papier marqué, défendoit en même-temps d'en employer d'autre dans toutes les écritures publiques, ſoit judiciaires, ſoit extra-judiciaires.

Toutes les colonies Angloiſes du nouveau monde ſe ſont révoltées contre cette innovation, & leur mécontentement s'eſt manifeſté par des éclats ſignalés. Elles firent une eſpece de conſpiration, la ſeule qui convienne, peut-être, à des peuples policés & modérés; c'étoit une convention entre les colons, de ſe priver des marchandiſes fabriquées dans la métropole, juſqu'à ce qu'elle eût retiré le bill dont on ſe plaignoit. Les femmes, dont on pouvoit craindre la foibleſſe, renoncerent les premieres à ce que l'Europe leur avoit fourni juſqu'alors de plus ſéduiſant & de plus agréable. A leur exemple, les hommes repouſſerent les commodités qu'ils devoient à l'ancien monde. Dans les régions Septentrionales, on les vit payer les étoffes groſſieres qui ſe fabriquoient ſous leurs yeux, auſſi chérement que les beaux draps qui paſſoient les mers; & s'engager à ne point manger d'agneaux, afin que les troupeaux plus multipliés, puſſent, avec le temps, ſuffire au vêtement de tous les colons. Dans les Provinces méridio-

nales, où les laines ſont rares, & d'une qualité inférieure, on devoit s'habiller du lin & du coton que fournit le climat. De tous côtés on quittoit les cultures, pour ſe former à l'induſtrie dans des atteliers.

Cette eſpece de réſiſtance indirecte & paſſive, qui doit ſervir d'exemple à toutes les nations qui ſe ſentiront foulées par les abus de l'autorité, ne manqua pas ſon effet. Les manufacturiers de l'Angleterre, qui n'avoient preſque plus d'autre débouché dans l'univers que les colonies nationales, tomberent dans le déſeſpoir où devoit les plonger le défaut de travail; & leurs cris ne pouvant être étouffés ni diſſimulés par le Gouvernement, firent une impreſſion ſalutaire pour les colonies. L'acte du timbre fut révoqué après deux ans d'un mouvement convulſif, qui, dans un ſiecle de fanatiſme, auroit occaſionné, ſans doute, une guerre civile.

Mais le triomphe des colonies n'a pas été long. Le Parlement n'avoit reculé qu'avec une répugnance extrême. On a bien vu qu'il ne renonçoit pas à ſes prétentions, quand, en 1767, il a reverſé les impôts que devoit lui produire le timbre, ſur le verre, le plomb, le thé, les couleurs, le carton, les papiers peints qui ſeroient portés d'Angleterre en Amérique. Les patriotes même, qui ſembloient le plus étendre l'autorité de la métropole ſur les colonies, n'ont pu s'empêcher de blâmer une taxe, dont le contre-coup devoit retomber ſur toute la nation, en détournant vers le travail des manufactures, des peuples qu'il convenoit de fixer uniquement à l'exploitation des terres. Les colons n'ont pas plus été les dupes de cette innovation, que de la premiere. En vain a-t-on allégué que le Gouvernement avoit bien le pouvoir d'établir, ſur

ſes exportations, les droits qu'il lui plaiſoit, dès qu'il n'ôtoit pas à ſes colonies la liberté de fabriquer elles-mêmes les marchandiſes ſujettes à la nouvelle taxe : ce ſubterfuge n'a paru qu'une dériſion à l'égard d'un peuple qui, purement cultivateur, & réduit à ne commercer qu'avec ſa métropole, ne pouvoit ſe procurer, ni par ſes mains, ni par des relations au-dehors, les objets de beſoin qu'on lui vendoit ſi cher. Que ce fût dans l'ancien ou dans le nouveau monde qu'il payât un impôt, il a ſenti que les mots ne changeoient rien à la choſe, & que ſa liberté n'étoit pas moins attaquée par un tribut ſur des denrées dont il ne pouvoit ſe paſſer, que par un droit ſur le papier timbré qu'on lui rendoit néceſſaire. Ce peuple éclairé a vu que le Gouvernement vouloit le tromper, & n'a pas cru qu'il lui convînt de s'en laiſſer impoſer, ni par la force, ni par l'artifice. Il a jugé que le caractere le plus marqué de foibleſſe & de lâcheté dans une nation, étoit la connivence des ſujets à toutes les fraudes & les violences qu'employe le Gouvernement, pour la corrompre & la ſubjuguer.

L'éloignement qu'il a montré pour ces nouvelles impoſitions ne venoit pas de leur poids exceſſif, puiſqu'elles ne s'élevoient pas au-deſſus de 1 livre 8 ſols par tête. Il n'y avoit pas-là de quoi effrayer une population immenſe, dont les dépenſes publiques n'ont jamais excédé chaque année 3, 600, 000 livres.

Ce n'étoit pas la crainte de voir diminuer ſon aiſance. La ſécurité qui naiſſoit des ceſſions arrachées à la France; l'augmentation du commerce avec les Sauvages; l'extenſion des pêches de la baleine, de la morue, du chien & du loup-marin; le droit de couper du bois à Campê-

che ; l'acquiſition de pluſieurs iſles à ſucre ; de plus grandes facilités pour les liaiſons interlopes avec les poſſeſſions Eſpagnoles dont on s'étoit rapproché : tant de moyens de fortune étoient une compenſation abondante de cette légere portion de revenu que le Gouvernement ſembloit vouloir prélever.

Ce n'étoit pas l'inquiétude de laiſſer écouler des colonies le peu d'eſpeces qui reſtoient dans la circulation. La ſolde des huit mille quatre cents hommes de troupes réglées, que la métropole entretient dans l'Amérique Septentrionale, y doit faire entrer beaucoup plus d'argent que l'impôt n'en pouvoit faire ſortir.

Ce n'étoit pas indifférence pour la mere patrie. Les colonies, loin d'être ingrates, ont montré tant de zele pour ſes intérêts dans la derniere guerre, que le Parlement a été aſſez équitable pour leur faire remettre des ſommes conſidérables, à titre de reſtitution ou d'indemnité.

Ce n'étoit pas enfin ignorance des obligations du citoyen envers le Gouvernement. Quand même les colonies n'auroient pas cru devoir contribuer à la liquidation de la dette nationale, quoiqu'elles en euſſent occaſionné, peut-être, la plus grande partie, elles ſavoient bien qu'elles étoient contribuables pour les dépenſes de la marine ; pour l'entretien des établiſſements d'Afrique & d'Amérique ; pour tous les fraix communs & relatifs à leur propre conſervation, à leur proſpérité, comme à celle de la métropole.

Si le nouveau monde a refuſé du ſecours à l'ancien, c'eſt qu'on exigeoit de lui ce qu'il ſuffiſoit de lui demander ; c'eſt qu'on vouloit tenir de ſon obéiſſance, ce qu'on

devoit attendre de ſa volonté. Ses refus n'étoient point caprice, mais jalouſie de ſes droits. Ils ont été établis dans des écrits ſolides, & plus particuliérement dans des lettres éloquentes, où nous puiſerons la plupart des choſes que nous allons dire ſur une matiere qui peut intéreſſer toutes les nations.

Depuis près de deux ſiecles que les Anglois ſe ſont établis dans l'Amérique Septentrionale, leur patrie a ſouffert des guerres diſpendieuſes & cruelles; elle a été troublée par des Parlements entreprenants & tumultueux; elle a été gouvernée par des Miniſtres audacieux & corrompus, toujours prêts à élever l'autorité du trône ſur la ruine de tous les pouvoirs & de tous les droits du peuple. Cependant l'ambition, l'avarice, les factions, la tyrannie, tout a reconnu, tout a reſpecté la liberté que les colonies avoient de s'impoſer elles-mêmes les taxes qui concourent au revenu public.

Un contrat ſolemnel appuyoit cette prérogative, ſi naturelle & ſi conforme au but fondamental de toute ſociété raiſonnable. Les colonies pouvoient invoquer les chartes de leur établiſſement, qui les autoriſoient à ſe taxer librement & de leur plein gré. Ces actes n'étoient, à la vérité, que des Conventions faites avec la couronne; mais quand même le Prince eût excédé ſon autorité par des conceſſions qui ne tournoient certainement pas à ſon profit, une longue poſſeſſion, tacitement avouée & reconnue par le ſilence du Parlement, ne formoit-elle pas une preſcription légale?

Les Provinces du nouveau monde ont encore des titres plus authentiques en leur faveur. Elles prétendent qu'un citoyen Anglois, dans quelque hémiſphere qu'il habite, ne

ne doit contribuer aux charges de l'Etat que de ſon conſentement, donné par lui-même, ou par ſes repréſentants. C'eſt pour défendre ce droit ſacré, que la nation a verſé tant de fois ſon ſang; qu'elle a détrôné ſes Rois; qu'elle a ſoulevé ou bravé des orages ſans nombre. Voudroit-elle diſputer à deux millions de ſes enfants, un avantage qui lui coûta ſi cher; qui, peut-être, eſt le ſeul fondement de ſon indépendance?

On oppoſe aux colonies, que les Catholiques qui vivent en Angleterre y ſont exclus du droit de ſuffrage, & que leurs terres y ſont aſſujetties à une double taxe. Pourquoi, répondent-elles, les Papiſtes refuſent-ils de prêter le ſerment de fidélité que l'Etat exige? Dès-lors ſuſpects au Gouvernement, la défiance qu'ils inſpirent juſtifie la rigueur qu'ils éprouvent. Que n'abjurent-ils une religion ſi contraire à la conſtitution libre de leur patrie; ſi cruellement favorable aux prétentions du deſpotiſme, aux attentats de la Royauté ſur les droits des peuples? Quelle eſt leur obſtination aveugle, pour une Egliſe ennemie de toutes les autres? Ils méritent la peine qu'impoſe à des ſujets intolérants, l'Etat qui conſent à les tolérer. Mais les habitants du nouveau monde ſeroient punis ſans avoir commis d'offenſe, dès qu'ils ne pourroient devenir citoyens qu'en ceſſant d'être Américains.

On oſe dire encore à ces fidelles colonies, que l'Angleterre nourrit dans ſon ſein une multitude de ſujets qui n'ont point de repréſentants, parce qu'ils n'ont pas l'étendue de propriété requiſe pour concourir à l'élection des membres qui doivent compoſer le Parlement. Sur quels fondements prétendent-elles à des privileges plus grands, que ceux dont jouiſſent les citoyens de la métropole?

Non, répondent les colonies, nous ne réclamons pas une ſupériorité, mais une égalité de droits avec nos freres. Dans la Grande-Bretagne, un homme qui jouit de 45 liv. de rente en fonds de terre, eſt appellé à la déciſion des taxes; & celui qui poſſede en Amérique des terres immenſes, n'aura pas la même prérogative? Non, ce qui eſt une exception à la loi, une dérogation à la regle générale dans la métropole, ne doit pas être une conſtitution fondamentale pour les colonies. Que les Anglois, qui veulent ôter aux Provinces du nouveau monde le droit de ſe taxer, ſuppoſent, pour un moment, que la chambre des communes, au-lieu d'être l'ouvrage de leur choix, n'eſt qu'un tribunal héréditaire & permanent, ou même arbitrairement créé par le Roi; ſi ce corps peut impoſer ſur la nation entiere des levées d'argent, ſans conſulter l'opinion publique ni la volonté générale, ces Anglois ne ſe croiront-ils pas un peuple eſclave comme tant d'autres? Cependant cinq cents hommes qui ſe trouveroient placés au milieu de ſept millions de citoyens, pourroient être retenus dans les bornes de la modération, ſinon par un principe d'équité, du moins par une crainte bien fondée de l'indignation publique, qui pourſuit les oppreſſeurs d'une nation même au-delà du tombeau. Mais le ſort des Américains taxé par le Sénat de la métropole, ſeroit ſans reſſource. Trop éloignés pour être entendus, on les écraſeroit d'impôts ſans aucun égard à leurs plaintes. La tyrannie même qu'on exerceroit contre eux, ſeroit colorée du beau nom de patriotiſme. Sous prétexte de ſoulager la métropole, on ſurchargeroit impunément les colonies.

XXX. Les colonies doi-

Cette effrayante perſpective ne leur permettra jamais d'abandonner le droit de ſe taxer elles-mêmes. Tant qu'el-

les délibéreront librement ſur le revenu public, leurs intérêts ſeront reſpectés; ou ſi leurs droits ſont quelquefois léſés, elles obtiendront bientôt le redreſſement de leurs griefs. Mais il ne reſtera plus aucune force à leurs remontrances auprès du Gouvernement, lorſqu'elles ne ſeront pas appuyées du droit d'accorder ou de refuſer de l'argent aux beſoins de l'Etat. Le pouvoir qui aura uſurpé le droit d'établir des impôts, en uſurpera ſans peine l'adminiſtration. Juge de leur levée, il ſera l'arbitre de leur deſtination; & les fonds deſtinés en apparence au ſalut des peuples, ſeront employés à leur aſſerviſſement. Telle a été, dans tous les temps, la marche des Empires. Aucune ſociété n'a conſervé une ombre de liberté, dès qu'une fois elle a perdu le privilege de voter dans la ſanction & la promulgation des loix fiſcales. Une nation eſt à jamais eſclave, quand elle n'a plus d'aſſemblée ni de corps qui puiſſe défendre ſes droits contre les progrès de l'autorité qui la gouverne.

vent-elles ſouffrir qu'on les impoſe ?

Les Provinces de l'Amérique Angloiſe ont tout à craindre pour leur indépendance. Leur confiance même pourroit les trahir, & les livrer aux entrepriſes de leur métropole. Elles ſont peuplées d'une infinité de gens ſimples & droits. Ils ne ſoupçonnent pas que des hommes qui tiennent les rênes d'un Empire, puiſſent être emportés par des paſſions injuſtes & tyranniques. Ils ne ſuppoſent à leur patrie que des ſentiments maternels, qui s'accordent ſi bien avec ſes vrais intérêts, avec l'amour & le reſpect qu'ils ont conçus pour elle. A l'aveuglement de ces honnêtes citoyens, qui chériſſent une ſi douce illuſion, ſe joint le ſilence de ceux qui ne croyent pas devoir troubler leur tranquillité pour des impôts légers. Ces hom-

mes indolents, ne voyent pas qu'on a voulu d'abord endormir leur vigilance par la modicité de l'impoſition; que l'Angleterre ne cherche un exemple de ſoumiſſion, que pour s'en faire à l'avenir un titre; que ſi le Parlement a pu lever une piſtole, il en pourra lever cent mille, & qu'on n'aura pas plus de raiſon pour limiter ce droit, qu'il n'y auroit aujourd'hui de juſtice à le reconnoître. Mais une claſſe d'hommes, la plus pernicieuſe à la liberté, ce ſont ces ambitieux, qui, ſéparant leur bonheur de celui du public & de leur poſtérité, brûlent d'augmenter leur crédit, leur rang & leurs richeſſes. Le miniſtere Britannique, dont ils ont obtenu, ou dont ils attendent leur avancement, les trouve toujours diſpoſés à favoriſer ſes odieux projets, par la contagion de leur luxe & de leurs vices, par l'artifice de leurs inſinuations, par la ſoupleſſe de leurs manœuvres.

Que les vrais patriotes luttent donc avec conſtance contre les préjugés, l'indolence, la ſéduction, & qu'ils ne déſeſperent pas de ſortir victorieux d'un combat où leur vertu les aura engagés. On tentera, peut-être, de leurrer leur bonne-foi, par l'offre impoſante d'admettre au Parlement les députés de l'Amérique, pour régler, avec ceux de la métropole, les tributs de toute la nation. En effet, telles ſont l'étendue, la population, les richeſſes, l'importance enfin des colonies, que la légiſlation de l'Empire ne ſauroit les gouverner avec ſageſſe & ſécurité, ſans être éclairée par les avis & les rapports de leurs repréſentants. Mais qu'on prenne garde de jamais autoriſer ces députés à décider de la fortune & des contributions de leurs conſtituants. Leurs voix foibles & peu nombreuſes ſeroient aiſément étouffées par la multitude des repréſen-

tants de la métropole ; & les Provinces dont ils ſeroient l'organe, ſe trouveroient chargées, par cette confuſion d'intérêts & de voix, d'une portion du fardeau commun, trop peſante & trop inégale. Le droit de fixer, de répartir & de lever les impôts, continuera donc de réſider excluſivement dans les aſſemblées Provinciales du nouveau monde. Elles doivent en être d'autant plus jalouſes en ce moment, que la facilité de les en dépouiller ſemble avoir augmenté par les conquêtes de la derniere guerre.

La métropole a tiré de ſes nouvelles acquiſitions, l'avantage d'étendre ſes pêcheries, & d'augmenter ſes liaiſons avec les Sauvages. Cependant, comme ſi ce ſuccès n'étoit rien à ſes yeux, elle ne ceſſe de répéter, que cette augmentation de territoire n'a eu d'autre but & d'autre fruit, que d'aſſurer la tranquillité des colonies. Les colonies ſoutiennent, au contraire, que leurs champs, d'où dépendoit toute leur fortune, ont perdu beaucoup de leur prix, depuis cette extenſion immenſe de terrein ; que leur population diminuant ou n'augmentant pas, leur pays reſte plus expoſé à l'invaſion ; que leurs Provinces trouvent une concurrence, les plus Septentrionales dans le Canada, & les plus Méridionales dans la Floride. Les colons, éclairés ſur l'avenir par l'hiſtoire du paſſé, diſent même que le Gouvernement militaire établi dans les nouvelles conquêtes, que les nombreuſes troupes qu'on y a répandues, que les fortereſſes qui y ſont élevées, pourroient ſervir un jour à mettre aux fers des contrées qui n'ont fleuri que par la liberté.

La Grande-Bretagne jouit, dans ſes colonies, de toute l'autorité qu'elle doit y ſouhaiter. Elle a le droit d'annuller toutes les Loix qu'elles font. Le pouvoir exécutif eſt

tout entier dans les mains de ſes délégués. On peut appeller à ſon tribunal, de tous les jugements civils. C'eſt ſa volonté ſeule qui décide de toutes les liaiſons de commerce qu'il eſt permis aux colons de former & d'entretenir. Appeſantir le joug d'une domination ſi ſagement combinée, ce ſeroit replonger un continent nouveau dans le cahos, dont il n'eſt ſorti qu'avec peine par deux ſiecles de travaux continuels; ce ſeroit réduire les hommes laborieux qui l'ont défriché, à s'armer pour défendre les droits ſacrés qu'ils tiennent également de la nature & des inſtitutions ſociales. Le Peuple Anglois, ce Peuple ſi paſſionné pour la liberté, qui l'a quelquefois protégée dans les régions étrangeres à ſon climat & à ſes intérêts, oublieroit-il des ſentiments dont ſa gloire, ſa vertu, ſon inſtinct, ſon ſalut, lui font un devoir éternel? Trahiroit-il des droits qui lui ſont ſi chers, juſqu'à vouloir réduire ſes freres & ſes enfants en eſclavage? Cependant s'il arrivoit que des eſprits factieux ourdiſſent une trame ſi funeſte, & que dans un moment de délire & d'ivreſſe, ils la fiſſent adopter à la métropole, quelles devroient être alors les réſolutions des colonies, pour ne pas tomber dans la plus odieuſe dépendance?

XXXI. Juſqu'où les colonies doivent-elles pouſſer leur réſiſtance aux impoſitions.

Avant de prévoir ce renverſement de politique, elles ſe ſouviendront de tous les biens qu'elles tiennent de leur patrie. L'Angleterre a toujours été pour elles une fortification avancée contre les puiſſantes nations de l'Europe. Elle leur a ſervi de guide & de modérateur, pour les préſerver & les guérir des diſſentions civiles, que la jalouſie & la rivalité n'excitent que trop ſouvent entre des peuplades voiſines qui naiſſent & qui ſe forment. C'eſt à l'influence de ſon excellente conſtitution qu'elles doivent la

paix & la proſpérité dont elles jouiſſent. Tant que ces colonies vivront ſous un régime ſi ſain & ſi doux, elles continueront à faire des progrès proportionnés à l'immenſité d'une carriere qui s'étendra, ſous leur induſtrie, juſqu'aux déſerts les plus reculés.

Que leur amour de la patrie ſoit cependant accompagné d'une certaine jalouſie de leur liberté; que leurs droits ſoient continuellement examinés, éclaircis, diſcutés; qu'elles s'accoutument à chérir ceux qui les leur rappelleront ſans ceſſe, comme les meilleurs citoyens. Cet eſprit d'inquiétude convient à tous les Etats libres; mais il eſt ſur-tout néceſſaire aux conſtitutions compliquées, où la liberté eſt mêlée d'une certaine dépendance, telle que l'exige une liaiſon entre des pays ſéparés par une mer immenſe. Cette vigilance ſera le plus ſûr gardien de l'union, qui doit indiviſiblement attacher la métropole & ſes colonies.

Si le miniſtere, toujours compoſé d'hommes ambitieux, même dans un Etat libre, tentoit d'augmenter la puiſſance du Prince, ou les richeſſes de la métropole, aux dépens des colonies, celles-ci devroient oppoſer une réſiſtance invincible à cette uſurpation. Toute entrepriſe du Gouvernement, repouſſée avec de vives réclamations, eſt preſque toujours rectifiée; tandis que les griefs, qu'on n'a pas le courage de faire redreſſer, ſont conſtamment ſuivis de nouvelles oppreſſions. Les nations, en général, ſont plus faites pour ſentir que pour penſer; elles n'ont d'autre idée de la légalité d'un pouvoir, que l'exercice de ce pouvoir même. Accoutumées à obéir ſans examen, elles ſe familiariſent preſque toutes avec la dureté du Gouvernement; & comme elles ignorent l'origine ou le but

de la ſociété, elles n'imaginent pas des bornes à l'autorité. Dans les Etats ſur-tout où les principes de la légiſlation ſe confondent avec ceux de la religion; de même qu'une ſeule extravagance dans le dogme eſt capable d'en faire adopter mille à des eſprits une fois déçus, une premiere uſurpation du Gouvernement ouvre la porte à toutes les autres. Qui croit le plus, croit le moins; qui peut le plus, peut le moins : c'eſt par ce double abus de la crédulité & de l'autorité, que toutes les abſurdités & les iniquités en matiere de religion & de politique, ſont entrées dans le monde, pour écraſer les hommes. Heureuſement l'eſprit de tolérance & de liberté, qui, juſqu'à préſent, a régné dans les colonies Angloiſes, les a préſervées de cet excès de foibleſſe & de malheur. Elles ſentent aſſez la dignité de l'homme, pour réſiſter à l'oppreſſion, fût-ce au péril de leur vie.

Ce peuple éclairé n'ignore pas que les partis extrêmes & les moyens violents ne peuvent être juſtifiés, qu'après qu'on a vainement épuiſé toutes les voies de la conciliation. Mais il ſait auſſi que, réduit à opter entre l'eſclavage & la guerre, s'il lui falloit prendre les armes pour la défenſe de ſa liberté, il ne devroit pas ſouiller une ſi belle cauſe par toutes les horreurs & les cruautés qui accompagnent les ſéditions; & qu'avec la réſolution de ne dépoſer l'épée qu'après le recouvrement de ſes droits, il lui ſuffiroit de borner le fruit de ſa victoire au rétabliſſement de ſon état primitif d'indépendance légale.

Gardons-nous en effet de confondre la réſiſtance que les colonies Angloiſes devroient oppoſer à leur métropole, avec la fureur d'un peuple ſoulevé contre ſon Souverain par l'excès d'une longue oppreſſion. Dès qu'une fois

l'eſclave du deſpotiſme auroit briſé ſa chaîne, auroit commis ſon ſort à la déciſion du glaive, il ſeroit forcé de maſſacrer ſon tyran, d'en exterminer la race & la poſtérité, de changer la forme du Gouvernement dont il auroit été la victime depuis des ſiecles. S'il oſoit moins, il ſeroit tôt ou tard puni de n'avoir été courageux qu'à demi. Le joug retomberoit ſur ſa tête avec plus de poids & de force; & la modération ſimulée de ſes tyrans, ne ſeroit qu'un nouveau piege, où il ſe trouveroit pris & enchaîné ſans retour. Tel eſt le malheur des factions dans un Gouvernement abſolu, que le Prince ni le peuple ne voyent point de bornes à leur reſſentiment, parce qu'ils n'en connoiſſent pas dans l'autorité. Mais une conſtitution tempérée, comme celle des colonies Angloiſes, porte dans les principes & les limites de ſes pouvoirs, le remede & le préſervatif contre les maux de l'anarchie. Dès que la métropole auroit ſatisfait à leurs plaintes, en les rétabliſſant dans leur premiere ſituation, elles devroient s'y arrêter; parce qu'elle eſt la plus heureuſe où un peuple ſage ait droit d'aſpirer.

XXXII. Seroit-il utile aux colonies de rompre les liens qui les uniſſent à la métropole?

Elles ne pourroient embraſſer un ſyſtême abſolu d'indépendance, ſans rompre les liens de la religion, du ſerment, des loix, du langage, du ſang, de l'intérêt, du commerce, des habitudes enfin qui les tiennent unies entr'elles, ſous la paiſible influence de la métropole. Croit-on qu'un ſi grand déchirement n'iroit pas juſqu'au cœur, aux entrailles, à la vie même des colonies? Quand elles n'en viendroient point à la funeſte extrêmité des guerres civiles, leur ſeroit-il aiſé de s'accorder ſur une nouvelle forme de Gouvernement? Si chaque établiſſement compoſoit un état ſéparé, que de diviſions entr'eux! Que l'on

juge des haines qui naîtroient de leur ſéparation, par la deſtinée de toutes les ſociétés que la nature fit limitrophes. Que ſi tant de peuplades, où la diverſité des loix, l'inégalité des richeſſes, la variété des poſſeſſions, jetteroient un germe ſecret d'oppoſition dans les intérêts, vouloient former une confédération, comment régler le rang que chacune y prétendroit tenir, & l'influence qu'elle y devroit avoir à proportion de ſes riſques & de ſes forces? La jalouſie & cent autres paſſions, qui diviſerent en peu de temps les ſages Etats de la Grece, ne mettroient-elles pas la diſcorde dans une multitude de colonies, plutôt aſſociées par le reſſentiment & par le dépit, qui ſont des liens paſſagers & corroſifs, que par les principes réfléchis d'une combinaiſon naturelle & permanente? Toutes ces conſidérations ſemblent démontrer qu'un divorce éternel avec la métropole, ſeroit un très-grand malheur pour les colonies Angloiſes.

XXXIII. Convient-il aux nations de l'Europe de travailler à rendre les colonies Angloiſes indépendantes de leur métropole?

On ira plus loin : on dira que, fût-il au pouvoir des nations Européennes qui partagent le nouveau monde, d'opérer cette grande révolution, elles n'ont aucun intérêt à la ſouhaiter. Ce ſera peut-être un paradoxe aux yeux des Puiſſances, qui voyent leurs colonies continuellement menacées d'une invaſion prochaine. Elles croyent, ſans doute, que ſi l'Angleterre avoit moins de force en Amérique, elles y pourroient jouir paiſiblement des richeſſes qu'elle leur envie & leur enleve ſouvent. On ne peut nier que l'influence qu'elle a dans ces régions éloignées, ne lui vienne de l'étendue & de la population de ſes colonies ſeptentrionales. Ce ſont elles qui la mettent en état d'attaquer toujours avec avantage, les iſles & le continent des autres peuples, d'en couquérir les terres, ou d'en ruiner

le commerce. Mais enfin cette Couronne a dans les autres parties du monde des intérêts qui peuvent traverſer ſes progrès en Amérique, y gêner ou retarder ſes entrepriſes, y anéantir ſes conquêtes par des reſtitutions.

Rompez le nœud qui lie l'ancienne Bretagne à la nouvelle, bientôt les colonies ſeptentrionales auront ſeules plus de force qu'elles n'en avoient dans leur union avec la métropole. Ce grand continent, affranchi de toute convention en Europe, aura la liberté de tous ſes mouvements. Alors il lui deviendra auſſi important que facile, d'envahir des terres, dont les richeſſes ſuppléeront à la médiocrité de ſes productions. Sa poſition indépendante lui permettra d'achever les préparatifs de ſon invaſion, avant que le bruit en ſoit parvenu dans nos climats. Cette nation ſuivra ſes opérations guerrieres, avec l'énergie propre aux nouvelles ſociétés. Elle pourra choiſir ſes ennemis, le champ & le moment de ſes victoires. Sa foudre tombera toujours ſur des côtes priſes au dépourvu, ſur des mers trop mal gardées par des Puiſſances éloignées. Les pays qu'elles voudront défendre, ſeront conquis avant d'être ſecourus. On ne pourra ni les ravoir par des traités, ſans de grands ſacrifices, ni les empêcher de retomber ſous le joug dont on les aura délivrés pour un moment. Les colonies de nos Monarchies abſolues voleront peut-être d'elles-mêmes au-devant d'un maître qui ne ſauroit leur offrir une condition plus fâcheuſe que celle de leur Gouvernement; ou bien, à l'exemple des colonies Angloiſes, elles briſeront la chaîne qui les attache honteuſement à l'Europe.

Non, rien n'engage les nations rivales de l'Angleterre à précipiter, par leurs inſinuations ou par des ſecours

clandeſtins, une révolution qui ne les délivreroit d'un ennemi voiſin, que pour leur en donner, au loin, un bien plus redoutable. Pourquoi hâter un événement qui doit éclore du concours inévitable de tant d'autres? Car il ſeroit contre la nature des choſes, que les Provinces ſubordonnées à la nation dominante, reſtaſſent ſous ſon empire, lorſqu'elles ſeront parvenues à égaler ſa population & ſes richeſſes. Qui ſait même ſi cette ſciſſion n'arrivera pas plutôt? La défiance & la haine, qui, dans les derniers temps, ont pris la place du reſpect & de l'attachement qu'on avoit autrefois pour la mere patrie, ne ſont-elles pas propres à avancer le déchirement? Ainſi tout conſpire au grand démembrement, dont il n'eſt pas donné de prévoir l'époque. Tout y achemine; & les progrès du bien dans le nouvel hémiſphere, & les progrès du mal dans l'ancien.

Hélas! la décadence prompte & rapide de nos mœurs & de nos forces, les crimes des Rois & les malheurs des peuples, rendront même univerſelle cette fatale cataſtrophe, qui doit détacher un monde de l'autre. La mine eſt préparée ſous les fondements de nos Empires chancelants; les matériaux de leur ruine s'amaſſent & s'entaſſent, formés du débris de nos loix, du choc & de la fermentation de nos opinions, du renverſement de nos droits, qui faiſoient notre courage, du luxe de nos cours & de la miſere de nos campagnes, de la haine à jamais durable entre des hommes lâches, qui poſſedent toutes les richeſſes, & des hommes robuſtes, vertueux même, qui n'ont plus rien à perdre que leur vie. A meſure que nos peuples s'affoibliſſent & ſuccombent tous les uns ſous les autres, la population & l'agriculture vont croître en Amérique; les arts

y naîtront rapidement, tranſportés par nos ſoins; ce pays ſorti du néant, brûle de figurer à ſon tour ſur la face du globe, & dans l'hiſtoire du monde. O poſtérité! tu ſeras plus heureuſe, peut-être, que tes triſtes & mépriſables ayeux! Puiſſe ce dernier vœu s'accomplir, & conſoler la génération expirante, par l'eſpoir d'une meilleure! Mais laiſſant l'avenir à lui-même, jettons un coup-d'œil ſur le réſultat de trois ſiecles mémorables. Après avoir vu dans le début de cet Ouvrage en quel état de miſere & de ténebres étoit l'Europe à la naiſſance de l'Amérique, voyons en quel état la conquête d'un monde a conduit & pouſſé le monde conquérant. C'étoit l'objet d'un Livre entrepris avec le deſir d'être utile: ſi le but eſt rempli, l'Auteur aura payé ſa dette à ſon ſiecle, à la ſociété.

Fin du dix-huitieme Livre.

TABLEAU
DE
L'EUROPE.

HISTOIRE

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE
Des Établiſſements & du Commerce des Européens dans les deux Indes.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

NOus avons eſſayé de peindre au commencement de cet Ouvrage l'état où étoit le commerce de l'Europe avant la découverte des deux Indes. La marche lente, pénible & tyrannique des établiſſements formés dans ces contrées éloignées, a occupé enſuite. Le tableau ſera fini, ſi l'on parvient à déterminer l'influence que les liaiſons avec le nouveau monde ont eue ſur les mœurs, les gouvernements, les arts, les opinions de l'ancien. Commençons par la Religion.

XXXIV. Religion.

Elle eſt dans l'homme l'effet du ſentiment de ſes maux, & de la crainte des Puiſſances inviſibles.

La plupart des légiſlateurs ſe ſont ſervis de cette diſpoſition pour conduire les peuples, & plus encore pour les aſſervir. Quelques-uns ont fait deſcendre du ciel le droit de commander; & c'eſt ainſi que s'eſt établie la théocratie.

Si celle des Juifs a eu une origine plus ſublime, elle n'a pas toujours été exempte des inconvénients que l'ambition des Prêtres a néceſſairement dans le Gouvernement théocratique.

Le Chriſtianiſme ſuccéda au Judaïſme. L'aſſerviſſement d'une République, maîtreſſe du monde, à des monſtres de tyrannie; la miſere effroyable que le luxe d'une cour & la ſolde des armées répandirent dans un vaſte Empire, ſous le regne des Nérons; les irruptions ſucceſſives des Barbares qui démembrerent ce grand corps; la perte des Provinces qui ſe ſouleverent ou furent envahies : tous ces maux phyſiques avoient préparé les eſprits à une nouvelle religion, & les révolutions de la politique en devoient amener une dans le culte. On ne voyoit plus dans le Paganiſme vieilli, que les fables de ſon enfance, l'ineptie ou la méchanceté de ſes Dieux, l'avarice de ſes Prêtres, l'infamie & les vices des Rois qui ſoutenoient ces Dieux & ces Prêtres. Alors le peuple qui ne connoiſſoit que ſes tyrans ſur la terre, chercha ſon aſyle dans le ciel.

Le Chriſtianiſme vint le conſoler, & lui apprendre à ſouffrir. Tandis que les vexations & les débauches du trône ſappoient le Paganiſme avec l'Empire, des ſujets, opprimés & dépouillés, qui avoient embraſſé les nouveaux dogmes, achevoient cettte ruine par l'exemple de toutes les vertus qui accompagnent toujours la ferveur du proſélytiſme. Mais une religion née dans les calamités publiques, devoit donner à ceux qui la prêchoient, beaucoup d'em-

pire ſur les malheureux qui ſe réfugioient dans ſon ſein. Auſſi le pouvoir du Clergé naquit-il, pour ainſi dire, dans le berceau de l'Evangile.

Du débris des ſuperſtitions payennes & des ſectes philoſophiques, il ſe forma un corps de rites & de dogmes que la ſimplicité des premiers Chrétiens ſanctifia par une piété vraie & touchante; mais qui laiſſerent en même-temps un germe de diſputes & de débats, d'où ſortit cette complication de paſſions qu'on voile & qu'on honore ſous le nom de zele. Ces diſſentions enfanterent des écoles, des Docteurs, un tribunal, une hiérarchie. Le Chriſtianiſme avoit commencé par des pêcheurs qui ne ſavoient que l'Evangile; il fut achevé par des Evêques qui formerent l'Egliſe. Alors il gagna de proche en proche, & parvint juſqu'à l'oreille des Empereurs. Les uns le tolérerent par mépris ou par humanité; les autres le perſécuterent. La perſécution hâta les progrès que la tolérance lui avoit ouverts. Le ſilence & la proſcription, la clémence & la rigueur, tout lui devint utile. La liberté naturelle à l'eſprit humain le fit adopter à ſa naiſſance, comme elle l'a fait ſouvent rejetter dans ſa vieilleſſe. Cette indépendance, moins amoureuſe de la vérité que de la nouveauté, devoit lui donner des ſectateurs dans toutes les conditions, quand il n'auroit pas eu tous les caracteres propres à lui attribuer de la vénération.

Conſtantin, au-lieu d'unir à ſa couronne le Pontificat quand il ſe fit Chrétien, comme ils étoient unis dans la perſonne des Empereurs Payens, accorda au Clergé tant de richeſſes & d'autorité, tant de moyens de les accroître de plus en plus, que cet aveugle abandon fut ſuivi d'un deſpotiſme eccléſiaſtique, qui, avec le temps, devint intolérable.

Il étoit porté aux derniers excès, quand une partie de l'Europe en ſecoua le joug. Un Moine lui fit perdre preſque toute l'Allemagne; un Chanoine, la moitié de la France; un Roi, pour une femme, la moitié de l'Angleterre. Dans d'autres Etats, beaucoup d'eſprits hardis ſe détacherent des dogmes du Chriſtianiſme; & les plus vertueux d'entre eux n'en conſerverent qu'un certain attachement à la pureté de ſa morale, quoique extérieurement ils pratiquaſſent ce que preſcrivoient les loix de la ſociété où ils vivoient.

Cette maniere de penſer ne deviendra jamais générale & populaire, à moins que le magiſtrat, inſpecteur né de tout ce qui, par ſa publicité, peut influer ſur la police, ne recouvre ſes premiers droits. Les dogmes, ſoit de théorie, ſoit de pratique, ſont par cette raiſon ſoumis à la ſurveillance du Gouvernement: mais ſon pouvoir, comme ſon devoir, ſe borne à éloigner tout ce qui nuit au bonheur des peuples, à permettre tout ce qui n'altere point la paix & l'union des hommes.

Tous les Etats devroient avoir à-peu-près le même code moral de religion, & livrer le reſte, non pas aux diſputes des hommes, qu'il faut empêcher quand elles peuvent troubler la tranquillité publique, mais à l'impulſion de la conſcience, en accordant une entiere liberté de penſer aux théologiens comme aux philoſophes. Cette tolérance indéfinie ſur tous les dogmes & les opinions, qui n'attaqueroient pas le code moral des nations, ſeroit l'unique moyen de prévenir ou de ſapper ce pouvoir, ſoit temporel, ſoit ſpirituel du Clergé, qui, avec le temps, en fait un corps formidable à l'Etat; d'éteindre inſenſiblement l'enthouſiaſme des miniſtres & le fanatiſme des peuples.

C'eſt en partie à la découverte du nouveau monde

qu'on devra la tolérance religieuſe, qui doit s'introduire dans l'ancien. Elle arrivera, cette tolérance. La perſécution ne feroit que hâter la chûte des Religions dominantes. L'induſtrie & la lumiere ont pris, chez les nations, un cours, un aſcendant qui doit rétablir un certain équilibre dans l'ordre moral & civil des ſociétés : l'eſprit humain eſt déſabuſé de l'ancienne ſuperſtition. Si l'on ne profite de cet inſtant pour le rendre à l'empire de la raiſon, il doit ſe livrer à des ſuperſtitions nouvelles.

Tout a concouru depuis deux ſiecles à épuiſer cette fureur de zele qui dévoroit la terre. Les déprédations des Eſpagnols dans toute l'Amérique ont éclairé le monde ſur les excès du fanatiſme. En établiſſant leur Religion par le fer & par le feu dans des pays dévaſtés & dépeuplés, ils l'ont rendue odieuſe en Europe ; & leurs cruautés ont détaché plus de Catholiques de la communion Romaine, qu'elles n'ont fait de Chrétiens parmi les Indiens. L'abord de toutes les ſectes dans l'Amérique Septentrionale, a néceſſairement étendu l'eſprit de tolérance au loin, & ſoulagé nos contrées de guerres de Religion. Les miſſions nous ont délivrés de ces eſprits inquiets, qui pouvoient incendier leur patrie, & qui ſont allés porter les torches & les glaives de l'Evangile au-délà des mers. La navigation & les longs voyages ont inſenſiblement détourné une grande partie du peuple des folles idées de la ſuperſtition. La différence des cultes & des nations, a familiariſé les eſprits les plus groſſiers avec une ſorte d'indifférence pour l'objet qui avoit le plus frappé leur imagination. Le commerce entre les ſectes les plus oppoſées, a refroidi la haîne religieuſe qui les diviſoit. On a vu qu'il y avoit par-tout de la morale & de la bonne foi dans les opinions, par-tout du déréglement dans les mœurs, & de l'avarice

dans les ames ; & l'on en a conclu que c'étoit le climat, le Gouvernement & l'intérêt ſocial ou national, qui modifioient les hommes.

Depuis que la communication eſt établie entre les deux hémiſpheres de ce monde, on parle & l'on s'occupe moins de cet autre monde, qui faiſoit l'eſpérance du petit nombre, & le tourment de la multitude. La varieté, la multiplicité des objets que l'induſtrie a préſentés à l'eſprit & aux ſens, a partagé les affections de l'homme & affoibli l'énergie de tous les ſentiments. Les caracteres ſe ſont émouſſés, & le fanatiſme a dû s'éteindre comme la chevalerie, comme toutes les grandes manies des peuples déſœuvrés. Les cauſes de cette révolution dans les mœurs, ont influé encore plus rapidement ſur les Gouvernements.

XXXV. Gouvernement.

La ſociété vient naturellement de la population, & le Gouvernement tient à l'état ſocial. En conſidérant le peu de beſoins que la nature donne à l'homme en proportion des reſſources qu'elle lui préſente ; le peu de ſecours & de biens qu'il trouve dans l'état civil, en comparaiſon des peines & des maux qu'il y entaſſe ; ſon inſtinct, commun à tous les êtres vivants, pour l'indépendance & la liberté ; une multitude de raiſons priſes de ſa conſtitution phyſique : on a voulu douter ſi la ſociabilité étoit auſſi naturelle à l'eſpece humaine, qu'on le penſe ordinairement.

Mais auſſi la foibleſſe & la longueur de ſon enfance ; la nudité de ſon corps ſans poil & ſans plume ; la perfectibilité de ſon eſprit, ſuite néceſſaire de la durée de ſa vie ; l'amour maternel qui croît avec les ſoins & les peines, qui, après avoir porté ſon fruit neuf mois dans ſes entrailles, le porte & l'allaite des années entieres dans ſes bras ; l'attachement réciproque, né de cette habitude entre deux êtres qui ſe ſoulagent & ſe careſſent ; la multiplication des

ſignes communicatifs dans une organiſation, qui joint aux accents de la voix, communs à tant d'animaux, le langage des doigts & des geſtes particuliers à l'eſpece humaine; les événements naturels, qui peuvent rapprocher de cent façons, & réunir des individus errants & libres; les accidents & les beſoins imprévus qui les forcent à ſe rencontrer pour la chaſſe, la pêche, ou même pour leur défenſe; enfin, l'exemple de tant d'eſpeces qui vivent en troupe, telles que les amphibies & les monſtres marins, les vols de grue & d'autres animaux, les inſectes même qu'on trouve en bandes & en eſſaims : tous ces faits & ces raiſonnements ſemblent prouver que l'homme tend de ſa nature à la ſociabilité, & qu'il y arrive d'autant plus promptement, qu'il ne ſauroit beaucoup peupler ſous la Zone-Torride, ſans ſe former en hordes errantes ou ſédentaires, ni ſe répandre ſous les autres Zones, ſans s'aſſocier à ſes ſemblables, pour la proie & le butin qu'exige le beſoin de ſe nourrir & de ſe vêtir.

De la néceſſité de s'aſſocier, dérive celle d'avoir des loix relatives à cet état : c'eſt-à-dire, de former, par la combinaiſon de tous les inſtincts communs & particuliers, une combinaiſon générale, qui maintienne la maſſe & la pluralité des individus. Car ſi la nature pouſſe l'homme vers l'homme, c'eſt ſans doute par une ſuite de cette attraction univerſelle, qui tend à la réproduction & à la conſervation. Tous les penchants que l'homme porte dans la ſociété, tous les plis qu'il y prend, devroient être ſubordonnés à cette premiere impulſion. Vivre & peupler, étant la deſtination de toutes les eſpeces vivantes, il ſemble que la ſociabilité, ſi c'eſt une des premieres facultés de l'homme, devroit concourir à cette double fin de la nature; & que l'inſtinct qui le conduit à l'état ſocial, devroit di-

riger néceſſairement toutes les loix morales & politiques, au réſultat d'une exiſtence plus longue & plus heureuſe pour la pluralité des hommes. Cependant, à ne conſidérer que l'effet, on diroit que toutes les ſociétés n'ont pour principe ou pour ſuprême loi que la *ſûreté de la puiſſance dominante*. D'où vient ce contraſte ſingulier, entre la fin & les moyens, entre les loix de la nature & celles de la politique? Une ſeule réponſe ſe préſente à l'eſprit; & la voici. C'eſt d'abord le haſard qui ébauche les gouvernements, & la raiſon qui les perfectionne. D'après ce principe, examinons la nature des gouvernements qui ont mené l'Europe à l'état de police où nous la voyons.

Tous les fondements de la ſociété actuelle ſe perdent dans les ruines de quelque cataſtrophe, ou révolution phyſique. Par-tout on voit les hommes chaſſés par les feux de la terre ou de la guerre, par un débordement des eaux ou des inſectes dévorants, par la diſette ou par la famine, ſe réunir dans un coin du monde inhabité, ou ſe diſperſer & ſe répandre dans des lieux déja peuplés. Toujours la police commence par le brigandage, & l'ordre par l'anarchie.

Les Hébreux, que les plaies d'Egypte forcerent à tranſmigrer dans l'Arabie Pétrée, furent au moins quarante ans à ſe diſcipliner en corps d'armée, avant d'aller dévaſter la Paleſtine, pour s'y établir comme nation.

La Grece vit ſes Etats fondés par des brigands, qui détruiſirent quelques monſtres & beaucoup d'hommes, afin d'être Rois.

Rome fut, dit-on, cimentée des débris échappés aux flammes de Troye, ou ne fut qu'une caverne de bandits de la Grece & de l'Italie : mais de cette écume du genre humain, ſortit un peuple de héros.

La guerre, qui, des grands peuples de l'Europe, n'avoit fait que l'empire des Romains, fit redevenir barbares ces Romains ſi nombreux. Le caractere & les mœurs des conquérants, paſſant preſque toujours dans l'ame des vaincus, ceux qui s'étoient éclairés à la lumiere de Rome ſavante, retomberent dans les ténebres des Scythes ſtupides & féroces. Durant des ſiecles d'ignorance, la force faiſant toujours la loi, & le haſard, ou la faim, ayant ouvert aux forces du Nord les portes du Midi, le flux & le reflux continuel des émigrations empêcherent les loix de ſe fixer nulle part. Comme une foule de petits peuples avoit détruit une grande nation, pluſieurs chefs ou tyrans dépecerent en fiefs chaque vaſte monarchie. Le peuple, qui n'a rien gagné dans le gouvernement d'un ſeul homme ou de pluſieurs, fut toujours écraſé, mutilé, foulé par ces démembrements de l'anarchie féodale. C'étoient de petites guerres continuelles entre des bourgs voiſins, au-lieu de nos grandes & ſuperbes guerres de nation à nation.

Cependant une fermentation continuelle conduiſoit les nations à prendre une forme, une conſiſtance. Les Rois voulurent s'élever ſur les ruines de ces hommes ou de ces corps puiſſants qui perpétuoient les troubles, & ils employerent, pour y réuſſir, le ſecours du peuple. On le mania, on le façonna, on le polit, & on lui donna des loix plus raiſonnées qu'il n'en avoit eu. La ſervitude avoit abattu ſa vigueur naturelle; la propriété lui rendit du reſſort; & le commerce, qui ſuivit la découverte du nouveau monde, augmenta toutes ſes facultés, en répandant une émulation univerſelle.

A ce mouvement général, s'en joignit un autre. Les Monarques n'avoient pu agrandir leur pouvoir, ſans di-

minuer celui du Clergé, ſans favoriſer ou préparer le diſcrédit des opinions religieuſes. Les novateurs qui oſerent attaquer l'Egliſe, furent appuyés du trône. Dès-lors l'eſprit humain prit des forces, en s'exerçant contre les fantômes de l'imagination; & rentré dans le chemin de la nature & de la raiſon, il découvrit les véritables principes du Gouvernement. Luther & Colomb étoient nés; l'Univers en trembla, toute l'Europe fut agitée: mais cet orage épura ſon horiſon pour des ſiecles. L'un de ces hommes ranima tous les eſprits; l'autre tous les bras. Depuis qu'ils ont ouvert toutes les routes de l'induſtrie & de la liberté, la plupart des nations de l'Europe travaillent, avec quelque ſuccès, à corriger ou à perfectionner la légiſlation, d'où dépend toute la félicité des hommes.

Cependant cet eſprit de lumiere n'eſt pas arrivé juſqu'aux Turcs. Jamais ils n'ont diſcontinué d'être fideles aux maximes du deſpotiſme Aſiatique. Le cimeterre eſt toujours, à Conſtantinople, l'interprête de l'Alcoran. Si le ſerrail ne voit pas le Grand-Seigneur entrer & ſortir, comme le tyran de Maroc, une tête à la main & dégoûtant de ſang, une nombreuſe cohorte de ſatellites ſe charge d'exécuter ces meurtres féroces. Le peuple égorgé par ſon maître, égorge auſſi ſon bourreau; mais ſatisfait de cette vengeance momentanée, ne ſonge point à la ſûreté de l'avenir, au bonheur de ſa poſtérité. C'eſt trop de ſoins pour des Orientaux, que de veiller à la ſûreté publique, par des Loix pénibles à concevoir, à diſcuter, à conſerver. Si leur tyran pouſſe trop loin les vexations & les cruautés, on demande la tête du Viſir, on fait tomber celle du deſpote, & tout eſt à ſa place. Les Janiſſaires n'ont point d'autre remontrance. Les hommes même les plus puiſſants de l'Empire n'ont pas la premiere idée du droit

des nations. Comme, en Turquie, la ſûreté perſonnelle eſt le partage d'un état abject, les familles principales tirent vanité du danger qui les menace de la part du Gouvernement. Un Pacha vous dira qu'un homme comme lui n'eſt pas fait pour terminer paiſiblement ſa carriere dans un lit, comme un homme obſcur. On voit ſouvent des veuves ſe glorifier de ce que leurs maris qu'on vient d'étrangler, leur ont été enlevés par un genre de mort convenable.

Les Ruſſes & les Danois n'ont pas les mêmes préjugés, quoique ſoumis à un pouvoir également arbitraire. Parce que ces deux nations jouiſſent d'une adminiſtration plus ſupportable, de quelques réglements écrits, elles oſent penſer ou dire que leur Gouvernement eſt limité : mais quel homme éclairé ont-elles perſuadé ? Dès que le Prince inſtitue les Loix & les abolit, les étend & les reſtreint, en permet ou ſuſpend l'exercice à ſon gré ; dès que l'intérêt de ſes paſſions eſt la ſeule regle de ſa conduite ; dès qu'il devient un être unique & central où tout aboutit ; dès qu'il crée le juſte & l'injuſte ; dès que ſon caprice devient Loi, & que ſa faveur eſt la meſure de l'eſtime publique : ſi ce n'eſt pas-là le deſpotiſme, qu'on nous diſe quelle eſpece de Gouvernement ce pourroit être ?

Dans cet état de dégradation, que ſont les hommes ? Leurs regards contraints n'oſent ſe lever vers la voûte des Cieux. Ils manquent également, & de lumiere pour voir leurs chaînes, & d'ame pour en ſentir la honte. Eteint dans les entraves de la ſervitude, leur eſprit n'a pas aſſez d'énergie pour ſaiſir les droits inſéparables de leur être. On pourroit douter ſi ces eſclaves ne ſont pas auſſi coupables que leurs tyrans ; & ſi la liberté a plus à ſe plaindre de ceux

qui ont l'inſolence de l'envahir, que de l'imbécillité de ceux qui ne la ſavent pas défendre.

Cependant, vous entendrez dire que le Gouvernement le plus heureux ſeroit celui d'un deſpote juſte & éclairé. Quelle extravagance! Il pourroit aiſément arriver que la volonté de ce maître abſolu fût en contradiction avec la volonté de ſes ſujets. Alors, malgré toute ſa juſtice & toutes ſes lumieres, il auroit tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage. Il n'eſt jamais permis à un homme, quel qu'il ſoit, de traiter ſes commettants comme un troupeau de bêtes. On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage, pour paſſer dans un plus gras : mais ce ſeroit une tyrannie d'employer la même violence avec une ſociété d'hommes. S'ils diſent, nous ſommes bien ici; s'ils diſent même d'accord, nous y ſommes mal, mais nous voulons y reſter, il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues ſaines, par la voie de perſuaſion, mais jamais par celle de la force. Le meilleur des Princes, qui auroit fait le bien contre la volonté générale, ſeroit criminel, par la ſeule raiſon qu'il auroit outre-paſſé ſes droits. Il ſeroit criminel pour le préſent & pour l'avenir : car, s'il eſt éclairé & juſte, ſon ſucceſſeur, ſans être héritier de ſa raiſon & de ſa vertu, héritera ſûrement de ſon autorité, dont la nation ſera la victime. Peuples, ne permettez donc pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien, contre votre volonté générale. Songez que la condition de celui qui vous gouverne n'eſt pas autre que celle de ce Cacique, à qui l'on demandoit s'il avoit des eſclaves, & qui répondit : *Des eſclaves? Je n'en connois qu'un dans toute ma contrée; & cet eſclave-là, c'eſt moi.*

Entre la Ruſſie & le Danemarck, eſt la Suede. Voici

ſon hiſtoire ; & démêlez-y, ſi vous pouvez, ſa conſtitution.

Une nation pauvre, eſt preſque néceſſairement belliqueuſe ; parce que ſa pauvreté même, dont le fardeau l'importune ſans ceſſe, lui inſpire tôt ou tard le deſir de s'en délivrer ; & ce deſir devient, avec le temps, l'eſprit général de la nation, & le reſſort du Gouvernement.

Pour que le Gouvernement d'un tel pays paſſe rapidement de l'Etat d'une monarchie tempérée à l'Etat du deſpotiſme le plus illimité, il ne lui faut qu'une ſuite de Souverains heureux à la guerre. Le maître, fier de ſes triomphes, ſe croit tout permis, ne connoît plus de Loi que ſa volonté ; & ſes ſoldats, qu'il a conduits tant de fois à la victoire, prêts à le ſervir envers & contre tous, deviennent, par leur attachement, la terreur de leurs concitoyens. Les Peuples, de leur côté, n'oſent refuſer leurs bras à des chaînes qui leur ſont préſentées par celui qui joint à l'autorité de ſon rang, celle qui tient de l'admiration & de la reconnoiſſance.

Le joug impoſé par le Monarque victorieux des ennemis de l'Etat, peſe ſans doute ; mais on n'oſe le ſecouer. Il s'appeſantit même ſous des ſucceſſeurs qui n'ont pas le même droit à la patience de leurs ſujets. Il ne faut alors qu'un grand revers, pour abandonner le deſpote à la merci de ſon peuple. Alors, ce peuple indigné de ſa longue ſouffrance, ne manque guere de profiter de l'occaſion pour rentrer dans ſes droits. Mais comme il n'a ni vues, ni projets, il paſſe en un clin d'œil de l'eſclavage à l'anarchie. Au milieu de ce tumulte général, on n'entend qu'un cri ; c'eſt liberté. Mais comment s'aſſurer de ce bien précieux ? On l'ignore ; & voilà la nation diviſée en diverſes factions, mues par différents intérêts.

Entre ces factions, s'il en eſt une qui déſeſpere de prévaloir ſur les autres, elle ſe détache, elle oublie le bien général; & plus jalouſe de nuire à ſes rivaux que de ſervir la patrie, elle ſe range autour du Souverain. A l'inſtant il n'y a plus que deux partis dans l'Etat, diſtingués par deux noms, qui, quels qu'ils ſoient, ne ſignifient jamais que royaliſtes & anti-royaliſtes. C'eſt le moment des grandes ſecouſſes; c'eſt le moment des complots.

Quel eſt alors le rôle des puiſſances voiſines? Tel qu'il a toujours été dans tous les temps & dans toutes les contrées, c'eſt de ſemer des ombrages entre les peuples & leur chef; c'eſt de ſuggérer aux ſujets tous les moyens d'avilir, d'abaiſſer, d'anéantir la ſouveraineté; c'eſt de corrompre ceux même qui ſont raſſemblés autour du trône; c'eſt de faire adopter quelque forme d'adminiſtration, également nuiſible à tout le corps national, qu'elle appauvrit, ſous prétexte de travailler à ſa liberté, & au Souverain, dont elle réduit toutes les prérogatives à rien.

Alors, le Monarque trouve autant d'autorités oppoſées à la ſienne, qu'il y a d'ordres différents dans l'Etat. Alors ſa volonté n'eſt rien, ſans le concours de ces différentes volontés. Alors, il faut qu'il aſſemble, qu'il propoſe, qu'on délibere ſur les choſes de la moindre importance. Alors, on lui donne des tuteurs comme à un pupille imbécille; & ces tuteurs ſont des hommes, ſur la malveillance deſquels il peut compter.

Mais quel eſt alors l'Etat de la nation? Qu'a produit l'influence des Puiſſances voiſines? Elle a tout confondu, tout bouleverſé, tout ſéduit, par ſon argent & par ſes menées. Il n'y a plus qu'un parti; c'eſt le parti de l'étranger. Il n'y a plus que des factionnaires hypocrites. Le royaliſme eſt une hypocriſie. Ce ſont deux maſques divers de

l'ambition & de la cupidité. La nation n'eſt plus qu'un amas d'ames ſcélérates & vénales.

Ce qui doit arriver alors, n'eſt pas difficile à deviner. Il faut que les Puiſſances étrangeres qui ont corrompu la nation, ſoient trompées dans leurs eſpérances. Elles ne ſe ſont pas apperçues qu'elles en faiſoient trop; que peut-être même elles faiſoient tout le contraire de ce qu'une politique plus profonde leur auroit dicté; qu'elles coupoient le nerf national, tandis que leurs efforts ne faiſoient que tenir courbé le nerf de la ſouveraineté, & que ce nerf venant un jour à ſe détendre avec toute l'impétuoſité de ſon reſſort, il ne ſe trouveroit aucun obſtacle capable de l'arrêter; qu'il ne falloit qu'un homme & un inſtant pour produire cet effet inattendu.

Il eſt venu, cet inſtant; il s'eſt montré, cet homme: & tous ces lâches de la création des Puiſſances ennemies ſe ſont proſternés devant lui. Il a dit à ces hommes qui ſe croyoient tout: Vous n'êtes rien; & ils ont dit, nous ne ſommes rien. Il leur a dit: Je ſuis le maître; & ils on dit unanimement, vous êtes le maître. Il leur a dit: Voilà les conditions ſous leſquelles je veux vous ſoumettre; & ils ont dit, nous les acceptons. A peine s'eſt-il élevé une voix qui ait réclamé. Quelle ſera la ſuite de cette révolution? On l'ignore. Si le maître veut uſer des circonſtances, jamais la Suede n'aura été gouvernée par un deſpote plus abſolu. S'il eſt ſage; s'il conçoit que la ſouveraineté illimitée ne peut avoir des ſujets, parce qu'elle ne peut avoir des propriétaires; qu'on ne commande qu'à ceux qui ont quelque choſe, & que l'autorité ceſſe ſur ceux qui ne poſſedent rien, la nation reprendra peut-être ſon premier eſprit. Quels que ſoient ſon projets & ſon caractere, la Suede ne ſera jamais plus malheureuſe qu'elle l'étoit.

La Pologne, qui, n'ayant qu'un peuple eſclave au-dedans, mérite de ne trouver au-dehors que des oppreſſeurs, conſerve pourtant l'ombre & le nom de liberté. Elle eſt encore aujourd'hui ce qu'étoient tous les Etats de l'Europe il y a dix ſiecles, ſoumiſe à de grands Ariſtocrates, qui nomment un Roi pour en faire l'inſtrument de leurs volontés. Chaque Noble y tient de ſon fief, qu'il conſerve par ſon épée comme ſes aïeux l'acquirent, une autorité perſonnelle & héréditaire ſur ſes vaſſaux. Le Gouvernement féodal y domine, dans toute la force de ſon inſtitution primitive. C'eſt un Empire compoſé d'autant d'Etats qu'il y a des terres. Ce n'eſt point à la pluralité, mais par l'unanimité des ſuffrages, qu'on y fait les loix, qu'on y prend les réſolutions. Sur de fauſſes idées de droit & de perfection, on a ſuppoſé qu'une loi n'étoit juſte, qu'autant qu'elle étoit adoptée d'un conſentement unanime, parce qu'on a cru, ſans doute, que tous verroient le bien, & que tous le voudroient; deux choſes impoſſibles dans une aſſemblée nationale. Mais peut-on même prêter des intentions ſi pures à une poignée de tyrans? Car cette conſtitution, qui s'honore du nom de République, & qui le profane, qu'eſt-elle autre choſe qu'une ligue de petits deſpotes contre le Peuple? Là, tout le monde a de la force pour empêcher, & perſonne pour agir; là, le vœu de chacun peut s'oppoſer au vœu général; & là ſeulement, un ſot, un méchant, un inſenſé, eſt ſûr de prévaloir ſur une nation entiere.

Auſſi ce Gouvernement n'a jamais proſpéré; & la Pologne, qui doit à la jalouſie de ſes Grands la liberté d'élire ſes Rois, n'a dû qu'à la jalouſie de ſes voiſins, de n'avoir pas un deſpote héréditaire dans la famille d'un conquérant étranger. Il étoit réſervé à nos jours de voir cet

Etat

Etat déchiré par trois Puiſſances rivales, qui ſe ſont approprié les Provinces qui étoient le plus à leur bienſéance. Faſſe le Ciel que ce crime de l'ambition tourne au bien de l'humanité; & que, par un acte glorieux de bienfaiſance, les uſurpateurs briſent les chaînes de la patrie la plus laborieuſe de leurs nouveaux Peuples! Leurs ſujets ſeront plus fideles, en étant plus libres; & en ceſſant d'être des eſclaves, ils deviendront des hommes.

Dans une Monarchie, toutes les forces, toutes les volontés ſont au pouvoir d'un ſeul homme; dans le Gouvernement Germanique, chaque membre eſt un corps. C'eſt, peut-être, la nation qui reſſemble le plus à ce qu'elle fut autrefois. Les anciens Germains, diviſés en peuplades par d'immenſes forêts, n'avoient pas beſoin d'une légiſlation bien raffinée. Mais à meſure que leurs deſcendants ſe ſont multipliés & rapprochés, l'art a maintenu dans cette région ce qu'avoit établi la nature; la ſéparation des peuples, & leur réunion politique. Les petits Etats qui compoſent cette République fédérative, y conſervent l'image des premieres familles. Le Gouvernement particulier n'eſt pas toujours paternel, ou les peres des nations n'y ſont pas toujours doux & humains. Mais enfin, la raiſon & la liberté qui réuniſſent les chefs, y temperent la ſévérité de leur caractere & la rigueur de leur autorité. Un Prince, en Allemagne, ne peut pas être un tyran avec autant d'impunité que dans les grandes Monarchies.

Les Allemands, plus guerriers encore que belliqueux, parce qu'ils poſſedent plus l'art de la guerre qu'ils n'en ont la paſſion, n'ont été conquis qu'une fois; & ce fut Charlemagne qui put les vaincre, mais non pas les ſoumettre. Ils obéirent à l'homme, dont l'eſprit ſupérieur à ſon ſiecle, ſut en dompter, en éclairer la barbarie; mais ils

ſecouerent le joug de ſes Succeſſeurs. Cependant ils conſerverent à leur chef le titre d'Empereur; mais ce n'étoit qu'un nom, puiſque la réalité de la puiſſance réſidoit preſqu'entiere dans les Seigneurs qui poſſédoient les terres. Le peuple, qui, malheureuſement, a toujours été par-tout aſſervi, dépouillé, tenu dans la miſere par l'ignorance, & dans l'ignorance par la miſere, n'avoit aucune part au bienfait de la légiſlation. De ce renverſement de l'équilibre ſocial, qui tend, non à l'égalité des conditions & des fortunes, mais à la plus grande répartition des biens, ſe forma le Gouvernement féodal, dont le caractere eſt l'anarchie. Chaque Seigneur vécut dans une entiere indépendance, & chaque peuple, ſous la tyrannie la plus abſolue. C'étoit l'effet inévitable d'un Gouvernement où la Monarchie étoit élective. Dans les Etats où elle étoit héréditaire, les peuples avoient, du moins, une digue, un recours permanent contre l'oppreſſion. L'autorité royale ne pouvoit s'étendre, ſans adoucir, pour quelque-temps, le ſort des vaſſaux, en affoibliſſant le pouvoir des Seigneurs.

Mais, en Allemagne, comme les Grands profitoient de chaque interregne pour envahir & pour reſtreindre les droits de la puiſſance impériale, le Gouvernement ne put que dégénérer. La force décida de tout, entre ceux qui portoient l'épée. Les terres & les hommes ne furent que des inſtruments ou des ſujets de guerre entre les propriétaires. Les crimes furent les armes de l'injuſtice. La rapine, le meurtre & l'incendie, paſſerent non-ſeulement en uſage, mais en droit. La ſuperſtition, qui avoit conſacré la tyrannie, fut obligée d'y mettre un frein. L'Egliſe, qui donnoit un aſyle à tous les brigands, établit une trêve entr'eux. On ſe mit ſous la protection

des Saints, pour ſe ſouſtraire à la fureur des Nobles. Les cendres des morts pouvoient ſeules en impoſer à la férocité ; tant le tombeau fait peur, même aux ames ſanguinaires.

Quand les eſprits, toujours effarouchés, furent diſpoſés au calme par la frayeur, la politique, qui ſe ſert également de la raiſon & des paſſions, des ténebres & des lumieres pour gouverner les hommes, haſarda quelque amélioration dans le Gouvernement. D'un côté, l'on affranchit pluſieurs habitants dans les campagnes ; de l'autre, on accorda des exemptions aux villes. Il y eut par-tout plus d'hommes libres. Les Empereurs, qui, pour être choiſis même par des Princes ignorants & féroces, devoient montrer des talents & des vertus, préparerent les voies à la réforme de la légiſlation.

Maximilien profita de tous les germes de bonheur que le temps & les événements avoient amenés dans ſon ſiecle. Il abattit l'anarchie des Grands. En France, en Eſpagne, on les avoit ſoumis aux Rois ; en Allemagne, un Empereur les ſoumit aux loix. Sous le nom de paix publique, tout Prince peut être cité en juſtice. A la vérité, ces loix établies entre des lions, ne ſauvent point les agneaux : le peuple eſt toujours à la merci de ſes maîtres, qui ne ſe ſont obligés que les uns envers les autres. Mais comme on ne peut ni violer la paix publique, ni faire la guerre, ſans encourir les peines d'un tribunal toujours ouvert, & appuyé de toutes les forces de l'Empire, les peuples ſont moins ſujets à ces irruptions ſubites, à ces hoſtilités imprévues, qui, troublant la propriété des Souverains, menaçoient continuellement la vie & la ſûreté des ſujets. La guerre, qui faiſoit le droit, eſt ſoumiſe à des conditions qui temperent le carnage. Les cris de l'hu-

manité percent juſques dans l'effuſion du ſang. C'eſt à l'Allemagne que l'Europe doit les progrès de la légiſlation dans tous les Etats; des regles & des procédés dans la vengeance des nations; une certaine équité dans l'abus de la force; la modération au ſein de la victoire; un frein à l'ambition de tous les Potentats; enfin, de nouveaux obſtacles à la guerre, & de nouvelles facilités à la paix.

Cette heureuſe conſtitution de l'Empire Germanique s'eſt perfectionnée avec la raiſon depuis le regne de Maximilien. Cependant les Allemands eux-mêmes ſe plaignent, de ce que formant un corps de nation, ayant le même nom, parlant la même langue, vivant ſous un même chef, jouiſſant des mêmes droits, étant liés par le même intérêt, leur Empire ne jouit ni de la tranquillité, ni de la force, ni de la conſidération qu'il devroit avoir.

Les cauſes de ce malheur ſe préſentent d'elles-mêmes. La premiere eſt l'obſcurité des loix. Les écrits ſur le droit public de l'Allemagne ſont ſans nombre; & il n'y a que peu d'Allemands qui connoiſſent la conſtitution de leur patrie. Les membres de l'Empire ſe ſont tous repréſenter dans l'aſſemblée nationale, au-lieu qu'ils y ſiégeoient autrefois eux-mêmes. L'eſprit militaire, qui eſt devenu général, a banni toute application des affaires, tout ſentiment généreux de patriotiſme, tout amour de ſes concitoyens. Il n'y a pas de Prince qui n'ait monté la magnificence de ſa cour ſur un ton plus grand que ſes moyens, & qui ne ſe permette les vexations les plus criantes pour ſoutenir ce faſte inſenſé. Après tout, rien ne contribue à la décadence de l'Empire, autant que l'aggrandiſſement démeſuré de quelques-uns de ſes membres. Ces Souverains, devenus trop puiſſants, détachent leur intérêt particulier de l'intérêt général. Cette déſunion mutuelle des

Etats fait que, dans les dangers communs, chaque Province reſte abandonnée à elle-même. Elle eſt obligée de plier ſous la loi du plus fort, quel qu'il ſoit; & la conſtitution Allemande dégénere inſenſiblement en eſclavage ou en tyrannie.

L'Angleterre doit ſon génie national à ſa poſition géographique, & ſon Gouvernement à ſon caractere national. La nature l'appelloit à la mer, au commerce, à la liberté. Cette idole des ames fortes, qui les rend féroces dans l'état ſauvage, & fieres dans l'état civil, la liberté régna toujours dans le cœur & dans l'eſprit des Anglois, lors même qu'ils ignoroient encore ſes droits & ſes avantages.

C'eſt la nation qui connut la premiere l'injuſtice & le néant du pouvoir eccléſiaſtique, les limites de l'autorité royale, les abus du Gouvernement féodal. C'eſt la nation qui ſut la premiere ſoulever & rejetter ce triple fardeau d'oppreſſion. Juſqu'au regne de Henri VIII, elle n'avoit combattu que pour le choix de ſes tyrans; mais enfin, en les choiſiſſant, elle ſe préparoit à les abattre un jour, à les punir ou à les chaſſer.

Cependant ſes Rois ſe croyoient encore abſolus, parce que tous ceux de l'Europe l'étoient. Le mot de monarchie trompa Jacques I. Il y attachoit une autorité ſans limites. Il manifeſta cette idée avec une franchiſe, une aveugle ſimplicité, qui ne lui permit pas même de ſe défier aſſez de ſes prétentions, pour les appuyer d'avance par la force. Ses courtiſans & ſon Clergé l'entretinrent dans cette illuſion flatteuſe: il y perſévéra juſqu'à la fin. Il mourut plein de l'eſtime de lui-même, & mépriſé de ſon peuple, qui connoiſſoit la foibleſſe de ce Monarque, & priſoit ſes propres forces.

Les Anglois, pour mettre fin aux vengeances, aux dé-

fiances, qui, après la fin tragique de Charles I, ſe ſeroient éterniſées entre le trône & la nation, choiſirent dans une race étrangere un Prince qui dût accepter enfin ce pacte ſocial, que tous les Rois héréditaires affectent de méconnoître. Guillaume III reçut des conditions avec le ſceptre, & ſe contenta d'une autorité établie ſur la même baſe que les droits du peuple.

Sous les Stuards, le pouvoir & la liberté avoient été ballottés par des orages continuels, entre les prérogatives de la couronne & les privileges de la nation. Depuis qu'un titre parlementaire ou national eſt le ſeul droit des Rois, quelque faction qui tourmente le peuple, la force de la conſtitution prévaut toujours en ſa faveur.

Le Gouvernement placé entre la Monarchie abſolue, qui eſt une tyrannie; la démocratie, qui penche à l'anarchie; & l'ariſtocratie, qui, flottant de l'une à l'autre, tombe dans les écueils de tous les deux : le Gouvernement mixte des Anglois, ſaiſiſſant les avantages de ces trois pouvoirs, qui s'obſervent, ſe tempérent, s'entr'aident, & ſe répriment, va de lui-même au bien national. Cette conſtitution, qui, ſans exemple dans l'antiquité, devroit ſervir de modele à la poſtérité, ſe ſoutiendra longtemps, parce qu'elle n'eſt pas l'ouvrage des mœurs & des opinions paſſageres, mais du raiſonnement & de l'expérience.

Cependant les eſprits ſont ſagement allarmés ſur la durée d'un ſi bon gouvernement. On ne craint pas les uſurpations de la Couronne. Le concours du Prince à la légiſlation eſt trop foible, pour l'emporter ſur les deux chambres du Parlement. Son droit de rejetter ou de conſentir, n'eſt aujourd'hui qu'une formalité. Sa plus grande force eſt dans le pouvoir exécutif, qui réſide en lui ſeul. Mais

comme il n'a de ce pouvoir que le droit & l'exercice, ſans en avoir les inſtruments & les moyens, il ne peut s'en prévaloir. S'il en abuſoit une fois, il riſqueroit de le perdre à jamais. L'argent vient des impôts, & les impôts du Parlement. La nation donne des ſubſides au Prince, qui rend ſes comptes à la nation. Dès-lors, le Parlement, ſous les yeux duquel paſſent les revenus & les dépenſes, eſt le véritable légiſlateur. C'eſt lui qui ordonne les taxes, & qui juge de leur emploi. Mais ſi le Prince eſt dans la dépendance des communes à cet égard, il a ſur elles un grand aſcendant; celui des graces & des faveurs.

Dans les Monarchies, les Rois ſont corrompus; en Angleterre, ils corrompent. Un Ecrivain philoſophe & politique, qui connoît la conſtitution de ſon pays, dit que cette corruption eſt néceſſaire, pour arrêter la pente du Gouvernement vers la démocratie; & que le peuple deviendroit trop puiſſant, ſi le Roi n'achetoit les communes.

D'un autre côté, ſi, créant les Pairs à ſa volonté, le Prince élevoit les membres des communes les plus riches à de grands honneurs, il feroit pencher le Gouvernement à l'ariſtocratie. Mais comme il ne ſauroit prodiguer la Pairie ſans l'avilir, & que d'ailleurs le commerce tiendra toujours les richeſſes dans la plus grande circulation, on ne verra guere les tréſors & les dignités s'accumuler & ſe réunir ſur quelques têtes; & il s'élevera des murmures, des troubles, même des ſéditions, pour le ſalut du Peuple, avant que ce malheur arrive. L'intérêt de tout le corps dans la chambre des communes, eſt reſtreint par l'intérêt de chaque individu. Le Prince n'eſt pas aſſez riche pour les corrompre tous; il ne peut les acheter ouvertement ſans les déshonorer, ni les aſſervir ſans déchaîner le

Peuple. Il ſe trouvera toujours des Démagogues; & la nation en a beſoin pour veiller, accuſer, effrayer même le Parlement.

Cependant, ſi les jouiſſances du luxe venoient à pervertir entiérement les mœurs nationales; ſi l'amour des plaiſirs amolliſſoit le courage des chefs & des Officiers dans les flottes & dans les armées; ſi l'ivreſſe des ſuccès momentanés, ſi les vaines idées d'une fauſſe grandeur expoſoient la nation à des entrepriſes plus vaſtes que ſes forces; ſi elle ſe trompoit dans le choix de ſes ennemis ou de ſes alliés; ſi elle perdoit ſes colonies à force de les étendre ou de les gêner; ſi l'amour du patriotiſme ne s'exaltoit pas chez elle juſqu'à l'amour de l'humanité, elle ſeroit tôt ou tard aſſervie elle-même, & retomberoit dans ce néant des choſes & des hommes, d'où elle n'eſt ſortie qu'à travers des torrents de ſang, & par les calamités de deux ſiecles de fanatiſme & de guerre. Ce peuple reſſembleroit à tant d'autres qu'il mépriſe, & l'Europe ne pourroit montrer à l'univers une nation dont elle oſât s'honorer. Le deſpotiſme, qui s'appeſantit univerſellement ſur les ames affaiſſées & dégradées, léveroit ſeul la tête au milieu de la ruine des arts, des mœurs, de la raiſon & de la liberté.

L'hiſtoire des Provinces-Unies offre de grandes ſingularités. Le déſeſpoir forma leur union. L'Europe, preſqu'entiere, favoriſa leur établiſſement. Elles avoient à peine triomphé des longs & puiſſants efforts de la Cour de Madrid, pour les remettre ſous le joug, qu'elle meſurerent leurs efforts avec ceux des Bretons, & qu'elles déconcerterent les projets de la France. Elles donnerent enſuite un Roi à l'Angleterre, & dépouillerent l'Eſpagne des Provinces qu'elle poſſédoit en Italie & dans les Pays-Bas,

pour les donner à l'Autriche. Depuis cette époque, la Hollande s'eſt dégoûtée d'une politique militaire. Elle ne s'occupe plus que de ſa conſervation; mais peut-être avec trop peu d'énergie, de précautions & de vertu.

Son Gouvernement, quoique tracé d'avance ſur un plan réfléchi, n'eſt pas moins défectueux que ceux qui ſont l'ouvrage du haſard. Les ſept Provinces compoſent une eſpece d'heptarchie, dont les membres ſont trop indépendants l'un de l'autre. Dans la République, chaque Province eſt ſouveraine; dans les Provinces, les Villes ne ſont point ſujettes. Alliances, paix, guerre, ſubſides, rien ne ſe fait que par les Etats-Généraux; & ceux-ci ne peuvent rien, ſans le conſentement des Etats-Provinciaux; ni cette aſſemblée, ſans la délibération des Villes. Une ſouveraineté trop diſperſée, premier vice. Unanimité de ſuffrages, ſecond vice. Égalité de voix, troiſieme défaut. Sans égard à la différence de population & de grandeur, la Province de Hollande n'a pas plus de voix que celle d'Overyſſel, quoiqu'elle ſupporte vingt fois plus de charges publiques. Le ſuffrage d'Amſterdam n'a pas plus de poids que celui de la plus petite Ville : ſource intariſſable de diſcorde. Si l'entêtement d'une ſeule Province trouble l'union, point de médiateur légal pour la rétablir : car le Stadhouder n'en eſt pas un.

Chargé de terminer les querelles religieuſes, ce Magiſtrat a dès-lors une influence dangereuſe, parce qu'il peut impliquer toutes les affaires de religion dans celles d'état, & toutes les affaires d'état dans celles de religion. Autoriſé à décider ſur les articles du traité d'union, quand il y a ſciſſion ou partage, le pouvoir de finir la diſcorde lui donne la facilité de la fomenter. Quelle carriere ouverte à ſon ambition!

Ces dangers firent ſupprimer le Stadhoudérat vers le milieu du ſiecle dernier. Mais ceux qui renverſerent ce fantôme de tyrannie, marchoient inſenſiblement à une tyrannie réelle. Ils changerent la démocratie en olygarchie. Dès-lors les bourgeois de chaque Ville perdirent les privileges de la liberté, avec le droit d'élire leurs Magiſtrats, & de former leur Sénat. Les Bourgmeſtres choiſirent leurs Echevins, & s'emparerent des finances, dont ils ne rendirent compte qu'à leur égaux ou à leur clients. Les Sénateurs s'arrogerent le droit de compléter leur corps. Ainſi la magiſtrature ſe reſſerra dans quelques familles, qui s'attribuerent un droit, comme excluſif, de députation aux Etats-Généraux. Chaque Province, chaque Ville, tomba à la diſcrétion d'un petit nombre de citoyens, qui, partageant les droits & la dépouille du peuple, avoient l'art d'éluder ſes plaintes, ou de prévenir la fureur de ſon mécontentement.

Ces attentats ont fait rétablir le Stadhoudérat dans la Maiſon d'Orange, & on l'a rendu héréditaire, même aux femmes. Mais un Stadhouder n'eſt qu'un Capitaine Général. Cependant ce Magiſtrat, pour être utile à la République, devroit être tout entier à l'Etat. S'il avoit dans l'aſſemblée générale l'influence qu'il a dans le conſeil de guerre, il ne lui reſteroit d'autres intérêts que ceux de la patrie. Il ſeroit indifférent pour la guerre comme pour la paix.

Mais peut-être craint-on que le Stadhoudérat, réuniſſant le pouvoir civil à la force militaire, cette dignité ne devînt un jour un inſtrument d'oppreſſion. Rome eſt toujours citée pour exemple à tous nos Etats libres, qui n'ont rien de commun avec elle. Si le dictateur devint l'oppreſſeur de cette République, c'eſt qu'elle avoit opprimé toutes les nations; c'eſt que ſa puiſſance devoit périr par le glaive

qui l'avoit fondée; c'eſt qu'une nation compoſée de ſoldats, ne pouvoit échapper au déſpotiſme du gouvernement militaire. Elle tomba ſous le joug, qui le croiroit! parce qu'elle ne payoit point d'impôts. Les peuples conquis étoient ſeuls tributaires du fiſc. Les revenus publics devant être les mêmes après qu'avant la révolution, la propriété ne paroiſſoit pas être attaquée; & le citoyen crut qu'il ſeroit aſſez libre, tant qu'il ſeroit le maître de ſes biens.

La Hollande, au contraire, gardera ſa liberté, parce qu'elle eſt ſujette à des impôts très-conſidérables. Elle ne peut conſerver ſon pays qu'à grands fraix. Le ſentiment de ſon indépendance lui donne ſeul une induſtrie proportionnée au poids de ces contributions, & à la patience d'en ſoutenir le fardeau. S'il falloit ajouter aux dépenſes énormes de l'Etat, celles qu'exige le faſte d'une Cour; ſi le Prince employoit à ſoudoyer les ſuppôts de la tyrannie, ce qu'il doit aux fondements d'une terre bâtie ſur la mer, il pouſſeroit bientôt les peuples au déſeſpoir.

L'habitant Hollandois, placé ſur une montagne, & découvrant au loin la mer s'élevant au-deſſus du niveau des terres de dix-huit à vingt pieds, qui la voit s'avancer en mugiſſant contre ces digues qu'il a élevées, rêve, & ſe dit ſecrettement en lui-même : Tôt ou tard, cette bête féroce ſera la plus forte. Il prend en dédain un domicile auſſi précaire, & ſa maiſon en bois ou en pierre à Amſterdam, n'eſt plus ſa maiſon; c'eſt ſon vaiſſeau qui eſt ſon aſyle, & peu-à-peu il prend une indifférence & des mœurs conformes à cette idée. L'eau eſt pour lui, ce qu'eſt le voiſinage des volcans pour d'autres peuples.

Si à ces cauſes phyſiques de l'affoibliſſement de l'eſprit patriotique, ſe joignoit la perte de la liberté, les Hollan-

dois ne quitteroient-ils pas un pays qui ne peut être cultivé que par des hommes libres? Ce peuple négociant porteroit ailleurs ſon eſprit de commerce avec ſon argent. Ses iſles de l'Aſie, ſes comptoirs d'Afrique, ſes colonies du nouveau monde, tous les ports de l'Europe lui ouvriroient un aſyle. Quel Stadhouder, quel Prince révéré chez un tel peuple, voudroit, oſéroit en être le tyran?

Les François, avec une autre ſituation, ont un autre gouvernement. Par quelles viciſſitudes a-t-il paſſé? Toujours attachés à un Roi, parce qu'ils furent fondés par un Capitaine, l'eſprit guerrier les préſerva long-temps de l'eſclavage politique. Cette franchiſe de courage, cette horreur de toute eſpece de lâcheté, ce cœur franc qu'ils tenoient des Germains, leur fit croire, ou qu'ils étoient libres, ou qu'ils devoient l'être, même ſous des Rois. Jaloux de cette idée d'eux-mêmes, la nobleſſe qui compoſa, pour ainſi dire, la nation, prétendit être indépendante, non-ſeulement du Monarque, mais de ſon propre corps. Chaque Seigneur forma dans le ſein de l'Etat comme une république de ſa famille & de ſes vaſſaux. La France avoit un Gouvernement militaire impoſſible à définir, entre l'ariſtocratie & la monarchie, conſervant tous les abus de ces deux polices, ſans en avoir les vrais avantages. Une lutte perpétuelle entre les Rois & la Nobleſſe, une alternative de prépondérance entre le pouvoir d'un ſeul & celui de pluſieurs, cette ſorte d'anarchie dura, preſque ſans intervalle, juſques vers le milieu du quinzieme ſiecle.

Alors changea le caractere des François, par une ſuite d'événements qui avoient changé la forme du Gouvernement. La guerre, que les Anglois, unis ou ſoumis aux Normands, n'avoient ceſſé de faire à ce Royaume depuis

deux ou trois cents ans, y répandit l'allarme, & fit de grands ravages. Les victoires de l'ennemi, la tyrannie des Grands, tout fit desirer à la nation que le Prince devînt assez puissant pour chasser les étrangers, & soumettre les Seigneurs. Pendant que des Rois sages & belliqueux travailloient à ce grand ouvrage, il naquit une nouvelle génération. Chacun, après le danger, se crut assez riche des droits qui étoient restés à son pere. On ne remonta pas jusqu'à l'origine du pouvoir des Rois, qui dérivoit de la nation; & Louis XI se trouva, sans de grands efforts, plus puissant que ses prédécesseurs.

Avant lui, l'histoire de France offre une complication d'états, tantôt divisés & tantôt unis. Depuis ce Prince, c'est l'histoire d'une grande monarchie. L'autorité de plusieurs tyrans est concentrée dans une même main. Le peuple n'en est pas plus libre; mais c'est une autre police. La paix est plus sûre au-dedans, & la guerre plus vigoureuse au-dehors.

Les guerres civiles, qui menent les peuples libres à l'esclavage, & les peuples esclaves à la liberté, n'ont fait en France qu'abaisser les grands, sans relever le peuple. Les Ministres, qui seront toujours les hommes du Prince, tant que la nation n'influera pas dans le Gouvernement, ont tous vendu leurs concitoyens à leur maître; & comme le peuple, qui n'avoit rien, ne pouvoit rien perdre à cet asservissement, les Rois y ont trouvé d'autant plus de facilité, qu'il a toujours été coloré d'un prétexte de police ou même de soulagement. L'antipathie que produit une excessive inégalité des conditions & des fortunes, a favorisé tous les projets qui devoient agrandir l'autorité royale. Les Princes ont eu la politique d'occuper la nation, tantôt de guerres au-dehors, tantôt de disputes re-

ligieuſes au-dedans; de laiſſer diviſer les eſprits par les opinions, & les cœurs par les intérêts; de ſemer & d'entretenir des rivalités entre les divers ordres de l'Etat; de careſſer tour-à-tour chaque ambition, par une apparence de faveur, & de conſoler l'envie naturelle du peuple par l'humiliation de toutes. La multitude, pauvre, dédaignée, en voyant ſucceſſivement abattre tous les corps puiſſants, a du moins aimé dans le Monarque l'ennemi de ſes ennemis.

La Nation, déchue par ſon inadvertence du privilege de ſe gouverner, n'a pas cependant encore ſubi tous les outrages du deſpotiſme. C'eſt que la perte de ſa liberté n'eſt pas l'ouvrage d'une révolution orageuſe & ſubite, mais de la lime de pluſieurs ſiecles. Le caractere national, qui a toujours influé dans l'eſprit des Princes & des Cours, ne fût-ce que par les femmes, a formé comme un balancement de puiſſance, qui, tempérant par les mœurs l'action de la force & la réaction des volontés, a prévenu ces éclats, ces violences, d'où réſulte, ou la tyrannie monarchique, ou la liberté populaire.

L'inconſéquence naturelle à l'eſprit d'une nation gaye & vive comme les enfants, a heureuſement prévalu ſur les ſyſtêmes de quelques Miniſtres deſpotes. Les Rois ont trop aimé les plaiſirs, & en ont trop bien connu la ſource, pour ne pas dépoſer ſouvent ce ſceptre de fer, qui auroit effrayé la ſociété, & diſſipé les frivoles amuſements dont ils étoient idolâtres. L'intrigue, qui les a toujours aſſiégés depuis qu'ils ont appellé les Grands à la Cour, n'a point ceſſé de renverſer les gens en place avec leurs projets. Comme le Gouvernement s'eſt altéré d'une maniere inſenſible, les ſujets ont conſervé une ſorte de dignité, dans laquelle le Monarque même ſembloit reſpec-

ter la ſource ou l'effet de la ſienne propre. Il s'eſt trouvé long-temps le ſuprême légiſlateur, ſans vouloir ou pouvoir abuſer de toute ſa puiſſance. Arrêté par le ſeul nom des loix fondamentales de ſa nation, il a craint ſouvent d'en choquer les maximes. Il a ſenti qu'on avoit des droits à lui oppoſer. En un mot, il n'y a point eu de tyran, lors même qu'il n'y avoit plus de liberté.

Tels, & plus abſolus encore, ont été les Gouvernements d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Piémont, toutes les petites Principaurés d'Italie. Les peuples du midi, ſoit pareſſe d'eſprit, ou foibleſſe de corps, ſemblent être nés pour le deſpotiſme. L'Eſpagne, avec beaucoup d'orgueil ; l'Italie, malgré tous les dons du génie, ont perdu tous les droits, toutes les traces de la liberté. Par-tout où la monarchie eſt illimitée, on ne peut aſſigner la forme du gouvernement, puiſqu'elle varie, non-ſeulement avec le caractere de chaque Souverain, mais à chaque âge du même Prince. Ces Etats ont des loix écrites, ont des uſages & des corps privilégiés : mais quand le légiſlateur peut bouleverſer les loix & les tribunaux ; quand ſon autorité n'a plus d'autre baſe que la force, & qu'il invoque Dieu pour ſe faire craindre, au-lieu de l'imiter pour ſe faire aimer ; quand le droit originel de la ſociété, le droit inaliénable de la propriété des citoyens, les conventions nationales, les engagements du Prince ſont en vain réclamés ; enfin, quand le Gouvernement eſt arbitraire, il n'y a plus d'Etat : ce n'eſt plus que la terre d'un ſeul homme.

Dans ces ſortes de pays, il ne ſe formera point des hommes d'Etat. Loin que ce ſoit un devoir de s'inſtruire des affaires publiques, c'eſt un crime, un danger d'être éclairé ſur l'adminiſtration. Là, comme dans le miniſtere

de l'Egliſe, la vocation s'appelle grace; on l'obtient par des prieres. La faveur de la Cour, le choix du Prince, ſuppléent aux talents. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſoient utiles; on en a beſoin quelquefois pour ſervir, jamais pour commander. Auſſi, dans ces contrées, le peuple finit par ſe laiſſer gouverner, pourvu qu'on le laiſſe dormir. Une ſeule légiſlation mérite d'être obſervée dans ces belles régions de l'Europe; c'eſt le Gouvernement de Veniſe.

Une ville, grande, magnifique & riche, inexpugnable, ſans enceinte & ſans fortereſſes, domine ſur ſoixante-douze iſles. Ce ne ſont pas des rochers & des montagnes élévées par le temps au ſein d'une vaſte mer; c'eſt plutôt une plaine morcelée & coupée en lagunes par les ſtagnations d'un petit golfe, ſur la pente d'un terrein bas. Ces iſles, ſéparées par des canaux, ſont jointes aujourd'hui par des ponts. Les ravages de la mer les ont formées; les ravages de la guerre les ont peuplées vers le milieu du cinquieme ſiecle. Les habitants de l'Italie fuyant devant Attila, chercherent un aſyle dans l'élément des tempêtes.

Les lagunes Vénitiennes ne compoſoient dans les premiers temps, ni la même ville, ni la même république. Unies par un intérêt commun de commerce, ou plutôt par le beſoin de ſe défendre, elles étoient, du reſte, diviſées en autant de Gouvernements que d'iſles, ſoumiſes chacune à ſon Tribun.

De la pluralité des chefs, naquit la diviſion des eſprits, & la deſtruction du bien public. Ces peuples élurent donc, pour ne faire qu'un corps, un Prince, qui, ſous le nom du Duc ou de Doge, jouit long-temps de tous les droits de la ſouveraineté, dont il ne lui reſte aujourd'hui que les marques. Les Doges furent élus par le Peuple juſqu'en 1173, où les nobles s'étant emparés de

l'autorité

toute l'autorité de la République, en nommerent le chef.

Le Gouvernement de Veniſe ſeroit le meilleur de tous, ſi l'ariſtocratie n'étoit peut-être le pire. Toutes les branches du pouvoir y ſont diſtribuées entre les Nobles, & balancées avec une harmonie admirable. Les Grands y regnent ſans bruit avec une ſorte d'égalité, comme les étoiles brillent au firmament dans le ſilence de la nuit. Le peuple jouit de ce ſpectacle, & s'en contente avec du pain & des jeux. La diſtinction entre les Plébéïens & les Praticiens y choque moins que dans d'autres Républiques, parce que les Loix y veillent ſur-tout à réprimer, à épouvanter l'ambition des Nobles. D'ailleurs, comme Veniſe avoit fondé ſa proſpérité ſur ſon commerce, le peuple pouvoit s'y conſoler de la perte du pouvoir, par l'eſpérance des richeſſes, où l'induſtrie & le travail le faiſoient participer.

L'émulation qu'excita l'opulence chez cette nation maritime, la mit en état d'avoir de fortes armées. Le patriotiſme, qui eſt naturel aux Républiques, lui fournit des ſoldats. Le concours de lumieres qui réſulte du Gouvernement de pluſieurs, en fit un peuple politique avant tous les autres. Il ſut former des ligues, il ſut en détruire, & ſe maintenir contre les plus formidables Puiſſances. Mais depuis que la décadence de ſon commerce a diminué ſon action au-dehors, ſa vigueur au-dedans, la République de Veniſe eſt troublée dans une circonſpection puſillanime. Elle a pris, elle a renforcé le caractere national de toute l'Italie ombrageuſe & défiante. Avec la moitié des tréſors & des veilles, que lui a coûté depuis deux ſiecles ſa neutralité, elle ſe ſeroit délivrée à jamais des dangers dont, à force de précautions, elle s'environne. Sa plus grande confiance eſt dans un inquiſiteur,

qui rôde perpétuellement entre les individus, la hache levée ſur le cou de quiconque oſera dire, ou du bien, ou du mal, de l'adminiſtration. Le grand crime eſt la ſatyre ou l'éloge du Gouvernement. Le Sénateur de Veniſe, caché derriere une grille, dit à ſon ſujet: *Qui es-tu, pour oſer approuver notre conduite?* Un rideau ſe leve; le pauvre Vénitien, tremblant, voit un cadavre attaché à une potence, & entend une voix redoutable qui lui crie de derriere la grille : *C'eſt ainſi que nous traitons notre apologiſte; retourne-t-en dans ta maiſon, & tais-toi.* La République de Veniſe ſe ſoutient encore par ſa fineſſe. Une autre République en Europe ſe ſoutient par ſon courage : c'eſt la Suiſſe.

Les Suiſſes, connus dans l'antiquité ſous le nom d'Helvétiens, ne devoient être ſubjugués, ainſi que les Gaulois & les Bretons, que par Céſar, le plus grand des Romains, s'il eût plus aimé Rome. Ils furent unis à la Germanie, comme Province Romaine, ſous l'Empire d'Honorius. Les révolutions faciles & fréquentes, dans un pays tel que les Alpes, diviſerent des peuplades, ſéparées par de grands lacs ou de grandes montagnes, en différentes Seigneuries. La plus conſidérable, occupée par la Maiſon d'Autriche, s'empara à la longue de toutes les autres. La conquête entraîna la ſervitude; l'oppreſſion amena la révolte; & de l'excès de la tyrannie, ſortit la liberté.

Treize cantons de payſans robuſtes, qui gardent preſque tous les Rois de l'Europe, & n'en craignent aucun; qui ſont mieux inſtruits de leurs vrais intérêts qu'aucune autre nation; qui forment le peuple le plus ſenſé de notre politique moderne : ces treize cantons compoſent entr'eux, non pas une République comme les ſept Provinces de la Hollande, ni une ſimple confédération comme le corps Germa-

nique; mais plutôt une ligue, une aſſociation naturelle d'autant de Républiques indépendantes. Chaque canton a ſa ſouveraineté, ſes alliances, ſes traités à part. La diete générale ne peut faire des loix, ni des réglements pour aucun.

Les trois plus anciens ſe trouvent liés directement avec chacun des douze autres. C'eſt par cette liaiſon de convenance, non de conſtitution, que ſi l'un des treize cantons ſe trouvoit attaqué, tous les autres marcheroient à ſon ſecours. Mais il n'y a point d'alliance commune entre tous & chacun d'eux. Ainſi les branches d'un arbre ſe trouvent liées entr'elles, ſans tenir immédiatement au tronc commun.

Cependant l'union des Suiſſes fut inaltérable juſqu'au commencement du ſeizieme ſiecle. Alors la religion, ce lien de paix & de charité, vint les diviſer. La réformation fendit en deux le corps Helvétique. L'Etat fut ſcié par l'Egliſe. Toutes les affaires publiques ſe traitent dans les dietes particulieres des deux communions, Catholique & Proteſtante. Les dietes générales ne s'aſſemblent que pour conſerver une apparence d'union. Malgré ce germe de diſſention, la Suiſſe a joui de la paix, bien plus qu'aucun Etat de l'Europe.

Sous le Gouvernement Autrichien, l'oppreſſion & les levées de la milice empêcherent la population de fleurir. Après la révolution, les hommes ſe multiplierent trop, en raiſon de la ſtérilité des rochers. Le corps Helvétique ne pouvoit groſſir, ſans crever, à moins qu'il ne fît des excurſions au-dehors. Les habitants de ſes montagnes devoient, comme les fleuves qui en deſcendent, s'épancher dans les plaines qui bordent les Alpes. Ces peuples ſe ſeroient détruits eux-mêmes, s'ils fuſſent reſtés iſolés.

Mais l'ignorance des arts, le manque de matieres pour les fabriques, le défaut d'argent pour attirer chez eux les denrées, ne leur ouvroient aucune iſſue pour l'aiſance & l'induſtrie. Ils tirerent de leur population même un moyen de ſubſiſtance & de richeſſes, une ſource & une matiere de commerce.

Le Duc de Milan, maître d'un pays riche, qui étoit ouvert à l'invaſion & difficile à défendre, avoit beſoin de ſoldats. Les Suiſſes, comme ſes voiſins les plus forts, devoient être ſes ennemis, s'ils n'étoient ſes alliés, ou plutôt ſes gardiens. Il s'établit donc entre ce peuple & le Milanez une ſorte de trafic, où la force devint l'échange de la richeſſe. La nation engagea ſucceſſivement des troupes à la France, à l'Empereur, au Pape, au Duc de Savoye, à tous les Potentats d'Italie. Elle vendit ſon ſang à des Puiſſances éloignées, aux nations les plus ennemies, à la Hollande, à l'Eſpagne, au Portugal; comme ſi ſes montagnes n'étoient qu'une miniere d'armes & de ſoldats, ouverte à quiconque voudroit acheter des inſtrumens de guerre.

Chaque canton traite avec la puiſſance qui lui offre les meilleures capitulations. Il eſt libre aux ſujets du pays d'aller faire la guerre au loin, chez quelque nation alliée. Le Hollandois eſt par état un citoyen du monde; le Suiſſe eſt par état un deſtructeur de l'Europe. Plus on cultive, plus on conſomme de denrées, plus la Hollande gagne; plus il y a de batailles & de carnage, & plus la Suiſſe proſpere.

C'eſt de la guerre, ce fléau inſéparable du genre humain, ſauvage ou policé, que les Républiques du corps Helvétique ſont forcées de vivre & de ſubſiſter. C'eſt par-là qu'elles tiennent au-dedans le nombre des habitants en

proportion avec l'étendue & le rapport de leurs terres, ſans forcer aucun des reſſorts du Gouvernement, ſans gêner l'inclination d'aucun individu. C'eſt par ce commerce de troupes avec les Puiſſances belligérantes, que la Suiſſe s'eſt préſervée de la néceſſité des émigrations ſubites qui font les invaſions, & de la tentation des conquêtes qui eût cauſé la ruine de la liberté de ces Républiques, comme elle perdit toutes les Républiques de la Grece.

Maintenant, ſi nous revenons ſur nos pas, nous trouverons que tous les Gouvernements de l'Europe ſont compris ſous quelqu'une des formes que nous avons décrites, & qui ſont diverſement modifiées, par la ſituation locale, la maſſe de la population, l'étendue du territoire, l'influence des opinions & des occupations, les relations extérieures, & la viciſſitude des événements, qui agiſſent ſur l'organiſation des corps politiques, comme l'impreſſion des fluides environnants agit ſur les corps phyſiques.

Ne croyez pas, comme on le dit ſouvent, que les Gouvernements ſoient à-peu-près les mêmes, ſans autre différence que celle du caractere des hommes qui gouvernent. Cette maxime eſt peut-être vraie dans les Gouvernements abſolus, chez les nations qui n'ont pas en elles-mêmes le principe de leur volonté. Elles prennent le pli que le Prince leur donne : élevées, fieres & courageuſes ſous un Monarque actif, amoureux de la gloire : indolentes & mornes ſous un Roi ſuperſtitieux : pleines d'eſpérance ou de crainte, ſous un jeune Prince : de foibleſſe & de corruption, ſous un vieux deſpote ; ou plutôt alternativement confiantes & lâches, ſous les Miniſtres que l'intrigue ſuſcite. Dans ces Etats, le Gouvernements prend le caractere de l'adminiſtration : mais dans les Etats libres, l'adminiſtration prend le caractere du Gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit de la nature & du reſſort des conſtitutions qui gouvernent les hommes, l'art de la légiſlation étant celui qui demande le plus de perfection, eſt auſſi le plus digne d'occuper les meilleurs génies. La ſcience du Gouvernement ne contient pas des vérités iſolées, ou plutôt elle n'a pas un ſeul principe qui ne tienne à toutes les branches d'adminiſtration.

L'Etat eſt une machine très-compliquée, qu'on ne peut monter ni faire agir ſans en connoître toutes les pieces. On n'en ſauroit preſſer ou relâcher une ſeule, que toutes les autres n'en ſoient dérangées. Tout projet utile pour une claſſe de citoyens ou pour un moment de crife, peut devenir funeſte à toute la nation, & nuiſible pour un long avenir. Détruiſez ou dénaturez un grand corps; ces mouvements convulſifs, qu'on appelle coups d'Etat, agiteront la maſſe nationale, qui s'en reſſentira peut-être durant des ſiecles. Toutes les innovations doivent être inſenſibles, naître du beſoin, être inſpirées par une ſorte de cri public, ou du moins s'accorder avec le vœu général. Anéantir ou créer tout-à-coup, c'eſt empirer le mal & corrompre le bien. Agir ſans conſulter la volonté générale, ſans recueillir, pour ainſi dire, la pluralité des ſuffrages dans l'opinion publique, c'eſt aliéner les cœurs & les eſprits, tout décréditer, même le bon & l'honnête.

L'Europe auroit à deſirer que les Souverains, convaincus de la néceſſité de perfectionner la ſcience du Gouvernement, vouluſſent imiter un établiſſement de la Chine. Dans cet Empire, on diſtingue les Miniſtres en deux claſſes, celles des *penſeurs* & celle des *ſigneurs*. Tandis que la derniere eſt occupée du détail & de l'expédition des affaires, la premiere n'a d'autre travail que de former des projets, ou d'examiner ceux qu'on lui préſente. C'eſt la

ſource de tous ces réglements admirables, qui font régner à la Chine la légiſlation la plus ſavante, par l'adminiſtration la plus ſage. Toute l'Aſie eſt ſous le deſpotiſme : mais en Turquie, en Perſe, c'eſt le deſpotiſme de l'opinion par la Religion ; à la Chine, c'eſt le deſpotiſme des loix par la raiſon. Chez les Mahométans, on croit à l'autorité divine du Prince : chez les Chinois, on croit à l'autorité naturelle de la Loi raiſonnée. Mais dans ces Empires, c'eſt la perſuaſion qui meut les volontés.

Dans l'heureux état de police & de lumiere où l'Europe eſt parvenue, on ſent bien que cette conviction des eſprits, qui opere une obéiſſance libre, aiſée & générale, ne peut venir que d'une certaine évidence de l'utilité des Loix. Si les Gouvernements ne veulent pas ſoudoyer des *penſeurs*, qui peut-être deviendroient ſuſpects ou corrompus dès qu'ils ſeroient mercenaires ; qu'ils permettent du moins aux eſprits ſupérieurs de veiller en quelque ſorte ſur le bien public. Tout écrivain de génie, eſt Magiſtrat né de ſa patrie. Il doit l'éclairer, s'il le peut. Son droit, c'eſt ſon talent. Citoyen obſcur ou diſtingué, quels que ſoient ſon rang ou ſa naiſſance, ſon eſprit toujours noble prend ſes titres dans ſes lumieres. Son tribunal, c'eſt la nation entiere ; ſon juge eſt le public, non le deſpote qui ne l'entend pas, ou le Miniſtre qui ne veut pas l'écouter.

Toutes ces vérités ont leurs limites, ſans doute : mais il eſt toujours plus dangereux d'étouffer la liberté de penſer, que de l'abandonner à ſa pente, à ſa fougue. La raiſon & la vérité triomphent de l'audace des eſprits ardents, qui ne s'emportent que dans la contrainte, & ne s'irritent que de la perſécution. Rois & Miniſtres, aimez le peuple, aimez les hommes, & vous ſerez heureux. Ne craignez alors ni les eſprits libres & chagrins, ni la révolte

des méchants. Celle des cœurs eſt bien plus dangereuſe : car la vertu s'aigrit & s'indigne juſqu'à l'atrocité. Caton & Brutus étoient vertueux ; ils n'eurent à choiſir qu'entre deux grands attentats, le ſuicide ou la mort de Céſar.

Souvenez-vous que l'intérêt du Gouvernement n'eſt que celui de la nation. Quiconque diviſe en deux cet intérêt ſi ſimple, le connoît mal, & ne peut qu'y préjudicier.

Un bon Gouvernement peut quelquefois faire des mécontents : mais quand on fait beaucoup de malheureux ſans aucune ſorte de proſpérité publique, c'eſt alors que le Gouvernement eſt vicieux de ſa nature.

Le genre humain eſt ce qu'on veut qu'il ſoit ; c'eſt la maniere dont on le gouverne, qui le décide au bien ou au mal.

Un Etat ne doit avoir qu'un objet ; & cet objet eſt la félicité publique. Chaque Etat a ſa maniere d'aller à ce but ; & cette maniere eſt ſon eſprit, ſon principe, auquel tout eſt ſubordonné.

Un Peuple ne ſauroit avoir d'induſtrie pour les arts, ni de courage pour la guerre, ſans confiance & ſans amour pour le Gouvernement. Mais dès que la crainte a rompu tous les autres reſſorts de l'ame, une nation n'eſt plus rien ; un Prince eſt expoſé à mille entrepriſes au-dehors, à mille dangers au-dedans. Mépriſé de ſes voiſins, haï de ſes ſujets, il doit trembler jour & nuit ſur le ſort de ſon Royaume & ſur ſa propre vie. C'eſt un bonheur pour une nation, que le commerce, les arts & les ſciences y fleuriſſent. C'eſt même un bonheur pour ceux qui la gouvernent, quand ils ne veulent pas la tyranniſer. Rien n'eſt ſi facile à conduire que des eſprits juſtes ; mais rien ne hait autant qu'eux, la violence & la ſervitude. Donnez des Peuples éclairés aux Monarques ; laiſſez les brutes aux deſpotes.

Le deſpotiſme s'éleve avec des ſoldats, & ſe diſſout par eux. Dans ſa naiſſance, c'eſt un lion qui cache ſes griffes, pour les laiſſer croître. Dans ſa force, c'eſt un frénétique qui déchire ſon corps avec ſes bras. Dans ſa vieilleſſe, c'eſt Saturne, qui, après avoir dévoré ſes enfants, ſe voit honteuſement mutilé par ſa propre race.

Le Gouvernement peut ſe diviſer en légiſlation & en politique. La légiſlation agit au-dedans, & la politique au-dehors.

XXXVI. Politique.

Les Peuples ſauvages & chaſſeurs ont plutôt une politique qu'une légiſlation. Gouvernés chez eux par les mœurs & l'exemple, ils n'ont des conventions ou des Loix que de nation à nation. Des traités de paix ou d'alliance ſont tout leur code.

Telles étoient à-peu-près les ſociétés des temps anciens. Séparés par des déſerts, ſans communication de commerce ou de voyages, ces Peuples n'avoient que des intérêts du moment à démêler. Finir une guerre, en fixant les limites d'un Etat, c'étoit toutes leurs négociations. Comme il s'agiſſoit de perſuader une nation, & non de corrompre une Cour par les maîtreſſes ou les favoris du Prince, ils employoient des hommes éloquents; & le nom d'Orateur étoit ſynonyme à celui d'Ambaſſadeur.

Dans le moyen âge, où tout, juſqu'à la juſtice, ſe décidoit par la force, où le Gouvernement Gothique diviſoit par les intérêts tous les petits Etats qu'il multiplioit par ſa conſtitution, les négociations n'avoient guere d'influence ſur des Peuples iſolés & farouches, qui ne connoiſſoient d'autre droit que la guerre, ni des traités, que pour des treves ou des rançons.

Durant ce long période d'ignorance & de férocité, la politique fut toute concentrée à la Cour de Rome. Elle

y étoit née des artifices, qui avoient fondé le Gouvernement des Papes. Comme les Pontifes influoient par les Loix de la religion & par les regles de la hiérarchie, ſur un Clergé très-nombreux que le proſélytiſme étendoit ſans ceſſe au loin dans tous les Etats Chrétiens, la correſpondance qu'ils entretenoient avec les Evêques, établit de bonne-heure à Rome, un centre de communication de toutes ces Egliſes, ou de ces nations. Tous les droits étoient ſubordonnés à une religion qui dominoit excluſivement ſur les eſprits; elle entroit dans preſque toutes les entrepriſes, ou comme motif, ou comme moyen; & les Papes ne manquoient jamais, par les émiſſaires Italiens qu'ils avoient placés dans les Prélatures de la Chrétienté, d'être inſtruits de tous les mouvements, & de profiter de tous les événements. Ils y avoient le plus grand intérêt, celui de parvenir à la Monarchie univerſelle. La barbarie des ſiecles où ce projet fut conçu, n'en obſcurcit point l'éclat & la ſublimité. Quelle audace d'eſprit, pour ſoumettre ſans troupes des nations toujours armées! Quel art, de rendre reſpectable & ſacrée la foibleſſe même du Clergé! Quelle adreſſe à remuer, à ſecouer les trônes les uns après les autres, pour les tenir tous dans la dépendance! Un deſſein ſi profond & ſi vaſte ne pouvant s'exécuter qu'autant qu'il n'eſt pas manifeſté, ne ſauroit convenir à une Monarchie héréditaire, où les paſſions des Rois & les intrigues des Miniſtres, mettent tant d'inſtabilité dans les affaires. Ce projet, & le plan général de conduite qu'il exige, ne pouvoient naître que dans un Gouvernement électif, où le chef eſt pris dans un corps toujours animé du même eſprit, imbu des mêmes maximes; où une Cour ariſtocratique gouverne le Prince, plutôt qu'elle ne ſe laiſſe gouverner par lui.

Pendant que la politique Italienne épioit dans toute l'Europe, & ſaiſiſſoit les occaſions d'aggrandir & d'affermir le pouvoir Eccléſiaſtique, chaque Souverain voyoit avec indifférence les révolutions qui ſe paſſoient au-dehors. La plupart étoient trop occupés à cimenter leur autorité dans leurs propres Etats, à diſputer les branches du pouvoir aux différents corps qui en étoient en poſſeſſion, ou qui luttoient contre la pente naturelle de la Monarchie au deſpotiſme : ils n'étoient pas aſſez maîtres de leur propre héritage, pour s'occuper des affaires de leurs voiſins.

Le quinzieme ſiecle fit éclorre un autre ordre de choſes. Quand les Princes eurent raſſemblé leurs forces, ils voulurent les meſurer. Juſqu'alors, les nations ne s'étoient fait la guerre que ſur leurs frontieres. Le temps de la campagne ſe paſſoit à aſſembler les troupes que chaque Baron levoit toujours lentement. C'étoient des eſcarmouches entre des partis, & non des batailles entre des armées. Quand un Prince, par des alliances ou des héritages, eut acquis des domaines en différents Etats, les intérêts ſe confondirent, & les Peuples ſe brouillerent. Il fallut des troupes réglées à la ſolde du Monarque, pour aller défendre au loin des poſſeſſions qui n'appartenoient pas à l'Etat. La Couronne d'Angleterre ceſſa d'avoir des Provinces au cœur de France; mais celle d'Eſpagne acquit des droits en Allemagne, & celle de France forma des prétentions en Italie. Dès-lors toute l'Europe fut dans une alternative perpétuelle de guerres & de négociation.

L'ambition, les talents & les rivalités de Charles-Quint & de François I, donnerent naiſſance au ſyſtême actuel de la politique moderne. Avant ces deux Rois, les deux nations, Eſpagnole & Françoiſe, s'étoient diſputé le Royau-

me de Naples, au nom des Maiſons d'Arragon & d'Anjou. Leurs querelles avoient excité une fermentation dans toute l'Italie, & la République de Veniſe étoit l'ame de cette réaction inteſtine contre deux Puiſſances étrangeres. Les Allemands prirent part à ces mouvements, ou comme auxiliaires, ou comme intéreſſés. L'Empereur & le Pape s'y engagerent avec preſque toute la Chrétienté. Mais François I & Charles-Quint attacherent à leur ſort les regards, les inquiétudes & la deſtinée de l'Europe. Toutes les Puiſſances ſemblerent ſe partager entre deux maiſons rivales, pour affoiblir tour-à-tour la dominante. La fortune ſeconda l'habileté, la force & la ruſe de Charles-Quint. Plus ambitieux & moins voluptueux que François I, ſon caractere emporta l'équilibre, & l'Europe pencha de ſon côté, mais ne plia pas ſans retour.

Philippe II, qui avoit bien toutes les intrigues, mais non les vertus militaires de ſon pere, hérita des projets & des vues de ſon ambition, & trouva des temps favorables à ſon agrandiſſement. Il épuiſa ſon Royaume d'hommes & de vaiſſeaux, même d'argent, lui qui avoit les mines du nouveau monde, & laiſſa une Monarchie plus vaſte, mais l'Eſpagne plus foible qu'elle n'avoit été ſous ſon pere.

Son fils crut renouer les chaînes de l'Europe, en s'alliant à la branche de ſa Maiſon qui régnoit en Allemagne. Philippe II s'en étoit détaché par négligence; Philippe III reprit ce fil de politique. Mais il ſuivit du reſte les principes erronés, étroits, ſuperſtitieux & pédanteſques de ſon prédéceſſeur. Au-dedans, beaucoup de formalités, mais point de regle, point d'économie. L'Egliſe ne ceſſa de dévorer l'Etat. L'inquiſition, ce monſtre informe, qui cache ſa tête dans les cieux, & ſes pieds dans les enfers,

tarit la population dans ſa racine, tandis que les guerres & les colonies en moiſſonnoient la fleur. Au-dehors, toujours la même ambition, avec des moyens plus maladroits. Téméraire & précipité dans ſes entrepriſes, lent & opiniâtre dans l'exécution, Philippe III réunit tous les défauts qui ſe nuiſent, & font tout avorter, tout échouer. Il épuiſa le peu de vie & de vigueur qui reſtoit au tronc de la Monarchie. Richelieu profita de cette foibleſſe de l'Eſpagne, de la foibleſſe du Roi qu'il maîtriſoit, pour remplir ſon ſiecle de ſes intrigues, & la poſtérité de ſon nom. L'Allemagne & l'Eſpagne étoient comme liées par la Maiſon d'Autriche : à cette ligue, il oppoſa par contrepoids celle de la France avec la Suede. Ce ſyſtême auroit été l'ouvrage de ſon temps, s'il n'avoit pas été celui de ſon génie. Guſtave-Adolphe enchaîna tout le Nord à la ſuite de ſes victoires. L'Europe entiere concourut à l'abaiſſement de l'orgueil Autrichien ; & la paix des Pyrénées fit paſſer les honneurs de la prépondérance de l'Eſpagne à la France.

On avoit accuſé Charles-Quint d'aſpirer à la Monarchie univerſelle ; on accuſa Louis XIV de la même ambition. Mais ni l'un ni l'autre ne conçut un projet ſi haut, ſi téméraire. Ils avoient tous les deux paſſionnément à cœur d'étendre leur Empire, en élevant leurs familles. Cette ambition eſt également naturelle aux Princes ordinaires, nés ſans aucun talent, & aux Monarques d'un eſprit ſupérieur, qui n'ont point de vertus ou de morale. Mais, ni Charles-Quint, ni Louis XIV n'avoient cette détermination, cette impulſion de l'ame à tout braver, qui fait les héros conquérants : ils n'avoient rien d'Alexandre. Cependant on prit, l'on ſema des allarmes utiles. On ne ſauroit les concevoir, les répandre trop tôt, quand il s'é-

leve des Puiſſances formidables à leurs voiſins. C'eſt entre les nations ſur-tout, c'eſt à l'égard des Rois, que la crainte opere la ſûreté.

Quand Louis XIV voulut regarder autour de lui, peut-être dut-il être étonné de ſe voir plus puiſſant qu'il ne le croyoit. Sa grandeur venoit en partie du peu de concert qui régnoit entre les forces & les meſures de ſes ennemis. L'Europe avoit bien ſenti le beſoin d'un lien commun, mais n'en avoit pas trouvé le moyen. En traitant avec ce Monarque, fier des ſuccès, & vain des éloges, on croyoit gagner beaucoup que de ne pas tout perdre. Enfin, les inſultes de la France multipliées avec ſes victoires; la pente de ſes intrigues à diviſer tout, pour dominer ſeule; le mépris pour la foi des traités; ſon ton de hauteur & d'autorité, acheverent de changer l'envie en haine, de répandre l'inquiétude. Les Princes même qui avoient vu ſans ombrage ou favoriſé l'accroiſſement de ſa puiſſance, ſentirent la néceſſité de réparer cette erreur de politique, & comprirent qu'il falloit combiner & réunir entr'eux une maſſe de forces ſupérieures à la ſienne, pour l'empêcher de tyranniſer les nations.

Des ligues ſe formerent, mais long-temps ſans effet. Un ſeul homme ſut les conduire & les animer. Echauffé de cet eſprit public, qui ne peut entrer que dans les ames grandes & vertueuſes, ce fut un Prince, mais né dans une République, qui ſe pénétra pour l'Europe entiere de l'amour de la liberté, ſi naturel aux eſprits juſtes. Cet homme tourna ſon ambition vers l'objet le plus élevé, le plus digne du temps où il vivoit. Jamais ſon intérêt ne put le détourner de l'intérêt public. Avec un courage qui étoit tout à lui, il ſut braver les défaites qu'il prévoyoit; attendant moins de ſuccès de ſes talents militaires, qu'une

heurenſe iſſue de ſa patience & de ſon activité politique. Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque la ſucceſſion au Trône d'Eſpagne mit l'Europe en feu.

Depuis l'Empire des Perſes & celui des Romains, jamais une ſi riche proie n'avoit tenté l'ambition. Le Prince qui auroit pu la joindre à ſa Couronne, ſeroit monté naturellement à cette Monarchie univerſelle, dont le fantôme épouvantoit tous les eſprits. Il falloit donc empêcher que ce Trône n'échût à une Puiſſance déja formidable, & tenir la balance égale entre les Maiſons d'Autriche & de Bourbon, qui ſeules y pouvoient aſpirer par le droit du ſang.

Des hommes verſés dans la connoiſſance des mœurs & des affaires de l'Eſpagne, ont prétendu, ſi l'on en croit Bolingbrocke, que ſans les hoſtilités que l'Angleterre & la Hollande exciterent alors, on eût vu Philippe V auſſi bon Eſpagnol que les Philippes ſes prédéceſſeurs, & que le Conſeil de France n'auroit eu aucune influence ſur l'adminiſtration d'Eſpagne; mais que la guerre faite aux Eſpagnols pour leur donner un maître, les obligea de recourir aux flottes & aux armées d'une Couronne qui ſeule pouvoit les aider à prendre un Roi qui leur convînt. Cette idée profonde & juſte a été confirmée par un demi-ſiecle d'expérience. Jamais le génie Eſpagnol n'a pu s'accommoder au goût François. L'Eſpagne, par le caractere de ſes habitants, ſemble moins appartenir à l'Europe qu'à l'Afrique.

Cependant les événements répondirent au vœu général. Les armées & les conſeils de la quadruple alliance, prirent un égal aſcendant ſur l'ennemi commun. Au-lieu de ces campagnes languiſſantes & malheureuſes qui avoient éprouvé, mais non rebuté le Prince d'Orange, on vit tou-

tes les opérations réuſſir aux conſédérés. La France, à ſon tour, par-tout humiliée & défaite, touchoit à ſa ruine, lorſque la mort de l'Empereur la releva.

Alors on ſentit que l'Archiduc Charles, venant à hériter de tous les Etats de la Maiſon d'Autriche, s'il joignoit les Eſpagnes & les Indes à ce grand héritage, ſurmonté de la Couronne Impériale, auroit dans ſes mains cette même puiſſance exorbitante que la guerre arrachoit à la Maiſon de Bourbon. Les ennemis de la France s'obſtinoient cependant à détrôner Philippe V, ſans ſonger à celui qui rempliroit ſa place; tandis que les vrais politiques, malgré leurs triomphes, ſe laſſoient d'une guerre, dont les ſuccès devenoient toujours des maux, quand ils ceſſoient d'être des remedes.

Cette diverſité d'opinions brouilla les alliés; & cette diſſention empêcha que la paix d'Utrecht n'eût pour eux tous les fruits qu'ils devoient ſe promettre de leurs proſpérités. Les meilleures barrieres dont on pouvoit couvrir les Provinces des alliés, étoient de découvrir les frontieres de la France. Louis XIV avoit employé quarante ans à les fortifier, & ſes voiſins avoient vu tranquillement élever ces boulevards qui les menaçoient à jamais. Il falloit les démolir: car toute Puiſſance forte qui ſe met en défenſe, projette d'attaquer. Philippe reſta ſur le trône d'Eſpagne; & les bords du Rhin, la Flandre, reſterent fortifiés.

Depuis cette époque, aucune occaſion ne s'eſt préſentée, pour réparer l'imprudence commiſe à la paix d'Utrecht. La France a toujours conſervé ſa ſupériorité dans le continent: mais la fortune en a ſouvent diminué les influences. Les baſſins de la balance politique ne ſeront jamais dans un parfait équilibre, ni aſſez juſtes pour déter-

miner

miner les degrés de puiſſance, avec une exacte préciſion. Peut-être même ce ſyſtême d'égalité n'eſt-il qu'une chimere? La balance ne peut s'établir que par des traités, & les traités n'ont aucune ſolidité, tant qu'ils ne ſont faits qu'entre des Souverains abſolus, & non entre des nations. Ces actes doivent ſubſiſter entre des peuples, parce qu'ils ont pour objet la paix & la ſûreté qui ſont leurs plus grands biens : mais un deſpote ſacrifie toujours ſes ſujets à ſon inquiétude, & ſes engagements à ſon ambition.

Mais ce n'eſt pas uniquement la guerre qui décide de la prépondérance des nations, comme on l'a cru juſqu'à nos jours; depuis un demi-ſiecle, le commerce y a beaucoup plus influé. Tandis que les puiſſances du continent meſuroient & partageoient l'Europe en portions inégales, que la politique, par ſes ligues, ſes traités & ſes combinaiſons, mettoit toujours en équilibre; un peuple maritime formoit, pour ainſi dire, un nouveau ſyſtême, & ſoumettoit par ſon induſtrie la terre à la mer, comme la nature l'y a ſoumiſe elle-même par ſes loix. Elle créoit ou développoit ce vaſte commerce qui a pour baſe une excellente agriculture, des manufactures floriſſantes, & les plus riches poſſeſſions des quatre parties du monde. C'eſt cette eſpece de monarchie univerſelle que l'Europe doit ôter à l'Angleterre, en redonnant à chaque Etat maritime la liberté, la puiſſance qu'il a droit d'avoir ſur l'élément qui l'environne. C'eſt un ſyſtême de bien public, fondé ſur l'équité naturelle. Ici, la juſtice eſt l'expreſſion de l'intérêt général. On ne ſauroit trop avertir les peuples de reprendre toutes leurs forces, & d'employer les reſſources que leur offrent le climat & le ſol qu'ils habitent, pour acquérir l'indépendance nationale & individuelle où ils ſont nés.

Si les lumieres étoient aſſez répandues en Europe, & que chaque nation connût ſes droits & ſes vrais biens, ni le continent, ni l'Océan ne ſe feroient mutuellement la loi; mais il s'établiroit une influence réciproque entre les peuples de la terre & de la mer, un équilibre d'induſtrie & de puiſſance, qui les feroit tous communiquer enſemble pour l'utilité général. Chacun cultiveroit & recueilleroit ſur l'élément qui lui eſt propre. Les divers Etats auroient cette liberté d'exportation & d'importation, qui doit régner entre les Provinces d'un même Empire.

Une grande erreur domine dans la politique moderne: c'eſt celle d'affoiblir, autant qu'on peut, ſes ennemis. Mais aucune nation ne peut travailler à la ruine des autres, ſans préparer & avancer ſon aſſerviſſement. Sans doute, il eſt des moments où la fortune offre tout-à-coup un grand accroiſſement de puiſſance à un peuple; mais une proſpérité ſubite eſt peu durable. Souvent il vaudroit mieux ſoutenir des rivaux, que de les opprimer. Sparte refuſa de rendre Athenes eſclave; & Rome ſe repentit d'avoir détruit Carthage.

Cette élévation de ſentiments, qui convient encore plus à des nations qu'à des Rois, épargneroit bien des crimes & des menſonges à la politique, des épines & des tortures d'eſprit aux négociateurs. Aujourd'hui, la complication des affaires a rendu les négociations très-difficiles. La politique, ſemblable à l'inſecte inſidieux qui fabrique ſes filets dans l'obſcurité, a tendu ſa toile au milieu de l'Europe, & l'a comme attachée à toutes les cours. On ne peut toucher à un ſeul fil, ſans les tirer tous. Le moindre Souverain a quelque intérêt caché dans les traités entre les grandes Puiſſances. Deux petits Princes d'Allemagne ne peuvent faire l'échange d'un fief ou d'un do-

maine, ſans être croiſés ou ſecondés par les Cours de Vienne, de Verſailles ou de Londres. Il faut négocier des années entieres dans tous les cabinets, pour un léger arrondiſſement de terrein. Le ſang des peuples eſt la ſeule choſe qu'on ne marchande pas. Une guerre eſt décidée en deux jours, une paix traîne des années entieres. Cette lenteur dans les négociations, qui vient de la nature des affaires, tient encore au caractere des négociateurs.

La plupart ſont des ignorants, qui traitent avec quelques hommes inſtruits. Il y a peut-être deux ou trois cabinets ſages & judicieux en Europe. Tout le reſte eſt livré à des intrigants, parvenus au maniement des affaires par les paſſions & les plaiſirs honteux d'un maître & de ſes maîtreſſes. Un homme arrive à l'adminiſtration ſans la connoître; prend le premier ſyſtême qu'on offre à ſon caprice; le ſuit ſans l'entendre, avec d'autant plus d'entêtement, qu'il y apporte moins de lumieres; renverſe tout l'édifice de ſes prédéceſſeurs, pour jetter les fondements du ſien qui n'ira pas à hauteur d'appui. Le premier mot de Richelieu, Miniſtre, fut: *Le conſeil a changé de maximes.* Ce mot, qui ſe trouva bon une fois dans la bouche d'un ſeul homme, peut-être n'eſt-il pas un des ſucceſſeurs de Richelieu qui ne l'ait dit ou penſé. Tous les hommes publics ont la vanité, non-ſeulement de meſurer le faſte de leur dépenſe, de leur ton & de leur air, à la hauteur de leur place; mais auſſi d'enfler l'opinion qu'ils ont de leur eſprit, par l'influence de leur autorité.

Quand une nation eſt grande & puiſſante, que doivent être ceux qui la gouvernent? La Cour & le Peuple le diſent, mais en deux ſens bien oppoſés. Les Miniſtres ne voyent dans leur place, que l'étendue de leurs droits; le peuple n'y voit que l'étendue de leurs devoirs. Le peu-

ple a raiſon; parce qu'enfin les devoirs & les droits de chaque Gouvernement devroient être réglés par les beſoins & les volontés de chaque nation. Mais ce principe de droit naturel n'eſt point applicable à l'état ſocial. Comme les ſociétés, quelle que ſoit leur origine, ſont gouvernées preſque toutes par l'autorité d'un ſeul homme, les meſures de la politique ſont ſubordonnées au caractere des Princes.

Qu'un Roi ſoit foible & changeant, ſon Gouvernement variera comme ſes Miniſtres, & ſa politique avec ſon Gouvernement. Il aura tour à tour des Miniſtres aveugles, éclairés, fermes, légers, fourbes ou ſinceres, durs ou humains, enclins à la guerre ou à la paix; tels en un mot que la viciſſitude des intrigues les lui donnera. Un tel Gouvernement n'aura ni ſyſtême, ni ſuite dans ſa politique. Avec un tel Gouvernement, tous les autres ne pourront aſſeoir des vues & des meſures conſtantes. La politique alors ne peut qu'aller ſelon le vent du jour & du moment; c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du Prince. On ne doit avoir que des intérêts momentanés & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du Miniſtere, ſous un regne foible & changeant.

Mais le ſort des nations & l'intérêt politique ſont bien différents dans les Gouvernements Républicains. Là, comme l'autorité réſide dans la maſſe ou dans le corps du peuple, il y a des principes & des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un ſyſtême à la durée d'un miniſtere, ou à la vie d'un ſeul homme. L'eſprit général qui vit & ſe perpétue dans la nation, eſt la ſeule regle des négociations. Ce n'eſt pas qu'un citoyen puiſſant, un démagogue éloquent, ne puiſſe entraîner quelquefois un Gouvernement popu-

laire dans un écart politique; mais on en revient aiſément. Là, les fautes ſont des leçons, comme les ſuccès. Ce ſont de grands événements, & non des hommes, qui font époque dans l'hiſtoire des Républiques. Il eſt inutile de vouloir ſurprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruſe ou par l'intrigue, avec un peuple libre. Ses maximes le ramenent toujours à ſes intérêts permanents, & tous les engagements y cedent à la loi ſuprême. Là, c'eſt le ſalut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'eſt le bon plaiſir du maître.

Ce contraſte de maximes politiques a rendu ſuſpectes ou odieuſes les conſtitutions populaires, à tous les Souverains abſolus. Ils ont craint que l'eſprit républicain n'arrivât juſqu'à leurs ſujets, dont tous les jours ils appeſantiſſent de plus en plus les fers. Auſſi s'apperçoit-on d'une conſpiration ſecrete entre toutes les Monarchies, pour détruire & ſapper inſenſiblement les Etats libres. Mais la liberté naîtra du ſein de l'oppreſſion. Elle eſt dans tous les cœurs: elle paſſera, par les écrits publics, dans les ames éclairées; & par la tyrannie, dans l'ame du peuple. Tous les hommes ſentiront enfin, & le jour du réveil n'eſt pas loin, ils ſentiront que la liberté eſt le premier don du ciel, comme le premier germe de la vertu. Les inſtruments du deſpotiſme en deviendront les deſtructeurs; & les ennemis de l'humanité, ceux qui ſemblent aujourd'hui n'être armés que pour la combattre, combattront pour ſa défenſe.

XXXVII. Guerre.

La guerre eſt de tous les temps & de tous les pays, comme la ſociété; mais l'art militaire ne ſe trouve que dans certains ſiecles & chez quelques peuples. Les Grecs l'inſtituerent, & vainquirent toutes les forces de l'Aſie. Les Romains le perfectionnerent, & conquirent le monde. Ces

deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puiſqu'elles s'éleverent par le génie & la vertu, dûrent leur ſupériorité à l'infanterie, où l'homme ſeul eſt dans toute ſa force. Les phalanges & les légions menerent par-tout la victoire ſur leurs pas.

Lorſque la molleſſe, plutôt que l'induſtrie, eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de ſa gloire & de ſes ſuccès. Malgré la diſcipline de ſes troupes, elle ne put réſiſter à des nations barbares qui combattoient à pied.

Cependant ces hommes demi-ſauvages, qui, avec les ſeules armes & les ſeules forces de la nature, avoient ſoumis l'Empire le plus étendu & le plus policé de l'univers, ne tarderent pas à changer auſſi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appellée *la bataille*, ou l'armée. Toute la nobleſſe, qui poſſédoit ſeule les terres & les droits, ces appanages de la victoire, voulut monter à cheval; & la populace eſclave fut laiſſée à pied, preſque ſans armes & ſans honneur.

Dans un temps où le cheval faiſoit la diſtinction du Gentilhomme; où l'homme n'étoit rien, & le Chevalier étoit tout; où les guerres n'étoient que des irruptions, & les campagnes qu'une journée; où l'avantage étoit dans la célérité des marches, alors la cavalerie décidoit du ſort des armées. Durant le treizieme & le quatorzieme ſiecles, l'Europe n'avoit, pour ainſi dire, que de la cavalerie. L'adreſſe & la force des hommes ne ſe montroient plus à la lutte, au ceſte, dans l'exercice des bras & dans tous les muſcles du corps; mais dans les tournois, à manier un cheval, à pouſſer une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errants qu'à des ſociétés fixes & ſédentaires, étoit un des vices du Gouverne-

ment féodal. Une race de conquérants, qui portoit partout ſes droits dans ſon épée; qui mettoit ſa gloire & ſon mérite dans ſes armes; qui n'avoit d'autre occupation que la chaſſe, ne pouvoit guere aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil & d'empire dont un eſprit groſſier devoit la ſurcharger. Mais des troupes d'une cavalerie peſamment armée, que pouvoient-elles pour attaquer & défendre des châteaux & des villes, où l'on étoit gardé par des murs & des eaux?

C'eſt cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des ſiecles une guerre ſans interruption, entre la France & l'Angleterre. C'eſt faute de combattants, qu'on combattoit ſans ceſſe. Il falloit des mois pour aſſembler, pour armer, pour amener en campagne des troupes qui n'y devoient reſter que des ſemaines. Les Rois ne pouvoient convoquer qu'un certain nombre de vaſſaux, & à des temps marqués. Les Seigneurs n'avoient droit d'appeller à leur banniere que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes & les regles emportoient tout le temps à la guerre, comme elles conſument tout l'argent dans les tribunaux de juſtice. Enfin, les François, las d'avoir éternellement à repouſſer les Anglois, ſemblables au cheval qui implore le ſecours de l'homme contre le cerf, ſe laiſſerent impoſer le joug & le fardeau qu'ils portent auſourd'hui. Les Rois leverent, à leur ſolde, des troupes toujours ſubſiſtantes. Charles VII, après avoir chaſſé les Anglois avec des mercenaires, quand il licencia ſon armée, conſerva neuf mille hommes de cavalerie, & ſeize mille hommes d'infanterie.

Ce fut-là l'origine de l'abaiſſement de la Nobleſſe, & de l'accroiſſement de la Monarchie; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de ſa ſervitude civile

au-dedans. Le peuple ne ſortit de la tyrannie féodale que pour tomber un jour ſous le deſpotiſme des Rois : tant le genre-humain ſemble né pour l'eſclavage ! Il fallut aſſigner des fonds à la ſolde d'une milice ; & les impôts devinrent arbitraires, illimités, comme le nombre des ſoldats. Ceux-ci furent diſtribués dans les différentes places du Royaume, ſous prétexte de couvrir les frontieres contre l'ennemi ; mais, au fond, pour contenir & opprimer les ſujets. Les Officiers, les Commandants, les Gouverneurs, furent des inſtrumens toujours armés contre la nation même. Ils ceſſerent de ſe regarder, eux & leurs ſoldats, comme des citoyens de l'Etat, dévoués uniquement à la défenſe des biens & des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le Royaume que le Roi, prêts à égorger, en ſon nom, & leurs peres & leurs freres. Enfin, la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenſes & de grands préparatifs, des forges, des magaſins, des arſenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des Rois, & acheva de donner l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie. Celle-ci prêtoit au feu de l'autre le flanc de l'homme & du cheval. Un cavalier démonté étoit un homme nul ou perdu ; un cheval ſans guide portoit le trouble & le déſordre par tous les rangs. L'artillerie & la mouſqueterie faiſoient, dans les eſcadrons, un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin, les hommes pouvoient s'acheter & ſe diſcipliner à moins de frais que les chevaux : c'eſt ce qui fit que les Rois eurent aiſément des ſoldats.

C'eſt ainſi que l'innovation de Charles VII, funeſte à ſes ſujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par ſon exemple, à la liberté de tous les Peuples de l'Europe.

Chaque nation eut beſoin de ſe tenir en défenſe contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un temps où les arts, les lettres & le commerce n'avoient point encore ouvert la communication entre les Peuples, la politique étoit que les Princes euſſent attaqué tous à la fois celui qui s'étoit mis dans un état de guerre continuel. Mais au-lieu de l'obliger à poſer les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vîte, qu'elle paroiſſoit le ſeul remede au danger d'une invaſion, le ſeul garant de la ſécurité des nations.

Cependant on manquoit par-tout des connoiſſances néceſſaires pour diſcipliner une infanterie, dont l'importance commençoit à ſe faire ſentir. La maniere de combattre que les Suiſſes avoient employée contre les Bourguignons, les avoit rendus auſſi fameux que formidables. Avec de peſantes épées & de longues hallebardes, ils avoient toujours renverſé les chevaux & les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaiſſes, ils abattoient tout ce qui les attaquoit, tout ce qu'ils rencontroient. Chaque Puiſſance voulut avoir de ces ſoldats. Mais les Suiſſes ſentant le beſoin qu'on avoit de leurs bras, & ſe faiſant acheter trop cher, il fallut ſe réſoudre à s'en paſſer, & compoſer par-tout une infanterie nationale, pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une diſcipline qui ne demandoit que la force du corps, & la ſubordination des eſprits. Sortis d'une terre féconde en hommes & en chevaux, ils atteignirent preſque à la réputation de l'infanterie Suiſſe, ſans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les François, plus vifs, adopterent avec plus de peine

& de lenteur, un genre de milice qui contraignoit tous les mouvements, & qui ſembloit exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation & de la nouveauté prévalut chez une nation légere, ſur cette vanité qui eſt amoureuſe de ſes uſages.

Les Eſpagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérirent ſur les Suiſſes, en perfectionnant la diſcipline de ce Peuple guerrier. Ils compoſerent une infanterie qui fut tour-à-tour la terreur & l'admiration de l'Europe.

A meſure que l'infanterie augmentoit, ceſſoient partout l'uſage & le ſervice de la milice féodale, & la guerre s'étendoit de plus en plus. La conſtitution nationale n'avoit guere permis durant des ſiecles aux différents Peuples, de franchir les barrieres de leurs Etats pour aller s'égorger. La guerre ne ſe faiſoit que ſur les frontieres entre les Peuples limitrophes. Quand la France & l'Eſpagne eurent eſſayé leurs armes à l'extrêmité la plus reculée de l'Italie, il ne fut plus poſſible de convoquer le ban & l'arriere-ban des nations; parce que ce n'étoient pas réellement les Peuples qui ſe faiſoient la guerre, mais les Rois avec leurs troupes, pour la gloire de leur perſonne ou de leur famille, ſans aucun égard au bien de leurs ſujets. Ce n'eſt pas que les Princes ne tâchaſſent d'engager dans leurs querelles l'orgueil national des Peuples; mais uniquement pour affoiblir ou pour ſoumettre cette indépendance, qui luttoit encore dans quelques corps contre l'autorité abſolue où ils s'étoient élevés par degrés.

Toute l'Europe fut en combuſtion. On vit les Allemands en Italie, les Italiens en Allemagne; les François dans l'une & l'autre de ces régions; les Turcs devant Naples & devant Nice; les Eſpagnols tout à la fois, en

Afrique, en Hongrie, en Italie, en Allemagne, en France, & dans les Pays-Bas. Toutes ces nations, en aiguiſant, en trempant leurs armes dans leur ſang, ſe formerent dans la ſcience de ſe battre & de ſe détruire avec un ordre, une meſure infaillibles.

La religion mit aux priſes les Allemands contre les Allemands, les François contre les François; mais ſur-tout la Flandre avec l'Eſpagne. C'eſt dans les marais de la Hollande qu'échoua toute la fureur d'un Roi bigot & deſpote; d'un Prince ſuperſtitieux & ſanguinaire; de deux Philippes & d'un Duc d'Albe. C'eſt dans les Pays-Bas qu'on vit une République ſortir des gibets de la tyrannie & des bûchers de l'inquiſition. Après que la liberté eut rompu ſes chaînes, qu'elle eut trouvé ſon aſyle dans l'Océan, elle éleva ſes remparts ſur le continent. Les Hollandois imaginerent les premiers l'art de fortifier les places : tant le génie & la création appartiennent aux ames libres. Leur exemple fut imité par-tout. Les grands Etats n'avoient beſoin que de fortifier leurs frontieres. L'Allemagne & l'Italie, partagées entre pluſieurs Princes, furent hériſſées d'un bout à l'autre de fortes citadelles. On n'y voyage point ſans trouver chaque ſoir des portes fermées & des pont-levis à l'entrée des villes.

Tandis que la Hollande avoit perfectionné l'art de bâtir, d'attaquer & de défendre des places, la Suede formoit, pour ainſi dire, la ſcience militaire des campagnes. Guſtave-Adolphe poſſéda ſupérieurement l'art de la guerre, que les autres nations ont poſſédé par intervalle, mais que les Allemands ont toujours conſervé comme un appanage de leur climat. Ailleurs il reſte encore des ſoldats; mais l'Allemagne ſeule a des Généraux.

Louis XIV avança ſinguliérement cet art, qui s'exer-

çoit depuis cent ans. L'eſprit humain doit à ce Monarque l'uſage des habits uniformes; de porter le bayonnette au bout du fuſil; de ſervir l'artillerie avec avantage; de donner enfin au fer & au feu l'action la plus meurtriere.

Le Roi de Pruſſe a créé ſeul un nouvel art de diſcipliner les armées; de commander des batailles, & de les gagner lui-même. Ce Prince, qu'une autre nation auroit encore mieux ſervi, & ſans doute mieux loué qu'il n'a pu l'être de la ſienne; ce Roi, qui, depuis Alexandre, n'a point eu ſon égal dans l'hiſtoire pour l'étendue & la variété des talents; lui qui, ſans avoir été formé par des Grecs, a ſu former des Lacédémoniens; enfin, ce Roi qui mérita, plus que tout autre, d'attacher ſon nom à ſon ſiecle, comme un titre de grandeur & de rivalité avec les plus beaux ſiecles: le Roi de Pruſſe a changé les principes de la guerre, en donnant, en quelque ſorte, l'avantage aux jambes ſur les bras; c'eſt-à-dire, que, par la rapidité de ſes évolutions & la célérité de ſes marches, il a toujours ſurpaſſé ſes ennemis, lors même qu'il ne les a pas vaincus. Toutes les nations de l'Europe ont été forcées de prendre ſes leçons, pour ne pas ſubir ſon joug. Il aura la gloire, puiſque c'en eſt une, d'avoir élevé la guerre à un dégré de perfection, dont elle ne peut heureuſement que deſcendre.

Ce n'eſt pas à lui, c'eſt à Louis XIV, qu'il faut attribuer cette exceſſive multiplication de troupes, qui nous offrent le ſpectacle de la guerre juſques dans le ſein de la paix. A l'exemple de ce Monarque, qui tint toujours ſur pied de nombreuſes levées, tous les Princes de l'Europe, grands ou petits, ont eu des corps de troupes, ſouvent plus onéreux aux ſujets par les fraix de leur ſol-

de, qu'utiles pour la défenſe de l'Etat. Quelques-uns des plus habiles ont mis ces troupes à la ſolde des grandes Puiſſances; &, par un double avantage, ils ont ſu tirer beaucoup d'argent pour un ſang qui étoit toujours vendu ſans être jamais verſé.

On parle des ſiecles de barbarie du Gouvernement féodal; & cependant la guerre étoit alors un état violent, un temps d'orage: aujourd'hui, c'eſt preſque un état naturel. La plupart des Gouvernements ſont ou deviennent militaires. La perfection même de la diſcipline en eſt une preuve. La ſûreté dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, ſoit que les troupes y paſſent ou qu'elles y ſéjournent; la police qui regne autour des camps & dans les places de garniſon, annoncent bien que les armes ont un frein, mais que tout eſt ſoumis au pouvoir des armes.

Si l'on réprime la licence & le brigandage du ſoldat, les Peuples payent cher cette ſécurité, par la levée des taxes & des milices. Ce n'eſt pas uniquement par les batailles que les guerres ſont funeſtes. Un million d'hommes tués ou perdus eſt peu de choſe, auprès de cent millions d'ames que peut contenir l'Europe. Mais ce million eſt la fleur de la population, l'élite de la jeuneſſe, l'ame de la réproduction, le nerf de l'induſtrie & du travail. Mais pour entretenir & recrûter ce million de ſoldats, il faut ſurcharger toutes les claſſes de la ſociété, qui, refoulant les unes ſur les autres, écraſent la derniere, la plus néceſſaire, celle des cultivateurs. L'accroiſſement des impôts & la difficulté des recouvrements font mourir de faim & de miſere ces mêmes familles, qui ſont les meres & les nourrices des atteliers & des armées.

Second inconvénient: augmentation de ſoldats, dimi-

nution de courage. Peu d'hommes naiſſent propres à la guerre. Si l'on en excepte Lacédémone & Rome, où des citoyens, des femmes libres enfantoient des ſoldats; où les enfants s'endormoient & s'éveilloient au bruit des fanfares & des chanſons guerrieres; où l'éducation dénaturoit les hommes, faiſoit d'eux des êtres d'une nouvelle eſpece : tous les Peuples n'ont jamais eu qu'un petit nombre de braves. Auſſi, moins on en leve, plus ils valent. Autrefois chez nos peres, moins policés & plus forts que nous, les armées étoient beaucoup moins nombreuſes que les nôtres, & les guerres plus déciſives. Il falloit être noble ou riche, pour faire le ſervice militaire. C'étoit un droit, un honneur, que de prendre les armes. On ne voyoit ſous les drapeaux que des volontaires. Les engagements finiſſoient avec la campagne. Un homme qui n'auroit pas aimé la guerre, pouvoit s'en retirer. D'ailleurs, il y avoit plus de cette chaleur de ſang & de cette fierté de ſentiments qui fait le vrai courage. Aujourd'hui quelle gloire de ſervir des deſpotes qui meſurent les hommes à la toiſe, les priſent par leur paye, les enrôlent par force ou par ſubtilité, les retiennent, les congédient comme ils les ont pris, ſans leur conſentement! Quel honneur d'aſpirer au commandement des armées, ſous la maligne influence des Cours, où l'on donne & l'on ôte tout pour rien; où l'on éleve & l'on dégrade par caprice des hommes ſans mérite & ſans crimes! Auſſi, hormis les empires naiſſants & les moments de criſe, plus il y a de ſoldats dans un Etat, plus la nation s'affoiblit; & plus un Etat s'affoiblit, plus on multiplie les ſoldats.

Troiſieme inconvénient : la multiplication de la milice achemine au deſpotiſme. Les troupes nombreuſes, les places fortes, les magaſins & les arſenaux, peuvent empê-

cher les invaſions; mais en préſervant un peuple des irruptions d'un conquérant, ils ne le ſauvent pas des attentats d'un deſpote. Tant de ſoldats ne ſont que tenir à la chaîne des eſclaves tout faits. L'homme le plus foible eſt alors le plus fort. Comme il peut tout, il veut tout. Par les ſeules armes, il brave l'opinion & force les volontés. Avec des ſoldats, il leve des impôts; avec des impôts, il leve des ſoldats. Il croit exercer & manifeſter ſa puiſſance, en détruiſant ce qu'il a créé; mais il travaille dans le néant & pour le néant. Il refond perpétuellement ſa milice, ſans jamais retrouver une force nationale. C'eſt en vain qu'il arme des bras toujours levés ſur la tête du peuple; ſi ſes ſujets tremblent devant ſes troupes, ſes troupes fuiront devant l'ennemi. Mais alors la perte d'une bataille eſt celle d'un Royaume. Tous les cœurs aliénés volent d'eux-mêmes ſous un joug étranger, parce qu'avec un conquérant, il reſte de l'eſpérance, & qu'avec un deſpote, on ne ſent que la crainte. Quand les progrès du Gouvernement militaire ont amené le deſpotiſme, alors il n'y a plus de nation. Les troupes ſont bientôt inſolentes & déteſtées; les familles ſe deſſechent & dépériſſent dans la ſtérilité de la miſere & du libertinage. L'eſprit de déſunion & de haine gagne entre tous les états, alternativement corrompus & flétris. Les corps ſe trahiſſent, ſe vendent, ſe dépouillent, & ſe livrent tour-à-tour les uns les autres aux verges du deſpote. Il les crible tous, il les vanne, il les preſſure dans ſa main, les dévore & les anéantit. Telle eſt la fin de cet art de la guerre, qui mene au Gouvernement militaire. Voyons quelle eſt l'influence de la marine.

Les anciens nous ont tranſmis preſque tous les arts, qui ſont reſſuſcités avec les lettres; mais nous l'emportons

XXXVIII. Marine.

ſur eux dans la marine militaire. Tyr & Sydon, Carthage & Rome, n'ont preſque vu que la Méditerranée; & pour courir cette mer, il ne falloit que des radeaux, des galeres & des rameurs. Les combats alors pouvoient être ſanglants; mais l'art de la conſtruction & de l'armement des flottes ne devoit pas être ſavant. Pour traverſer de l Europe en Afrique, il ne falloit, pour ainſi dire, que des bateaux plats, qui débarquoient des Carthaginois ou des Romains: car ce furent preſque les ſeuls peuples qui rougirent la mer de leur ſang. Les Athéniens & les Républiques de l'Aſie, firent heureuſement plus de commerce que de carnage.

Après que ces nations fameuſes eurent laiſſé la terre & la mer à des brigands & à des pirates, la marine reſta durant douze ſiecles dans le néant où étoient tombés tous les autres arts. Ces eſſaims de barbares, qui dévorerent le cadavre & le ſquélette de Rome, vinrent de la mer Baltique, ſur des radeaux ou des pirogues, ravager & piller nos côtes de l'Océan; mais ſans s'écarter du continent. Ce n'étoieut point des voyages, mais des deſcentes qui ſe renouvelloient chaque jour. Les Danois & les Normands n'étoient point armés en courſe, & ne ſavoient guere ſe battre que ſur terre.

Enfin, le haſard ou la Chine donna ſa bouſſole à l'Europe, & la bouſſole lui donna l'Amérique. L'aiguille aimantée montrant aux navigateurs de combien ils s'approchoient ou s'éloignoient du Nord, les enhardit a tenter les plus longues courſes, à perdre la terre de vue durant des mois entiers. La géométrie & l'aſtronomie apprirent à meſurer la marche des aſtres, à fixer par eux les longitudes, & à eſtimer à-peu-près de combien on avançoit à l'Eſt ou à l'Oueſt. Dès-lors on devoit ſavoir

à quelle hauteur, à quelle diſtance on ſe trouvoit de toutes les côtes de la terre. Quoique la connoiſſance des longitudes ſoit beaucoup plus inexacte que celle des latitudes, l'une & l'autre eurent bientôt aſſez hâté les progrès de la navigation, pour faire éclorre l'art de la guerre navale. Cependant elle débuta par des galeres qui étoient en poſſeſſion de la Méditerranée. La plus fameuſe bataille de la marine moderne, fut celle de Lepante, qui fut livrée il y a deux cents ans, entre deux cents cinq galeres des Chrétiens, & deux cents ſoixante des Turcs. L'Italie qui a tout trouvé & n'a rien gardé, l'Italie ſeule avoit conſtruit ce prodigieux armement; mais alors elle avoit le double du commerce, des richeſſes, de la population qui lui reſtent aujourd'hui. D'ailleurs, ces galeres n'étoient ni ſi longues, ni ſi larges que celles de nos jours, comme l'atteſtent encore d'anciennes carcaſſes qui ſe conſervent dans l'arſenal de Veniſe. La chiourme conſiſtoit en cent cinquante rameurs, & les troupes n'étoient que de quatre-vingts hommes par bâtiment. Aujourd'hui Veniſe a de plus belles galeres, & moins de puiſſance ſur cette mer, qu'elle épouſe, & que d'autres ſillonnent & labourent.

Mais les galeres étoient bonnes pour des forçats; il falloit de plus forts vaiſſeaux pour des ſoldats. L'art de la conſtruction s'accrut avec celui de la navigation. Philippe II, Roi de toutes les Eſpagnes & des deux Indes, employa tous les chantiers d'Eſpagne & de Portugal, de Naples & de Sicile, qu'il poſſédoit alors, à conſtruire des navires d'une grandeur, d'une force extraordinaires; & ſa flotte prit le nom de l'*invincible Armada*. Elle étoit compoſée de cent trente vaiſſeaux, dont près de cent étoient les plus gros qu'on eût encore vus ſur l'Océan.

Vingt caravelles, ou petits bâtiments, ſuivoient cette flotte, voguoient & combattoient ſous ſes aîles. L'enflure Eſpagnole du ſeizieme ſiecle s'eſt prodigieuſement appeſantie ſur une deſcription exagérée & pompeuſe de cet armement ſi formidable. Mais ce qui répandit la terreur & l'admiration il y a deux ſiecles, ſerviroit de riſée aujourd'hui. Les plus grands de ces vaiſſeaux ne ſeroient que du troiſieme rang dans nos eſcadres. Ils étoient ſi peſamment armés & ſi mal gouvernés, qu'ils ne pouvoient preſque ſe remuer, ni prendre le vent, ni venir à l'abordage, ni obéir à la manœuvre dans des temps orageux. Les matelots étoient auſſi lourds que les vaiſſeaux étoient maſſifs, les pilotes preſqu'auſſi ignorants que les matelots.

Les Anglois, qui connoiſſoient déja toute la foibleſſe & le peu d'habileté de leurs ennemis ſur la mer, ſe repoſerent du ſoin de leur défaite ſur leur inexpérience. Contents d'éviter l'abordage de ces peſantes machines, ils en brûlerent une partie. Quelques-uns de ces énormes galions furent pris, d'autres déſemparés. Une tempête ſurvint. La plupart avoient perdu leurs ancres; ils furent abandonnés par l'équipage à la fureur des vagues, & jettés, les uns ſur les côtes occidentales de l'Ecoſſe, les autres ſur les côtes d'Irlande. A peine la moitié de cette invincible flotte put retourner en Eſpagne, où ſon délabrement, joint à l'effroi des matelots, répandit une conſternation dont la nation ne ſe releva plus; abattue à jamais par la perte d'un armement qui lui avoit coûté trois ans de préparatifs, où ſes forces & ſes revenus s'étoient comme épuiſés.

La chûte de la marine Eſpagnole fit paſſer le ſceptre de la mer aux mains des Hollandois. L'orgueil de leurs anciens tyrans ne pouvoit être mieux puni, que par la proſ-

périté d'un peuple forcé, par l'oppreſſion, à briſer le joug des Rois. Lorſque cette République levoit la tête hors de ſes marais, le reſte de l'Europe étoit plongé dans les guerres civiles par le fanatiſme. Dans tous les Etats, la perſécution lui préparoit des citoyens. L'inquiſition, que la Maiſon d'Autriche vouloit étendre dans les pays de ſa domination; les bûchers, que Henri II allumoit en France; les émiſſaires de Rome, que Marie appuyoit en Angleterre, tout concourut à donner à la Hollande un peuple immenſe de réfugiés. Elle n'avoit ni terres, ni moiſſons pour les nourrir. Il leur fallut chercher une ſubſiſtance par mer, dans le monde entier. Lisbonne, Cadix & Anvers, faiſoient preſque tout le commerce de l'Europe ſous un même Souverain, que ſa puiſſance & ſon ambition rendoient l'objet de la haine & de l'envie. Les nouveaux Républicains, échappés à ſa tyrannie, excités par le reſſentiment & le beſoin, ſe firent corſaires, & ſe formerent une marine aux dépens des Eſpagnols & des Portugais, qu'ils déteſtoient. La France & l'Angleterre, qui ne voyoient que l'humiliation de la Maiſon d'Autriche dans les progrès de la République naiſſante, l'aiderent à garder des conquêtes & des dépouilles, dont elles ne connoiſſoient pas encore tout le prix. Ainſi les Hollandois s'aſſurerent des établiſſements par-tout où ils voulurent porter leurs armes; s'affermirent dans leurs acquiſitions, avant qu'on pût en être jaloux, & ſe rendirent inſenſiblement les maîtres de tout le commerce par leur induſtrie, & de toutes les mers, par la force de leurs eſcadres.

Les troubles domeſtiques de l'Angleterre favoriſerent quelque temps cette proſpérité, ſourdement acquiſe dans des pays éloignés. Mais enfin Cromwel éveilla dans ſa patrie la jalouſie du commerce. Elle étoit naturelle à un

peuple inſulaire. Partager avec lui l'empire de la mer, c'étoit le lui céder. Les Hollandois réſolurent de le garder. Au-lieu de s'allier avec l'Angleterre, ils s'expoſerent courageuſement à la guerre. Ils combattirent long-temps avec des forces inégales; & cette opiniâtreté contre les revers, leur conſerva, du moins, une honorable rivalité. La ſupériorité dans la conſtruction, dans la forme des vaiſſeaux, donna ſouvent la victoire à leurs ennemis; mais les vaincus ne firent point de pertes déciſives.

Cependant, ces longs & terribles combats avoient épuiſé, du moins rallenti, la vigueur des deux nations, lorſque Louis XIV, voulant profiter de leur affoibliſſement réciproque, aſpira à l'empire des mers. En prenant les rênes de ſon Royaume, ce Prince n'avoit trouvé dans ſes ports que huit ou neuf vaiſſeaux demi-pourris; encore n'étoient-ils ni du premier, ni du ſecond rang. Richelieu avoit ſu jetter une digue devant la Rochelle, mais non créer une marine, dont Henri IV & ſon ami Sully devoient pourtant avoir conçu le projet; mais tout ne pouvoit naître à la fois que dans le beau ſiecle de la nation Françoiſe. Louis, qui ſaiſiſſoit, du moins, toutes les idées de grandeur qu'il n'enfantoit pas, établit un conſeil de conſtruction dans chacun des cinq ports qu'il ouvrit à la marine royale ou militaire. Il créa des chantiers & des arſenaux. En moins de vingt ans, la France eut cent vaiſſeaux de ligne.

Ses forces s'eſſayerent d'abord contre les Barbareſques, qui furent châtiés. Enſuite elles firent baiſſer le pavillon à l'Eſpagne. Delà, ſe meſurant avec les flottes, tantôt ſéparées, tantôt combinées, de l'Angleterre & de la Hollande, preſque toujours elles emporterent l'honneur & l'avantage du combat. La premiere défaite mémorable qu'eſ-

fuya la marine Françoiſe, fut en 1692, lorſqu'avec quarante vaiſſeaux, elle attaqua vis-à-vis de la Hogue quatre-vingt-dix vaiſſeaux Anglois & Hollandois, pour donner à l'Angleterre un Roi qu'elle ne vouloit pas, & qui ne ſouhaitoit pas trop de l'être. Le parti le plus nombreux eut la victoire. Jacques II ſentit un plaiſir involontaire, en voyant triompher le peuple qui le repouſſoit; comme ſi, dans ce moment, l'amour aveugle de la patrie l'eût emporté contre lui, dans ſon cœur, ſur l'ambition du trône. Depuis cette journée, la France vit décliner ſes forces navales, qui ne ſe ſont pas rétablies.

L'Angleterre prit dès-lors une ſupériorité, qui l'a portée au comble de la proſpérité. Une nation, qui ſe voit aujourd'hui la premiere ſur toutes les mers, s'imagine aiſément qu'elle y a eu toujours de l'empire. Tantôt elle fait remonter ſa puiſſance maritime juſqu'au temps de Céſar; tantôt elle veut avoir régné ſur l'Océan, du moins au neuvieme ſiecle. Peut-être un jour, les Corſes, qui ne ſont rien, quand ils ſeront devenus un peuple maritime, écriront & liront dans leurs faſtes, qu'ils ont toujours dominé ſur la Méditerranée. Telle eſt la vanité de l'homme; il a beſoin d'agrandir ſon néant dans le paſſé comme dans l'avenir. La vérité ſeule, qui vit avant & après les nations, dit qu'il n'y a point eu de marine en Europe depuis l'ere chrétienne juſqu'au ſeizieme ſiecle. Les Anglois eux-mêmes n'en avoient pas beſoin, tant qu'ils furent les maîtres de la Normandie & des côtes de la France.

Lorſque Henri VIII voulut équiper une flotte, il fut obligé de louer des vaiſſeaux de Hambourg, de Lubeck, de Dantzick; mais ſur-tout de Gênes & de Veniſe, qui ſavoient ſeules conſtruire & conduire une marine; qui

fourniſſoient les navigateurs & les Amiraux; qui donnoient à l'Europe un Colomb, un Améric, un Cabot, un Verezani, ces hommes divins, par qui le monde eſt devenu ſi grand. Eliſabeth eut beſoin d'une force navale contre l'Eſpagne. Elle permit à des citoyens d'armer des vaiſſeaux, pour courir ſur les ennemis de l'Etat. Cette permiſſion forma des ſoldats matelots. La Reine alla voir un vaiſſeau qui avoit fait le tour du monde; elle y embraſſa Drake, en le créant Chevalier. Elle laiſſa quarante-deux vaiſſeaux de guerre à ſes ſucceſſeurs. Jacques I & Charles I, ajouterent quelques navires aux forces navales qu'ils avoient reçues avec le trône; mais les Commandants de cette marine étoient pris dans la nobleſſe, qui, contente des honneurs, laiſſoit les travaux à des pilotes. L'art ne faiſoit point de progrès.

Le parti qui détrôna les Stuards, avoit peu de Nobles. Les vaiſſeaux de ligne furent donnés à des Capitaines d'une naiſſance commune, mais d'une habileté rare dans la navigation. Ils perfectionnerent, ils illuſtrerent la marine Angloiſe.

Charles II, en remontant ſur le Trône, la trouva forte de cinquante-ſix vaiſſeaux. Elle s'augmenta ſous ſon regne, juſqu'au nombre de quatre-vingt-trois bâtiments, dont cinquante-huit étoient de ligne. Cependant elle déclina vers les derniers jours de ce Prince. Mais Jacques II, ſon frere, la rétablit dans ſon premier éclat, l'éleva même à plus de ſplendeur. Grand Amiral, avant d'être Roi, il avoit inventé l'art de commander la manœuvre ſur les flottes, par les ſignaux des pavillons. Heureux, s'il avoit mieux entendu l'art de gouverner un Peuple libre! Quand le Prince d'Orange, ſon gendre, prit ſa Couronne, la marine Angloiſe étoit compoſée de cent ſoixante-trois

vaiſſeaux de toute grandeur, armés de ſept mille canons, & montés par quarante-deux mille hommes d'équipage. Cette force doubla pendant la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne. Elle a fait depuis des progrès tels, que l'Angleterre ſe croit en état de balancer ſeule, par ſes forces navales, toute la marine de l'Univers. Cette Puiſſance eſt ſur mer, ce qu'étoit Rome ſur la terre, quand elle tomba de ſa grandeur.

La nation Angloiſe regarde ſa marine comme le rempart de ſa ſûreté, comme la ſource de ſes richeſſes. C'eſt dans la paix, comme dans la guerre, le pivot de ſes eſpérances. Auſſi leve-t-elle, & plus volontiers, & plus promptement, une flotte qu'un bataillon. Elle n'épargne aucun moyen de dépenſe, aucune reſſource de politique, pour avoir des hommes de mer.

Elle y employe d'abord l'attrait des récompenſes. Le Parlement, en 1744, déclara que toutes les priſes que feroit un vaiſſeau de guerre, appartiendroient aux Officiers & à l'équipage du navire vainqueur. Il accorda de plus cinq livres ſterlings de gratification à chaque Anglois qui, dans le combat, ſe ſeroit élancé ſur le navire ennemi, pris ou coulé à fond. A l'appât du gain, le Gouvernement ajoute les voies de la force, ſi la néceſſité l'exige. Dans les temps de guerre, on enleve les matelots de la marine marchande.

Rien n'eſt plus contraire en apparence à la liberté nationale, que ces coups d'autorité qui frappent à la fois ſur les hommes & ſur le commerce. Cependant quand ces actes de violence n'ont lieu qu'en conſéquence des beſoins de la République, on ne peut les regarder comme des attentats contre la liberté, parce qu'ils ont pour objet la ſûreté publique, l'intérêt particulier de ceux même qui

paroiſſent en être les victimes ; & que l'Etat de ſociété exige que chaque volonté particuliere ſoit ſoumiſe à la volonté générale. D'ailleurs, les mariniers reçoivent du Gouvernement la même paye qu'ils obtiendroient du négociant ; ce qui acheve de juſtifier cette voie de contrainte, voie qui eſt toujours la plus utile à l'Etat. Le matelot n'eſt à la charge du public, que lorſqu'il le ſert. Les expéditions en ſont plus ſecrettes & plus promptes ; les équipages ne ſont jamais oiſifs. Enfin, fût-ce un inconvénient, eſt-il pire que la ſervitude perpétuelle où les claſſes tiennent les matelots de toute l'Europe ?

La marine eſt un nouveau genre de puiſſance, qui doit changer la face du monde. Elle a fait tomber l'ancien ſyſtême d'équilibre. L'Allemagne, qui tenoit la balance entre les Maiſons d'Autriche & de Bourbon, l'a cédée à l'Angleterre. C'eſt cette iſle qui diſpoſe aujourd'hui du continent. Comme elle eſt voiſine, par ſes vaiſſeaux, de tous les pays qui tiennent à la mer, elle peut faire du bien & du mal à plus d'Etats. Elle a donc plus d'alliés, plus de conſidération & d'influence. C'eſt elle qui domine en Amérique, parce qu'elle y poſſede des hommes & des arts, au-lieu d'or & de matieres de luxe. Elle ſeule eſt le levier du monde. Voyez comme elle prépare les révolutions ; comme elle promene ſur ſes flottes le deſtin des nations ! On l'accuſe de vouloir être ſeule maîtreſſe de la mer & du commerce. Cette empire, dont elle pourroit s'emparer pour un moment peut-être, entraîneroit ſa perte. La monarchie univerſelle des mers, n'eſt pas un projet moins vain que celle de la terre.

La France crie & répete qu'il faut établir un équilibre de puiſſance ſur mer : mais on la ſoupçonne de n'y vouloir point de maîtres, pour n'avoir plus de rivaux ſur le

continent; du moins elle n'a perſuadé juſqu'à préſent que l'Eſpagne. C'eſt un bonheur pour l'Europe, que les forces de la mer faſſent une diverſion à celles de la terre. Une Puiſſance qui a des côtes à garder, ne peut aiſément franchir les barrieres de ſes voiſins. Il lui faut des préparatifs immenſes; des troupes innombrables; des arſenaux de toute eſpece; une double proviſion de moyens & de reſſources, pour exécuter des projets de conquête. Depuis que l'Europe navigue, elle jouit d'une plus grande ſécurité au-dedans, d'une influence prépondérante au-dehors. Ses guerres ne ſont peut-être, ni moins fréquentes, ni moins ſanglantes; mais elle en eſt moins ravagée, moins affoiblie. Les opérations y ſont conduites avec plus de concert, de combinaiſon, & moins de ces grands effets qui dérangent tous les ſyſtêmes. Il y a plus d'efforts, & moins de ſecouſſes. Toutes les paſſions des hommes y ſont entraînées vers un certain bien général, un grand but politique, un heureux emploi de toutes les facultés phyſiques & morales. Quel eſt-il? Le commerce.

XXXIX. Commerce.

Si la navigation eſt née de la pêche, comme la guerre de la chaſſe, la marine eſt ſortie du commerce. On a d'abord voyagé ſur mer, pour poſſéder; on a conquis un monde, pour enrichir l'autre. Cet objet de conquête a fondé le commerce; & pour ſoutenir le commerce, il a fallu des forces navales, qui ſont elles-mêmes le produit de la navigation marchande. Les Phéniciens, ſitués ſur les bords de la mer, aux confins de l'Aſie & de l'Afrique, pour recevoir & répandre toutes les richeſſes de l'ancien monde; les Phéniciens ne fonderent des colonies, ne bâtirent des villes, que pour le commerce. A Tyr, ils étoient les maîtres de la Méditerranée; à Carthage, ils jetterent les fondements d'une République qui com-

merça par l'Océan ſur les meilleures côtes de l'Europe.

Les Grecs ſuccéderent aux Phéniciens; les Romains aux Carthaginois & aux Grecs : ils furent les maîtres de la mer comme de la terre; mais ils ne firent d'autre commerce que celui d'apporter pour eux en Italie, toutes les richeſſes de l'Afrique, de l'Aſie & du monde conquis. Quand Rome eut tout envahi, tout perdu, le commerce retourna, pour ainſi dire, à ſa ſource vers l'Orient. C'eſt-là qu'il ſe fixa, tandis que les Barbares inondoient l'Europe. L'Empire fut diviſé : les armes & la guerre reſterent dans l'Occident; mais l'Italie conſerva du moins une communication avec le Levant, où couloient toujours les tréſors de l'Inde.

Les Croiſades épuiſerent en Aſie toutes les fureurs de zele & d'ambition, de guerre & de fanatiſme qui circuloient dans les veines des Européens : mais elles rapporterent en Europe le goût du luxe Aſiatique; & elles racheterent par un germe de commerce & d'induſtrie, le ſang & la population qu'elles avoient coûté. Trois ſiecles de guerre & de voyages en Orient, donnerent à l'inquiétude de l'Europe, un aliment dont elle avoit beſoin pour ne pas périr d'une ſorte de conſomption interne : ils préparerent cette effervescence de génie & d'activité, qui, depuis, s'exhala & ſe déploya dans la conquête & le commerce des Indes Orientales & de l'Amérique.

Les Portugais tenterent de doubler l'Afrique, mais pas à pas. Ils s'emparerent ſucceſſivement de toutes les pointes, de tous les ports qui devoient les conduire au cap de Bonne-Eſpérance. Ils employerent quatre-vingts ans à ſe rendre maîtres de toute la côte occidentale où finit ce grand cap. En 1497, Vaſco de Gama franchit cette barriere; & remontant la côte orientale de l'Afri-

que, il alla, par un trajet de douze cents lieues, aboutir à la côte de Malabar, où devoient fondre les tréſors des plus riches pays de l'Aſie. Ce fut-là le théâtre des conquêtes des Portugais.

Tandis que cette nation avoit les marchandiſes, l'Eſpagne s'emparoit de ce qui les achete, des mines d'or & d'argent. Ces métaux devinrent non-ſeulement un véhicule, mais encore une matiere de commerce. Ils attirerent d'abord tout le reſte, & comme ſigne, & comme marchandiſe. Toutes les nations en avoient beſoin pour faciliter l'échange de leurs denrées, pour s'approprier les jouiſſances qui leur manquoient. L'épanchement du luxe & de l'argent du Midi de l'Europe, changea la face & la direction du commerce, en même-temps qu'il en étendit les limites.

Cependant les deux nations conquérantes des deux Indes, négligerent les arts & la culture. Penſant que l'or devoit tout leur donner, ſans ſonger au travail qui ſeul attire l'or; elles apprirent un peu tard, mais à leurs dépens, que l'induſtrie qu'elles perdoient, valoit mieux que les richeſſes qu'elles acquéroient: & ce fut la Hollande qui leur fit cette dure leçon.

Les Eſpagnols devinrent ou reſterent pauvres avec tout l'or du monde; les Hollandois furent bientôt riches, ſans terres & ſans mines. C'eſt une nation au ſervice de toutes les autres, mais qui s'eſt louée à très-haut prix. Dès qu'elle ſe fut réfugiée au ſein de la mer, avec l'induſtrie & la liberté, qui ſont ſes Dieux tutélaires, elle s'apperçut qu'elle n'avoit pas même aſſez de terre pour nourrir le ſixieme de ſa population. Alors elle jetta les yeux ſur la face du globe, & ſe dit à elle même: „ Mon domaine eſt le monde „ entier; j'en jouirai par ma navigation & mon commer-

„ ce. Toutes les terres fourniront à ma ſubſiſtance; tous „ les peuples à mon aiſance. „ Entre le Nord & le Midi de l'Europe, elle prit la place de la Flandre dont elle s'étoit détachée, pour n'appartenir qu'à elle-même. Bruges & Anvers avoient attiré l'Italie & l'Allemagne dans leurs ports; la Hollande devint à ſon tour l'entrepôt de toutes les Puiſſances, riches ou pauvres, mais commerçantes. Non contente d'appeller les autres nations, elle alla chez elles acheter de l'une ce qui manquoit à l'autre; apporter au Nord les ſubſiſtances du Midi; vendre aux Eſpagnols des navires pour des cargaiſons, échanger ſur la Baltique du vin pour du bois. Elle imita les intendants & les fermiers des grandes maiſons, qui, par le gain & les profits qu'ils y font, ſe mettent en état de les acheter tôt ou tard. C'eſt, pour ainſi dire, aux fraix de l'Eſpagne & du Portugal, que la Hollande vint à bout d'enlever à ces Puiſſances une partie de leurs conquêtes dans les deux Indes, & preſque tout le profit de leurs colonies. Elle ſut endormir la pareſſe de ces conquérants ſuperbes; & par ſon activité, ſa vigilance, ſurprendre la clef de leurs tréſors dont elle ne leur laiſſoit que la caſſette, qu'elle avoit ſoin de vuider à meſure qu'ils la rempliſſoient. C'eſt ainſi qu'un peuple roturier ruina des peuples Gentilshommes; mais au jeu le plus honnête & le plus légitime qui ſoit dans les combinaiſons de la fortune.

Tout favoriſa la naiſſance & les progrès du commerce de la République : ſa poſition ſur les bords de la mer, à l'embouchure de pluſieurs grandes rivieres; ſa proximité des terres les plus abondantes ou les mieux cultivées de l'Europe; ſes liaiſons naturelles avec l'Angleterre & l'Allemagne, qui la défendoient contre la France; le peu d'étendue & de fertilité de ſon terrein, qui forçoit ſes habi-

tants à devenir pêcheurs, navigateurs, courtiers, banquiers, voituriers, commiſſionnaires; à vivre, en un mot, d'induſtrie, au défaut de domaine. Les cauſes morales ſe joignirent à celles du climat & du ſol, pour établir & hâter ſa proſpérité: la liberté de ſon Gouvernement, qui ouvrit un aſyle à tous les étrangers mécontents du leur; la liberté de ſa Religion, qui laiſſoit à toutes les autres un exercice public & tranquille, c'eſt-à-dire, l'accord du cri de la nature avec celui de la conſcience, des intérêts avec les devoirs, en un mot la tolérance, cette Religion univerſelle de toutes les ames juſtes & éclairées, amies du ciel & de la terre, de Dieu comme leur pere, des hommes comme leurs freres. Enfin, la République commerçante ſut tourner à ſon profit tous les événements, & faire concourir à ſon bonheur les calamités & les vices des autres nations; les guerres civiles, que le fanatiſme allumoit chez un peuple ardent, que le patriotiſme excitoit chez un peuple libre; l'ignorance & l'indolence, quelle bigotiſme nourriſſoit chez deux peuples ſoumis à l'empire de l'imagination.

Cette induſtrie de la Hollande, où ſe mêla beaucoup de cette fineſſe politique qui ſeme la jalouſie & les différends entre les nations, ouvrit enfin les yeux à d'autres Puiſſances. L'Angleterre fut la premiere à s'appercevoir qu'on n'avoit pas beſoin de l'entremiſe des Hollandois pour trafiquer. Cette nation, chez qui les attentats du deſpotiſme avoient enfanté la liberté, parce qu'ils précéderent la corruption & la molleſſe, voulut acheter les richeſſes par le travail qui en eſt le contrepoiſon. Ce fut elle qui, la premiere, enviſagea le commerce, comme la ſcience & le ſoutien d'un peuple éclairé, puiſſant & même vertueux. Elle y vit moins une acquiſition de jouiſſances,

qu'une augmentation d'induſtrie; plus d'encouragement & d'activité pour la population, que de luxe & de magnificence pour la repréſentation. Appellée à commercer par ſa ſituation, ce fut-là l'eſprit de ſon Gouvernement, & le levier de ſon ambition. Tous ſes reſſorts tendirent à ce grand objet. Mais dans les autres monarchies, c'eſt le peuple qui fait le commerce; dans cette heureuſe conſtitution, c'eſt l'Etat ou la nation entiere : toujours ſans doute avec le deſir de dominer, qui renferme celui d'aſſervir, mais du moins avec des moyens qui font le bonheur du monde, avant de le ſoumettre. Par la guerre, le vainqueur n'eſt guere plus heureux que le vaincu, puiſqu'il ne s'agit entr'eux que de ſang & de plaies : mais par le commerce, le peuple conquérant introduit néceſſairement l'induſtrie dans un pays qu'il n'auroit pas conquis, ſi elle y avoit été, ou qu'il ne garderoit pas, ſi elle n'y étoit point entrée avec lui. C'eſt ſur ces principes que l'Angleterre a fondé ſon commerce & ſa domination, & qu'elle a réciproquement, & tour-à-tour, étendu l'un par l'autre.

Les François, ſitués ſous un ciel & ſur un ſol également heureux, ſe ſont long-temps flattés d'avoir beaucoup à donner aux autres nations, & preſque rien à leur demander. Mais Colbert ſentit que, dans la fermentation où ſe trouvoit de ſon temps toute l'Europe, il y auroit un gain évident pour la culture & les productions d'un pays qui travailleroit ſur celles du monde entier. Il ouvrit des manufactures à tous les arts. Les laines, les ſoieries, les teintures, les broderies, les étoffes d'or & d'argent acquirent dans les mains des François un raffinement de luxe & de goût, qui les fit rechercher par-tout de cette nobleſſe qui poſſede les plus riches fonds de terre. Pour augmenter le produit des arts, il fallut poſſéder les matieres premieres;

& le commerce direct pouvoit ſeul les fournir. Les haſards de la navigation avoient donné des poſſeſſions à la France dans le nouveau monde, comme à tous les brigands qui avoient couru la mer. L'ambition de quelques particuliers y avoit formé des colonies, qui s'étoient nourries d'abord & même agrandies par le commerce des Hollandois & des Anglois. Une marine nationale devoit rendre à la métropole cette liaiſon naturelle avec ſes colons. Le Gouvernement éleva donc ſes forces navales à l'appui de ſa navigation commerçante. La nation dut faire alors un double profit ſur la matiere & l'art de ſes manufactures. Elle pouſſa cette branche précaire & momentanée avec une vigueur, une émulation qui devoit laiſſer long-temps ſes rivaux en arriere; & la France jouit encore de ſa ſupériorité ſur les autres nations, dans tous les arts de luxe & de décoration qui attirent les richeſſes à l'induſtrie.

La mobilité naturelle du caractere national, ſa frivolité même, a valu des tréſors à l'État, par l'heureuſe contagion de ſes modes. Semblable à ce ſexe délicat & léger, qui nous montre & nous inſpire le goût de la parure, le François domine dans les Cours, au moins par la toilette; & ſon art de plaire eſt un des ſecrets de ſa fortune & de ſa puiſſance. D'autres peuples ont maîtriſé le monde par ces mœurs ſimples & ruſtiques, qui font les vertus guerrieres; lui ſeul y devoit régner par ſes vices. Son empire durera, juſqu'à ce qu'avili ſous les pieds de ſes maîtres par des coups d'autorité ſans principes & ſans bornes, il devienne mépriſable à ſes propres yeux. Alors, avec ſa confiance en lui-même, il perdra cette induſtrie, qui eſt une des ſources de ſon opulence & des reſſorts de ſon activité. Bientôt il n'aura plus ni manufactures, ni colonies, ni commerce.

Cette nouvelle ame du monde moral s'eſt inſinuée de proche en proche, juſqu'à devenir comme eſſentielle à l'organiſation ou à l'exiſtence des corps politiques. Le goût du luxe & des commodités a donné l'amour du travail, qui fait aujourd'hui la principale force des Etats. A la vérité, les occupations ſédentaires des arts méchaniques, rendent les hommes plus ſenſibles aux injures des ſaiſons, moins propres au grand air, qui eſt le premier aliment de la vie. Mais enfin, on eſt encore plus heureux d'énerver l'eſpece humaine ſous les toits des atteliers, que de l'aguerrir ſous les tentes, puiſque la guerre détruit quand le commerce crée. Par cette utile révolution dans les mœurs, les maximes générales de la politique ont changé l'Europe. Ce n'eſt plus un peuple pauvre qui devient redoutable à une nation riche. La force eſt aujourd'hui du côté des richeſſes, parce qu'elles ne ſont plus le fruit de la conquête, mais l'ouvrage des travaux aſſidus & d'une vie entiérement occupée. L'or & l'argent ne corrompent que les ames oiſives qui jouiſſent des délices du luxe, au ſéjour des intrigues & des baſſeſſes, qu'on appelle grandeur. Mais ces métaux occupent les bras & les doigts du peuple; mais ils excitent dans les campagnes à réproduire; dans les villes maritimes, à naviguer; dans le centre d'un Etat, à fabriquer des armes, des habits, des meubles, des édifices. L'homme eſt aux priſes avec la nature: ſans ceſſe il la modifie, & ſans ceſſe il en eſt modifié. Les peuples ſont taillés & façonnés par les arts qu'ils exercent. Si quelques métiers amolliſſent & dégradent l'eſpece, elle s'endurcit & ſe répare dans d'autres. S'il eſt vrai que l'art la dénature, du moins elle ne ſe repeuple pas pour ſe détruire, comme chez les nations barbares des temps héroïques. Sans doute, il eſt facile, il eſt beau de peindre les

Romains

Romains, avec le ſeul art de la guerre, ſubjuguant tous les autres arts, toutes les nations oiſives ou commerçantes, policées ou féroces; briſant ou mépriſant les vaſes de Corinthe, plus heureux ſous des Dieux d'argille qu'avec les ſtatues d'or de leurs Empereurs de boue: mais il eſt encore plus doux, & plus beau peut-être, de voir toute l'Europe peuplée de nations laborieuſes, qui roulent ſans ceſſe autour du globe, pour le défricher & l'approprier à l'homme; agiter par le ſouffle viviſiant de l'induſtrie, tous les germes réproductifs de la nature; demander aux abymes de l'Océan, aux entrailles des rochers, ou de nouveaux ſoutiens, ou de nouvelles jouiſſances; remuer & ſoulever la terre avec tous les leviers du génie; établir entre les deux hémiſpheres, par les progrès heureux de l'art de naviguer, comme des ponts volants de communication, qui rejoignent un continent à l'autre; ſuivre toutes les routes du ſoleil; franchir les barrieres annuelles, & paſſer des tropiques aux poles ſous les aîles des vents; ouvrir, en un mot, toutes les ſources de la population & de la volupté, pour les verſer par mille canaux ſur la face du monde. C'eſt alors, peut-être, que la Divinité contemple avec plaiſir ſon ouvrage, & ne ſe repent pas d'avoir fait l'homme.

Telle eſt l'image du commerce. Admirez ici le génie du négociant. Le même eſprit qu'avoit Newton pour calculer la marche des aſtres, il l'employe à ſuivre la marche des peuples commerçants qui fécondent la terre. Ses problêmes ſont d'autant plus difficiles à réſoudre, que les conditions n'en ſont pas priſes dans les loix invariables de la nature, comme les hypotheſes du géometre; mais dépendent des caprices des hommes & de l'inſtabilité de mille événements. Cette juſteſſe de combinaiſons que

devoient avoir Cromwel & Richelieu, l'un pour détruire, l'autre pour cimenter le deſpotiſme des Rois, il la poſſede, & va plus loin : car il embraſſe les deux mondes dans ſon coup d'œil, & dirige ſes opérations ſur une infinité de rapports, qu'il n'eſt donné que rarement à l'homme d'Etat, ou même au Philoſophe, de ſaiſir & d'apprécier. Rien ne doit échapper à ſa vue. Il doit prévoir l'influence des ſaiſons, ſur l'abondance, la diſette, la qualité des denrées, ſur le départ ou le retour des vaiſſeaux; l'influence des affaires politiques ſur celles du commerce; les révolutions que la guerre ou la paix doivent opérer dans le prix & le cours des marchandiſes, dans la maſſe & le choix des approviſionnements, dans la fortune des places & des ports du monde entier; les ſuites que peut avoir ſous la Zone-Torride l'alliance des deux nations du Nord; les progrès, ſoit de grandeur ou de décadence, des différentes compagnies de commerce; le contre-coup que portera ſur l'Afrique & ſur l'Amérique, la chûte d'une Puiſſance d'Europe dans l'Inde; les ſtagnations que produira dans certains pays l'engorgement de quelques canaux d'induſtrie; la dépendance réciproque entre la plupart des branches de commerce, & le ſecours qu'elles ſe prêtent par les torts paſſagers qu'elles ſemblent ſe faire; le moment de commencer, & celui de s'arrêter dans toutes les entrepriſes nouvelles; en un mot, l'art de rendre toutes les nations tributaires de la ſienne, & de faire ſa fortune avec celle de ſa patrie, ou plutôt de s'enrichir, en étendant la proſpérité générale des hommes. Tels ſont les objets qu'embraſſe la profeſſion de négociant.

C'eſt à lui, ſur-tout, qu'il appartient d'approfondir le cœur humain, & de traiter avec ſes égaux, en apparence, comme s'ils étoient de bonne foi, mais au fond, comme

s'ils n'avoient point de probité. Le commerce eſt une ſcience qui demande, à la fois, la connoiſſance des hommes & des choſes. La difficulté de la ſcience vient, il faut l'avouer, moins encore de la multiplicité des objets, que de l'avidité de ceux qui la pratiquent. Si l'émulation augmente le concours des efforts, la jalouſie en arrête le ſuccès. Si l'intérêt eſt le vice rongeur des profeſſions, que doit-il être pour celle qu'il enfante? Sa propre faim le dévore lui-même. La paſſion de l'argent répand dans le commerce une avarice qui retrécit tout, juſqu'aux moyens d'amaſſer.

Faut-il accuſer ici les commerçants de cette rivalité des gouvernemens, qui gêne l'induſtrie générale par des prohibitions réciproques; ou la tyrannie de l'autorité, qui, pour gagner ſans commerce, gêne toutes les claſſes de l'induſtrie par des corporations? Oui, tous ces corps étouffent l'ame du commerce : la liberté! Ordonner à l'homme indigent de payer pour travailler, c'eſt le condamner en même-temps à l'oiſiveté par l'indigence, à l'indigence par l'oiſiveté; c'eſt diminuer la maſſe du travail national; c'eſt appauvrir le peuple pour enrichir le fiſc; c'eſt les anéantir l'un & l'autre.

La jalouſie du commerce n'eſt, entre les Etats, qu'une conſpiration ſecrete de ſe ruiner tous, ſans qu'aucun s'enrichiſſe. Ceux qui gouvernent les peuples, mettent la même adreſſe à ſe défendre de l'induſtrie des nations, qu'à ſe garantir des ſoupleſſes des Grands. Un ſeul homme, bas & méchant, ſuffit pour introduire cent contraintes en Europe. Les chaînes s'y multiplient, comme les armes deſtructives. L'art des prohibitions dans le commerce, l'art des extorſions de la finance, ont fait les contre-bandiers & les forçats, les douanes & les monopoles,

les corſaires & les maltôtiers. La terre & l'eau ſont couvertes de guérites & de barrieres. Le voyageur n'a point de repos, le marchand point de propriété; l'un & l'autre ſont expoſés à tous les pieges d'une légiſlation artificieuſe, qui ſeme les crimes avec les défenſes, les peines avec les crimes. On ſe trouve coupable ſans le ſavoir ni le vouloir: on eſt arrêté, dépouillé, taxé, ſans ceſſer d'être innocent. Le droit des gens eſt violé par ſes protecteurs; le droit du citoyen par le citoyen; l'homme du Prince ne ceſſe de tourmenter l'homme de l'Etat; & le traitant vexe le négociant. Tel eſt le commerce en temps de paix. Que reſte-t-il à dire des guerres de commerce?

Qu'un peuple confiné dans les glaces de l'Ourſe, arrache le fer aux entrailles de la terre, qui lui refuſe la ſubſiſtance, & qu'il aille le glaive à la main couper les moiſſons d'un autre peuple; la faim, qui n'ayant point de loix, n'en peut violer aucune, ſemble excuſer ſes hoſtilités. Il faut bien qu'il vive de carnage, lorſqu'il n'a point de grains. Mais quand une nation jouit d'un grand commerce, & peut faire ſubſiſter pluſieurs Etats du ſuperflu de ſes richeſſes, quel intérêt l'excite à déclarer la guerre à d'autres nations induſtrieuſes; à les empêcher de naviguer & de travailler; en un mot, à leur défendre de vivre ſous peine de mort? Pourquoi s'arroge-t-elle une branche excluſive de commerce, un droit de pêche & de navigation à titre de propriété, comme ſi la mer devoit être diviſée en arpents de même que la terre? Sans doute, on voit le motif de ces guerres; on ſait que la jalouſie de commerce n'eſt qu'une jalouſie de puiſſance. Mais une nation a-t-elle droit d'empêcher le travail qu'elle ne peut faire elle-même, & d'en condamner une autre à l'oiſiveté, parce qu'elle s'y dévoue?

Des guerres de commerce : quel mot contre nature ! Le commerce alimente, & la guerre détruit. Le commerce peut bien enfanter & nourrir la guerre ; mais la guerre coupe toutes les veines du commerce. Tout ce qu'une nation gagne ſur une autre dans le commerce, eſt un germe de travail & d'émulation pour toutes les deux : dans la guerre, c'eſt une perte pour l'une & pour l'autre ; car le pillage, & le fer, & le feu, n'engraiſſent ni les terres, ni les hommes. Les guerres de commerce ſont d'autant plus funeſtes, que par l'influence actuelle de la mer ſur la terre, & de l'Europe ſur les trois autres parties du monde, l'embraſement devient général ; & que les diſſentions de deux peuples maritimes répandent la diſcorde chez tous leurs alliés, & l'inertie dans le parti même de la neutralité.

Toutes les côtes & toutes les mers rougies de ſang & couvertes de cadavres ; les foudres de la guerre tonnant d'un pole à l'autre, entre l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique, ſur l'Océan qui nous ſépare du nouveau monde, ſur la vaſte étendue de la mer Pacifique : voilà ce qu'on a vu dans les deux dernieres guerres, où toutes les puiſſances de l'Europe ont tour-à-tour éprouvé des ſecouſſes & frappé de grands coups. Cependant la terre ſe dépeuploit de ſoldats, & le commerce ne la repeuploit pas ; les campagnes étoient deſſéchées par les impôts, & les canaux de la navigation n'arroſoient pas l'agriculture. Les emprunts de l'Etat ruinoient d'avance la fortune des citoyens par les bénéfices uſuraires, pronoſtics des banqueroutes. Les nations même victorieuſes ſuccomboient ſous le faix des conquêtes ; & s'emparant de plus de pays qu'elles n'en pouvoient garder ou cultiver, s'anéantiſſoient, pour ainſi dire, dans la ruine de leurs ennemis. Les nations neu-

tres, qui vouloient s'enrichir en paix au millieu de cet incendie, recevoient & ſouffroient des inſultes plus flétriſſantes que les défaites d'une guerre ouverte.

Quel ſyſtême inſenſé que ces guerres de commerce, également nuiſibles à toutes les Puiſſances qui les font, ſans être avantageuſes aux Etats qui n'y ſont point compris; que ces guerres, où les matelots ſont changés en ſoldats, & les vaiſſeaux marchands en corſaires; où les métropoles & les colonies ſouffrent de l'interruption de leurs échanges, & de la cherté réciproque!

Quelle ſource d'abus politiques, que ces traités de commerce qui deviennent autant de ſemences de guerre! ces privileges excluſifs qu'une nation obtient chez une autre pour un trafic de luxe, ou pour un approviſionnement de ſubſiſtance! La liberté générale de l'induſtrie & du commerce : voilá le ſeul traité qu'une nation maritime devroit établir chez elle, & négocier chez les autres. Ce peuple ſeroit le bienfaicteur du genre-humain. Plus il y auroit de travail ſur la terre, de vaiſſeaux ſur la mer, plus il lui reviendroit de ces jouiſſances qu'il recherche & par des traités, & par des guerres. Car il n'y a point de progrès de richeſſes dans un pays, s'il n'y a point d'induſtrie chez ſes voiſins. Ceux-ci ne peuvent acquérir que par des matieres d'échange, ou qu'avec de l'or & de l'argent. Mais on n'a ni métaux, ni ouvrages précieux, ſans commerce & ſans induſtrie; ni ces deux ſources de richeſſes, ſans liberté. L'oiſiveté d'une nation nuit à toutes les autres, ou parce qu'elle les condamne à plus de travail, ou parce qu'elle les prive des productions d'un pays. L'ordre eſt interverti par le ſyſtême actuel du commerce & de l'induſtrie.

On retrouve les belles laines d'Eſpagne dans les trou-

peaux de l'Angleterre, & les ſoieries de l'Italie ſont cultivées juſques dans l'Allemagne. Le Portugal pourroit perfectionner ſes vins, ſans le commerce excluſif qu'il en donne à une compagnie protégée. Les montagnes du Nord & du Midi ſuffiroient pour approviſionner l'Europe de bois ou de métaux, & les plaines en produiroient plus de grains & de fruits. Les manufactures s'éléveroient dans les terres arides, ſi la circulation y verſoit l'abondance des choſes communes. On ne laiſſeroit pas des Provinces incultes au milieu d'un Etat, pour fertiliſer des marais mal-ſains, où, quand la terre vous ſubſtante, l'air & la mer vous conſument. On ne verroit pas toutes les richeſſes du commerce dans quelques villes d'un grand Royaume, comme on y voit tous les droits & tous les biens du peuple dans quelques familles. La circulation ſeroit plus vive, & la conſommation plus abondante. Chaque Province cultiveroit ſa production favorite, & chaque famille ſon petit champ. Sous chaque toît, il naîtroit un enfant de plus pour la navigation & pour les arts. L'Europe deviendroit, comme la Chine, un eſſaim innombrable de population & d'induſtrie. Enfin, la liberté du commerce ameneroit inſenſiblement cette paix univerſelle, qu'un Roi guerrier, mais humain, ne croyoit pas chimérique. L'eſprit de calcul & d'intérêt fonderoit le ſyſtême du bonheur des nations ſur le développement de la raiſon, qui ſeroit une ſauve-garde des mœurs plus ſûre que les fantômes de la ſuperſtition. Ces ſpectres s'envolent à l'âge des paſſions ; mais la raiſon croît & mûrit avec elles.

XL. Agriculture.

Le commerce, qui ſort naturellement de l'agriculture, y revient par ſa pente & ſa circulation : ainſi les fleuves retournent à la mer, qui les a produits par l'exhalaiſon

de ſes eaux en vapeurs, & par la chûte de ſes vapeurs en eaux. La pluie d'or qu'attirent le tranſport & la conſommation des fruits de la terre, retombe enfin ſur les campagnes, pour y reproduire tous les aliments de la vie & les matieres de commerce. Sans la culture des terres, tout commerce eſt précaire, parce qu'il manque des premiers fonds, qui ſont les productions de la nature. Les nations qui ne ſont que maritimes ou commerçantes, ont bien les fruits du commerce; mais l'arbre en appartient aux peuples agricoles. L'agriculture eſt donc la premiere & la véritable richeſſe d'un Etat.

C'eſt ce qu'avoient oublié les Romains, dans l'ivreſſe de ces conquêtes qui leur avoient donné toute la terre ſans la cultiver. C'eſt ce qu'avoient ignoré les Barbares, qui, détruiſant par le fer un empire établi par le fer, laiſſerent à des eſclaves la culture des terres, dont ils ſe réſervoient les fruits & la propriété. C'eſt ce qu'on avoit méconnu, même dans le ſiecle qui ſuivit la découverte des deux Indes, ſoit qu'en Europe on fût trop occupé de guerres d'ambition ou de Religion, ſoit qu'en effet les conquêtes faites par le Portugal & par l'Eſpagne au-delà des mers, nous ayant rapporté des tréſors ſans travail, on ſe fût contenté d'en jouir par le luxe & les arts, avant de ſonger à perpétuer ces richeſſes.

Mais le temps vint où le pillage ceſſa faute de pâture. Après qu'on ſe fut diſputé & partagé les terres conquiſes dans le nouveau monde, il fallut les défricher, & nourrir les colons de ces établiſſements. Comme c'étoient des Européens, ils cultivoient pour l'Europe des productions qu'elle n'avoit pas, & lui demandoient en retour des aliments auxquels l'habitude les avoit naturaliſés. A meſure que les colonies ſe peuplerent, & que leurs productions

multiplierent les navigateurs & les manufacturiers, nos terres dûrent fournir un ſurcroît de ſubſiſtance pour un ſurplus de population; une augmentation de denrées indigenes, pour des objets étrangers d'échange & de conſommation. Les travaux pénibles de la navigation, l'altération des aliments par le tranſport, occaſionnant une plus grande déperdition de ſubſtances & de fruits, on fut obligé de ſolliciter, de remuer la terre, pour en tirer une ſurabondance de fécondité. La conſommation des denrées de l'Amérique, loin de diminuer celle des productions d'Europe, ne fit que l'accroître & l'étendre ſur toutes les mers, dans tous les ports, dans toutes les villes de commerce & d'induſtrie. Ainſi les nations les plus commerçantes dûrent devenir en même-temps les plus agricoles.

L'Angleterre eut les premieres idées de ce nouveau ſyſtême. Elle l'établit & le perfectionna par des honneurs & des prix propoſés aux cultivateurs. Une médaille fut frappée & adjugée au Duc de Bedford, avec cette inſcription: POUR AVOIR SEMÉ DU GLAND. Triptoleme & Cerès ne furent adorés dans l'antiquité, qu'à des titres ſemblables; & l'on érige encore des temples & des autels à des moines fainéants! O Dieu de la nature, tu veux donc que les hommes périſſent! Non, tu as gravé dans les ames généreuſes, dans tous les eſprits ſublimes, dans le cœur des peuples & des Rois éclairés, que le travail eſt le premier devoir de l'homme, & que le premier travail eſt celui de la terre. L'éloge de l'agriculture eſt dans ſa récompenſe, dans la ſatisfaction de nos beſoins. *Si j'avois un homme qui me produisit deux épis de bled au-lieu d'un*, diſoit un Monarque, *je le préférerois à tous les génies politiques.* Pourquoi faut-il que ce Roi, que ce mot, ne ſoient qu'une fiction du Philoſophe Swif! Mais une nation qui

produiſit de tels Ecrivains, devoit réaliſer cette belle ſentence. L'Angleterre doubla le produit de ſa culture.

A ſon exemple, toutes les nations qui connoiſſoient le prix de l'induſtrie, la rappellerent à ſon origine, à ſa premiere deſtination. Après la paix d'Aix-la-Chapelle, les François, qui, ſous le miniſtere de trois Cardinaux, n'avoient guere pu s'occuper d'idées publiques, oſerent enfin écrire ſur des matieres ſolides, & d'un intérêt ſenſible. L'entrepriſe d'un Dictionnaire univerſel des ſciences & des arts, mit tous les grands objets ſous les yeux, tous les bons eſprits en action. L'Eſprit des Loix parut, & l'horiſon du génie fut agrandi. L'Hiſtoire naturelle d'un Pline François, qui ſurpaſſa la Grece & Rome dans l'art de connoître & de peindre la phyſique; cette hiſtoire, hardie & grande comme ſon ſujet, échauffa l'imagination des Lecteurs, & les attacha fortement à des contemplations dont un peuple ne ſauroit deſcendre ſans retomber dans la barbarie. En moins de vingt ans, la nation Françoiſe fut éclairée ſur ſes intérêts. Elle ouvrit les yeux a u ouvernement, & l'agriculture fut, ſinon encouragée par des récompenſes, du moins protégée par quelques miniſtres.

L'Allemagne a ſenti les bénignes influences de cet eſprit de lumiere qui féconde la terre, & multiplie ſes habitants. Tout le Nord s'eſt mis en mouvement pour faire valoir ſes terres. L'Eſpagne même s'eſt remuée; & faute d'habitants, elle a, du moins, attiré des laboureurs étrangers dans ſes Provinces en friche.

Il eſt ſingulier, & pourtant naturel, que les hommes ne ſoient revenus au premier des arts, qu'après avoir parcouru tous les autres. C'eſt la marche de l'eſprit humain, de ne rentrer dans le chemin, que lorſqu'il s'eſt épuiſé

dans les fauſſes routes. Il va toujours en avant; & comme il eſt parti de l'agriculture pour ſuivre la carriere du commerce & du luxe, il fait rapidement le tour du cercle, & ſe retrouve enfin dans le berceau de tous les arts, où il s'attache par ce même eſprit d'intérêt qui l'en avoit fait ſortir. Tel l'homme avide & curieux qui s'expatrie dans ſa jeuneſſe, las de courir le monde, revient vivre & mourir ſous le toît de ſa naiſſance.

Tout, en effet, dépend & réſulte de la culture des terres. Elle fait la force intérieure des Etats; elle y attire les richeſſes du dehors. Toute puiſſance qui vient d'ailleurs que de la terre, eſt artificielle & précaire, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral. L'induſtrie & le commerce qui ne s'exercent pas en premier lieu ſur l'agriculture d'un pays, ſont au pouvoir des nations étrangeres, qui peuvent, ou les diſputer par émulation, ou les ôter par envie; ſoit en établiſſant la même induſtrie chez elles; ſoit en ſupprimant l'exportation de leurs matieres en nature, ou l'importation de ces matieres en œuvre. Mais un Etat bien défriché, bien cultivé, produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes. Ce ne ſont pas les dents du dragon qu'il ſeme pour enfanter des ſoldats qui ſe détruiſent, c'eſt le lait de Junon qui peuple le ciel d'une multitude innombrable d'étoiles.

Le Gouvernement doit donc ſa protection aux campagnes plutôt qu'aux villes. Les unes ſont des meres & des nourrices toujours fécondes; les autres ne ſont que des filles ſouvent ingrates & ſtériles. Les villes ne peuvent guere ſubſiſter que du ſuperflu de la population & de la réproduction des campagnes. Les places même & les ports de commerce, qui par leurs vaiſſeaux ſemblent tenir au monde entier, qui répandent plus de richeſſes qu'elles

n'en poſſedent, n'attirent cependant tous les tréſors qu'elles verſent, qu'avec les productions des campagnes qui les environnent. C'eſt donc à la racine qu'il faut arroſer l'arbre. Les villes ne ſeront floriſſantes que par la fécondité des champs.

Mais cette fertilité dépend moins encore du ſol, que de ſes habitants. L'Eſpagne & l'Italie même, quoique ſituées ſous le climat le plus favorable à l'agriculture, produiſent moins que la France & l'Angleterre, parce que le Gouvernement y étouffe la nature de mille manieres. Par-tout où la nation eſt attachée à ſa patrie par la propriété, par la ſûreté de ſes fonds & de ſes revenus, les terres fleuriſſent & proſperent. Par-tout où les privileges ne ſeront pas pour les villes, & les corvées pour les campagnes, on verra chaque propriétaire, amoureux de l'héritage de ſes peres, l'accroître & l'embellir par une culture aſſidue, y multiplier ſes enfants à proportion de ſes biens, & ſes biens à proportion de ſes enfants.

L'intérêt du Gouvernement eſt donc de favoriſer ſes cultivateurs, avant toutes les claſſes oiſeuſes de la ſociété. La nobleſſe n'eſt qu'une diſtinction odieuſe, quand elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices réels & vraiment utiles à l'Etat, comme celui de défendre la nation contre les invaſions de la conquête, & contre les entrepriſes du deſpotiſme. Elle n'eſt que d'un ſecours précaire & ſouvent ruineux, quand, après avoir mené une vie molle & licencieuſe dans les villes, elle va prêter une foible défenſe à la patrie ſur les flottes & dans les armées, & revient à la Cour mendier pour récompenſes de ſes lâchetés, des places & des honneurs outrageants & onéreux pour les Peuples. Le Clergé n'eſt qu'une profeſſion au moins ſtérile pour la terre, lors même qu'il s'occupe

à prier. Mais quand, avec des mœurs ſcandaleuſes, il prêche une doctrine que ſon exemple & ſon ignorance rendent doublement incroyable, impraticable; quand, après avoir déshonoré, décrié, renverſé la religion par un tiſſu d'abus, de ſophiſmes, d'injuſtices & d'uſurpations, il veut l'étayer par la perſécution, alors ce corps privilégié, pareſſeux & turbulent, devient le plus cruel ennemi de l'Etat & de la nation. Il ne lui reſte de ſain & de reſpectable que cette claſſe de paſteurs, la plus avilie & la plus ſurchargée, qui, placée parmi les Peuples des campagnes, travaille, édifie, conſeille, conſole & ſoulage une multitude de malheureux.

Les cultivateurs méritent la préférence du Gouvernement, même ſur les manufactures & les arts, ſoit méchaniques, ſoit libéraux. Honorer & protéger les arts de luxe, ſans ſonger aux campagnes, ſource de l'induſtrie qui les a créés & les ſoutient, c'eſt oublier l'ordre des rapports de la nature & de la ſociété. Favoriſer les arts & négliger l'agriculture, c'eſt ôter les pierres des fondements d'une pyramide, pour en élever le ſommet. Les arts méchaniques attirent aſſez de bras par les richeſſes qu'ils procurent aux entrepreneurs, par les commodités qu'ils donnent aux ouvriers, par l'aiſance, les plaiſirs & les commodités qui naiſſent dans les cités où ſont les rendez-vous de l'induſtrie. C'eſt le ſéjour des campagnes qui a beſoin d'encouragement pour les travaux les plus pénibles, de dédommagement pour les ennuis & les privations. Le cultivateur eſt éloigné de tout ce qui peut flatter l'ambition, ou charmer la curioſité. Il vit ſéparé des honneurs & des agréments de la ſociété. Il ne peut, ni donner à ſes enfants une éducation civile ſans les perdre de vue, ni les mettre dans une route de fortune qui les diſtingue & les

avance. Il ne jouit point des ſacrifices qu'il fait pour eux, lorſqu'ils ſont élevés loin de ſes yeux. En un mot, il a toutes les peines de la nature; mais en a-t-il les plaiſirs, s'il n'eſt ſoutenu par les ſoins paternels du Gouvernement? Tout eſt onéreux & humiliant pour lui, juſqu'aux impôts, dont le nom ſeul rend quelquefois ſa condition mépriſable à toutes les autres.

Les arts libéraux attachent par le talent même, qui en fait une ſorte de paſſion; par la conſidération qu'ils réfléchiſſent ſur ceux qui s'y diſtinguent. On ne peut admirer les ouvrages qui demandent du génie, ſans eſtimer & rechercher les hommes doués de ce don précieux de la nature. Mais l'homme champêtre, s'il ne jouit en paix de ce qu'il poſſede & qu'il recueille; s'il ne peut cultiver les vertus de ſon état, parce qu'on lui en ôte les douceurs; ſi les milices, les corvées & les impôts viennent lui arracher ſon fils, ſes bœufs & ſes grains, que lui reſtera-t-il, qu'à maudire le ciel & la terre qui l'affligent? Il abandonnera ſon champ & ſa patrie.

Un Gouvernement ſage ne ſauroit donc, ſans ſe couper les veines, refuſer ſes premieres attentions à l'agriculture. Le moyen le plus prompt & le plus actif de la ſeconder, c'eſt de favoriſer la multiplication de toutes les eſpeces de productions, par la circulation la plus libre & la plus illimitée.

Une liberté indéfinie dans le commerce des denrées rend en même-temps un peuple agricole & commerçant; elle étend les vues du cultivateur ſur le commerce, les vues du négociant ſur la culture; elle lie l'un à l'autre par des rapports ſuivis & continus. Tous les hommes tiennent enſemble aux campagnes & aux villes; les Provinces ſe connoiſſent & ſe fréquentent. La circulation des den-

rées amene vraiment l'âge d'or, où les fleuves de lait & de miel coulent dans les campagnes. Toutes les terres ſont miſes en valeur. Les prés favoriſent le labourage, par les beſtiaux qu'ils engraiſſent; la culture des bleds encourage celle des vins, en fourniſſant une ſubſiſtance toujours aſſurée à celui qui ne ſeme, ni ne moiſſonne, mais plante, taille & cueille.

Prenez un ſyſtême oppoſé. Entreprenez de régler l'agriculture & la circulation de ſes produits par des Loix particulieres : que de calamités! L'autorité voudra non-ſeulement tout voir, tout ſavoir; mais tout faire, & rien ne ſe fera. Les hommes ſeront conduits comme leurs troupeaux & leurs grains; ils ſeront ramaſſés en tas, & diſperſés au gré d'un deſpote, pour être égorgés dans les boucheries de la guerre, ou pour dépérir inutilement ſur les flottes & dans les colonies. La vie d'un Etat en deviendra la mort. Ni les terres, ni les hommes ne pourront proſpérer; & les Etats marcheront promptement à leur diſſolution, à ce démembrement, qui eſt toujours précédé du maſſacre des peuples & des tyrans. Que deviendront alors les manufactures?

XLI. Manufactures.

Les arts naiſſent de l'agriculture, lorſqu'elle eſt portée à ce degré d'abondance & de perfection, qui laiſſe aux hommes le loiſir d'imaginer & de ſe procurer des commodités; lorſqu'elle produit une population aſſez nombreuſe pour être employée à d'autres travaux que ceux de la terre. Alors il faut néceſſairement qu'un peuple deviennent ou ſoldat, ou navigateur, ou fabricant. Dès que la guerre a émouſſé la rudeſſe & la férocité d'une nation robuſte, dès qu'elle a circonſcrit à peu près l'étendue d'un Empire, les bras qu'elle exerçoit aux armes doivent manier la rame, les cordages, le ciſeau, la navette, tous

les outils, en un mot, du commerce & de l'induſtrie : car la terre qui nourriſſoit tant d'hommes ſans leurs ſecours, n'a pas beſoin qu'ils reviennent à la charrue. Comme les arts ont toujours une contrée, un aſyle, où ils s'exercent & fleuriſſent en paix, il eſt plus aiſé d'aller les y chercher & de les attirer, que d'attendre chez ſoi leur naiſſance & leurs progrès, de la lenteur des ſiecles & de la faveur du haſard, qui préſide aux découvertes du génie. Auſſi toutes les nations induſtrieuſes de l'Europe ont-elles pris la plus riche partie de leurs arts en Aſie. C'eſt-là que l'invention paroît être auſſi ancienne que le genre humain.

La beauté, la fécondité du climat y engendra de tout temps, avec l'abondance de tous les fruits, une population nombreuſe. La ſtabilité des Empires y fonda les loix & les arts, enfants du génie & de la paix. La richeſſe du ſol y produiſit le luxe, créateur des jouiſſances de l'induſtrie. L'Inde & la Chine, la Perſe & l'Egypte, poſſéderent, avec tous les tréſors de la nature, les plus brillantes inventions de l'art. La guerre y a ſouvent détruit les monuments du génie ; mais ils renaiſſent de leurs cendres, de même que les hommes. Semblables à ces eſſaims laborieux, que l'aquilon des hyvers fait périr dans les ruches, & qu'on voit ſe reproduire au printemps avec le même amour du travail & de l'ordre ; certains peuples de l'Aſie, malgré les invaſions & les conquêtes des Tartares, ont toujours conſervé les arts du luxe avec ſes matériaux.

Ce fut dans un pays ſucceſſivement conquis par les Scythes, les Romains & les Sarraſins, que les nations de l'Europe, qui n'avoient pu être civiliſées ni par le Chriſtianiſme, ni par les ſiecles, retrouverent les ſciences & les arts qu'ils ne cherchoient point. Les Croiſés épuiſerent

rent leur fanatiſme, & perdirent leur barbarie à Conſtantinople. C'eſt en allant au tombeau de leur Dieu, né dans une crêche, & mort ſur une croix, qu'ils prirent le goût de la magnificence, du faſte & des richeſſes. Ils rapporterent la pompe Aſiatique dans les Cours de l'Europe. L'Italie, d'où la religion dominoit ſur les autres contrées, adopta la premiere une induſtrie utile à ſes temples, aux cérémonies de ſon culte, à ces ſpectacles qui nourriſſent la dévotion par les ſens, quand elle s'eſt une fois emparée de l'ame. Rome chrétienne, qui avoit emprunté ſes rites de l'Orient, devoit en tirer ce qui les ſoutient, l'éclat des richeſſes.

Veniſe, qui avoit des vaiſſeaux ſous l'étendard de la liberté, ne pouvoit manquer d'induſtrie. Les Italiens éleverent des manufactures, & furent long-temps en poſſeſſion de tous les arts, même quand la conquête des deux Indes eut fait déborder en Europe les tréſors du monde entier. La Flandre tira ſes métiers de l'Italie, l'Angleterre eut les ſiens de la Flandre, & la France emprunta ſon induſtrie de toutes les nations. Elle acheta des Anglois le métier à bas, qui travaille dix fois plus vîte que l'aiguille. Les doigts que ce métier faiſoit repoſer, ſe conſacrerent à la dentelle, qu'on déroba aux Flamands. Paris ſurpaſſa les tapis de Perſe & les tentures de Flandre, par ſes deſſins & ſes teintures; les glaces de Veniſe, par la tranſparance & la grandeur. La France apprit à ſe paſſer de l'Italie, pour une partie de ſes ſoies; & de l'Angleterre, pour les draps. L'Allemagne a gardé, avec les mines de fer & de cuivre, la ſupériorité dans l'art de fondre, de tremper & de travailler ces métaux. Mais l'art de polir & de façonner toutes les matieres qui peuvent entrer dans les décorations du luxe & dans les

agréments de la vie, ſemble appartenir aux François; ſoit qu'ils trouvent dans la vanité de plaire, les moyens d'y réuſſir par tous les dehors brillants; ſoit qu'en effet la grace & l'aiſance accompagnent par-tout un peuple vif & gai, qui poſſede le goût par un inſtinct naturel.

Toute nation agricole doit avoir des arts pour employer ſes matieres, & doit augmenter ſes productions pour entretenir ſes artiſans. Si elle ne connoiſſoit que les travaux de la terre, ſon induſtrie ſeroit bornée dans ſes cauſes, ſes moyens & ſes effets. Avec peu de deſirs & de beſoins, elle feroit peu d'efforts, elle employeroit moins de bras, & travailleroit moins de temps. Elle ne ſauroit accroître ni perfectionner la culture. Si cette nation avoit à proportion plus d'arts que de matieres, elle tomberoit à la merci des étrangers, qui ruineroient ſes manufactures, en faiſant baiſſer le prix de ſon luxe, & monter le prix de ſa ſubſiſtance. Mais quand un peuple agricole réunit l'induſtrie à la propriété, la culture des productions à l'art de les employer, il a dans lui-même toutes les facultés de ſon exiſtence & de ſa conſervation, tous les germes de ſa grandeur & de ſa proſpérité. C'eſt à ce peuple qu'il eſt donné de pouvoir tout ce qu'il veut, & de vouloir tout ce qu'il peut.

Rien n'eſt plus favorable à la liberté, que les arts. Elle eſt leur élément, & ils ſont, par leur nature, coſmopolites. Un habile artiſte peut travailler dans tous les pays du monde, parce qu'il travaille pour le monde entier. Les talents fuyent par-tout l'eſclavage, que des ſoldats trouvent par-tout. Les Proteſtants, chaſſés de la France par l'intolérance eccléſiaſtique, s'ouvrirent un refuge dans tous les Etats civiliſés de l'Europe; & des Prêtres, bannis de leur patrie, n'ont eu d'aſyle nulle part, pas même

dans l'Italie, berceau du monachiſme & de l'intolérance.

Les arts multiplient les moyens de fortune, & concourent, par une plus grande diſtribution de richeſſes, à une meilleure répartition de la propriété. Alors ceſſe cette inégalité exceſſive, fruit malheureux de l'oppreſſion, de la tyrannie, & de l'engourdiſſement de toute une nation.

Les manufactures contribuent au progrès des lumieres & des ſciences. Le flambeau de l'induſtrie éclaire à la fois un vaſte horiſon. Aucun art n'eſt iſolé; la plupart ont des formes, des modes, des inſtruments, des éléments qui leur ſont communs. La méchanique ſeule a dû prodigieuſement étendre l'étude des mathématiques. Toutes les branches de l'arbre généalogique des ſciences, ſe ſont développées avec les progrès des arts & des métiers. Les mines, les moulins, les draperies, les teintures, ont agrandi la ſphere de la phyſique & de l'hiſtoire naturelle. Le luxe a créé l'art de jouir, qui dépend tout entier des arts libéraux. Dès que l'architecture admet des ornements au-dehors, elle attire la décoration au-dedans. La ſculpture & la peinture travaillent auſſi-tôt à l'embelliſſement, à l'agrément des édifices. L'art du deſſin s'empare des habits & des meubles. Le crayon, fertile en nouveautés, varie à l'infini ſes traits & ſes nuances ſur les étoffes & les porcelaines. Le génie de la penſée & de la parole médite à loiſir les chef-d'œuvres de la poéſie & de l'éloquence, ou ces heureux ſyſtêmes de la politique & de la philoſophie, qui rendent aux peuples tous leurs droits, aux Souverains toute leur gloire, celle de régner ſur les eſprits & ſur les cœurs, ſur l'opinion & ſur la volonté, par la raiſon & l'équité.

C'eſt alors que les arts enfantent cet eſprit de ſociété, qui fait le bonheur de la vie civile, qui délaſſe des travaux

ſérieux par des repas, des ſpectacles, des concerts, des entretiens, par toute ſorte de divertiſſements agréables. L'aiſance donne à toutes les jouiſſances honnêtes, un air de liberté qui lie & mêle les conditions. L'occupation ajoute du prix ou du charme aux plaiſirs qui ſont ſa récompenſe. Chaque citoyen, aſſuré de ſa ſubſiſtance par le produit de ſon induſtrie, vaque à toutes les occupations agréables ou pénibles de la vie, avec ce repos de l'âme qui mene au doux ſommeil. Ce n'eſt pas que la cupidité ne faſſe beaucoup de victimes; mais encore moins que la guerre ou que la ſuperſtition, fléaux continuels des peuples oiſifs.

Après la culture des terres, c'eſt donc celle des arts qui convient le plus à l'homme. L'une & l'autre ſont aujourd'hui la force des Etats policés. Si les arts ont affoibli les hommes, ce ſont donc les peuples foibles qui ſubjuguent les forts; car la balance de l'Europe eſt dans les mains des nations artiſtes.

Depuis que l'Europe eſt couverte de manufactures, l'eſprit & le cœur humain ſemblent avoir changé de pente. Le deſir des richeſſes eſt né par-tout de l'amour du plaiſir. On ne voit plus de peuple qui conſente à être pauvre, parce que la pauvreté n'eſt plus le rempart de la liberté. Faut-il le dire? les arts tiennent lieu de vertus ſur la terre. L'induſtrie peut enfanter des vices; mais, du moins, elle bannit ceux de l'oiſiveté, qui ſont mille fois plus dangereux. Les lumieres étouffant par degrés toute eſpece de fanatiſme, tandis qu'on travaille par beſoin de luxe, on ne s'égorge point par ſuperſtition. Le ſang humain, du moins, n'eſt jamais verſé ſans une apparence d'intérêt; & peut-être la guerre ne moiſſonne-t-elle que ces hommes violents & féroces, qui, dans tous les états,

naiſſent ennemis & perturbateurs de l'ordre, ſans autre talent, ſans autre inſtinct que celui de détruire. Les arts contiennent cet eſprit de diſſention, en aſſujettiſſant l'homme à des travaux aſſidus & réglés. Ils donnent à toutes les conditions des moyens & des eſpérances de jouir, même aux plus baſſes une ſorte de conſidération & d'importance, par l'utilité qu'elles rapportent. Tel ouvrier, à l'âge de quarante ans, a plus valu d'argent à l'Etat, qu'une famille entiere de ſerfs cultivateurs n'en rendoit autrefois au Gouvernement féodal. Une riche manufacture attire plus d'aiſance dans un village, que vingt châteaux de vieux Barons chaſſeurs ou guerriers n'en rendoient dans une Province.

S'il eſt vrai que dans l'état actuel du monde, les peuples les plus induſtrieux doivent être les plus heureux & les plus puiſſants, ſoit que dans des guerres inévitables, ils fourniſſent par eux-mêmes, ou qu'ils achetent par leurs richeſſes, plus de ſoldats, de munitions & de forces maritimes ou terreſtres; ſoit qu'ayant un plus grand intérêt à la paix, ils évitent ou terminent les querelles par des négociations; ſoit que dans les défaites, ils réparent plus promptement leurs pertes à force de travail; ſoit qu'ils jouiſſent d'un Gouvernement plus doux, plus éclairé, malgré les inſtruments de corruption & de ſervitude que la molleſſe du luxe prête à la tyrannie: ſi les arts, en un mot, civiliſent les nations, un Etat doit chercher tous les moyens de faire fleurir les manufactures.

Ces moyens dépendent du climat qui, dit Polybe, forme la figure, la couleur & les mœurs des nations. Le climat le plus tempéré doit être le plus favorable à l'induſtrie ſédentaire. S'il eſt trop chaud, il s'oppoſe à l'établiſſement des manufactures qui demandent le concours

de pluſieurs hommes réunis au même ouvrage; il exclut tous les arts qui veulent des fourneaux ou beaucoup de lumiere. S'il eſt trop froid, il ne peut admettre les arts qui cherchent le grand air. Trop loin ou trop près de l'Equateur, l'homme eſt inhabile à différents travaux qui ſemblent propres à une température douce. Pierre-le-Grand alla vainement chercher dans les Etats les mieux policés de l'Europe, tous les arts qui pouvoient humaniſer ſa nation : depuis cinquante ans, aucun de ces germes de vie n'a pu prendre racine au milieu des glaces de la Ruſſie. Tous les artiſtes y ſont étrangers, & meurent bientôt avec leur talent & leur travail, s'ils veulent y ſéjourner. En vain les Proteſtants que Louis XIV perſécuta dans ſa vieilleſſe, comme ſi cet âge étoit celui des proſcriptions, apporterent les arts & les métiers chez tous les peuples qui les accueilloient; ils ne purent y faire les mêmes ouvrages qu'en France. L'art dépérit ou déclina dans leurs mains également actives & laborieuſes, parce qu'il n'étoit pas échauffé ou éclairé des mêmes rayons du ſoleil.

A la faveur du climat pour l'encouragement des manufactures, doit ſe réunir l'avantage de la ſituation politique d'un Etat. S'il eſt d'une étendue qui ne lui laiſſe rien à craindre ou à deſirer pour ſa ſtabilité; s'il eſt voiſin de la mer, pour l'abord des matieres & l'iſſue des ouvrages, entre des Puiſſances à mines de fer pour exercer ſon induſtrie, & des Etats à mines d'or pour la payer; s'il a des nations à droite & à gauche, des ports & des chemins ouverts de toutes parts, cet Etat aura tous les dehors qui peuvent exciter un peuple à ouvrir des manufactures.

Mais un avantage plus eſſentiel encore, c'eſt la fertilité du ſol. Si la culture demande trop de bras, elle ne pourra

fournir des ouvriers, ou les campagnes ſe trouveront dépeuplées par les atteliers : & dès-lors la cherté des denrées diminuera le nombre des métiers, en hauſſant le prix des ouvrages.

Au défaut de la fécondité des terres, les manufactures veulent au moins la frugalité des hommes. Une nation qui conſommeroit beaucoup de ſubſiſtances, abſorberoit tout le gain de ſon induſtrie. Quand le luxe monte plus vîte & plus haut que le travail, il dépérit dans ſa ſource, il flétrit & deſſeche le tronc qui lui donne la ſeve. Quand l'ouvrier veut ſe nourrir & ſe vêtir comme le fabricant qui l'employe, la fabrique eſt bientôt ruinée. La frugalité que les républicains obſervent par vertu, les manufacturiers doivent la garder par avarice. C'eſt pour cela peut-être que les arts, même de luxe, conviennent mieux aux républiques qu'aux monarchies : car la pauvreté du peuple dans un Etat monarchique, n'eſt pas toujours un vif aiguillon d'induſtrie. Le travail de la faim eſt toujours borné comme elle ; mais le travail de l'ambition croît avec ce vice même.

Le caractere national influe beaucoup ſur le progrès des arts de luxe & d'ornement. Un certain peuple eſt propre à l'invention, par la légéreté même qui le porte à la nouveauté. Ce même peuple eſt propre aux arts par ſa vanité, qui le porte à la parure. Une autre nation moins vive, a moins de goût pour les choſes frivoles, & n'aime pas à changer de mode. Plus mélancolique, elle a plus de pente aux débauches de la table, à l'ivroguerie qui la délivre de ſes ennemis. L'une de ces nations doit mieux réuſſir que ſa rivale dans les arts de décoration : elle doit primer ſur elle chez tous les autres peuples qui recherchent les mêmes arts.

Après la nature, c'eſt le Gouvernement qui fait proſpérer les fabriques. Si l'induſtrie favoriſe la liberté nationale, à ſon tour la liberté doit favoriſer l'induſtrie. Les privileges excluſifs ſont les ennemis des arts & du commerce, que la concurrence ſeule peut encourager. C'eſt encore une eſpece de monopole, que le droit d'apprentiſſage & le prix des maîtriſes. Cette ſorte de privilege qui favoriſe les corps de métiers, c'eſt-à-dire, de petites communautés aux dépens de la grande, eſt nuiſible à l'Etat. En ôtant aux gens du peuple la liberté de choiſir la profeſſion qui leur convient, on remplit toutes les profeſſions de mauvais ouvriers. Celles qui demandent le plus de talent, ſont exercées par les mains qui ont le plus d'argent; les plus viles & les moins cheres tombent ſouvent à des gens nés pour exceller dans un art diſtingué. Les uns & les autres, dans un métier dont ils n'ont pas le goût, négligent l'ouvrage, & perdent l'art: les premiers, parce qu'ils ſont au-deſſous; les ſeconds, parce qu'ils ſe ſentent au-deſſus. Mais l'exemption des maîtriſes produit la concurrence des ouvriers, & dès-lors l'abondance & la perfection des ouvrages.

On peut mettre en queſtion, s'il eſt utile de raſſembler les manufactures dans les grandes villes, ou de les diſperſer dans les campagnes? Le fait a décidé la queſtion. Les arts de premiere néceſſité ſont reſtés où ils ſont nés, dans les lieux qui leur ont fourni de la matiere. Les forges ſont près des mines, & les toiles près des chanvres. Mais les arts compliqués d'induſtrie & de luxe ne ſauroient habiter les campagnes. Diſperſez dans un vaſte territoire tous les arts qui concourent à la fabrication de l'horlogerie, & vous perdez Geneve avec tous les métiers qui la font vivre. La perfection des étoffes veut qu'elles ſe fabriquent

dans une ville où l'on peut réunir à la fois les bonnes teintures avec les beaux deſſins; l'art de filer les laines & les ſoies, à l'art de tirer l'or & l'argent. S'il faut dix-huit mains pour former une épingle, par combien d'arts & de métiers a dû paſſer un habit galonné, une veſte brodée? Comment trouver au fond d'une Province intérieure & centrale, l'attirail immenſe des arts qui ſervent à l'ameublement d'un palais, aux fêtes d'une Cour? Reléguez donc, ou retenez dans les campagnes les arts innocents & ſimples qui vivent iſolés; fabriquez dans les Provinces les draps communs qui habillent le peuple; établiſſez entre la Capitale & les autres villes une dépendance réciproque de beſoins ou de commodités, des matieres & des ouvrages. Mais encore n'établiſſez rien, n'ordonnez rien; laiſſez agir les hommes qui travaillent. Liberté de commerce, liberté d'induſtrie: vous aurez des manufactures; vous aurez une grande population.

XLII. Population.

Le monde a-t-il été plus peuplé dans un temps que dans un autre? C'eſt ce qu'on ne peut ſavoir par l'hiſtoire; parce que la moitié du globe habité n'a point eu d'hiſtoriens, & que la moitié de l'hiſtoire eſt pleine de menſonges. Qui jamais a fait ou pu faire le dénombrement des habitants de la terre? Elle étoit, dit-on, plus féconde dans ſa jeuneſſe. Mais où eſt ce ſiecle d'or? Eſt-ce quand un ſable aride ſort du lit des mers, & vient s'épurer aux rayons du ſoleil? eſt-ce alors que le limon produit les végétaux, & l'animal & l'homme? Mais toute la terre doit avoir été ſucceſſivement couverte par l'Océan. Elle a donc toujours eu, comme l'individu de toutes les eſpeces, une enfance foible & ſtérile, avant de parvenir à l'âge de ſa fécondité. Tous les pays ont été long-temps morts ſous les eaux, incultes ſous les ſables & les marécages, déſerts ſous les

ronces & les forêts, juſqu'à ce que le germe de l'eſpece humaine ayant par haſard été jetté dans ces frondieres & ces ſolitudes ſauvages, ait défriché, changé, peuplé la terre. Mais toutes les cauſes de la population étant ſubordonnées aux loix phyſiques qui gouvernent le monde, aux influences du ſol & de l'athmoſphere qui ſont ſujettes à mille fléaux, elle a dû varier avec les périodes de la nature, contraires ou favorables à la multiplication des hommes. Cependant, comme le ſort de chaque eſpece ſemble avoir été réſigné, pour ainſi dire, à ſes facultés, c'eſt dans l'hiſtoire du développement de l'induſtrie humaine, qu'il faut chercher en général l'hiſtoire des populations de la terre. D'après cette baſe de calcul, on doit au moins douter que le monde fût autrefois plus habité, plus peuplé qu'aujourd'hui.

Laiſſons l'Aſie ſous le voile de cette antiquité, qui nous la montre de tous temps couverte de nations innombrables, & d'eſſaims ſi prodigieux, que, malgré la fertilité d'un ſol qui n'a beſoin que d'un regard du ſoleil pour engendrer toutes ſortes de fruits, les hommes ne faiſoient qu'y paroître, & les générations s'y ſuccédoient par torrents, engloutis par la famine, par la peſte, ou par la guerre. Arrêtons-nous à l'Europe, qui ſemble avoir pris la place de l'Aſie, en donnant à l'art tout le pouvoir de la nature.

Pour décider ſi notre continent étoit anciennement plus habité que de nos jours, il ſuffit d'examiner s'il étoit plus cultivé. Reſte-t-il parmi nous quelque trace de plantations abandonnées? Quelle côte abordable, quelle terre acceſſible n'a pas aujourd'hui ſes habitants? Si l'on découvre quelques ruines d'anciennes villes, c'eſt ſous les fondements de villes auſſi grandes. Mais quand même l'Ita-

lie & l'Eſpagne auroient beaucoup déchu de leur antique population, combien tous les autres Etats de l'Europe n'ont-ils pas augmenté le nombre de leurs habitants? Cette multitude de peuples, que Céſar comptoit dans la Gaule, qu'étoit-ce autre choſe que des eſpeces de nations ſauvages, plus redoutables par leurs noms que par leur nombre? Tous ces Bretons, qui furent ſubjugués dans leur Iſle par deux légions Romaines, étoient-ils beaucoup plus nombreux que les Corſes actuels? A la vérité, la Germanie devoit être, ce ſemble, extrêmement peuplée, puiſqu'elle ſoumit ſeule, dans l'eſpace de trois ou quatre ſiècles, la plus belle moitié de l'Europe. Mais obſervez que ce fut la population d'un terrein décuple qui s'empara d'un pays rempli, de nos jours, par trois ou quatre nations; que ce ne fut point par le nombre de ſes vainqueurs, mais par la défection de ſes ſujets, que l'Empire Romain fut détruit & ſubjugué. Dans cette étonnante révolution, croyez que les nations conquérantes ne firent jamais la vingtieme partis des nations conquiſes; parce que les unes attaquoient avec la moitié de leur population, & les autres ne ſe défendoient qu'avec le centieme de leurs habitants. Mais un peuple qui combat tout entier pour lui-même, eſt plus fort que dix armées de Princes ou de Rois.

Au reſte, ces guerres longues & cruelles, qui rempliſſent l'hiſtoire ancienne, détruiſent l'exceſſive population qu'elles ſemblent annoncer. Si, d'un côté, les Romains travailloient à réparer, au-dedans, les vuides que la victoire faiſoit dans leurs armées, cet eſprit de conquête, dont ils étoient dévorés, conſumoit au moins les autres nations. A peine les avoient-ils ſoumiſes, qu'ils les incorporoient dans leurs armées, & les minoient double-

ment par les recrues & les tributs. On ſait avec quelle rage les peuples anciens faiſoient la guerre; que ſouvent, dans un ſiege, une ville ſe jettoit dans les flammes, hommes, femmes, enfants, plutôt que de tomber au pouvoir du vainqueur; que, dans les aſſauts, tous les habitants étoient paſſés au fil de l'épée; que, dans les combats, on aimoit mieux périr les armes à la main, que d'être conduit en triomphe dans un eſclavage éternel. Ces uſages barbares de la guerre, ne s'oppoſoient-ils pas à la population? Si l'eſclavage des vaincus conſervoit des victimes, comme on ne peut en diſconvenir, il étoit, d'un autre côté, peu favorable à la multiplication des hommes, en établiſſant, dans un Etat, cette extrême inégalité des conditions entre des êtres égaux par la nature. Si la diviſion des ſociétés, en petites peuplades ou Républiques, étoit propre à multiplier les familles par la diviſion des terres, elle brouilloit auſſi plus ſouvent les nations entr'elles: & comme ces petits Etats ſe touchoient, pour ainſi dire, par une infinité de points, il falloit, pour les défendre, que tous les habitants priſſent les armes. Les grands corps réſiſtent au mouvement par leur maſſe; les petits ſont dans un choc perpétuel qui les briſe.

Si la guerre détruiſoit les populations anciennes, la paix ne les rétabliſſoit pas toujours. Autrefois, tout étoit ſous le deſpotiſme ou l'ariſtocratie; & ces deux ſortes de Gouvernements ne multiplient pas l'eſpece humaine. Les villes libres de la Grece avoient des loix ſi compliquées, qu'il en réſultoit une diſſention continuelle entre les citoyens. La populace même, qui n'avoit point droit de ſuffrage, ne laiſſoit pas de faire la loi dans les aſſemblées publiques, où l'homme de génie, avec la parole, pouvoit remuer tant de bras. Et puis, dans ces Etats, la popula-

tion tendoit à ſe concentrer dans la ville, avec l'ambition, le pouvoir, les richeſſes, tous les fruits & les reſſorts de la liberté. Ce n'eſt pas que les campagnes ne duſſent être bien cultivées & bien peuplées ſous un Gouvernement démocratique: mais il y avoit peu de démocraties; & comme elles étoient toutes ambitieuſes, ſans autre moyen de s'agrandir que la guerre, ſi l'on en excepte Athenes, qui ne parvint encore au commerce que par les armes, la terre ne pouvoit long-temps fleurir & produire des hommes. Enfin, la Grece & l'Italie furent au moins les ſeuls pays de l'Europe mieux peuplés qu'aujourd'hui.

Après la Grece, qui repouſſa, contint & ſubjugua l'Aſie; après Carthage, qui parut un moment ſur les bords de l'Afrique, & retomba dans le néant; après Rome, qui ſoumit & détruiſit tous les peuples connus, où vit-on une population comparable à celle qu'un voyageur trouve aujourd'hui ſur toutes les côtes de la mer, le long des grands fleuves, & ſur la route des capitales? Que de vaſtes forêts changées en guérets? Que de moiſſons flottantes à la place des joncs qui couvroient des marais? Que de peuples policés, qui vivent de poiſſons ſéchés & de viandes boucanées?

On trouve dans la police, la morale & la politique modernes, des cauſes de propagation qui n'étoient pas chez les anciens: mais on y voit auſſi des obſtacles qui peuvent empêcher ou diminuer, parmi nous, cette ſorte de progrès, qui, dans notre eſpece, doit être le comble de ſa perfectibilité. Car jamais les hommes ne ſeront plus nombreux, s'ils ne ſont plus heureux.

La population dépend beaucoup de la diſtribution des biens-fonds. Les familles ſe multiplient comme les poſſeſſions; & quand elles ſont trop vaſtes, leur étendue dé-

meſurée arrête toujours la population. Un grand propriétaire, ne travaillant que pour lui ſeul, conſacre une moitié de ſes terres à ſes revenus, & l'autre à ſes plaiſirs. Tout ce qu'il donne à la chaſſe, eſt doublement perdu pour la culture; parce qu'il nourrit des bêtes dans le terrein des hommes, au-lieu de nourrir des hommes dans le terrein des bêtes. Il faut des bois dans un pays, pour la charpente & le chauffage : mais faut-il tant d'allées dans un parc; & des parterres, des potagers ſi grands pour un château? Ici, le luxe, qui, dans ſon étalage, alimente les arts, favoriſe-t-il autant la population des hommes, qu'il pourroit la ſeconder par un meilleur emploi des terres? Trop de grandes terres, & trop peu de petites; premier obſtacle à la population.

Second obſtacle, les domaines inaliénables du Clergé. Lorſque tant de propriétés ſeront éternelles dans la même main, comment fleurira la population, qui ne peut naître que de l'amélioration des terres par la multiplication des propriétés? Quel intérêt a le bénéficier de faire valoir un fonds qu'il ne doit tranſmettre à perſonne; de ſemer ou de planter pour une poſtérité qui ne ſera pas la ſienne? Loin de retrancher ſur ſes revenus pour augmenter ſa terre, ne riſquera-t-il pas de détériorer ſon bénéfice, pour augmenter des rentes qui ne ſont pour lui que viageres?

Les ſubſtitutions des biens nobles ne ſont pas moins nuiſibles à la propagation de l'eſpece. Elles diminuent à la fois, & la nobleſſe, & les autres conditions. De même que la primogéniture, chez les nobles, ſacrifie pluſieurs cadets à l'aîné d'une maiſon, les ſubſtitutions immolent pluſieurs familles à une ſeule. Preſque toutes les terres ſubſtituées tombent en friche, par la négligence d'un propriétaire,

qui ne s'attache point à des biens dont il ne peut diſpoſer, qu'on ne lui a cédés qu'à regret, & qu'on a donnés d'avance à ſes ſucceſſeurs, qui ne doivent pas être ſes héritiers, puiſqu'il ne les a pas nommés. Le droit de primogéniture & de ſubſtitution, eſt donc une loi qu'on diroit faite à deſſein de diminuer la population de l'Etat.

Des deux premiers obſtacles qu'un vice de légiſlation apporte à la multiplication des hommes, en naît un troiſieme, qui eſt la pauvreté du peuple. Par-tout où les payſans n'ont point de propriété fonciere, leur vie eſt miſérable & leur ſort précaire. Mal aſſurés d'une ſubſiſtance qui dépend de leur ſanté, comptant peu ſur des forces qu'ils ſont obligés de vendre, maudiſſant le jour qui les a vu naître, ils craignent d'enfanter des malheureux. En vain croit-on qu'il naît beaucoup d'enfants à la campagne; quand il en meurt chaque année autant & plus qu'on n'en voit naître. Les travaux des peres & le lait des meres, ſont perdus pour eux & pour leurs enfants. Ils ne parviendront pas à la fleur de leur âge, à la maturité, qui récompenſe, par des fruits, toutes les peines de la culture. Avec un peu de terre, la mere pourroit nourrir ſon enfant & cultiver ſon champ; tandis que le pere augmenteroit au-dehors, du prix de ſon travail, l'aiſance de ſa famille. Sans propriété, ces trois êtres languiſſent du peu que gagne un ſeul, ou l'enfant périt des travaux de ſa mere.

Que de maux naiſſent d'une légiſlation vicieuſe ou défectueuſe! Les vices & les fléaux ont une filiation immenſe; ils ſe reproduiſent pour tout dévorer, & croiſſent les uns des autres juſqu'au néant. L'indigence des campagnes produit la multiplication des troupes; fardeau ruineux par ſa nature, deſtructeur des hommes durant la

guerre, & des terres durant la paix. Oui, les ſoldats ruinent les champs qu'ils ne cultivent pas; parce que chacun d'eux prive l'Etat d'un laboureur, & le ſurcharge d'un conſommateur oiſif ou ſtérile. Il n'eſt le défenſeur de la patrie, en temps de paix, que par un ſyſtême funeſte, qui, ſous prétexte de défenſe, rend tous les peuples aggreſſeurs. Si tous les Etats vouloient, & ils le pourroient, laiſſer à la culture les bras qu'ils lui dérobent par la milice, la population, en peu de temps, augmenteroit conſidérablement dans toute l'Europe, de laboureurs & d'artiſans. Tous les forces de l'induſtrie humaine s'employeroient à ſeconder les bienfaits de la nature, à vaincre ſes difficultés : tout concourroit à la création, & non à la deſtruction.

Les déſerts de la Ruſſie ſeroient défrichés, & les champs de la Pologne ne ſeroient point ravagés. La vaſte domination des Turcs ſeroit cultivée, & la bénédiction de leur Prophete ſe répandroit ſur une immenſe population. L'Egypte, la Syrie & la Paleſtine redeviendroient ce qu'elles furent du temps des Phéniciens, des Rois Paſteurs, des Juifs heureux & pacifiques ſous des juges. Les montagnes arides de la Sierra-Morena, ſeroient fécondées, les landes de l'Aquitaine ſe purgeroient d'inſectes & ſe couvriroient d'hommes.

Mais le bien général eſt un doux rêve des ames débonnaires. O tendre paſteur de Cambrai! ô bon Abbé de Saint-Pierre! Vos ouvrages ſont faits pour peupler les déſerts, non pas de ſolitaires qui fuyent les malheurs & les vices du monde; mais de familles heureuſes, qui chanteroient la magnificence de Dieu ſur la terre, comme les aſtres l'annoncent dans le firmament. C'eſt dans vos écrits vraiment inſpirés, puiſque l'humanité eſt un préſent du

Ciel

Ciel, que ſe trouve la vie & l'humanité. Soyez ainés des Rois, ils le feront des peuples.

Un des moyens de favoriſer la population, faut-il le dire, c'eſt de ſupprimer le célibat du Clergé ſéculier & régulier. L'inſtitution monaſtique tient à deux époques remarquables dans l'hiſtoire du monde. Environ l'an ſept cents de Rome, une nouvelle Religion naquit en Orient avec le Meſſie, & l'Empire Romain déclina promptement avec le Paganiſme. Deux ou trois cents ans après la mort du Meſſie, l'Égypte & la Paleſtine ſe remplirent de Moines. Environ l'an ſept cents de l'ere chrétienne, une nouvelle Religion parut en Orient avec Mahomet, & le Chriſtianiſme refoula dans l'Europe, pour s'y concentrer. Trois ou quatre cents ans après, s'éleverent une foule d'ordres religieux. Au temps de la naiſſance du Chriſt, les livres de David & ceux de la Sybille, annoncerent la chûte du monde, un déluge, ou plutôt un incendie univerſel, un jugement de tous les hommes; & tous les peuples, foulés par la domination des Romains, ſouhaiterent & crurent la diſſolution de toutes choſes. Mille ans après l'ere chrétienne, les livres de David & ceux de la Sybille annoncerent encore le jugement dernier; & des pénitents féroces & barbares, dans la piété comme dans le crime, vendirent leurs biens pour aller vaincre & mourir ſur le tombeau de leur Rédempteur. Les nations foulées par la tyrannie du Gouvernement féodal, deſirerent & crurent encore la fin du monde.

Tandis qu'une partie des chrétiens frappés de terreur, alloit périr dans les croiſades, une autre partie s'enſeveliſſoit dans les cloîtres. Voilà l'origine de la vie monaſtique en Europe. L'opinion fit les Moines; l'opinion les détruira. Leurs biens reſteront dans la ſociété, pour y engen-

drer des familles. Toutes les heures perdues à des prieres ſans ferveur, ſeront conſacrées à leur deſtination primitive, qui eſt le travail. Le Clergé ſe ſouviendra que, dans ſes livres ſacrés, Dieu dit à l'homme innocent : *Procréez & multipliez*; que Dieu dit à l'homme pêcheur : *laboure & travaille*. Si les fonctions du Sacerdoce ſemblent interdire au Prêtre les ſoins d'une famille & d'une terre, les fonctions de la ſociété proſcrivent encore plus hautement le célibat. Si les Moines défricherent autrefois les déſerts qu'ils habitoient, ils dépeuplent aujourd'hui les Villes où ils fourmillent. Si le Clergé a vécu des aumônes du peuple, il réduit à ſon tour les peuples à l'aumône. Parmi les claſſes oiſeuſes de la ſociété, la plus nuiſible eſt celle qui, par ſes principes, doit porter tous les hommes à l'oiſiveté; qui conſume à l'Autel & l'ouvrage des abeilles, & le ſalaire des ouvriers; qui allume durant le jour les lumieres de la nuit, & fait perdre dans les temples le temps que l'homme doit aux ſoins de ſa maiſon; qui fait demander au ciel une ſubſiſtance que la terre ſeule donne ou rend au travail.

C'eſt encore une des cauſes de la dépopulation de certains Etats, que cette intolérance qui perſécute & proſcrit toute autre religion que celle du Prince. C'eſt un genre d'oppreſſion & de tyrannie particulier à la politique moderne, que celui qui s'exerce ſur les penſées & les conſciences; que cette piété cruelle qui, pour des formes extérieures de culte, anéantit, en quelque ſorte, Dieu même, en détruiſant une multitude de ſes adorateurs; que cette impiété plus barbare encore, qui, pour des choſes auſſi indifférentes que doivent le paroître des cérémonies de religion, anéantit une choſe auſſi eſſentielle que doit l'être la vie des hommes & la population des Etats. Car on

n'augmente point le nombre ni la fidélité des ſujets, en exigeant des ſerments contraires à la conſcience, en contraignant à des parjures ſecrets ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, ou dans les diverſes profeſſions du citoyen. L'unité de religion n'eſt bonne que lorſqu'elle ſe trouve naturellement établie par la perſuaſion. Dès que la conviction ceſſe, un moyen de rendre aux eſprits la tranquillité, c'eſt de leur laiſſer la liberté. Lorſqu'elle eſt égale, pleine & entiere pour tous les citoyens, elle ne peut jamais troubler la paix des familles.

Après le célibat eccléſiaſtique & le célibat militaire, l'un de profeſſion, l'autre d'uſage, il en eſt un troiſieme de convenance, introduit par le luxe : c'eſt celui des rentiers viagers. Admirez ici la chaîne des cauſes. En même-temps que le commerce favoriſe la population par l'induſtrie de mer & de terre, par tous les objets & les travaux de la navigation, par tous les arts de culture & de fabrique, il diminue cette même population par tous les vices qu'amene le luxe. Quand les richeſſes ont pris un aſcendant général ſur les ames, alors les opinions & les mœurs s'alterent par le mêlange des conditions. Les arts & les talents agréables, en poliſſant la ſociété, la corrompent. Les ſexes venant à ſe rapprocher, à ſe ſéduire mutuellement, le plus foible entraîne le plus fort dans ſes goûts frivoles de parure & d'amuſement. La femme devient enfant, & l'homme devient femme. On ne parle, on ne s'occupe que de jouir. Les exercices mâles & robuſtes, qui diſciplinoient la jeuneſſe & la préparoient aux profeſſions graves & périlleuſes, font place à l'amour des ſpectacles, où l'on prend toutes les paſſions qui peuvent efféminer un peuple, quand on n'y voit pas un certain eſprit de patriotiſme. L'oiſiveté gagne dans les conditions aiſées ; le travail diminue dans

les claſſes occupées. L'accroiſſement des arts multiplie les modes; les modes augmentent les dépenſes; le luxe devient un beſoin; le ſuperflu prend la place du néceſſaire; on s'habille mieux, on vit moins bien; l'habit ſe fait aux dépens du corps. L'homme du peuple connoît la débauche avant l'amour, &, ſe mariant plus tard, a moins d'enfants, ou des enfants plus foibles : le bourgeois cherche une fortune avant une femme, & perd, d'avance, l'une & l'autre dans le libertinage. Les gens riches, mariés ou non, vont ſans ceſſe corrompant les femmes de tout état, ou débauchant les filles pauvres. La difficulté de ſoutenir les dépenſes du mariage, & la facilité d'en trouver les plaiſirs, ſans en avoir les peines, multiplient les célibataires dans toutes les claſſes. L'homme qui renonce à être pere de famille, conſomme ſon patrimoine; & d'accord avec l'Etat, qui lui en double la rente par des emprunts ruineux, il fond pluſieurs générations dans une ſeule; il éteint ſa poſtérité, celle des femmes dont il eſt payé, & celle des filles qu'il paye. Tous les genres de proſtitution s'attirent à la fois. On trahit ſon honneur & ſon devoir dans toutes les conditions. La déroute des femmes ne fait que précéder celle des hommes.

Une nation galante, ou plutôt libertine, ne tarde pas à être défaite au-dehors, & ſubjuguée au-dedans. Plus de nobleſſe, plus de corps qui défende ſes droits, ni ceux du peuple; parce que tout ſe diviſe, & qu'on ne ſonge qu'à ſoi. Nul homme ne veut périr ſeul. L'amour des richeſſes étant l'unique appât, l'homme honnête craint de perdre ſa fortune, & l'homme ſans honneur veut faire la ſienne. L'un ſe retire, l'autre ſe vend, & l'Etat eſt perdu. Tels ſont les progrès infaillibles du commerce dans une Monarchie. On ſait, par l'hiſtoire ancienne, quels ſont ſes

effets dans une République. Cependant il faut, aujourd'hui, porter les hommes au commerce ; parce que la ſituation actuelle de l'Europe eſt favorable au commerce, & que le commerce eſt lui-même favorable à la population.

Mais on demandera ſi la grande population eſt utile au bonheur du genre humain? Queſtion oiſeuſe. Il ne s'agit pas, en effet, de multiplier les hommes pour les rendre heureux; mais il ſuffit de les rendre heureux, pour qu'ils ſe multiplient. Tous les moyens qui concourent à la proſpérité d'un Etat, aboutiſſent d'eux-mêmes à la propagation de ſes citoyens. Un légiſlateur qui ne voudroit peupler que pour avoir des ſoldats, avoir des ſujets que pour ſoumettre ſes voiſins, ſeroit un monſtre ennemi de la nature humaine ; puiſqu'il ne créeroit que pour détruire. Mais celui qui, comme Solon, feroit éclorre une République, dont les eſſaims iroient peupler les côtes déſertes de la mer; celui qui, comme Penn, ordonneroit la cultivation de ſa colonie, & lui défendroit la guerre, celui-là, ſans doute, ſeroit un Dieu ſur la terre. Quand même il ne jouiroit pas de l'immortalité de ſon nom, il vivroit heureux, & mourroit content ; ſur-tout s'il pouvoit ſe promettre de laiſſer des loix aſſez ſages, pour garantir à jamais les peuples de la vexation des impôts.

XLIII. Impôt.

L'impôt peut être défini, le ſacrifice d'une partie de la propriété, pour la conſervation de l'autre. Il ſuit de là qu'il ne doit y avoir d'impôt ni chez les peuples eſclaves, ni chez les peuples Sauvages, parce que les uns n'ont plus de propriété, & que les autres n'en ont pas encore.

Mais lorſqu'une nation jouit d'une propriété qui mérite d'être gardée; que ſa fortune eſt aſſez fixe, aſſez conſidérable pour exiger des dépenſes de Gouvernement ;

qu'elle a des poſſeſſions, un commerce, des richeſſes capables de tenter la cupidité de ſes voiſins, pauvres ou ambitieux, alors, pour garantir ſes frontieres ou ſes Provinces, pour protéger ſa navigation & maintenir ſa police, il lui faut des forces & un revenu. Il eſt juſte & indiſpenſable que les citoyens occupés de quelque maniere que ce ſoit au bien public, ſoient entretenus par tous les autres ordres de la confédération.

Il y a eu des pays & des temps où l'on aſſignoit une portion du corps politique pour les dépenſes communes du corps politique. Le Gouvernement ne pouvant faire valoir, lui-même, des poſſeſſions ſi étendues, étoit obligé de confier ce ſoin à des adminiſtrateurs, qui les négligeoient, ou qui s'en approprioient le revenu. Cet uſage entraînoit de plus grands inconvénients encore. Ou le domaine du Roi étoit trop conſidérable pendant la paix, ou il étoit inſuffiſant pour les temps de guerre. Dans le premier cas, la liberté de la République étoit opprimée par le chef de l'Etat, & dans le ſecond, par les étrangers. Il a donc fallu recourir aux contributions des citoyens.

Ces fonds furent peu conſidérable dans les premiers temps. La ſolde n'étoit alors qu'un ſimple dédommagement donné par l'Etat, à ceux que ſon ſervice détournoit des travaux & des ſoins néceſſaires à leur ſubſiſtance. La récompenſe conſiſtoit dans cette jouiſſance délicieuſe que nous éprouvons par le ſentiment intime de notre vertu, & à la vue des hommages qui lui ſont rendus par les autres hommes. Ces richeſſes morales étoient les plus grands tréſors des ſociétés naiſſantes; c'étoit une ſorte de monnoie, qu'il importoit dans l'ordre politique, autant que dans l'ordre moral, de ne pas altérer.

L'honneur ne tint guere moins lieu d'impôts dans les

beaux jours des Grecs, que dans les ſociétés naiſſantes. Ceux qui ſervoient la patrie, ne ſe croyoient pas en droit de la dévorer. L'impoſition miſe par Ariſtide ſur toute la Grece, pour ſoutenir la guerre contre la Perſe, fut ſi modérée, que les contribuables la nommerent eux-mêmes, *l'heureux ſort de la Grece.* Quel temps & quel pays, où les taxes faiſoient le bonheur des peuples!

Les Romains marcherent à la domination ſans preſqu'aucun ſecours de la part du fiſc. L'amour des richeſſes les eût détournés de la conquête du monde. Le ſervice public fut fait avec déſintéreſſement, après même que les mœurs ſe furent corrompues.

Sous le Gouvernement féodal, il n'y eut point d'impôts. Où les auroit-on pris? L'homme & la terre étoient la propriété du maître. C'étoit une ſervitude réelle & une ſervitude perſonnelle.

Lorſque le jour commença à luire ſur l'Europe, les nations s'occuperent de leur ſûreté. Elles fournirent volontairement des contributions, pour réprimer les ennemis domeſtiques & étrangers : mais ces tributs furent modérés, parce que les Princes n'étoient pas encore aſſez abſolus pour les détourner au gré de leurs caprices, ou au profit de leur ambition.

Le nouveau monde fut découvert, & la paſſion des conquêtes s'empara de tous les peuples. Cet eſprit d'agrandiſſement ne pouvoit ſe concilier avec la lenteur des aſſemblées populaires ; & les Souverains réuſſirent, ſans beaucoup d'efforts, à s'approprier plus de droits qu'ils n'en avoient eus. L'impoſition des taxes fut la plus importante de leurs uſurpations. C'eſt celle dont les ſuites ont été le plus funeſtes.

On n'a pas craint d'imprimer le ſceau de la ſervitude ſur

le front des hommes, en taxant leur tête. Indépendamment de l'humiliation, eſt-il rien de plus arbitraire qu'un pareil impôt?

L'aſſeoira-t-on ſur des déclarations? Mais il faudroit, entre le Monarque & les ſujets, une conſcience morale qui les liât l'un à l'autre par un mutuel amour du bien général; ou du moins, une conſcience publique, qui les raſſurât l'un envers l'autre par une communication ſincere & réciproque de leurs lumieres & de leurs ſentiments. Or, comment établir cette conſcience publique, qui ſerviroit de flambeau, de guide & de frein dans la marche des Gouvernements?

Percera-t-on dans le ſanctuaire des familles, dans le cabinet du citoyen, pour ſurprendre & mettre au jour ce qu'il ne veut pas révéler, ce qu'il lui importe même ſouvent de ne pas révéler? Quelle inquiſition! quelle violence révoltante! Quand même on parviendroit à connoître les reſſources de chaque particulier, ne varient-elles pas d'une année à l'autre, avec les produits incertains & précaires de l'induſtrie? Ne diminuent-elles pas avec la multiplication des enfants, avec le dépériſſement des forces par les maladies, par l'âge & par le travail? Les facultés de l'humanité, utiles & laborieuſes, ne changent-elles pas avec les viciſſitudes que le temps apporte dans tout ce qui dépend de la nature & de la fortune? La taxe perſonnelle eſt donc une vexation individuelle, ſans utilité commune. La capitation eſt un eſclavage affligeant pour l'homme, ſans profit pour l'Etat.

Après s'être permis l'impôt, qui eſt la preuve du deſpotiſme, ou qui y conduit un peu plutôt, un peu plus tard, on s'eſt jetté ſur les conſommations. Les Souverains ont affecté de regarder ce nouveau tribut comme volon-

taire, en quelque ſorte, puiſque ſa quantité dépend des dépenſes que tout citoyen eſt libre d'augmenter ou de diminuer, au gré de ſes facultés & de ſes goûts, la plupart factices.

Mais ſi la taxe porte ſur les denrées de premier beſoin, c'eſt le comble de la cruauté. Avant toutes les Loix ſociales, l'homme avoit le droit de ſubſiſter. L'a-t-il perdu par l'établiſſement des Loix? Survendre au peuple les fruits de la terre, c'eſt les lui ravir; c'eſt attaquer le principe de ſon exiſtence, que de lui ravir, par un impôt, les moyens naturels de la conſerver. En preſſurant la ſubſiſtance de l'indigent, l'Etat lui ôte les forces avec les aliments. D'un homme pauvre, il fait un mendiant; d'un travailleur, un oiſif; d'un malheureux, un ſcélérat: c'eſt-à-dire qu'il conduit un famélique à l'échafaud par la miſere.

Si la taxe porte ſur des denrées moins néceſſaires; que de bras, perdus pour l'agriculture & pour les arts, ſont employés, non pas à garder les boulevards de l'Empire, mais à hériſſer un Royaume d'une infinité de petites barrieres; à embarraſſer les portes des villes; à infeſter les chemins & les paſſages du commerce; à fureter dans les caves, dans les greniers, dans les magaſins! Quel état de guerre entre le Prince & le peuple, entre le citoyen & le citoyen! Que de priſons, de galeres, de gibets, pour une foule de malheureux qui ont été pouſſés à la fraude, à la contrebande, à la révolte même, par l'iniquité des Loix fiſcales!

L'avidité des Souverains s'eſt étendue des conſommations aux marchandiſes, que les Etats ſe vendent les uns aux autres. Deſpotes inſatiables, ne comprendrez-vous jamais que ſi vous mettez des droits ſur ce que vous of-

frez à l'étranger, il achetera moins cher, il ne donnera que la valeur qui lui ſera demandée par les autres nations? Vos ſujets fuſſent-ils ſeuls propriétaires de la production aſſujettie aux taxes, ils ne parviendroient pas encore à faire la loi; parce qu'alors on en demanderoit en moindre quantité, & que ſa ſurabondance les forceroit à en diminuer le prix, pour en trouver la conſommation.

L'impôt ſur les marchandiſes que votre Empire reçoit de ſes voiſins, n'a pas une baſe plus raiſonnable. Leur prix étant réglé par la concurrence des autres peuples, ce ſeront vos ſujets qui payeront ſeuls les droits. Peut-être ce renchériſſement des productions étrangeres en ſera-t-il diminuer l'uſage? Mais ſi l'on vous vend moins, on achetera moins de vous. Le commerce ne donne qu'en proportion de ce qu'il reçoit. Il n'eſt au fonds qu'un échange de valeur pour valeur. Vous ne pouvez donc vous oppoſer aux cours de ces échanges, ſans faire tomber le prix de vos productions, en retréciſſant leur débit.

Soit que vous mettiez des droits ſur les marchandiſes étrangeres ou ſur les vôtres, l'induſtrie de vos ſujets en ſouffrira néceſſairement. Il y aura moins de moyens pour la payer, & moins de matieres premieres pour l'occuper. Plus la maſſe des réproductions annuelles diminuera, & plus la ſomme des travaux diminuera auſſi. Alors, toutes les loix que vous pourrez établir contre la mendicité, ſeront impuiſſantes; parce qu'il faut bien que l'homme vive de ce qu'on lui donne, quand il ne peut pas vivre de ce qu'il gagne.

Mais quelle eſt donc la forme d'impoſition la plus propre à concilier les intérêts publics avec les droits des citoyens? C'eſt la taxe ſur la terre. Un impôt eſt une dépenſe qui ſe renouvelle tous les ans pour celui qui en eſt

chargé. Un impôt ne peut donc être aſſis que ſur un revenu annuel : car il n'y a qu'un revenu annuel qui puiſſe acquitter une dépenſe annuelle. Or, on ne trouvera jamais de revenu annuel que celui des terres. Il n'y a qu'elles qui reſtituent chaque année les avances qui leur ſont faites, & de plus un bénéfice dont il ſoit poſſible de diſpoſer. On commence depuis long-temps à ſoupçonner cette importante vérité. De bons eſprits la porteront un jour à la démonſtration ; & le premier Gouvernement qui en fera la baſe de ſon adminiſtration, s'élevera néceſſairement à un dégré de proſpérité inconnue à toutes les nations & à tous les ſiecles.

Peut-être, n'y a-t-il, en ce moment, aucun peuple de l'Europe, à qui ſa ſituation permette ce grand changement. Par-tout les impoſitions ſont ſi fortes, les dépenſes ſi multipliées, les beſoins ſi preſſants ; par-tout le fiſc eſt ſi obéré, qu'une révolution ſubite dans la perception des revenus publics, altéreroit infailliblement la confiance & la félicité des citoyens. Mais une politique éclairée & prévoyante, tendra, à pas lents & meſurés, vers un but ſi ſalutaire. Elle écartera avec courage & avec prudence, tous les obſtacles que les préjugés, l'ignorance, les intérêts privés pourroient oppoſer à un ſyſtême d'adminiſtration, dont les avantages nous paroiſſent au-deſſus de tous les calculs.

Pour que rien ne puiſſe diminuer les avantages de cette heureuſe innovation, il faudra que toutes les terres, indiſtinctement, ſoient aſſujetties à l'impôt. Le bien public eſt un tréſor commun, dans lequel chaque citoyen doit dépoſer ſes tributs, ſes ſervices & ſes talents. Jamais des noms & des titres ne changeront la nature des hommes & des poſſeſſions. Ce ſeroit le comble de la baſſeſſe & de

la folie, de faire valoir les diſtinctions qu'on a reçues de ſes peres, pour ſe ſouſtraire aux charges de la ſociété. Toute prééminence qui ne tourneroit pas au profit général, ſeroit deſtructive; elle ne peut être juſte, qu'autant qu'elle eſt un engagement formel de dévouer plus particuliérement ſa fortune & ſa vie au ſervice de la patrie.

Si de nos jours, pour la premiere fois, les terres étoient impoſées, ne jugeroit-on pas néceſſairement que la contribution doit être proportionnée à l'étendue & à la fertilité des poſſeſſions? Quelqu'un oſeroit-il alléguer ſes places, ſes ſervices, ſes dignités, pour ſe ſouſtraire aux tributs qu'exige le ſervice public? Qu'ont de commun les taxes avec les rangs, les titres & les conditions? Elles ne touchent qu'aux revenus; & ces revenus ſont à l'Etat, dès qu'ils ſont néceſſaires à ſa défenſe.

Cependant il ne ſuffit pas que l'impôt ſoit réparti avec juſtice, il faut encore qu'il ſoit proportionné aux beſoins du Gouvernement; & ces beſoins ne ſont pas toujours les mêmes. La guerre exigera par-tout, & dans tous les ſiecles, des dépenſes plus conſidérables que la paix. Les peuples anciens y fourniſſoient par les économies qu'ils faiſoient dans des temps de calme. Depuis que les avantages de la circulation & les principes de l'induſtrie ont été mieux développés, la méthode d'accumuler ainſi les métaux, a été proſcrite. On a préféré, avec raiſon, la reſſource des impoſitions extraordinaires. Tout Etat qui ſe les interdiroit, ſe verroit contraint, pour retarder ſa chûte, de recourir aux voies pratiquées à Conſtantinople. Le Sultan qui peut tout, excepté augmenter ſes revenus, eſt réduit à livrer l'Empire aux vexations de ſes délégués, pour les dépouiller enſuite eux-mêmes de leurs brigandages.

Pour que les taxes ne ſoient jamais exceſſives, il faut qu'elles ſoient ordonnées, réglées & adminiſtrées par les repréſentants des nations. L'impôt a toujours dépendu de la propriété. N'eſt pas maître du champ, qui ne l'eſt pas du fruit. Auſſi, chez tous les peuples, les tributs ne furent-ils établis dans leur origine ſur les propriétaires, que par eux-mêmes; ſoit que les terres fuſſent réparties entre les conquérants, ſoit que le Clergé les eût partagées avec la nobleſſe, ſoit qu'elles euſſent paſſé par le commerce & l'induſtrie entre les mains de la plupart des citoyens. Partout, ceux qui les poſſédoient avoient conſervé le droit naturel, inaliénable & ſacré, de n'être point taxés ſans leur conſentement. Otez ce principe, il n'y a plus de monarchie, il n'y a plus de nation; il ne reſte qu'un deſpote & un troupeau d'eſclaves.

Peuples, chez qui les Rois ordonnent aujourd'hui tout ce qu'ils veulent, reliſez votre hiſtoire. Vous verrez que vos aïeux s'aſſembloient, qu'ils délibéroient toutes les fois qu'il s'agiſſoit d'un ſubſide. Si l'uſage en eſt paſſé, le droit n'en eſt pas perdu; il eſt écrit dans le ciel, qui a donné la terre à tout le genre humain pour la poſſéder; il eſt écrit ſur ce champ que vous avez pris la peine d'enclorre, pour vous en aſſurer la jouiſſance; il eſt écrit dans vos cœurs, où la Divinité a imprimé l'amour de la liberté. Cette tête élevée vers les cieux n'eſt pas faite à l'image du Créateur, pour ſe courber devant un homme. Aucun n'eſt plus qu'un autre, que par le choix, que de l'aveu de tous. Gens de cour, votre grandeur eſt dans vos terres, & non aux pieds d'un maître. Soyez moins ambitieux, & vous ſerez plus riches. Allez rendre la juſtice à vos vaſſaux, & vous augmenterez votre fortune, en augmentant la maſſe du bonheur commun. Que gagnez-vous à élever l'édifice du

deſpotiſme ſous les ruines de toute eſpece de liberté, de vertu, de ſentiment, de propriété? Songez qu'il vous écraſera tous. Autour de ce coloſſe de terreur, vous n'êtes que des figures de bronze, qui repréſentent les nations enchaînées aux pieds d'une ſtatue.

Si le Prince a ſeul le droit des tributs, quoiqu'il n'ait pas intérêt à ſurcharger, à vexer les peuples, ils ſeront ſurchargés & vexés. Les fantaiſies, les profuſions, les entrepriſes du Souverain, ne connoîtront plus de bornes dès qu'elles ne trouveront plus d'obſtacles. Bientôt une politique fauſſe & cruelle lui perſuadera que des ſujets riches deviennent toujours inſolents; qu'il faut les ruiner pour les aſſervir, & que la pauvreté eſt le rempart le plus aſſuré du trône. Il ira juſqu'à croire que tout eſt à lui, rien à ſes eſclaves, & qu'il leur fait grace de tout ce qu'il leur laiſſe.

Le Gouvernement s'emparera de toutes les avenues & les iſſues de l'induſtrie, pour la traire à l'entrée & à la ſortie, pour l'épuiſer dans ſa route. Le commerce n'obtiendra de circulation que par l'entremiſe & au profit de l'adminiſtration fiſcale. La culture ſera négligée par des mercenaires, qui ne peuvent jamais eſpérer de propriété. La nobleſſe ne ſervira & ne combattra que pour une ſolde. Le Magiſtrat ne jugera que pour des épices & pour des gages. Les négociants mettront leur fortune à couvert, pour la tranſporter hors d'un pays où il n'y a plus de patrie ni de ſûreté. La nation n'étant plus rien, prendra de l'indifférence pour ſes Rois; ne verra ſes ennemis que dans ſes maîtres; eſpérera quelquefois un adouciſſement de ſervitude dans un changement de joug; attendra ſa délivrance d'une révolution, & ſa tranquillité d'un bouleverſement. Après ces mots, il faut ſe taire : mais parlons d'une reſ-

ſource dont les Souverains font une ruine; c'eſt le crédit public.

XLIV. Crédit Public.

En général, ce qu'on nomme crédit, n'eſt qu'un délai donné pour payer. Le crédit ſuppoſe donc une double confiance; confiance dans la perſonne qui en a beſoin, & confiance dans ſes facultés. La premiere eſt la plus néceſſaire. Il eſt trop ordinaire qu'un débiteur de mauvaiſe foi trahiſſe ſes engagements, quoiqu'il ait aſſez de fortune pour les remplir, ou qu'il diſſipe cette fortune par une conduite peu exacte & peu modérée. Mais l'homme intelligent & juſte peut, par des opérations bien combinées, acquérir ou remplacer les moyens qui lui auroient manqué.

Le but du commerce eſt la conſommation; mais avant que les marchandiſes ſoient arrivées aux lieux où elles doivent être conſommées, il ſe paſſe ſouvent un temps conſidérable; il y a de grandes dépenſes à faire. Réduiſez encore le négociant à former ſes achats avec de l'argent comptant, & le commerce languira néceſſairement. Ceux qui ont à vendre, ceux qui doivent acheter, en ſouffriront également. De ces convenances eſt né le crédit entre les membres d'une ſociété, ou même de pluſieurs ſociétés. Il differe du crédit public, en ce que ce dernier eſt le crédit d'une nation conſidérée comme ne formant qu'un ſeul corps.

Entre le crédit particulier & le crédit public, il y a cette différence, que l'un a le gain pour but, & l'autre la dépenſe. Il ſuit delà, que le crédit eſt richeſſe pour les négociants, puiſqu'il devient pour eux un moyen de s'enrichir, & qu'il eſt pour les Gouvernements une cauſe d'appauvriſſement, puiſqu'il ne leur procure que la faculté de ſe ruiner. Un Etat qui emprunte, aliene une portion de

ſon revenu, pour un capital qu'il dépenſe. Il eſt donc plus pauvre après ces emprunts, qu'il ne l'étoit avant cette opération funeſte.

Malgré la rareté de l'or & de l'argent, les Gouvernements anciens ne connurent pas l'uſage du crédit public, même à l'époque des plus funeſtes criſes. On formoit durant la paix un tréſor, qui s'ouvroit dans des temps de trouble. Alors, les métaux rentrés dans la circulation, excitoient l'induſtrie, & rendoient, en quelque maniere, légeres les calamités inévitables de la guerre. Depuis que la découverte du nouveau monde a rendu les métaux plus communs, les adminiſtrateurs des Empires ſe ſont généralement livrés à des entrepriſes ſupérieures aux facultés des nations qu'ils gouvernoient; & ils n'ont pas craint de charger les générations futures des dettes qu'ils s'étoient permis de contracter. Cette chaîne d'oppreſſion s'eſt prolongée; elle doit lier nos derniers neveux, & s'appeſantir ſur tous les peuples & ſur tous les ſiecles.

L'uſage du crédit public, quoique ruineux pour tous les Etats, ne l'eſt pas pour tous au même point. Une nation qui a beaucoup de riches productions, dont le revenu entier eſt libre, qui a toujours reſpecté ſes engagements, qui n'a pas l'ambition des conquêtes, qui ſe gouverne elle-même; une telle nation trouvera de l'argent à meilleur marché, qu'un Empire dont le ſol n'eſt pas abondant, qui eſt ſurchargé de dettes, qui entreprend au-delà de ſes forces, qui a trompé ſes créanciers, qui gémit ſous un Gouvernement arbitraire. Le prêteur, qui dictera néceſſairement la loi, en proportionnera toujours la rigueur aux riſques qu'il lui faudra courir. Ainſi, un peuple dont les finances ſont en déſordre, tombera rapidement dans les derniers malheurs, par le crédit public : mais le Gouvernement

vernement le mieux ordonné y trouvera auſſi le terme de ſa proſpérité.

Mais, diſent quelques Arithméticiens politiques, n'eſt-il pas utile aux Etats d'appelier dans leur ſein l'argent des autres nations? Et les emprunts publics ne produiſent-ils pas cet effet important? Oui, ſans doute, on attire les métaux des étrangers par cette voie, comme on l'attireroit en leur vendant une ou pluſieurs Provinces de l'Empire. Peut-être même ſeroit-il moins déraiſonnable de leur livrer le ſol, que de le cultiver uniquement pour eux.

Mais ſi l'Etat n'empruntoit que de ſes ſujets, on ne livreroit pas le revenu national à des étrangers? Non; mais la république énerveroit pluſieurs de ſes membres pour en engraiſſer un ſeul. Ne faut-il pas augmenter les impoſitions, en raiſon des intérêts qu'il faut payer, des capitaux qu'il faut rembourſer? Les propriétaires des terres, les cultivateurs, tous les citoyens, ne ſe trouveront-ils pas plus chargés, que ſi on leur eût demandé directement, & tout d'un coup, les ſommes empruntées par le Gouvernement? Leur poſition eſt la même que s'ils euſſent emprunté eux-mêmes, au-lieu de faire des économies ſur leurs dépenſes ordinaires, pour ſubvenir à une dépenſe accidentelle.

Mais les papiers publics qui réſultent des emprunts faits par le Gouvernement, augmentent la maſſe des richeſſes circulantes, donnent une grande extenſion aux affaires, facilitent toutes les opérations. Hommes aveugles! voulez-vous voir tout le vice de votre politique? Pouſſez-la auſſi-loin qu'elle peut aller; faites emprunter par l'Etat tout ce qu'il peut emprunter; accablez-le d'intérêts à payer; mettez-le ainſi dans la néceſſité de forcer tous les impôts: vous verrez qu'avec vos richeſſes circulan-

tes, bientôt vous n'aurez plus de richeſſes renaiſſantes pour vos conſommations & pour le commerce. L'argent & les papiers qui le repréſentent, ne circulent pas d'eux-mêmes, & ſans les mobiles qui les mettent en mouvement. Tous ces différents ſignes ne figurent qu'à raiſon des ventes & des achats qui ſe font. Couvrez d'or, ſi vous voulez, l'Europe entiere; ſi elle n'a point de marchandiſes dans le commerce, cet or ſera ſans activité. Multipliez ſeulement les effets commerçables, & ne vous embarraſſez pas des ſignes; la confiance & la néceſſité les ſauront bien établir ſans vous. Gardez-vous, ſur-tout, de vouloir les multiplier par des moyens qui diminueroient néceſſairement la maſſe de vos productions renaiſſantes.

Mais l'uſage du crédit public met une Puiſſance en état de faire la loi aux autres Puiſſances. Ne verra-t-on jamais que cette reſſource eſt commune à toutes les nations? Si c'eſt une eſpece de grand chemin dont vous puiſſiez vous ſervir pour aller à votre ennemi, ne pourra-t-il pas s'en ſervir pour venir à vous? Le crédit des deux peuples ne ſera-t-il pas proportionné à leurs richeſſes reſpectives; & ne ſe trouveront-ils pas ruinés, ſans avoir eu l'un ſur l'autre d'autres avantages que ceux dont ils jouiſſoient indépendamment de tout emprunt? Quand je vois des Monarques & des Empires ſe battre & s'acharner les uns ſur les autres, au milieu de leurs dettes, de leurs fonds publics, & de leurs revenus engagés, il me ſemble voir, dit un écrivain Philoſophe, des gens qui s'eſcriment avec des bâtons dans la boutique d'un faïancier au milieu des porcelaines.

Il y auroit peut-être de la témérité à aſſurer que, dans aucune circonſtance, le ſervice public ne pourra exiger

l'aliénation d'une portion des revenus publics. Les ſcenes qui agitent la terre ſont ſi variées; les Empires ſont expoſés à de ſi étranges révolutions; le champ des événements eſt ſi étendu; la politique frappe des coups ſi ſurprenants, qu'il n'eſt pas donné à la ſageſſe humaine de tout prévoir, de tout calculer. Mais ici, c'eſt la conduite pratique des Gouvernements qui nous occupe, & non une ſituation biſarre, qui vraiſemblablement ne ſe préſentera jamais.

Tout Etat qui ne ſera pas détourné de la voie ruineuſe des emprunts par les conſidérations que nous venons de peſer, creuſera lui-même ſa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois, jettera un Gouvernement dans toutes ſortes d'entrepriſes injuſtes, téméraires, diſpendieuſes; lui fera hypothéquer l'avenir pour le préſent, & jouer le préſent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre; & pour accélérer le dernier, on groſſira de plus en plus l'intérêt.

Ce déſordre fera paſſer le fruit du travail dans quelques mains oiſives. La facilité de jouir ſans rien faire, attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigants dans une Capitale, avec un cortege de valets dérobés à la charrue; des filles ravies à l'innocence & au mariage; des ſujets de tout ſexe voués au luxe; inſtruments, victimes, objets ou jouets de la molleſſe & des voluptés.

La ſeduction des dettes publiques ſe communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moiſſonner ſans labourer, tout le monde ſe jette dans cette eſpece de négoce, qui eſt, tout à la fois, lucratif & facile. Les propriétaires & les négociants veulent devenir rentiers. On change ſon argent en papier d'Etat, parce que c'eſt le ſigne le plus

portatif, le moins ſujet à l'altération du temps, à l'injure des ſaiſons, à l'avidité des traitants. L'agriculture, le commerce & l'induſtrie, ſouffrent de la préférence qu'on donne aux ſignes ſur les choſes. Comme l'Etat dépenſe toujours mal ce qu'il a mal acquis, à meſure que ſes dettes s'accumulent, il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainſi toutes les claſſes actives & fécondes de la ſociété ſont dépouillées, épuiſées par la claſſe pareſſeuſe & ſtérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hauſſer le prix des denrées, & par-là celui de l'induſtrie. Dès-lors la conſommation diminue, parce que l'exportation ceſſe auſſi-tôt que la marchandiſe eſt trop chere pour ſoutenir la concurrence. Les terres & les manufactures languiſſent également.

L'impuiſſance où ſe trouve alors l'Etat de faire face à ſes engagements, le réduit à s'en libérer par la voie la plus deſtructive de la liberté des citoyens & de la puiſſance du Souverain, par la banqueroute. Elle devient enfin néceſſaire, cette criſe fatale aux Empires, qui bouleverſe les fortunes, qui dépouille violemment les créanciers, après avoir attiré tous les fonds par des intérêts uſuraires, des édits d'emprunt; qui déshonore le Monarque par des faillites cruelles, après des engagements ſolemnels; qui trahit les ſerments du Prince & les droits des ſujets; qui perd, ſans retour, la plus ſûre baſe de tout Gouvernement, la confiance publique. Telle eſt la fin des emprunts; jugez par-là de leur principe.

XLV. Beaux-Arts & Belles-Lettres.

Après avoir examiné les pivots & les colonnes de toute ſociété policée, jettons un coup d'œil ſur les ornements & ſur la décoration de l'édifice. Ce ſont les beaux-arts & les belles-lettres.

Deux peuples célebres s'étoient élevés par des monu-

ments de génie, à une gloire qui ne finira jamais, & qui honorera toujours l'eſpece humaine.

Le Chriſtianiſme, après avoir détruit en Europe toutes les idoles de l'antiquité payenne, conſerva quelques arts pour ſervir de ſoutien à l'Empire de la perſuaſion, & ſeconder la prédication de l'Evangile. Mais à la place d'une religion embellie, égayée par les divinités riantes de la Grece & de Rome, il érigea des monuments de terreur & de triſteſſe, conformes aux tragiques événements qui ſignalerent ſa naiſſance & ſes progrès. Les ſiecles gothiques nous ont laiſſé des monuments, où la hardieſſe & la majeſté reſpirent à travers les ruines du goût & de l'élégance. Tous ces Temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés d'images horribles & funebres, d'échafauds, de ſupplices, de martyrs, de bourreaux.

Que devinrent les arts, condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des ſpectacles de ſang, de mort & d'enfer? Hideux comme leurs modeles, féroces comme les Princes & les Pontifes qui les employoient, bas & rampants comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvanterent les enfants dès le berceau; ils aggraverent les horreurs du tombeau par une perſpective éternelle d'ombres effrayantes; ils attriſterent la face de la terre.

Enfin le temps vint de diminuer ces échafaudages de la religion & de la police ſociale. Les beaux-arts retournerent avec les lettres de la Grece en Italie, par la Méditerranée, qui faiſoit commercer l'Aſie avec l'Europe. Les Huns, ſous le nom de Goths, les avoient chaſſés de Rome à Conſtantinople; ces mêmes Huns, ſous le nom de Turcs, les repouſſerent de Conſtantinople à Rome. Cette ville, dont le deſtin étoit de dominer par la force ou par la ruſe,

accueillit & reſſuſcita les arts enſevelis ſous des tombeaux antiques.

Des murailles, des colonnes, des ſtatues, des vaſes, ſortirent de la pouſſiere des ſiecles & des ruines de l'Italie, pour ſervir de modele à la régénération des beaux-arts. Le génie, qui préſide au deſſin, éleva trois arts à la fois; je veux dire l'architecture, où la commodité même ordonna les proportions de la ſymmétrie, qui contribue au plaiſir des yeux; la ſculpture, qui flatte les Rois & récompenſe les grands hommes; la peinture, qui perpétue le ſouvenir des belles actions, & les ſoupirs des ames tendres. L'Italie ſeule eut plus de villes ſuperbes, plus de magnifiques édifices, que tout le reſte de l'Europe enſemble. Rome, Florence & Veniſe enfanterent trois écoles de peintres originaux : tant le génie appartient à l'imagination, & l'imagination au climat. Si l'Italie eût poſſédé les tréſors du Mexique & les productions de l'Aſie, combien les arts ſe ſeroient encore plus enrichis de la découverte des deux Indes!

Cette région, autrefois féconde en héros, & depuis en artiſtes, vit refleurir les lettres, compagnes inſéparables des arts. Elles étoient étouffées par le barbariſme continuel d'une latinité corrompue & défigurée par la religion. Un mêlange de théologie Egyptienne, de philoſophie Grecque, de poéſie Hébraïque : telle étoit la langue latine dans la bouche des moines, qui chantoient la nuit, & enſeignoient le jour des choſes & des paroles qu'ils n'entendoient pas.

La mythologie des Romains fit renaître dans la littérature les graces de l'antiquité. L'eſprit d'imitation les emprunta d'abord ſans choix. L'uſage amena le goût, dans l'emploi de ces richeſſes. Le génie Italien, trop fécond

pour ne pas créer, mêla ſes hardieſſes, ſes caprices même aux regles & aux exemples de ſes anciens maîtres; les fictions de la féerie à celles de la fable. Les mœurs du ſiecle & le caractere national imprimerent leur teinte aux ouvrages de l'imagination. Pétrarque avoit peint cette beauté virginale & céleſte qui ſervoit de modele aux héroïnes de la chevalerie. Armide fut l'emblême de la coquetterie qui régnoit de ſon temps en Italie. L'Arioſte confondit tous les genres dans un ouvrage qu'on peut appeller un labyrinthe de poéſie, plutôt qu'un poëme. Cet Auteur ſera dans l'hiſtoire de la littérature, iſolé, comme les palais enchantés qu'il a bâtis dans les déſerts.

Les lettres & les arts, après avoir traverſé les mers, franchirent les Alpes. De même que les croiſades avoient apporté les Romans Orientaux en Italie, les guerres de Charles VIII & de Louis XII tranſporterent en France quelques germes de bonne littérature. François I, s'il ne fût pas allé diſputer le Milanez à Charles-Quint, n'auroit peut-être jamais recherché le nom de *Pere de Lettres*; mais ces germes de culture & de lumiere furent noyés dans des guerres de religion. On les recueillit, pour ainſi dire, dans le ſang & le carnage; & le temps vint où ils devoient éclorre & fructifier. Le ſeizieme ſiecle avoit été celui de l'Italie; le ſuivant fut celui de la France, qui, par les victoires de Louis XIV, ou plutôt par le génie des grands hommes qui ſe rencontrerent en foule ſous ſon regne, mérita de faire une époque dans l'hiſtoire des beaux-arts.

Ainſi qu'en Italie, on vit en France le génie s'emparer à la fois de toutes les facultés de l'homme. Il reſpira dans le marbre & ſur la toile, dans les édifices & les jardins publics, comme dans l'éloquence & la poéſie. Tout lui

fut ſoumis, & les arts ingénieux qui dépendent de la main, & ceux qui ſont uniquement du domaine de la penſée. Tout ſentit ſon empreinte. Les couleurs viſibles de la nature vinrent animer les ouvrages de l'imagination; & les paſſions humaines vivifierent les deſſins du crayon. L'homme donna de l'eſprit à la matiere, & du corps à l'eſprit. Mais, qu'on l'obſerve bien, ce fut dans un moment où l'amour de la gloire échauffoit une nation grande & puiſſante par la ſituation & l'étendue de ſon Empire. L'honneur qui l'élevoit à ſes propres yeux, qui la caractériſoit alors aux yeux de toute l'Europe, l'honneur étoit ſon ame, ſon inſtinct, & lui tenoit lieu de cette liberté qui avoit créé tous les arts du génie dans les Républiques d'Athenes & de Rome; qui les avoit fait revivre dans celle de Florence; qui les forçoit de germer ſur les bords nébuleux & froids de la Tamiſe.

Que n'eût pas fait le génie en France ſous la ſeule influence des Loix, s'il oſa de ſi grandes choſes ſous l'Empire du plus abſolu des Rois? En voyant ce que le patriotiſme a donné d'énergie aux Anglois, malgré l'inactivité du climat, jugez de ce qu'il auroit produit chez les François, où le ciel le plus doux invite un peuple vif & ſenſible, à créer, à jouir! Un pays où l'on trouve, comme autrefois en Grece, des eſprits ardents & propres à l'invention, ſous un ciel qui les échauffe de ſes plus beaux rayons; des bras nerveux, ſous un climat où le froid même excite au travail; des Provinces tempérées, entre le Nord & le Midi; des ports de mer ſecondés par des fleuves navigables; de vaſtes plaines abondantes en grains; des côteaux chargés de pampres & de fruits de toutes les eſpeces; des ſalines qu'on peut multiplier à ſon gré; des prairies couvertes de chevaux; des montagnes où croiſ-

ſent les plus beaux bois ; par-tout une terre peuplée d'hommes laborieux, les premieres reſſources pour la ſubſiſtance, les matieres communes des arts, & les ſuperfluités du luxe : en un mot, le commerce d'Athenes, l'induſtrie de Corinthe, les ſoldats de Sparte, & les troupeaux d'Arcadie. Avec tous ces avantages de la Grece, la France auroit porté les beaux-arts auſſi-loin que cette mere du génie, ſi elle avoit eu les mêmes loix, le même exercice de la raiſon & de la liberté, créatrices des grands hommes, ſouveraines des grands peuples.

Après la ſupériorité de la légiſlation, il n'a manqué peut-être aux nations modernes, pour égaler les anciennes dans les travaux de l'eſprit humain, que des langues plus heureuſes. L'Italienne, avec du ſon, de l'accent & du nombre, a pris tous les caracteres de la poéſie & tous les charmes de la muſique. Ces deux arts l'ont conſacrée aux délices de l'harmonie, comme ſon plus doux organe.

La langue Françoiſe regne dans la proſe. Si ce n'eſt pas le langage des Dieux, c'eſt celui de la raiſon & de la vérité. La proſe parle ſur-tout à l'eſprit dans la philoſophie. Elle éclaire ces ames privilégiées de la nature, qui ſemblent placées entre les Rois & les peuples, pour inſtruire & diriger les hommes. Dans un temps où la liberté n'a plus de tribunes ni d'amphithéâtres pour agiter de vaſtes aſſemblées, une langue qui ſe multiplie dans les livres, qui ſe fait lire chez toutes les nations, qui ſert d'interprete commun à toutes les autres langues, & d'inſtrument à toutes ſortes d'idées ; une langue ennoblie, épurée, adoucie, & ſur-tout fixée par le génie des écrivains & la politeſſe des courtiſans, devient enfin univerſelle & dominante.

La langue Angloiſe a produit auſſi ſes poëtes & ſes pro-

ſateurs, qui lui ont donné un caractere d'énergie & d'audace, propre à l'immortaliſer. Qu'on l'apprenne chez tous les peuples qui aſpirent à n'être pas eſclaves. Ils oſeront penſer, agir, & ſe gouverner eux-mêmes. Elle n'eſt pas la langue des mots, mais celle des idées; & les Anglois n'en ont eu que de fortes. Ce ſont eux qui ont dit les premiers, *la majeſté du peuple*; & ce ſeul mot conſacre une langue.

L'Eſpagnol n'a proprement eu juſqu'à préſent ni poéſie, ni proſe, avec une langue organiſée pour exceller dans l'une & dans l'autre. Eclatante & ſonore comme l'or pur, ſa marche eſt grave & meſurée comme la danſe de ſa nation; elle eſt noble & décente comme les mœurs de l'antique chevalerie. Cette langue pourra ſoutenir un rang, acquérir même de la ſupériorité, lorſqu'elle aura beaucoup d'écrivains, tels que Cervantez & Mariana. Quand ſon académie aura fait taire l'inquiſition avec ſes univerſités, cette langue s'élevera d'elle-même aux grandes idées, aux ſublimes vérités où l'appelle la fierté naturelle du peuple qui la parle.

Avant toutes les autres langues vivantes, eſt l'Allemand, cette langue mere, originelle & indigene de l'Europe. C'eſt elle qui a formé l'Anglois & même le François par ſon mêlange avec la langue latine. Mais peu faite, ce ſemble, pour les yeux & pour des organes polis, elle eſt reſtée dans la bouche du peuple, ſans oſer entrer que bien tard dans les livres. Sa diſette d'écrivains annonçoit un pays où les beaux-arts, la poéſie & l'éloquence ne devoient pas fleurir. Mais tout-à-coup le génie y a pris ſon eſſor; & des poëtes originaux en plus d'un genre y ſont éclos en aſſez grand nombre, pour entrer en rivalité avec les autres nations.

Les langues ne pouvoient ſe cultiver & ſe polir juſqu'à

un certain degré, ſans que les arts de toute eſpece ne ſuiviſſent ce degré de perfection. Auſſi, leurs monuments ſont-ils tellement multipliés en Europe, que la barbarie des ſiecles & des peuples à venir aura de la peine à les détruire entiérement.

Cependant comm l'eſpece humaine n'eſt qu'une matiere de fermentations & de révolutions, il ne faut qu'un génie ardent, un enthouſiaſte, pour mettre de nouveau la terre en combuſtion. Les peuples de l'Orient ou du Nord ſoumis au déſpotiſme, ſont encore tout prêts à répandre leurs ténébres & leurs chaînes dans toute l'Europe. Ne ſuffiroit-il pas d'une irruption des Turcs ou des Africains en Italie, pour y renverſer les temples & les palais, pour y confondre dans une ruine générale les Idoles de la Religion avec les chefs-d'œuvre des arts? Et nous aurions d'autant moins de courage pour défendre ces ouvrages de notre luxe, que nous y ſommes plus attachés. Une ville qui a coûté deux ſiecles à décorer, eſt brûlée & ſaccagée en un jour. Un Tartare briſera peut-être d'un ſeul coup de hache, cette ſtatue de Voltaire que Pigalle n'aura pas achevée en dix ans; & nous travaillons encore pour l'immortalité, vains atômes pouſſés les uns par les autres dans la nuit d'où nous venons! Peuples, artiſtes ou ſoldats, qu'êtes-vous entre les mains de la nature, que le jouet de ſes loix, deſtinés tour-à-tour à mettre de la pouſſiere en œuvre, & cette œuvre en pouſſiere?

Mais c'eſt par les arts que l'homme jouit de ſon exiſtence, & qu'il ſe ſurvit à lui-même. Les ſiecles d'ignorance ne ſortent jamais du néant. Il n'en reſte pas plus de trace après, qu'avant leur époque. On ne peut dire le lieu & le temps où ils s'écoulerent, ni graver ſur la terre d'un peuple barbare : C'EST ICI QU'IL FUT; puiſqu'il ne

laiſſe pas même des ruines pour annales. L'invention ſeule donne à l'homme de la puiſſance ſur la matiere & ſur le temps. Le génie d'Homere a rendu les caracteres de la langue Grecque ineffaçables. L'harmonie & la raiſon ont mis l'éloquence de Ciceron au-deſſus de tous les Orateurs ſacrés. Les Pontifes eux-mêmes, amollis, éclairés par la lumiere & le charme des arts, en les admirant & les protégeant, ont aidé l'eſprit humain à briſer les chaînes de la ſuperſtition. Le commerce a hâté les progrès de l'art, par le luxe des richeſſes. Tous les efforts de l'eſprit & de la main ſe ſont réunis, pour embellir & perfectionner la condition de l'eſpece humaine. L'induſtrie & l'invention, avec les jouiſſances du nouveau monde, ont pénétré juſqu'au cercle polaire, & les beaux-arts tâchent de forcer la nature à Pétersbourg.

XLVI. Philoſophie.

Au char des lettres & des arts, eſt attachée la philoſophie, qui devroit, ce ſemble, en tenir le timon; mais qui n'arrivant qu'après eux, ne doit marcher qu'à leur ſuite. Les arts naiſſent des beſoins même de la ſociété, dans l'enfance de l'eſprit humain. Les lettres ſont les fleurs de ſa jeuneſſe : filles de l'imagination qui aime la parure, elles ornent tout ce qu'elles touchent; & ce goût d'embelliſſement crée ce qu'on appelle proprement les beaux-arts ou les arts de luxe & de décoration qui poliſſent les premiers arts, enfants du beſoin. C'eſt alors qu'on voit les génies aîlés de la ſculpture voler ſur les portiques de l'architecture; les génies de la peinture entrer dans les palais, y deſſiner l'Olympe ſur un plafond, y retracer ſur la laine & ſur la ſoie toutes les ſcenes animées de la campagne, y reproduire ſur la toile les utiles vérités de l'hiſtoire, & les agréables chimeres de la fable.

Quand l'eſprit s'eſt exercé ſur les plaiſirs de l'imagina-

tion & des ſens, la raiſon vient, avec la maturité des Empires, donner aux nations une certaine gravité : c'eſt l'âge de la philoſophie. Elle marche à pas lents & ſans bruit, annonçant la vieilleſſe des Empires, qu'elle s'efforce en vain de ſoutenir. C'eſt elle qui ferma le dernier ſiecle des belles Républiques de la Grece & de Rome. Athenes n'eut des philoſophes qu'à la veille de ſa ruine qu'ils ſemblerent prédire. Ciceron & Lucrece n'écrivirent ſur la nature des Dieux & du monde, qu'au bruit des guerres civiles qui creuſerent le tombeau de la liberté.

Cependant Thalès, Anaximandre, Anaximene, Anaxagore avoient jetté les germes de la phyſique dans leur théorie ſur les éléments de la matiere ; mais la manie des ſyſtêmes les détruiſit les uns par les autres. Socrate vint, qui ramena la philoſophie à la vraie ſageſſe, à la vertu : il n'aima, ne pratiqua, n'enſeigna qu'elle ; perſuadé que l'homme n'a pas beſoin de la ſcience, mais des mœurs, pour être heureux. Platon, ſon diſciple, quoique phyſicien, quoique inſtruit des myſteres de la nature par ſes voyages en Egypte, donna tout à l'ame, & preſque rien à la nature, noya la philoſophie dans la théologie, & la connoiſſance de l'univers dans les idées de la Divinité. Ariſtote, diſciple de Platon, parla moins de Dieu que de l'homme & des animaux. Son hiſtoire naturelle eſt venue à la poſtérité, mais elle fut médiocrement ſuivie de ſes contemporains. Epicure, qui vivoit à-peu-près dans le même-temps, reſſuſcita les atômes de Démocrite, qui, ſans doute, balancerent les quatres éléments d'Ariſtote ; & dans cet équilibre de ſyſtêmes, la phyſique ne put avancer d'un pas. Les moraliſtes entraînerent le peuple, qui les entend mieux qu'il ne comprend les phyſiciens. Ils for-

merent des écoles : car auſſi-tôt que des opinions font du bruit, elles font des partis.

Dans ces circonſtances, la Grece agitée au-dedans d'elle-même, après s'être déchirée par une guerre inteſtine, fut ſubjuguée par la Macédoine, & diſſoute par les Romains. Alors les calamités publiques tournerent les eſprits & les cœurs vers la morale. Zénon & Démocrite qui n'avoient été que des Philoſophes naturaliſtes, devinrent, long-temps après leur mort, les chefs de deux ſectes de Moraliſtes, plus Théologiens que Phyſiciens, plus Caſuiſtes que Philoſophes, ou plutôt la Philoſophie fut livrée & reſtreinte aux ſophiſtes. Les Romains qui avoient tout pris aux Grecs, ne découvrirent rien dans le véritable champ de la Philoſophie. Chez les anciens, elle fit peu de progrès, parce qu'elle fut preſqu'entiérement bornée à la morale. Chez les modernes, ſes premiers pas ont été plus heureux, parce qu'ils ont été guidés par le flambeau de la phyſique.

Il ne faut pas compter un intervalle de près de mille ans, où la philoſophie, les ſciences, les lettres & les arts ont dormi dans le tombeau de l'Empire Romain, parmi les cendres de l'antique Italie & la pouſſiere des cloîtres. L'Aſie en conſervoit les monuments, ſans en jouir; & l'Europe quelques débris, ſans les connoître. Le monde étoit Chrétien ou Mahométan, enſéveli par-tout dans le ſang des nations. L'ignorance ſeule triomphoit ſous l'étendard de la croix ou du croiſſant. Devant ces ſignes redoutés, tout genou fléchiſſoit, & tout eſprit trembloit. La philoſophie balbutioit dans une enfance continuelle les noms de Dieu & de l'ame. Elle s'occupoit des ſeules choſes qu'elle devoit toujours ignorer. Elle perdoit le

temps, la raiſon, & tous ſes travaux dans des queſtions du moins oiſeuſes, la plupart vuides de ſens, indéſiniſſables, interminables par la nature de leur objet, ſource éternelle de diſputes, de ſciſſions, de ſectes, de haines, de perſécutions, de guerres nationales ou religieuſes.

Cependant, les Arabes conquérants menoient, comme en triomphe, les dépouilles du génie & de la philoſophie. Ariſtote étoit entre leurs mains, ſauvé des ruines de l'ancienne Grece. Ces deſtructeurs des Empires avoient quelques ſciences, dont ils étoient les créateurs. Le calcul étoit de leur invention. L'aſtronomie & la géométrie alloient avec eux ſur les côtes de l'Afrique, qu'ils dévaſtoient & repeuploient. La médecine les ſuivit par-tout. Cette ſcience, qui n'a rien de meilleur peut-être que ſon affinité avec la chymie & la phyſique, les rendit auſſi fameux que l'aſtrologie, autre appui de la charlatanerie. Avicenne & Averroès, médecins, mathématiciens & philoſophes, conſerverent la tradition des véritables ſciences, par des traductions & des commentaires. Mais imaginez ce qu'Ariſtote, traduit du Grec en Arabe, & depuis eux, d'Arabe en Latin, dut devenir entre les mains des Moines qui voulurent adapter la philoſophie du paganiſme avec les codes Hébraïques de Moïſe & de Jeſus? Cette confuſion des ſyſtêmes, des idées, & des langues, arrêta long-temps l'édifice des ſciences. Le Théologien renverſoit les matériaux qu'apportoit le philoſophe. Celui-ci ſappoit par les fondements l'édifice de ſon rival. Cependant, avec quelques pierres de l'un, beaucoup de ſable de l'autre, de méchants architectes bâtirent un monument gothique & biſarre; c'eſt la philoſophie de l'école. Toujours refaite, étayée & recrépite de ſiecle en ſiecle,

par des Métaphyſiciens Irlandois ou Eſpagnols, elle ſe ſoutint à-peu-près juſqu'à la découverte du nouveau monde, qui devoit changer la face de l'ancien.

La lumiere naquit au ſein des ténebres. Un Moine Anglois cultiva la chymie; & préparant l'invention de la poudre, qui devoit ſoumettre l'Amérique à l'Europe, il ouvrit la porte aux vraies ſciences par la phyſique expérimentale. Ainſi la philoſophie ſortit du cloître, & l'ignorance y reſta. Quand Bocace eut mis au jour les débauches du Clergé ſéculier & régulier, Galilée oſa deviner la figure de la terre. La ſuperſtition en fut effrayée : elle jetta ſes cris; elle lança ſes foudres : mais la philoſophie arracha le maſque du monſtre, & le voile dont étoit couverte la vérité. On ſentoit bien la foibleſſe & le menſonge des opinions populaires, ſur quoi portoit la baſe de l'édifice ſocial : mais pour détrôner l'erreur, il falloit connoître les loix de la nature, & la cauſe de ſes phénomenes. C'eſt ce que chercha la philoſophie.

Dès que Copernic fut mort, après avoir conjecturé, par la raiſon, que le ſoleil étoit au centre du monde, Galilée naquit, & confirma, par l'invention du téleſcope, le vrai ſyſtême d'aſtronomie, ignoré ou mis en oubli, depuis Pythagore qui l'avoit imaginé. Tandis que Gaſſendi remuoit les éléments de la philoſophie ancienne ou les atomes d'Epicure, Deſcartes agitoit & combinoit les éléments d'une nouvelle philoſophie, ou ſes tourbillons ingénieux & ſubtils. Preſqu'en même-temps, Toricelli inventoit, à Florence, le thermometre pour peſer l'air; Paſcal meſuroit la hauteur de l'athmoſphere ſur les montagnes d'Auvergne; & Boyle, en Angleterre, vérifioit & conſtatoit les expériences de l'un & de l'autre.

Deſcartes

Deſcartes avoit appris à douter, pour détromper avant d'inſtruire. Son doute méthodique fut le plus grand inſtrument de la ſcience, & le ſervice le plus ſignalé qu'on pût rendre à l'eſprit humain, dans les ténebres & les chaînes dont il étoit enveloppé. Bayle, en appliquant cette méthode aux opinions les plus conſacrées par l'autorité de la force & du temps, a fait ſentir depuis l'importance du doute.

Le Chancelier Bacon, philoſophe & malheureux à la Cour, comme le Moine Bacon l'avoit été dans le cloître; comme lui précurſeur plutôt que légiſlateur de la nouvelle philoſophie, avoit proteſté contre les préjugés des ſens, des écoles, contre ces fantômes qu'il appelloit les idoles de l'entendement. Il avoit prédit les vérités qu'il ne pouvoit révéler. D'après ſes oracles, tandis que la philoſophie expérimentale découvroit des faits, la philoſophie rationelle cherchoit les cauſes.

L'une & l'autre concouroient à l'étude des mathématiques, qui devoient diriger les efforts de l'eſprit, & aſſurer ſes ſuccès. Ce fut, en effet, la ſcience de l'algebre appliquée à la géométrie, & l'application de la géométrie à la phyſique, qui fit ſoupçonner à Newton le vrai ſyſtême du monde. En levant les yeux au ciel, il vit dans la chûte des corps ſur la terre, il vit entre les mouvements des aſtres, des rapports qui ſuppoſoient un principe univerſel différent de l'impulſion, ſeule cauſe viſible de tous les mouvements. En étudiant l'optique après l'aſtronomie, il conjecturá l'origine de la lumiere; & les expériences où l'entraîna cette conjecture, la changerent en ſyſtême.

Quand Deſcartes mourut, Newton & Leibnitz étoient

à peine nés, pour achever, corriger & perfectionner ſon ouvrage, c'eſt-à-dire, l'établiſſement de la bonne philoſophie. Ces deux hommes ſeuls en hâterent prodigieuſement les progrès. L'un pouſſa la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi-loin que la raiſon peut la conduire; & l'inutilité de ſes efforts déſabuſa pour jamais l'eſprit humain de cette fauſſe métaphyſique. L'autre étendit les principes de la phyſique & des mathématiques beaucoup plus avant que le génie de pluſieurs ſiecles n'avoit pu les amener, & montra le chemin de la vérité. En même-temps, Locke pourſuivoit les préjugés ſcientifiques dans tous les retranchements de l'école; il faiſoit évanouir tous les ſpectres de l'imagination, que Mallebranche laiſſoit renaître en les abaiſſant, parce qu'il n'alloit pas à la racine des têtes de l'hydre.

Ne croyez pas que les Philoſophes ſeuls ayent tout découvert & tout imaginé. C'eſt le cours des événements qui a donné une certaine pente aux actions & aux penſées de l'homme. Une complication de cauſes phyſiques ou morales, un enchaînement des progrès de la politique avec les progrès des études & des ſciences, un mêlange de circonſtances impoſſibles à hâter comme à prévoir, a dû concourir à la révolution qui s'eſt faite dans les eſprits. Chez les nations comme dans l'individu, le corps & l'ame agiſſent & réagiſſent tour-à-tour l'un ſur l'autre. Le peuple entraîne les Philoſophes, & les Philoſophes menent le peuple. Galilée avoit dit que la terre tournant autour du ſoleil, il devoit y avoir des antipodes; & Drake l'avoit prouvé par un voyage autour du monde. L'Egliſe ſe diſoit univerſelle, le Pape ſe diſoit le maître de la terre; & plus des deux tiers de ſes habitants ignoroient

qu'il y eût une Religion Catholique, & ſur-tout qu'il y eût un Pape. Des Européens qui voyageoient & commerçoient par-tout, apprirent à l'Europe qu'une partie de la terre vivoit dans les viſions de Mahomet, & une plus grande partie encore dans les ténebres de l'idolâtrie, ou dans *l'inſcience & l'incurioſité* de l'athéiſme. Ainſi la philoſophie étendoit l'empire des connoiſſances humaines, par la découverte des erreurs de la ſuperſtition & des vérités de la nature.

L'Italie, dont le génie impatient s'élançoit à travers les obſtacles qui l'environnoient, fonda la premiere une académie de phyſique. La France & l'Angleterre, qui devoient s'agrandir par leur rivalité même, éleverent à la fois deux monumens éternels à l'accroiſſement de la philoſophie, deux académies, où tous les ſavants de l'Europe vont puiſer & verſer leurs lumieres. C'eſt delà que ſont émanés dans le monde une foule de myſteres de la nature, d'expériences & de phénomenes, de découvertes dans les arts & dans les ſciences; les ſecrets de l'électricité, les cauſes de l'aurore boréale. C'eſt delà que ſont ſortis les inſtruments & les moyens pour purifier l'air dans les vaiſſeaux; pour rendre potable l'eau de la mer; pour déterminer la figure de la terre, & fixer les longitudes; pour perfectionner l'agriculture, & donner plus de grain avec moins de ſemence & de peine.

Ariſtote avoit régné dix ſiecles dans toutes les écoles de l'Europe; & les Chrétiens, après avoir perdu les traces de la raiſon, n'avoient pu la retrouver que ſur ſes pas. Long-temps même ils s'étoient égarés à la ſuite de ce Philoſophe, parce qu'ils y marchoient à tâtons, dans les ténebres de la théologie. Mais enfin Deſcartes avoit donné

le fil, & Newton des aîles, pour ſortir de ce labyrinthe. Le doute avoit diſſipé les préjugés, & l'analyſe avoit trouvé la vérité. Après les deux Bacons, Galilée & Deſcartes, Locke & Bayle, Leibnitz & Newton; après les mémoires des Académies de Florence & de Leipſick, de Paris & de Londres, il reſtoit un grand ouvrage à faire, pour la perpétuité des ſciences & de la philoſophie. Il a paru.

Ce livre, qui contient toutes les erreurs & les vérités qui ſont ſorties de l'eſprit humain depuis la théologie juſqu'à l'inſectologie, tous les ouvrages de la main de l'homme, depuis le vaiſſeau juſqu'à l'épingle : ce dépôt des lumieres de toutes les nations caractériſera, dans les ſiecles à venir, le ſiecle de la philoſophie.

Après tant de bienfaits, elle devroit tenir lieu de la Divinité ſur la terre. C'eſt elle qui lie, éclaire, aide & ſoulage les humains. Elle leur donne tout, ſans en exiger aucun culte. Elle leur demande, non pas le ſacrifice de leurs paſſions, mais un emploi juſte, utile & modéré de toutes leurs facultés. Fille de la nature, diſpenſatrice de ſes dons, interprête de ſes droits, elle conſacre ſes lumieres & ſes travaux à l'uſage de l'homme. Elle le rend meilleur, pour qu'il ſoit plus heureux. Elle ne hait que la tyrannie & l'impoſture, parce qu'elles foulent le monde. Elle ne veut point régner, mais elle exige que ceux qui regnent n'aiment à jouir que de la félicité publique. Elle fuit le bruit & le nom des ſectes, mais elle les tolere toutes. Les aveugles & les méchants la calomnient; les uns ont peur de voir, les autres d'être vus : ingrats, qui ſe ſoulevent contre une mere tendre, quand elle veut les guérir des erreurs & des vices qui ſont les calamités du genre humain!

Cependant la lumiere gagne inſenſiblement un plus vaſte horiſon. Une eſpece d'empire s'eſt formé, celui de la littérature, qui commence & prépare la République Européenne. Si jamais, en effet, la philoſophie peut s'inſinuer dans l'ame des Souverains ou de leurs Miniſtres, les ſyſtêmes de politique s'agrandiront, & ſeront ſimpliſiés. On aura plus d'égard à l'humanité dans tous les projets, le bien public entrera dans les négociations, non comme un mot, mais comme une choſe utile, même aux Rois.

Déja l'Imprimerie a fait des progrès qu'on ne ſauroit arrêter dans un Etat, ſans reculer la nation, pour vouloir avancer l'autorité du Gouvernement. Les livres éclairent la multitude, humaniſent les hommes puiſſants, charment le loiſir des riches, inſtruiſent toutes les claſſes de la ſociété. Les ſciences perfectionnent les différentes branches de l'économie politique. Les erreurs même des eſprits ſyſtématiques ſe diſſipent au grand jour de l'impreſſion, parce que le raiſonnement & la diſcuſſion les mettent au creuſet de la vérité.

Le commerce des lumieres eſt devenu néceſſaire à l'induſtrie, & la littérature ſeule entretient cette communication. La lecture d'un voyage autour du monde, a occaſionné, peut-être, les autres tentatives de ce genre; car l'intérêt ſeul ne fait pas trouver les moyens d'entreprendre. Aujourd'hui, rien ne ſe peut cultiver ſans quelqu'étude, ou ſans des connoiſſances tranſmiſes & répandues par la lecture. Les Princes eux-mêmes n'ont recouvré leurs droits ſur les uſurpations du Clergé, qu'à la faveur des lumieres qui ont détrompé le peuple des abus de toute puiſſance ſpirituelle.

Mais la plus grande folie de l'eſprit humain, ſeroit d'avoir employé toutes ſes forces à augmenter le pouvoir des Monarques, & à rompre pluſieurs chaînes, pour forger de leurs débris celle du deſpotiſme. Le même courage que la religion inſpire pour ſouſtraire la conſcience à la tyrannie exercée ſur les opinions, l'homme de bien, le citoyen, l'ami du peuple, doit l'avoir pour garantir les nations de la tyrannie des puiſſances conjurées contre la liberté du genre humain. Malheur à l'Etat où il ne ſe trouveroit pas un ſeul défenſeur du droit public! Bientôt ce Royaume ſe précipiteroit, avec ſa fortune, ſon commerce, ſes Princes & ſes citoyens, dans une anarchie inévitable. Les loix, les loix pour ſauver une nation de ſa perte, & la liberté des écrits pour ſauver les loix! Mais quel eſt le fondement & le rempart des loix? Les mœurs.

XLVII. Morale.

Il y a des bibliotheques entieres de morale. Que de livres inutiles! Que de livres même pernicieux! Ils ſont la plupart l'ouvrage des Prêtres & de leurs diſciples, qui n'ont pas voulu voir que la Religion ne devant conſidérer les hommes que dans leurs rapports avec la Divinité, il falloit chercher une autre baſe aux rapports que les hommes avoient entr eux. S'il y a une morale univerſelle, elle ne peut être l'effet d'une cauſe particuliere. Elle a été la même dans les temps paſſés, elle ſera la même dans les ſiecles à venir; elle ne peut donc avoir pour baſe les opinions religieuſes, qui, depuis l'origine du monde & d'un pole à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des Dieux méchants; les Romains ont eu des Dieux méchants; l'adorateur ſtupide du fétiche, adore plutôt un diable qu'un Dieu. Chaque peuple ſe fit des Dieux, & les fit comme il lui plut; les uns bons, & les autres cruels; les uns dé-

bauchés, & les autres de mœurs auſteres. On diroit que chaque peuple a voulu déifier ſes paſſions & ſes opinions. Malgré cette diverſité de ſyſtêmes religieux & de cultes, toutes les nations ont ſenti qu'il falloit être juſte. Toutes les nations ont honoré comme des vertus, la bonté, la commiſération, l'amitié, la fidélité, la ſincérité, la reconnoiſſance, l'amour de la patrie, la tendreſſe paternelle, le reſpect filial, tous les ſentiments, enfin, qu'on peut regarder comme autant de liens propres à unir plus étroitement les hommes. L'origine de cette unanimité de jugement ſi conſtante & ſi générale, ne devoit donc pas être cherchée au milieu d'opinions contradictoires & paſſageres. Si les Miniſtres de la Religion ont paru penſer autrement, c'eſt que, par leur ſyſtême, ils devenoient les maîtres de régler toutes les actions des hommes; ils diſpoſoient de toutes les fortunes, de toutes les volontés; ils s'aſſuroient au nom du ciel, le gouvernement arbitraire de la terre. Le maſque eſt tombé.

Au tribunal de la Philoſophie & de la raiſon, la morale eſt une ſcience, dont l'objet eſt la conſervation & le bonheur commun de l'eſpece humaine. C'eſt à ce double but que ſes regles doivent ſe rapporter. Leur principe phyſique, conſtant, éternel, eſt dans l'homme même, dans la ſimilitude d'organiſation d'un homme à un autre; ſimilitude d'organiſation qui entraîne celle des mêmes beſoins, des mêmes plaiſirs, des mêmes peines, de la même force, de la même foibleſſe; ſource de la néceſſité de la ſociété, ou d'une lutte commune contre les dangers communs & naiſſants du ſein de la nature même, qui menacent l'homme de cent côtés différents. Voilà l'origine des liens particuliers & des vertus domeſtiques; voilà l'origine des

liens généraux & des vertus publiques; voilà la ſource de la notion d'une utilité perſonnelle & publique; voilà la ſource de tous les pactes individuels & de toutes les loix.

Beaucoup d'écrivains ont cherché les premiers principes de la morale dans les ſentiments d'amitié, de tendreſſe, de compaſſion, d'honneur, de bienfaiſance, parce qu'ils les trouvoient gravés dans le cœur humain. Mais n'y trouvoient-ils pas auſſi la haine, la jalouſie, la vengeance, l'orgueil, l'amour de la domination? Pourquoi donc ont-ils plutôt fondé la morale ſur les premiers ſentiments que ſur les derniers? C'eſt qu'ils ont compris que les uns tournoient au profit commun de la ſociété, & que les autres lui feroient funeſtes. Ces Philoſophes ont ſenti la néceſſité de la morale, ils ont entrevu ce qu'elle devoit être; mais ils n'en ont pas ſaiſi le premier principe, le principe fondamental. En effet, les mêmes ſentiments qu'ils adoptent pour fondement de la morale, parce qu'ils leur paroiſſent utiles au bien général, abandonnés à eux-mêmes, pourroient être très-nuiſibles. Comment ſe déterminer à punir le coupable, ſi l'on n'écoutoit que la compaſſion? Comment ſe défendre des partialités, ſi l'on ne prenoit conſeil que de l'amitié? Comment ne pas favoriſer la pareſſe, ſi l'on ne conſultoit que la bienfaiſance? Toutes ces vertus ont un terme, au-delà duquel elles dégénerent en vices; & ce terme eſt marqué par les regles invariables de la juſtice par eſſence; ou, ce qui revient au même, par l'intérêt commun des hommes réunis en ſociété, & par l'objet conſtant de cette réunion.

Ce terme, il eſt vrai, n'a point encore été connu; mais comment auroit-il pu l'être, puiſque l'intérêt commun ne

l'étoit pas lui-même? Et voilà pourquoi, chez tous les peuples & dans tous les temps, on s'eſt formé des idées ſi différentes des vertus & des vices; pourquoi, juſqu'ici, la morale a paru n'être parmi les hommes qu'une choſe de pure convention. Que tant de ſiecles ſe ſoient écoulés dans cette ignorance profonde des premiers principes d'une ſcience ſi importante à notre félicité; c'eſt un fait certain, mais qui doit nous paroître incroyable. On ne conçoit pas comment on n'a pas vu plutôt que la réunion des hommes en ſociété, n'ayant ni ne pouvant avoir d'autre but que le bonheur commun des individus, il n'eſt ni ne peut être parmi eux d'autre lien ſocial que celui de leur intérêt commun; que rien ne peut convenir à l'ordre des ſociétés, s'il ne convient à l'utilité commune des membres qui les compoſent; que c'eſt-là ce qui détermine néceſſairement le vice & la vertu; qu'ainſi nos actions ſont plus ou moins vertueuſes, ſelon qu'elles tournent plus ou moins au profit commun de la ſociété; qu'elles ſont plus ou moins vicieuſes, ſelon que la ſociété en reçoit un préjudice commun plus ou moins grand.

Eſt-ce pour lui-même qu'on érige en vertu le courage? Non: c'eſt à cauſe de l'utilité dont il eſt pour la ſociété. La preuve en eſt, qu'on le punit comme vice dans l'homme qui s'en ſert pour troubler l'ordre public. Pourquoi l'ivrognerie eſt-elle un vice? Parce que chaque citoyen eſt tenu de concourir à l'utilité commune, & qu'il a beſoin, pour remplir cette obligation, du libre exercice de ſes facultés. Pourquoi certaines actions ſont-elles plus blâmables dans un Magiſtrat ou un Général, que dans un particulier? C'eſt qu'il en réſulte de plus grands inconvénients pour la ſociété.

Puiſque la ſociété doit être utile à chacun de ſes membres, il eſt de la juſtice que chacun de ſes membres ſoit utile à la ſociété. Ainſi, être vertueux, c'eſt être utile; être vicieux, c'eſt être inutile ou nuiſible. Voilà la morale.

Oui, la voilà, cette morale univerſelle; cette morale qui, tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des ſociétés; cette morale qui ne peut ainſi varier que dans ſes applications, mais jamais dans ſon eſſence, dans ſon principe; cette morale, enfin, à laquelle toutes les loix doivent ſe rapporter, ſe ſubordonner. D'après cette regle commune de toutes nos actions publiques & privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Depuis l'invaſion des barbares dans cette partie du monde, preſque tous les Gouvernements n'ont eu pour baſe que l'intérêt d'un ſeul homme ou d'un ſeul corps, au préjudice de la ſociété générale. Fondés ſur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la maniere d'aſſervir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes, vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de ſiecles s'écoulerent dans le ſang & le carnage des nations, c'eſt-à-dire, dans la diſtribution des Empires, avant que les conditions de la paix euſſent diviniſé cet état de guerre inteſtine, qu'on appella ſociété ou Gouvernement!

Quand le Gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouroient la terre du droit de la poſſéder; quand, par une colluſion ſacrilege entre l'autel & le trône, on eut aſſocié Dieu à l'épée: que faiſoit la morale de l'Evangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéiſſance paſſive; que

ciſmenter l'eſclavage, par le mépris des biens & des ſciences; qu'ajouter enfin à la crainte des grands, la crainte des démons? Et qu'étoient les mœurs avec de telles loix? Ce qu'elles ſont de nos jours en Pologne, où le peuple, ſans terres & ſans armes, ſe laiſſe hacher par les Ruſſes, enrôler par les Pruſſiens; & n'ayant ni vigueur, ni ſentiment, croit qu'il ſuffit d'être Chrétien, & reſte neutre entre ſes voiſins & ſes Palatins.

A un ſemblable Etat d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractere ni ſtabilité, ſuccéda l'épidémie des guerres ſaintes, où les nations ſe pervertirent & ſe dégraderent, en ſe communiquant la contagion des vices avec celle du fanatiſme. On changea de mœurs, pour avoir changé de climat. Toutes les paſſions s'allumerent & s'exalterent entre les tombeaux de Jeſus & de Mahomet. On rapporta de la Paleſtine un germe de luxe & de faſte, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un eſprit romaneſque qui poliça la nobleſſe, ſans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car, s'il n'y a point de bonheur ſans vertu, jamais auſſi la vertu ne ſe ſoutiendra ſans un fonds de bonheur.

Environ deux ſiecles après la dépopulation de l'Europe en Aſie, arriva ſa tranſmigration en Amérique. Cette révolution ſubſtitua le cahos au néant, & mêla parmi nous les vices & les productions de tous les climats. La morale ne ſe perfectionna pas davantage, parce qu'on égorgea par avarice, au-lieu de maſſacrer par religion. Les nations qui avoient le plus acquis dans le nouveau monde, ſemblerent recueillir en même-temps toute la ſtupidité, la férocité, l'ignorance de l'ancien. Elles devinrent l'égoût des vices & des maladies, pauvres & ſales dans l'or, débau-

chées avec des temples & des Prêtres, fainéantes & ſuperſtitieuſes avec toutes les ſources du commerce & les facilités de s'éclairer. Mais auſſi l'amour des richeſſes corrompit toutes les autres nations.

Que ce ſoient la guerre ou le commerce qui introduiſent de grandes richeſſes dans un Etat, elles ſont bientôt l'objet de l'ambition publique. Ce ſont d'abord les hommes les plus puiſſants qui s'en emparent. Alors, comme les richeſſes ſe trouvent dans les mains qui tiennent le timon des affaires, elles ſe confondent dans l'eſprit du peuple avec les honneurs; & le citoyen vertueux qui n'aſpiroit aux emplois que pour l'amour de la gloire, aſpire, ſans le ſavoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres & des tréſors, ſans vouloir en jouir; & l'on ne jouit des richeſſes que par la volupté ou l'oſtentation du luxe. Par ce double uſage, elles corrompent, & le citoyen qui les poſſede, & le peuple qu'elles faſcinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, & non par l'amour du devoir, on préfere les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'eſt alors qu'on voit l'honneur de profeſſion ſe détourner, s'obſcurcir & ſe perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fauſſe conſidération où parviennent les richeſſes, ſe joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle ſource de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'eſt pas aſſez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de ſon eſprit, ou de ſon luxe, ou de ſa table. Si les richeſſes corrompent en conduiſant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaiſirs? La

miſere vend la chaſteté ; la pareſſe vend la liberté ; le prince vend la Magiſtrature, & les Magiſtrats vendent la juſtice ; la Cour vend les places, & les hommes en place vendent le peuple au Prince, qui le revend à ſes voiſins par des traités de guerre ou de ſubſide, de paix ou d'échange.

Tels ſont les trafics ſordides qu'introduit l'amour des richeſſes dans un pays où elles ſont tout, & où la vertu n'eſt rien. Mais il n'eſt point d'effets ſans cauſes. L'or ne devient point l'idole d'un peuple, & la vertu ne tombe point dans l'aviliſſement, ſi la mauvaiſe conſtitution du Gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureuſement, il la provoquera toujours, s'il eſt organiſé de maniere que l'intérêt momentané d'un ſeul ou d'un petit nombre, puiſſe impunément prévaloir ſur l'intérêt commun & invariable de tous ; il la provoquera toujours, ſi les dépoſitaires de l'autorité peuvent en faire un uſage arbitraire, ſe placer au-deſſus de toutes les regles de la juſtice, faire ſervir leur puiſſance à la ſpoliation, & la ſpoliation à prolonger les abus de leur puiſſance. Les bonnes Loix ſe maintiennent par les bonnes mœurs ; mais les bonnes mœurs s'établiſſent par les bonnes Loix. Les hommes ſont ce que le Gouvernement les fait. Pour les modifier, il eſt toujours armé d'une force irréſiſtible, celle de l'opinion publique ; & le Gouvernement deviendra toujours corrupteur, quand, par ſa nature, il ſera corrompu. Voilà le mot. Les nations de l'Europe auront de bonnes mœurs, lorſqu'elles auront de bons Gouvernements. Finiſſons.

Peuples, je vous ai entretenus de vos plus grands intérêts. J'ai mis ſous vos yeux les bienfaits de la nature & les fruits de l'induſtrie. Trop ſouvent malheureux les

uns par les autres, vous avez dû ſentir que l'avarice jalouſe & l'ambitieux orgueil repouſſent loin de votre commune patrie le bonheur qui ſe préſente à vous entre la paix & le commerce. Je l'ai appellé, ce bonheur que l'on éloigne. La voix de mon cœur s'eſt élevée en faveur de tous les hommes, ſans diſtinction de ſecte ni de contrée. Ils ont été tous égaux à mes yeux, par le rapport des mêmes beſoins & des mêmes miſeres; comme ils le ſont aux yeux de l'Être ſuprême, par le rapport de leur foibleſſe à ſa puiſſance.

Je n'ai pas ignoré qu'aſſujettis à des maîtres, votre ſort doit être ſur-tout leur ouvrage; & qu'en vous parlant de vos maux, c'étoit leur reprocher leurs erreurs ou leurs crimes. Cette réflexion n'a pas abattu mon courage. Je n'ai pas cru que le ſaint reſpect que l'on doit à l'humanité, pût jamais ne pas s'accorder avec le reſpect dû à ſes protecteurs naturels. Je me ſuis tranſporté en idée dans le conſeil des Puiſſances. J'ai parlé ſans déguiſement & ſans crainte, & je n'ai pas à me reprocher d'avoir trahi l'honorable cauſe que j'oſois plaider. J'ai dit aux Souverains quels étoient leurs devoirs & vos droits. Je leur ai retracé les funeſtes effets du pouvoir inhumain qui opprime, ou du pouvoir indolent & foible qui laiſſe opprimer. Je les ai environnés des tableaux de vos malheurs, & leur cœur a dû treſſaillir. Je les ai avertis que s'ils en détournoient les yeux, ces fidelles & effrayantes peintures ſeroient gravées ſur le marbre de leur tombe, & accuſeroient leur cendre que la poſtérité fouleroit aux pieds.

Mais le talent n'eſt pas toujours égal au zele. Il m'eût fallu ſans doute beaucoup plus de cette pénétration qui

apperçoit les moyens, & de cette éloquence qui perſuade les vérités. Quelquefois, peut-être, mon ame a élévé mon génie. Mais je me ſuis ſenti le plus ſouvent accablé de mon ſujet & de ma foibleſſe.

Puiſſent des Ecrivains plus favoriſés de la nature, achever par leurs chef-d'œuvres ce que mes eſſais ont commencé! Puiſſe, ſous les auſpices de la Philoſophie, s'étendre un jour d'un bout du monde à l'autre, cette chaîne d'union & de bienfaiſance qui doit rapprocher toutes les nations policées! Puiſſent-elles ne plus porter aux nations ſauvages l'exemple des vices & de l'oppreſſion! Je ne me flatte pas qu'à l'époque de cette heureuſe révolution, mon nom vive encore. Ce foible Ouvrage, qui n'aura que le mérite d'en avoir produit de meilleurs, ſera, ſans doute, oublié. Mais au moins je pourrai me dire que j'ai contribué autant qu'il a été en moi au bonheur de mes ſemblables, & préparé peut-être de loin l'amélioration de leur ſort. Cette douce penſée me tiendra lieu de gloire. Elle ſera le charme de ma vieilleſſe, & la conſolation de mes derniers inſtants.

FIN.

TABLE

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans ce ſeptieme Volume.

A.

Abeilles, raiſons qui portent à croire que cet inſecte a été tranſporté d'Europe en Amérique, *Page* 78
Académie des Sciences de Paris; ce que les Sciences & les Arts doivent à cette Académie, 291
Agriculture, (l') eſt la ſource du commerce, 231, & la véritable richeſſe des Etats, 232. L'Angleterre eſt la premiere nation qui encourage l'agriculture, 233. Elle eſt imitée par l'Allemagne & par l'Eſpagne, 234. L'agriculture produit les hommes par les fruits de la terre, & les richeſſes par les hommes, 235. La propriété & la ſûreté font proſpérer l'agriculture, 236. Le Gouvernement doit protéger les cultivateurs avant toutes les autres claſſes de citoyens, *ibid.* Honorer les arts de luxe plus que la culture, c'eſt oublier l'ordre des rapports de la nature, 237. Plus le cultivateur eſt privé des jouiſſances que procurent les arts à ceux qui les profeſſent, plus l'Etat lui doit de dédommagements & de protection, 238. La liberté indéfinie dans le commerce des denrées, rend un peuple agricole & commerçant, *ibid.* Le ſyſtême oppoſé eſt la ſource des calamités, 239
Alatamaha, riviere d'Amérique dans la Géorgie, 59
Albermarle (le Lord) obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 47
Allemagne, Gouvernement de cet Empire, 161. Hiſtoire des changements arrivés dans ſa conſtitution, 162 *& ſuiv.* Les Grands ſoumis aux loix par l'Empereur Maximilien, 163. L'Europe doit à l'Allemagne ſes progrès dans la lé-

giſlation, 164. Pourquoi l'Allemagne ne jouit pas de la force & de la conſidération qu'elle devroit avoir, *ibid.*
Allemands (les) adoptent la maniere de combattre des Suiſſes, 201. Leur ſupériorité dans l'art de fondre & de travailler les métaux, 241
Amſterdam, capitale des Provinces-Unies; ſa part dans l'adminiſtration de la République, 169
Anabaptiſtes ou *Quakers*, (ſecte des) ſon origine, ſes dogmes, & ſon ſyſtême religieux & politique, 2 & 3. Ses progrès, 4
Anaxagore, Philoſophe Grec, écrit ſur la phyſique, 285
Anaximandre, Philoſophe Grec, écrit ſur la phyſique, *ibid.*
Anaximene, Philoſophe Grec, écrit ſur la phyſique, *ibid.*
Angleterre, à quoi ce Royaume doit ſa conſtitution, 165. Eſt la premiere qui abat la puiſſance eccléſiaſtique & l'autorité royale, *ibid.* Précautions qu'elle prend contre le pouvoir de ſes Rois, 166. Son Gouvernement devroit ſervir de modele à la poſtérité, *ibid.* Combinaiſon des différents pouvoirs de cet Etat, 167 *& ſuiv.* Influence du commerce ſur ſa proſpérité, 193. S'empare de l'empire de la mer, 213. Récompenſes accordées en Angleterre pour l'encouragement de la marine, 215. Moyens employés pour le même objet, 216. L'Angleterre enviſage le commerce comme le ſoutien d'un peuple éclairé, 221
Anglicans, font des efforts inutiles pour faire admettre une puiſſance eccléſiaſtique dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, 105
Anglois, (les) étendue de leurs poſſeſſions en Amérique, 72. S'efforcent de ſe paſſer des nations du Nord pour leurs munitions navales, 82. Moyens qu'ils employent, & leur réuſſite, 83. Déchargent de tous droits l'importation des fers de l'Amérique, 86. Avantages que les Anglois retirent de ce reglement, *ibid.* Tentent de cultiver la vigne en Amérique, 88. Tous les eſſais ſont infructueux, *ibid.* Eſſayent de tirer de la ſoie de la Caroline, 89. Réglement pour cet objet, *ibid.* Profitent, pour peupler leurs colonies, des hommes que l'intolérance chaſſe des autres pays d'Europe, 91. Raiſons qui font croire que les colonies Angloiſes réuſſiront plutôt dans les ſciences que les autres colonies, 92 *& ſuiv.* Peuplent leurs colonies d'étrangers qu'ils font enrôler dans les différens pays de l'Europe, 93. Artifices honteux

qu'on employe dans ces enrôlemens, 94 *& ſuiv.* Population des Provinces Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, 101. Cauſes de leur grande population, *ibid.* & *ſuiv.* Tableau des mœurs qui y regnent, 103 *& ſuiv.* Bonheur dont les peuples y jouiſſent, 104. Eſpeces de Gouvernements qui y ſont établis, 105. La puiſſance eccléſiaſtique y eſt rejettée, malgré les efforts des Anglicans, *ibid.* Toutes les ſectes y ont part à l'adminiſtration; les Catholiques ſeuls en ſont exclus, & pourquoi, *ibid.* Cauſes des différentes adminiſtrations reçues dans ces colonies, 109. Se reſſentent encore des vices du Gouvernement féodal, 113. Eſpéces de monnoies qui y ont cours, 114. Le Parlement d'Angleterre accorde aux colonies le droit d'avoir des manufactures, & à quelles conditions, 117 *& ſuiv.* Conduite tyrannique du Parlement d'Angleterre envers les colonies, 119 *& ſuiv.* Tableau de la ſituation de l'Angleterre à la paix de 1763, 121. Le Parlement demande aux colonies de ſupporter une partie des dettes de la nation, 122. Juſtice de cette demande, 123. Mécontentement à l'occaſion de l'acte du timbre, 124. Moyens employés pour faire ceſſer cet impôt, *ibid.* & leur réuſſite, 125. Raiſons des colonies pour réclamer contre les nouvelles taxes impoſées par le Parlement 126 *& ſuiv.* Les colonies Angloiſes prétendent, avec juſtice, régler elles-mêmes leurs charges publiques, 128 *& ſuiv.* Objections qui leur ſont faites par l'Angleterre, 129. Diſcuſſion des prétentions reſpectives du Parlement d'Angleterre & des colonies de l'Amérique, pour la maniere d'aſſeoir les impôts dans cette partie du nouveau monde, 131 *& ſuiv.* Examen du ſyſtême d'indépendance des colonies Angloiſes envers la métropole, 138 *& ſuiv.* Dangers qui réſulteroient pour les colonies des autres nations, de la ſéparation des colonies Angloiſes d'avec l'Angleterre, *ibid.*

Animaux domeſtiques; la domeſticité des animaux inconnue en Amérique avant l'arrivée des Européens, 78. Ceux qui y ont été tranſportés, ont preſque tous dégénéré, 79

Annapolis, Capitale du Maryland, 41

Apalaches, (les) montagnes d'Amérique, 59

Arabes, (les) l'Europe leur doit la renaiſſance de la philoſophie & des ſciences, 287

Arioſte ; (l') ſon ouvrage eſt plutôt un labyrinthe de poéſie qu'un poëme, 279
Ariſtide, célebre Archonte d'Athenes, met un impôt ſur toute la Grece ; nom que les Grecs donnerent à cet impôt, 263
Ariſtote, diſciple de Platon, écrit ſur l'homme & ſur les animaux, 285. Ses écrits conſervés chez les Arabes, 287
Armada, (l'invincible) nom de la fameuſe flotte de Philippe II, Roi d'Eſpagne, 209. Elle eſt détruite par les Anglois, 210
Arts, (les) enfants du génie & de la paix, ont pris naiſſance en Aſie, 240. Delà ils ſont tranſportés en Italie, 241. Etat des arts chez les différentes nations de l'Europe, *ibid.* La liberté eſt l'élément des arts, 242. Les manufactures contribuent au progrès des arts & des ſciences, 243. Après la culture des terres, celle des arts convient le plus à l'homme, 244. Les arts civiliſent les nations, 245. Les arts ſont ſoumis à l'influence du climat, *ibid.* à la ſituation politique des Etats, à la fécondité des terres, & au caractere des peuples, 247. Les privileges excluſifs ſont ennemis des arts, 248. Parmi les arts, les uns ſont propres à être exercés dans les campagnes, & les autres dans les Villes, *ibid.*
Ashley, (l') riviere de la Caroline méridionale, 58
Ashley, (le Lord) obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 47
Aſie, la ſtabilité des Empires y fonde les arts, 240
Averroës & *Avicenne*, Philoſophes Arabes, conſervent la tradition des ſciences, 287
Auguſta, ville de l'Amérique dans la Géorgie, 61

B.

Bacon, Officier Anglois, chef d'une révolte contre Berkeley, Gouverneur de la Virginie, 31
Bacon, Moine Anglois, invente la poudre à canon, 288
Bacon (le Chancelier) prédit les découvertes faites depuis lui en philoſophie & en phyſique, 289
Baltimore, Anglois perſécuté pour cauſe de Religion, cherche un aſyle en Virginie, 37. Fonde la colonie du Maryland, 38. Il eſt ſucceſſivement deſtitué par Cromwel, rétabli par Charles II, menacé par Jacques II, & enfin

privé de ſon Gouvernement par Jacques II, *ibid.* Cette famille a conſervé le droit de nommer au Gouvernement du Maryland, 108
Bataille, (la) ancien nom de la cavalerie dans les armées, 198
Bayle, applique la méthode du doute Cartéſien aux opinions les plus conſacrées, 288
Bedford, (le Duc de) médaille frappée en Angleterre en ſon honneur, & à quelle occaſion, 233
Belles-Lettres & Beaux-Arts, (les) ſont la décoration de l'édifice de la ſociété, 276. La Religion Chrétienne eſt moins favorable aux Beaux-Arts que le Paganiſme, 277. Les Beaux-Arts à leur renaiſſance ſont accueillis à Rome, 278; & dans le reſte de l'Italie, *ibid.* Les guerres de Charles VIII & de Louis XII en Italie, tranſportent en France quelques germes de littérature, 179. Le dix-ſeptieme ſiecle eſt le ſiecle de gloire pour la France, ſous Louis XIV, *ibid.* Ce que l'on pourroit eſpérer du génie des François, ſi la légiſlation étoit auſſi favorable que le climat, 280. Influence du langage des peuples ſur leur progrès dans les Belles-Lettres; & caracteres des langues différentes de l'Europe, 281. C'eſt par les Beaux-Arts que l'homme jouit du paſſé comme du préſent, 283
Berkeley (le Lord) obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 47
Berkeley, Gouverneur de la Virginie, 30. Son attachement à la Maiſon-Royale d'Angleterre, 31. Révolte de la colonie contre lui, *ibid.*
Bouſſole, (la) cette invention donne l'Amérique à l'Europe, 208
Boyle, phyſicien Anglois, vérifie les expériences de Paſcal & de Torricelli, 288
Bretons, ſubjugués par Céſar, 178
Brutus & Caton, les plus vertueux des Romains, n'ont à choiſir qu'entre deux attentats, 184

C.

CANADA, la conquête de ce pays par les Anglois, y donne lieu à une nouvelle légiſlation, & quelle elle eſt, 109

Capitation, combien cette impoſition eſt humiliante, & combien elle eſt difficile à aſſeoir avec équité, 264
Caroline, (la) colonie Angloiſe de l'Amérique, 47. Sa ſituation & ſon étendue, *ibid.* Sa légiſlation tracée par le célebre Locke, *ibid.* La tolérance religieuſe en eſt la baſe, 49. Vices de la conſtitution politique de ce pays, 50. Les violences auxquelles ſe portent les propriétaires de cette colonie, occaſionnent une révolte, 51. La Couronne Angloiſe en reprend le gouvernement, *ibid.* Variétés de ſon ſol, 53. Sa population, *ibid.* S'adonne à la culture du riz & de l'indigo, 54. Exportations des deux Carolines, 57
Carteret, Chevalier Anglois, obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 47
Carthage, ce qu'étoit la marine de cette République, 208
Caton & *Brutus*, les plus vertueux des Romains, n'ont à choiſir qu'entre deux attentats, 184
Cavalerie (la), préférence qui lui eſt donnée dans les armées ſur l'infanterie, enleve aux Romains leur gloire & leur ſuccès, 198. Ne peut ſervir pour l'attaque & la défenſe des villes & des châteaux, 199
Céſar, (Jules) ſubjugue les Helvétiens, les Gaulois & les Bretons, 178
Charles I, Roi d'Angleterre, abandonne les Catholiques, auxquels il s'étoit attaché, 37. Donne quelques encouragements à la marine, 214
Charles II, Roi d'Angleterre, état de la marine Angloiſe ſous ce Prince, *ibid.*
Charles-Quint, Empereur & Roi d'Eſpagne; ſes démêlés avec François I, Roi de France, donnent naiſſance au ſyſtême actuel de politique, 187. Son génie l'emporte ſur celui de ſon rival, 188. Accuſé d'aſpirer à la monarchie univerſelle, 189
Charles VII, Roi de France, eſt le premier qui garde des troupes armées en temps de paix, 199
Charles-Town, capitale de la Caroline Méridionale, ſa ſituation, 58
Charter government, nom Anglois d'une eſpece d'adminiſtration démocratique; quels pays y ſont ſoumis dans les colonies Angloiſes, 108
Cheſapeak, nom d'une baye ſituée en Amérique; avantages qu'elle procure à la Virginie & au Maryland, 40

Chicane, (la) fléau des Etats policés, 114
Chriſtianiſme (le), ſon origine & ſes progrès, 146. Les richeſſes & l'autorité du Clergé ſont cauſe du ſchiſme des différentes ſectes, 148. Erige des monuments de terreur & de triſteſſe à la place des images riantes du Paganiſme, 277
Ciceron, l'harmonie & la raiſon ont mis cet orateur au-deſſus de tous les orateurs ſacrés, 284
Clarendon (le Lord) obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 47
Clergé (le), les richeſſes & l'autorité le conduiſent à un deſpotiſme intolérable, 147. Les Rois ne peuvent augmenter leur pouvoir, ſans diminuer celui du Clergé, 153. Le Clergé eſt une profeſſion ſtérile pour la terre, lorſqu'il s'occupe à prier, 236; & eſt le plus cruel ennemi des Etats, lorſqu'il eſt animé de l'eſprit de perſécution, 237
Colbert, met le commerce de luxe entre les mains des François, par l'établiſſement des manufactures, 212
Colliton, Chevalier Anglois, obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 47
Colomb; (Chriſtophe) par la découverte de l'Amérique, il ranime les bras de toute l'Europe, dont Luther, dans le même-temps, ranimoit les eſprits, 154
Commerce, (le) influe autant que la guerre ſur la prépondérance des nations, 193. Quels peuples s'adonnerent les premiers au commerce, 217. Les Croiſades apportent en Europe le goût du luxe & le commerce, 218. Les Portugais vont établir leur commerce aux Indes Orientales, & les Eſpagnols en Amérique, *ibid.* Les Eſpagnols deviennent pauvres avec tout l'or de l'Amérique, & les Hollandois s'enrichiſſent par leur commerce, 219. Progrès du commerce de la Hollande, 220. La liberté & la tolérance, cauſes de la proſpérité de cette République, 221. L'Angleterre ouvre les yeux ſur les avantages du commerce, 222. Etabliſſement des manufactures en France, ſous Colbert, *ibid.* Avantages & inconvénients moraux attachés au commerce, 224 *& ſuiv.* Connoiſſances & lumieres qu'exige la profeſſion du commerçant, 225. L'ame du commerce, eſt la liberté, 227. Tableau des guerres de commerce, 229 *& ſuiv.*
Connecticut, Province Angloiſe de l'Amérique Septentrio-

nale; à quelle eſpece de Gouvernement elle eſt ſoumiſe, 109
Conſtantin, faute qu'il fit de ne pas réunir en ſa perſonne le Pontificat à l'Empire, 147
Cooper, (la) riviere de la Caroline Méridionale, 58
Copernic, fait revivre le ſyſtême imaginé par Pythagore, que le ſoleil eſt au centre du monde, 288
Craven, (le Lord) obtient de Charles II la propriété de la Caroline, en ſociété, 47
Crédit, ce que c'eſt que le crédit public & le crédit particulier, 264. L'uſage du crédit public ignoré des anciens Gouvernements, 265. Le crédit public eſt moins ruineux pour certaines nations que pour d'autres, 272. Danger des emprunts publics, 273 *& ſuiv.* Leur fin eſt néceſſairement une banqueroute publique, 276 *& ſuiv.*
Créoles, leurs différences phyſiques & morales d'avec les Européens, 92. Pourquoi les Créoles ſont moins propres aux ſciences que les Européens, *ibid.*
Croiſades, (les) apportent en Europe le goût du luxe & le commerce, 218, 241. Sont la cauſe de la richeſſe des Moines, 257
Cromwel, perſécute les Quakers, 73; & cherche enſuite à les attirer dans ſon parti, 9

D.

Danois, (les) ſoumis au Gouvernement deſpotique, 155
Delaware, (la) riviere d'Amérique ſur laquelle eſt ſituée Philadelphie, 23
Délaware, Gouverneur de la Virginie, ſon caractere, 29. Services qu'il rend à ſa colonie, *ibid.*
Démocrite, Philoſophe Grec, ſon ſyſtême, 285, 286
Deſcartes, briſe les chaînes dont l'eſprit humain étoit enveloppé, 289
Déſertions, moyens tyranniques pour empêcher la déſertion des ſujets d'un Royaume dans un autre, 95 *& ſuiv.* Réflexion ſur cet attentat contre le droit naturel, 97 *& ſuiv.* Invitation à l'Angleterre d'être la premiere à faire ceſſer cette iniquité, 98
Deſpotiſme, ce que c'eſt que cette eſpece de Gouvernement, 155; à quelle dégradation il conduit les hom-

mes, *ibid.* Le deſpote eſt criminel, même lorſqu'il eſt juſte, 156
Doge, premier Magiſtrat de Veniſe, 176
Drake, Amiral Anglois, honneurs qu'il reçoit ſur le vaiſſeau avec lequel il avoit fait le tour du monde, 214, 290
Dumplers, ſecte qui s'établit dans la Penſylvanie, 14. Son origine & ſes progrès, *ibid.* Leur genre de vie, *ibid.* Leur morale & leurs dogmes, 15. Leur maniere de ſe nourrir & de ſe vêtir, *ibid.* Simplicité de leurs mœurs, 16 *& ſuiv.*

E.

Edenton, ville de la Caroline Septentrionale, 58
Egalité parmi les hommes, eſt la baſe de la ſecte des Anabaptiſtes, 3
Eliſabeth, Reine d'Angleterre, encouragements qu'elle donne à la marine. 214
Encyclopédie, (l') révolution opérée dans les eſprits par ce grand ouvrage, 234. Ce dépôt des lumieres caractériſera dans les ſiecles à venir le ſiecle de la philoſophie, 292
Epicure, Philoſophe Grec, reſſuſcite les opinions de Démocrite, 285
Eſpagne, (l') eſt ſous un Gouvernement abſolu, 175 Cede la prépondérance à la France, par la paix des Pyrénées, 189. Tableau de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, 191 *& ſuiv.*
Eſpagnols, (les) perfectionnent la diſcipline militaire des Suiſſes, & rendent leur infanterie formidable, 202
Eſprit des Loix, (l') l'horiſon du génie eſt agrandi par cet ouvrage célebre, 234
Euphrate, nom de la ville que fondent en Amérique les Dumplers, & ſa Deſcription, 14

F.

Fénelon, Archevêque de Cambrai; ſes ouvrages ont pour but de rendre les Rois bons & les peuples heureux, 256
Finance, (la) le plus grand fléau des Etats policés, 114
Floride, (la) colonie de l'Amérique, ſon hiſtoire, 64 *& ſuiv.* Cédée par les Eſpagnols à l'Angleterre, 69. Les Anglois

donnent des encouragements aux habitants de cette colonie, *ibid.* Moyens pour la rendre floriſſante, 70
Fortifications, (l'art des) prend naiſſance chez les Hollandois, 203
France, (la) obtient la prépondérance ſur l'Eſpagne, par la paix des Pyrénées, 189. Jouit un inſtant de l'empire des mers, 212
François, (les) ancien Gouvernement de ce peuple, 172. Les longues guerres contre l'Angleterre operent des changements dans la forme du Gouvernement, *ibid.* L'autorité des Rois affermie depuis Louis XI, 173. Les Grands abaiſſés ſans que le peuple y gagne, *ibid.* Politique des Rois, d'abaiſſer l'un par l'autre les ordres de l'Etat, pour dominer ſur tous, *ibid.* L'amour du plaiſir, du luxe & de l'intrigue arrête en France les progrès du deſpotiſme, 174. Les François imitent la maniere de combattre des Suiſſes, 201. Achetent des Anglois le métier à bas, & ſurpaſſent tous les peuples dans l'art de perfectionner les matieres de luxe, 241
François I, Roi de France; ſes démêlés avec Charles-Quint donnent naiſſance au ſyſtême actuel de politique, 187. Son génie cede à celui de ſon rival, 188
Franklin, célebre Penſylvain, forme la bibliotheque de Philadelphie, 24. Raiſons philoſophiques qu'il donne de la multiplication des habitants dans les colonies Angloiſes, 101
Fox, (Georges) fondateur de la ſecte des Anabaptiſtes, 4. Son caractere, *ibid.*
Fréderic II, Roi de Pruſſe, actuellement régnant, change les principes de la guerre & éleve l'art militaire à ſon plus haut degré, 204

G.

GALILÉE, devine la figure de la terre, & invente le télèſcope, 217
Gaſſendi, fait revivre le ſyſtême d'Epicure ſur les atômes, 288
Gaulois ſubjugués par Céſar, 178
Géorgie, (la) colonie Angloiſe de l'Amérique, 59. Pourquoi ainſi nommée, *ibid.* Ses commencements, 60. Obſtacles qui s'oppoſent aux progrès de cette colonie, 61. Premiers réglements qui y ſont établis, 62 *& ſuiv.* L'Angleterre lui en donne de plus ſages, 64

Gouvernement, pourquoi les hommes ont beſoin de ce lien, 150. Pourquoi tous les Gouvernements ſont directement oppoſés au but de leur inſtitution, 151. Examen des différentes eſpeces de Gouvernement, 152. Sur quel eſprit eſt fondé le Gouvernement des Turcs, 154. Quel eſt celui des Ruſſes & des Danois, 155. Gouvernement de la Suede, 157. *& ſuiv.* De la Pologne, 160. *& ſuiv.* De l'Allemagne en général, 165. Gouvernement de l'Angleterre, 169 *& ſuiv.* Des Provinces-Unies, 172 *& ſuiv.* De la France, 175 *& ſuiv.* De l'Eſpagne, du Portugal & de l'Italie, 176 *& ſuiv.* Tous les peuples du Midi de l'Europe ſemblent nés pour le Gouvernement deſpotique, *ibid.* Gouvernement de Veniſe, 178 *& ſuiv.* Gouvernement des Suiſſes, 181 *& ſuiv.* Réflexions générales ſur les différens Gouvernements de l'Europe, 182. La ſcience du Gouvernement eſt la plus digne d'occuper les meilleurs génies, *ibid.* Uſage de la Chine, que les Gouvernements Européens devroient imiter, *ibid.* L'intérêt du Gouvernement ne doit être que celui de la nation, 184. C'eſt le Gouvernement qui fait les hommes bons ou méchans, *ibid.*

Granville, un des propriétaires de la Caroline, veut aſſervir les Non-Conformiſtes au rit Anglican, 51. Suites de cette violence, *ibid.*

Grece, (l'ancienne) doit la fondation de ſes Etats à des brigands, 152. Sa population 253

Grecs, (les) l'art de la guerre inſtitué par eux, & perfectionné par les Romains, 197

Guerre, (art de la) les Romains perfectionnent cet art inſtitué par les Grecs, 197. Ancienne maniere de combattre chez les Romains, 198. La préférence accordée par la ſuite à la cavalerie ſur l'infanterie, cauſe de leurs défaites, *ibid.* Le même vice éterniſe les guerres entre la France & l'Angleterre, 199. Charles VII Roi de France, eſt le premier qui conſerve des troupes ſur pied en temps de paix, *ibid.* Les autres Souverains imitent cet exemple, & s'en ſervent pour aſſervir leurs peuples, 200. L'invention de la poudre à canon met encore plus les armes ſous la dépendance des Rois, *ibid.* La maniere dont les Suiſſes combattent les Bourguignons, les rend fameux, & engage les Souverains à prendre ces peuples à leur ſolde, 201. Les Allemands, & les François enſuite, adoptent la maniere des Suiſſes, *ibid.* Les Eſpagnols perfectionnent la

discipline des Suisses, 202. A mesure que l'infanterie augmente dans les armées, la guerre s'étend de plus en plus, *ibid.* L'art des fortifications prend naissance en Hollande, 203. Ce que l'art militaire doit à Louis XIV, 204. Cet art porté à sa plus grande perfection par le Roi de Prusse régnant, *ibid.* L'état de guerre est presque actuellement l'état naturel en Europe, 205. Inconvénients qui en sont la suite, *ibid. & suiv.* Le Gouvernement militaire conduit nécessairement au despotisme, 207

Guillaume III, Roi d'Angleterre; pacte des Anglois avec ce Prince, 166

Gustave-Adolphe, Roi de Suede, enchaîne le Nord de l'Europe à la suite de ses victoires, 189

H.

Hébreux, (les) combien il leur fallut de temps pour former une nation, 152

Helvétiens, ancien nom des Suisses subjugués par César, 178

Henri VIII. L'Angleterre, sous le regne de ce Prince, est obligée de louer des vaisseaux, 213

Histoire naturelle de M. de Buffon, ouvrage aussi grand & aussi noble que son sujet, dispose les esprits à s'attacher aux objets utiles, 234

Hollande (la) s'empare de l'empire de la mer, 210. L'Angleterre le lui dispute, 211; & le lui enleve, 212

Hollande, (la) une des Provinces-Unies, sa part dans l'administration de la République, 169

Hollandois, (les) progrès de leur commerce, 220. La liberté & la tolérance en sont les principales causes, 221

Homere, son génie a rendu ineffaçables les caracteres de la Langue Grecque, 284

Homme. L'homme est né pour vivre en société, & pourquoi, 150

Honorius, Empereur Romain, réunit en Province Romaine la Germanie, la Gaule, la Bretagne & l'Helvétie, 178

I.

Impôt, ce que c'est que l'Impôt, 261. Sa destination légitime, & sur quoi il étoit assigné autrefois, 262. Les Grecs & les Romains connoissoient peu les impôts, 263. La passion des conquêtes est cause de leur augmentation en Europe, *ibid.* La capitation est un impôt humiliant,

& difficile à asseoir avec équité, 264. L'impôt sur les consommations ne doit jamais porter sur les denrées de premiere néceſſité, 265. Inconvénients de l'impôt sur les marchandiſes étrangeres, 266. L'impôt le plus convenable aux intérêts publics & aux droits des citoyens, eſt la taxe ſur la terre, *ibid & ſuiv.* Lorſque le Souverain met des impôts ſans le conſentement de la nation, c'eſt un acte de deſpotiſme, 269 *& ſuiv.*

Imprimerie, ce que la raiſon & les ſciences doivent à l'invention de cet art, 292

Indigo, plante en uſage dans la teinture, 53

Infanterie, l'uſage de l'infanterie augmentant dans les armées, fait ceſſer la milice féodale, 202

Inquiſiteur, Magiſtrat de la République de Veniſe, ſes fonctions & ſon pouvoir, 177

Italie, adopte la premiere les cérémonies & les ſpectacles, 97. Et eſt en poſſeſſion des arts avant le reſte de l'Europe, *ibid.*

J.

JACQUES *I*, Roi d'Angleterre, mépris des Anglois pour ce Prince, 165. Donne quelques encouragements à la marine, 214

Jacques II, Roi d'Angleterre, rétablit la marine Angloiſe, *ibid.*

James, (la) riviere d'Amérique dans la Virginie, 40

James-Town, premier établiſſement des Anglois dans la Virginie, 28, 41

Juifs, (les) leur gouvernement théocratique, 146

L.

LANGUES, caractere des langues des différentes nations de l'Europe, 281. La langue Allemande eſt la langue originelle de l'Europe, 282

Légiſlation, quel doit être le but de toute légiſlation, & moyens à employer pour y parvenir, 109. En quoi elle exige le plus d'attention, 110. Vues générales pour la légiſlation d'une peuplade naiſſante, *ibid.* Ce que l'on doit, en fait de légiſlation, aux opinions & aux habitudes, 111. Attention que le légiſlateur doit donner à la diſtribution des terres, 113

Leibnitz, pouſſe la ſcience de Dieu & de l'ame auſſi loin que la raiſon peut la conduire, 289
Lépante, (bataille de) fameuſe bataille navale entre les Chrétiens & les Turcs, 209
Locke, célebre Philoſophe Anglois, donne des loix à la Caroline, 47. Plus métaphyſicien que politique, 49. Par la force de ſon raiſonnement, il fait évanouir tous les ſpectres de l'imagination, 290
Louis XI, Roi de France; l'abaiſſement des Grands de ſon Royaume, le rend plus puiſſant que ſes prédéceſſeurs, 173
Louis XIV, Roi de France, accuſé d'aſpirer à la Monarchie univerſelle, 189. Ce Prince n'avoit rien de ce qui fait les héros conquérants, *ibid.* Sa grandeur a dû l'étonner lui-même, 190. L'art militaire lui eſt redevable de pluſieurs uſages, 204. C'eſt à lui qu'il faut attribuer l'exceſſive multiplication des troupes en Europe, *ibid.*
Lucrece, Philoſophe Romain, écrit au milieu des guerres civiles, 283
Luther, ranime en Europe tous les eſprits, dans le même-temps que Colomb ranimoit les bras, 154
Luxe, (le) eſt un obſtacle à la population, & en quoi, 254

M.

MAGISTRAT. Tout écrivain de génie eſt Magiſtrat né de ſa patrie, 183
Maïs, eſpèce de bled cultivé par les ſauvages de l'Amérique, 80. Sa préparation & ſon utilité, *ibid.*
Mariages, plus fréquents & plus féconds en Amérique qu'en Europe, & pourquoi, 102
Marine, (l'art de la) ignorance des anciens peuples ſur cet art, 208. Doit ſes progrès à l'invention de la bouſſole, *ibid.* Ce qu'étoit la marine d'Eſpagne ſous Philippe II, 209. Elle eſt abattue par les Anglois, 210. L'empire de la mer paſſe aux Hollandois, *ibid.* La France en jouit un inſtant, 212. Les Anglois s'en emparent pour ne plus le perdre, 213. Hiſtoire des progrès de la marine Angloiſe, 215 *& ſuiv.* Et ſon état actuel, 216. La marine doit changer la face du monde, *ibid.* La monarchie univerſelle des mers eſt une chimere, *ibid.* La marine a dirigé toutes les vues vers le commerce, 217
Maroc, gouvernement de cet Empire Africain, 154

Maryland, (le) Province Angloiſe de l'Amérique, réunie d'abord à la Virginie, s'en ſépare, 37. Cauſes de cette déſunion, *ibid.* Origine de cette colonie, 38. Son adminiſtration, 39. Sa deſcription & ſa culture, 40. Son Gouverneur nommé par la famille des Baltimore, 108
Maximilien, Empereur, abat en Allemagne le pouvoir des Grands, 163
Médecine (la) n'a peut-être rien de meilleur que ſon affinité avec la Chymie & la Phyſique, 287
Monachiſme, origine & progrès du Monachiſme, 257
Monnoie, (Papier-) eſpece de monnoie en uſage dans l'Amérique Angloiſe, ſon utilité, 114
Monnoies, différentes eſpeces de monnoies dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, 114
Monteſquieu, éloge & erreurs de ce grand homme, 50
Morale (la) ne peut avoir pour baſe les opinions religieuſes, 294. Ce que c'eſt que la morale, au tribunal de la philoſophie & de la raiſon, 295 *& ſuiv.* Comment la morale de l'Evangile eſt utile à la tyrannie religieuſe & politique, 298. La conſidération attachée aux richeſſes, eſt la perte des mœurs, 300. Ce ſont les bonnes loix qui font les bonnes mœurs, 301

N.

Naples, (le Royaume de) ſon gouvernement, 175
New, (la) riviere de la Caroline Septentrionale, 58
Newcaſtle, ville de la Penſylvanie, 26
Newton, étend les principes de la phyſique & des mathématiques, & découvre le vrai ſyſtême du monde, 289
Nobleſſe (la) n'eſt qu'une diſtinction odieuſe, lorſqu'elle n'eſt pas fondée ſur des ſervices utiles à l'Etat, 236

O.

Oglethorpe, conduit les Anglois qui fondent la colonie de la Géorgie, 60
Oiſeau mouche, oiſeau particulier à l'Amérique Septentrionale, ſa deſcription, 76. Sa maniere de ſe nourrir, 77
Orange, (le Prince d') ſon caractere & ſes projets, 190, eſt l'ame des ligues qui ſe forment contre Louis XIV, *ibid.*
Overiſſel, une des Provinces-Unies, ſa part dans l'adminiſtration de la République, 169

P.

Pascal, fait des expériences pour mesurer la hauteur de l'athmosphere, 288
Penn, (Guillaume) le plus célebre des Quakers, 7. Achete des Sauvages un terrein en Amérique, & y fonde un établissement composé de Quakers, 8. Lui donne le nom de Pensylvanie, *ibid.* Se fait aimer des Sauvages par ses vertus; 9. Sages réglemens qu'il fait pour le Gouvernement de son nouvel état, *ibid. & suiv.* Prospérité qui en est la suite, 11. Effet de la sagesse de ses loix en Pensylvanie, 261
Pensacole, (baye de) baye de l'Amérique sur les confins de la Louisiane; les Espagnols s'y établissent, 68
Penseurs, nom d'une des classes de Ministres à la Chine, leurs fonctions, 182
Pensylvanie, contrée d'Amérique qui doit son nom à Guillaume Penn, voyez *Penn*; sa situation, 12. Sa température, *ibid.* Différentes sectes qui s'y établissent, 13. Accroissements & population de cette colonie 16 & 17. Maniere de se nourrir & de se vêtir chez les Pensylvains, 18. Félicité dont ces peuples jouissent, *ibid. & suiv.* Leurs usages civils, 19. Leur magnificence dans les funérailles, *ibid.* Commerce de la Pensylvanie, 20. Ses échanges, 21. L'horreur des Pensylvains pour la guerre les empêche de se mettre à l'abri des invasions, 27. Raisons de leur sécurité à cet égard, *ibid.* Rendent la liberté à tous leurs esclaves, 100. La Pensylvanie est soumise à l'espece de Gouvernement, nommé *Gouvernement propriétaire*, & raison de cette dénomination, 108
Philadelphie, ville d'Amérique, capitale de la Pensylvanie, 23. Sa position & sa description, *ibid. & suiv.* Les sciences y sont en honneur, 24. Excellente police qui y regne, 25
Philippe II, Roi d'Espagne; toute sa politique n'est qu'en intrigues, 188. Ce qu'étoit la marine d'Espagne sous son regne, 209
Philippe III, Roi d'Espagne, sa politique étroite, superstitieuse & pédantesque, 108
Philosophie (la) est aux Belles-Lettres & aux Arts ce que l'âge mûr est à la jeunesse, 284. Les nations n'ont de Philosophes

loſophes qu'à l'époque de leur vieilleſſe, 285. Philoſophes Grecs, & leurs différents ſyſtêmes, *ibid.* La philoſophie bornée à la morale, a fait peu de progrès chez les anciens, 286. La philoſophie reſte près de mille ans étouffée ſous le croiſſant des Mahométans & la croix des Chrétiens, *ibid.* C'eſt aux Arabes que l'Europe doit la renaiſſance de la philoſophie & des ſciences, 287. Tableau de la philoſophie de l'école, *ibid.* La philoſophie s'appuye ſur la phyſique, qui eſt ſa véritable baſe, 288. Découvertes des Philoſophes & des Phyſiciens modernes, *ibid & ſuiv.* La phyſique doit plus aux événements qu'à la méditation, 290. Comment la philoſophie lie, éclaire & ſoulage les hommes, 292

Piémont, (le) ſon gouvernement, 175

Pierre, (le Czar) inutilité de ſes efforts pour faire germer les Arts en Ruſſie, 246

Pigalle, (M.) célebre ſculpteur; ſa ſtatue de M. de Voltaire, 283

Pin, arbre commun dans la Caroline Septentrionale, 36. Ses uſages, *ibid.*

Platon, diſciple de Socrate, noye la philoſophie dans la théologie, 285

Politique, tient lieu de légiſlation chez les peuples ſauvages, 185. Tableau de la politique de Rome moderne, 186 *& ſuiv.* Charles-Quint & François Ier. donnent naiſſance au ſyſtême actuel de politique, 187. Politique intrigante de Philippe II, Roi d'Eſpagne, 188. Politique ſuperſtitieuſe & pédanteſque de ſon Succeſſeur Philippe III, & politique de Richelieu, *ibid*, & 189. Politique ambitieuſe de Louis XIV, *ibid.* Politique de l'Angleterre, 193. La politique devenue très-épineuſe en Europe, 194. La politique ſubordonnée au caractere des Princes, 196

Pologne, (la) conſtitution de ce Royaume, 160. Cauſes qui s'oppoſent à ſa Proſpérité, 161. Démembrement de la Pologne, & ce qu'on peut en eſpérer en faveur des peuples, *ibid.*

Ponteack, chef des Sauvages de la Floride, terrible aux Anglois, 71. Trait héroïque de ce Sauvage, *ibid.*

Population. Examen de la queſtion, ſi le monde a été plus peuplé autrefois qu'il ne l'eſt aujourd'hui, 249 *& ſuiv.* L'Italie & l'Eſpagne peuvent avoir déchu de leur ancienne population; mais la Gaule & la Grande-Bretagne paroiſ-

ſent avoir augmenté la leur, 251. L'Allemagne étoit anciennement très-peuplée, & l'eſt encore, *ibid.* Les longues & cruelles guerres qui rempliſſent l'hiſtoire ancienne, s'oppoſent à l'idée d'une exceſſive population, *ibid.* Le deſpotiſme & l'ariſtocratie ne ſont pas favorables à la population, 252. La Grece & l'Italie, ſeuls pays de l'Europe plus peuplés autrefois qu'aujourd'hui, 253. La population dépend de l'égalité dans la diſtribution des biens-fonds, *ibid.* Le luxe, l'inaliénabilité des domaines du Clergé, & les ſubſtitutions des biens nobles, ſont des obſtacles à la population, 257. L'intolérance eſt la cauſe de la dépopulation de pluſieurs Etats, 258. L'établiſſement des rentes viageres eſt contraire à la population, & comment, 259 *& ſuiv.* La grande population eſt-elle utile au bonheur du genre-humain, 261 *& ſuiv.*

Portugal (le) eſt ſous un Gouvernement abſolu, 175

Potowmak, riviere d'Amérique, 37

Poudre à canon; cette invention donne dans les armées l'avantage à l'infanterie ſur la cavalerie, 200

Propriétaire, (Gouvernement) ce qu'on appelle ainſi dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, & quels pays y ſont ſoumis, 108

Provinces-Unies, origine de cette République, 168. Conſtitution de ſon gouvernement, 169. Suppriment le Stadhoudérat, 170; & le rétabliſſent, *ibid.* Raiſons qui font eſpérer que les Provinces-Unies conſerveront leur liberté, 171

Puiſſance eccléſiaſtique, inconnue dans les colonies Angloiſes de l'Amérique Septentrionale, 105

Pury conduit en Géorgie une peuplade de Suiſſes, & donne ſon nom à leur établiſſement, 61

Purysbourg, nom d'une peuplade de Suiſſes dans la Géorgie, 61

Pyrénées, (paix de) fait paſſer la prépondérance de l'Eſpagne à la France, 189

Pythagore, imagine le ſyſtême d'aſtronomie, reſſuſcité par Copernic, 288

Q.

QUAKERS, leur maniere de vivre, 5. Leur averſion pour tout ce qui ne tient qu'à l'extérieur, 6. Perſécutions exercées contre eux, 7.

R.

Raleigh, Anglois, aborde à la baye de Roénoque, 55.
Rappahannock, (la) riviere d'Amérique dans la Virginie, 40
Religion, ce que c'eſt, & la maniere dont les légiſlateurs l'ont fait entrer dans leurs vues, 145. Origine & progrès de la Religion Chrétienne, 146. Sa diviſion en différentes ſectes, 147. Quel devroit être le code moral de Religion dans tous les Etats, 148. La tolérance religieuſe ſera dûe à la découverte du nouveau monde, 149. Les Eſpagnols ont rendu la Religion odieuſe par les cruautés dont elle a été le prétexte en Amérique, *ibid.* La communication entre l'ancien & le nouveau monde, doit faire ceſſer un jour le fanatiſme, 150
Rhodes, (iſle des) iſle Angloiſe de l'Amérique Septentrionale; à quelle eſpece de Gouvernement elle eſt ſoumiſe, 109
Richelieu, (le Cardinal de) profite de la foibleſſe de l'Eſpagne pour remplir ſon ſiecle de ſes intrigues, 189. Mot de ce Miniſtre, 195
Riz, plante cultivée avec ſuccès dans la Caroline, 44. Sa culture nuiſible par les vapeurs humides qui s'exhalent des rizieres, *ibid.*
Roénoque, (baye de) baye de la Caroline Septentrionale, eſt le premier endroit de l'Amérique où les Anglois abordent, 55
Rome (l'ancienne) n'eſt dans ſon origine qu'un repaire de bandits, 152. La guerre, cauſe de ſa grandeur, & enſuite de ſa décadence, 153. Se repent d'avoir détruit Carthage, 194. Sa population, 253.
Rome moderne, politique & artifices de cette Cour, 185. Son adreſſe pour parvenir à la Monarchie univerſelle, en abattant les Trônes les uns par les autres, 186
Romains (les) ont perfectionné l'art militaire inſtitué par les Grecs, 197
Royal, (Gouvernement) ce qu'on appelle ainſi dans les colonies Angloiſes de l'Amérique, & quelles Provinces y ſont ſoumiſes, 107
Ruſſes, (les) quelle eſt leur eſpece de gouvernement, 155

S.

Saint-Augustin, ville de l'Amérique dans la Floride, 66
Sainte-Marie, ville du Maryland, 41
Saint-Joseph, établissement Anglois dans la Floride, *ibid.*
Saint-Marc, établissement Anglois dans la Floride, 66
Saint-Pierre, (l'Abbé de) ses Ouvrages respirent par-tout l'amour de l'humanité, 256
Saltzbourg, ville d'Allemagne; les Protestans chassés de de cette ville se réfugient en Géorgie, 60
San-Mattheo, ville de l'Amérique dans Floride, 65 *& suiv.*
Sassafras, arbre particulier à l'Amérique, 65. Sa culture & ses usages, *ibid.* Employé avec succès dans les maladies vénériennes, *ibid.*
Savanah, (la) riviere d'Amérique dans la Géorgie, 59, 61
Schuylkill, (le) riviere d'Amérique sur laquelle est située Philadelphie, 23
Signeurs, nom d'une des classes de Ministres à la Chine, & leurs fonctions, 182
Société royale de Londres, ce que les Arts & les Sciences doivent à cette société, 291
Socrate, ramene la philosophie à la vertu, 285
Solon, législateur d'Athenes, effet de ses sages loix, 261
Sparte refuse, par politique, de rendre Athenes esclave, 194
Stadhoudérat, les Hollandois suppriment cette Magistrature, 170; & la rétablissent, *ibid.* Pouvoir de celui qui en est revêtu, *ibid.*
Substitutions des biens nobles, sont un obstacle à la population, 254
Suede, constitution de ce Royaume, 156. Son ancien gouvernement, 157 *& suiv.* Révolution arrivée dans ce Royaume, 159. Quelle en peut être la suite, *ibid.*
Suisses (les) forment le peuple le plus sensé de notre politique moderne, 178. Gouvernement de cette République, & confédération des treize cantons, 179. La différence de Religion altere leur union, *ibid.* La population leur tient lieu du commerce qui leur manque, par le trafic qu'ils font de leurs Soldats, *ibid.* Le Suisse est par état destructeur d'hommes, 180. Leur maniere de combattre contre les Bourguignons, rend les Suisses formidables,

201. Et engage les Souverains à prendre des Suiſſes à leur ſolde, *ibid.*
Swift, mot admirable de ce philoſophe Anglois, 233
Sydoniens, anciens peuples commerçants, ce qu'étoit leur marine, 208

T.

TABAC, propriétés médicinales de cette plante, 42 Ses différens uſages, *ibid.* Pays où on le cultive, & ſa deſcription, 43. Maniere de le cultiver & de le recueillir, *ibid.* Commerce que le Maryland & la Virginie en font, 44 *& ſuiv.* Utilité de cette culture pour la Grande-Bretagne, 46
Tamarisk, arbriſſeau propre au climat de l'Amérique, ſa deſcription, 74. Son utilité, 75. Maniere d'en extraire une eſpece de ſucre, 76
Thalès, Philoſophe Grec, écrit ſur la phyſique, 285
Théocratie, légiſlation dictée par la Divinité elle-même, 146
Timbre, (acte du) droit impoſé dans les colonies Angloiſes, 124. Cauſe la révolte de ces colonies; moyens dont elles ſe ſervent pour faire retirer le bill qui ordonne cet impôt, *ibid.*
Tolérance, prêchée dans quelquels endroits de l'évangile, & rejettée dans un plus grand nombre, 48
Tolérance (la) univerſelle ſera dûe un jour à la découverte du nouveau monde, 148 *& ſuiv.*
Torricelli, invente le thermometre, 288
Trembleurs ou *Quakers*, voyez *Quakers*, 7
Turcs, (les) ſont moins avancés du côté de la légiſlation que les autres peuples de l'Europe, & pourquoi, 154
Tyriens, anciens peuples commerçants; ce qu'étoit leur marine, 208

U.

UTRECHT, (paix de) les alliés ne recueillent pas tout le fruit qu'ils devoient s'en promettre, 192

V.

VASCO DE GAMA, double le cap de Bonne-Eſpérance, & rend les Portugais maîtres du commerce des Indes, 218

Veniſe, (République de) comment peuplée dans ſon origine, 176. Sa conſtitution actuelle, *ibid.* Sévérité de ſa police, 177
Vertu, (la) peut s'aigrir & s'indigner juſqu'à l'atrocité, 184
Villiamsbourg, capitale de la Virginie, 41
Virginie, (la) colonie Angloiſe de l'Amérique, ſon étendue, 28. Ses commencemens malheureux, *ibid.* Ses progrès ſous le Gouvernement de Berkeley, 30. Reçoit des loix de la métropole, 32. Adminiſtration de cette colonie, 36 *& ſuiv.* Sa population, *ibid.* Ses établiſſements militaires, *ibid.* Ses cultures, 40. *& ſuiv.* Inconvénients de la multiplication des habitants dans cette colonie, 42
Voltaire, (M. de) ſtatue érigée en honneur de ce grand homme, 283

Y.

YORCK, (Nouvelle-) s'oppoſe à l'exécution des ordres venus d'Angleterre; ſuite de la déſobéiſſance de cette colonie, 124
Yorck, (l') riviere d'Amérique dans la Virginie, 40

Z.

ZÉNON, Philoſophe Grec, devient après ſa mort chef de ſecte, 286

FIN DE LA TABLE DES MATIERES.

32805
Ronnhilde
Dec 1960

E774
R274h3
v.7